

8
N°

BULLETIN
DE
LIAISON
&
D'INFORMATION



Plan 11

BORDEAUX 1993

8
N°

1989/1990

BULLETIN
DE
LIAISON
&
D'INFORMATION



Archéologie en Aquitaine



ASSOCIATION DES ARCHEOLOGUES D'AQUITAINE
SERVICE REGIONAL DE L'ARCHEOLOGIE

BORDEAUX 1993

Publié avec le concours du Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine,
du Conseil Régional d'Aquitaine
et des Conseils Généraux des départements
de la Dordogne, de la Gironde, des Landes, du Lot-et-Garonne et des Pyrénées-Atlantiques.

En couverture: Fouilles de sauvetage programmé de la place Camille Jullian
à Bordeaux (Gironde) Cl. F. Bunuel

SOMMAIRE

SOMMAIRE	1-2
1 ^{ère} PARTIE: FOUILLES, SAUVETAGES, SONDAGES ET PROSPECTIONS REALISES EN 1989 ET 1990	3
DORDOGNE: Opérations archéologiques en 1989-1990	5
• Leguillac-de-l'Auche , le Bourg, Souterrain-refuge, <i>Prospection-nettoyage</i> , Serge AVRILEAU	6-7
• Entre Badefols et Lalinde , entre Sainte-Foy la Grande et Castillon, Lits et berges de la Dordogne, <i>Prospection</i> , Anne DEBEAUMARCHE	8
• Périgueux , 20, place Francheville, Carrière gallo-romaine - petit quartier médiéval, <i>Sauvetage programmé</i> , Claudine GIRARDY-CAILLAT	9
• Périgueux , Lycée Jay de Beaufort, Structures et carrière antique, <i>Sauvetage programmé</i> , Claudine GIRARDY-CAILLAT, Anne METOIS	9-10
• Antonne , Borie-Belct, le Pey, Souterrain médiéval, <i>Sauvetage urgent</i> , Yan LABORIE	11
• Bergerac , Eglise Saint-Jacques, Structure funéraire, <i>Sauvetage urgent</i> , Yan LABORIE	11-12
• Le Change , Auberoche, Habitat civil médiéval, <i>Fouille programmée</i> , Yan LABORIE	12 à 14
• Saint-Pierre-de-Côle , Champ du Gué de Lavy, Sarcophage, <i>Sauvetage urgent</i> , Marie-Noëlle NACFER	14-15
• Ribérac , Saint-Pierre de Faye, Eglise, <i>Sauvetage urgent</i> , Marie-Noëlle NACFER	15
• Périgueux , Cour Fabert, Site urbain d'époque médiévale, <i>Sondages</i> , Jean-François PICHONNEAU, Claudine GIRARDY-CAILLAT	15-16
• Périgueux , A 72, <i>Etude d'impact préliminaire sur le tracé de l'autoroute A 72</i> , Sylvie Riune-Lacabe et Patrick Barbier	16-17
• Sainte-Croix-de-Mareuil , Les Plaines, <i>Prospection</i> , S. Tison	17
• Bonneville et Saint-Avit de la Fumadières , Le Blois, Four de tuillier médiéval, <i>Sauvetage urgent</i> , Michel Sireix	18-19
GIRONDE: Opérations archéologiques en 1989-1990	21
• Bassens , Place de l'église, Cimetière paroissial, <i>Sauvetage programmé</i> , Bruno BIZOT	22
• Bouliac , Godefroy, Aménagement d'une berge de Garonne, épaves, <i>Sauvetage urgent</i> , Bruno BIZOT	22-24
• Tauriac , l'Eglise, Eglise paroissiale et cimetière, <i>Sauvetage programmé</i> , Bruno BIZOT	24
• Saint-André-de-Cubzac , l'Oustalot, Etablissement gallo-romain et occupation du bronze moyen, <i>Sauvetage urgent</i> , Richard Boudet, Gilbert Fredon	25 à 27
• Saint-Germain-d'Esteuil , Brion, Ville antique, <i>Fouille programmée</i> , Pierre GARMY, Sylvic FARAVAL, Jean-François PICHONNEAU	27 à 31
• Vayres , Videau, Habitat gallo-romain, <i>Sondage</i> , Jean-Claude Huguet	31
• La Teste de Buch , Saudanna, Structure artisanale et habitat moderne, <i>Sauvetage urgent</i> , Philippe Jacques	32 à 36
• Blaye , Glacis de la Citadelle, Occupation 2 ^{ème} âge du fer - habitat urbain gallo-romain - Abbaye <i>Sondages</i> , Marie-Ange Landais	36 à 39
• Bordeaux , Place Camille Jullian, Habitat antique et médiéval, <i>Sauvetage programmé</i> , Louis Maurin	40 à 42
• Soulac , Plage de l'Amélie, Découverte fortuite, <i>Sauvetage urgent</i> , Jacques Moreau	43 à 44
• Saint-Sulpice de Faleyrens , Eglise, Nécropole médiévale, <i>Sauvetage urgent</i> , Marie-Noëlle Nacfer	45-46
• Saint-Emilion , Place du clocher, Nécropole médiévale, <i>Sauvetage urgent</i> , Marie-Noëlle Nacfer	46-47
• Avensan , Tertre de Romfort, Tertre médiéval, <i>Prospection</i> , Didier Peyrelongue	47-48
• Lormont , Bois de tressan, Four de potier médiéval, <i>Sauvetage urgent</i> , Pierre Régaldo-Saint-Blancard	48 à 50
• Audenge , Biganos, Le Teich, Delta de la Leyre, <i>Prospection-inventaire</i> , Isabelle Séguy, Anne Bouchette, François Didierjean	51 à 55
LANDES: Opérations archéologiques en 1989-1990	57
• Aire-sur-l'Adour , Sainte-Quitterie-du-Mas, Eglise et cimetière paroissial ou conventuel, <i>Sauvetage</i> , Bruno Bizot	58
• Arengosse , Arjuzanx, Beylongue, Ousse-Suzan, Villenave, Ygos, Pays de Brassensx, <i>Prospection-inventaire</i> , François Causse	58-59
• Miramont-Sensacq , Tumulus, <i>Prospection-sondages</i> , X. Charpentier	59
• Miramont-Sensacq , Cazaou de Luc, Habitat et voie antiques, <i>sondage</i> , François Didierjean	60
• Labrit , Château d'Albret, Habitat médiéval, <i>Prospection</i> , Bernard Marquette	60-61
• Sanguinet , Lac de Sanguinet, Habitat et voie antiques, <i>sondage</i> , Bernard Maurin	61 à 67

• Biscarosse, Le Lac - La Pendelle, Habitat protohistorique, <i>Prospection subaquatique</i> , Claude Roux	67-68
• Parleboscq, de l'antiquité à l'époque moderne, <i>Prospection-inventaire</i> , Pierre Sillières	69-70
• Saint-paul-en-Born, Le Tuc de l'église, site gallo-romain, <i>Sauvetage urgent</i> , François Thierry	71-72
LOT-ET-GARONNE: Opérations archéologiques en 1989-1990	73
• Sainte-Bazeille, Maison Roigt, rue des Liqueurs, Pavement du bas-empire, <i>Sondage</i> , Bernard Abaz	74 à 76
• Labastide-Castel-Jaloux, Saint Aulaire, Nécropole médiévale, <i>Sauvetage urgent</i> , Bernard Abaz	76
• Agen, Quartier des tanneries, Amphithéâtre, <i>Sauvetage urgent</i> , Bruno Bizot	77
• Agen, Cathédrale, cloître, cimetière conventuel et paroissial, <i>Sondage</i> , Bruno Bizot	77-78
• Penne d'Agenais, Camping du Saut, Structures artisanales, <i>Sauvetage programmé</i> , Bruno Bizot	78-79
• Agen, l'Ermitage, Oppidum celtique, <i>Prospection-sondages</i> , Richard Boudet	79-80
• Boe, Bordeneuve de Bory, Tombe à char, <i>Sondages</i> , Richard Boudet	81 à 83
• Le Temple sur Lot, Commanderie du Breuil, Templière puis Hospitalière, <i>Sondages</i> , M. Daymes, J. Pons	83 à 85
• Berges de la Garonne aux environs d'Agen, entre Colayrac-Saint-Cirq et Saint-Pierre de Gaubert <i>Prospection</i> , A. Debaumarche, P. Barbier, S. Riune-Lacabe	86
• Agen, Lycée Saint-Caprais, Habitat urbain, <i>Sauvetage urgent</i> , Philippe Jacques	86 à 89
• Laplume, La Ville rue Grande, Habitat médiéval et nécropole moderne, <i>Sauvetage urgent</i> , Philippe Jacques	89 à 92
• Agen, Résidence Première et Griffon, rue Griffon, Habitat urbain antique et médiéval, <i>Sauvetage urgent</i> , Philippe Jacques	92 à 98
• Saint-Pierre de Buzet, Lamoulère, Nécropole, <i>Sauvetage</i> , Alain Réginato	99 à 101
PYRENEES-ATLANTIQUES: Opérations archéologiques en 1989-1990	103
• Arette, Issor, Grottes sépulcrales, monuments mégalithiques, camps de type protohistorique, tumulus, <i>Prospection-inventaire</i> , Anne Berdoy	104-105
• Diusse, Eglise et cimetière, <i>Sondage</i> , Bruno Bizot	106
• Lescar, Cathédrale et Cimetière, <i>Sondage</i> , Bruno Bizot	106-107
• Monein, Eglise et cimetière, <i>Sondage</i> , Bruno Bizot	107
• Oloron Sainte-Marie, Cathédrale Sainte-Marie, cloître, cimetière, <i>Sondages</i> , Bruno Bizot	108
• Saint-Michel, Cercle de pierres, <i>Fouille de sauvetage</i> , J. Blot	109
• Canton de Garlin, Lembeye et Theze, Vic-Bilh, Occupation du sol antique dans le Vic-Bilh <i>Prospection-Inventaire</i> , Laure Laüt	109 à 113
• Castillon d'Arthez, Castelbielh, Site gallo-romain, <i>Sauvetage urgent</i> , F. Rechin, S. Riune-Lacabe	113-114
• Lescar, Le Carrerot, Le Mouret, Lasdevèzes, Site protohistorique et gallo-romain, <i>Prospection-sondage</i> , F. Rechin	115
• Oloron et Goès, L'Enfant, Site gallo-romain, <i>Sondage</i> , F. Rechin	116
• Salies-de-Béarn, Coupe-gorge, Four de potier gallo-romain, <i>Sauvetage urgent</i> , Marcel Saule	117 à 120
PROSPECTION AERIENNE	121
• Gironde, <i>Prospection aérienne</i> , François Didierjean	122-123
TABLEAU DES OPERATIONS ARCHEOLOGIQUES MENEES EN 1989 ET 1990 EN AQUITAINE	124
2^{ème} PARTIE: BIBLIOGRAPHIE	125
PROTOHISTOIRE	126
• Généralités, A. Coffyn	126
• Les âges des métaux, A. Coffyn	126-127
ANTIQUITE	128
• Généralités, L. Maurin	128
• Sources écrites, L. Maurin	128-129
• Architecture, sculpture, peinture, mosaïque, L. Maurin	129-130
• La céramique sigillée et les parois fines, J.-L. Tilhard	130-131
• Les céramiques communes, F. Réchin	131-133
• Les campagnes, F. Tassaux	133-137
MOYEN-AGE	138
• Sciences auxiliaires et fondamentales, J. Clémens	138-139
• Occupation du sol et peuplement, J. Clémens	139-141

PREMIERE PARTIE

**FOUILLES, SAUVETAGES, SONDAGES
ET PROSPECTIONS
REALISES EN 1989 ET 1990**

DORDOGNE

OPERATIONS ARCHEOLOGIQUES EN 1989-1990



- 1 - PERIGUEUX △ ▲ ■ □
- 2 - COULOUNIEIX-CHAMIERES ■
- 3 - ATIER □
- 4 - SAINT-FELIX-DE-REILLAC-ET-MORTENAR □
- 5 - SARLAT LA CANEDA □
- 6 - DOMME □
- 7 - BUISSON-DE-CADOUIN □
- 8 - TREMOLAT □
- 9 - SAINTE-EULALIE D'EYMET □
- 10 - BONNEVILLE-ET-SAINT-AVIT-DE-FUMALIERES △
- 11 - SAINT-VINCENT-JALMOUTIERS □
- 12 - LEGUILLAC-DE-L'AUCHE □
- 13 - ANTONNE △
- 14 - LE CHANGE ●
- 15 - SAINTE-ORSE □
- 16 - JUMILHAC LE GRAND ■ ▲ □
- 17 - SAINT-JORY-DE-CHALAIS □
- 18 - SAINT-PIERRE-DE-COLE ▲
- 19 - CONDAT-SUR-TRINCOU □
- 20 - SAINTE-CROIX-DE-MAREUIL ■
- 21 - RIBERAC □

	FOUILLE PROGRAMMEE	SAUVETAGE	SONDAGE PROSPECTION
AGE DU FER GALLO-ROMAIN HAUT-MOYEN-AGE	●	▲	■
MOYEN-AGE MODERNE	○	△	□

DORDOGNE

Commune : LEGUILLAC-DE-L'AUCHE
Lieux-dit : Le Bourg
Type de gisement : Souterrain-refuge
Nature de l'intervention : Prospection-nettoyage
Responsable : Serge AVRILLEAU

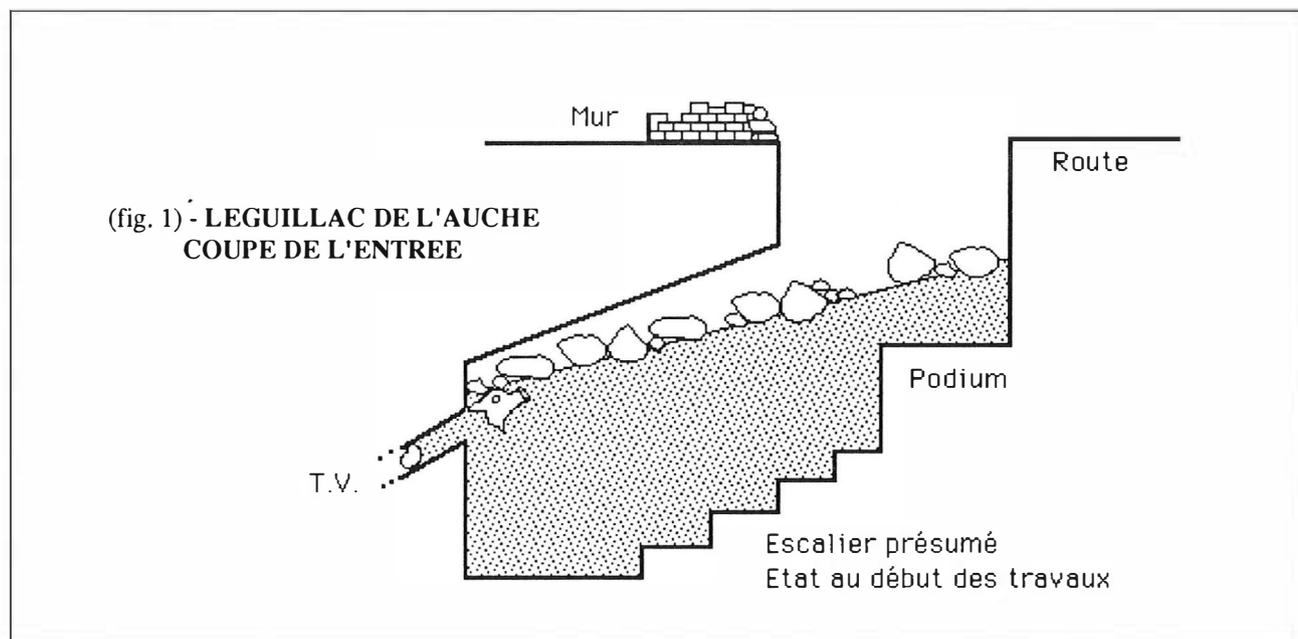
La commune de Léguillac-de-l'Auche ayant l'intention d'aménager, pour une visite publique, le souterrain situé sous la route départementale, à l'entrée du village, a demandé au Président de la S.F.E.S. demeurant dans cette commune, de bien vouloir procéder au déblaiement de la cavité, dans le respect des règles archéologiques.

La Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine ayant autorisé ce déblaiement, (autorisation N° 90/68 du 5/12/1990) il a été procédé de la façon suivante entre le 2 Février 1991 et le 31 Mars 1991 (8 séances):

Tout d'abord une certaine quantité d'immondices récents fut déblayée. Pour donner une idée du type de

vestiges, voici une liste des objets: Quatre bidons d'huile de moteur automobile, un fragment de cuisinière en fonte, deux sacs-poubelle plastiques, trois canettes de bière, un piquet en bois, une botte en caoutchouc (noire), un peigne en plastique (rouge) sans dents, un bas féminin en matière synthétique (noir).

Profitons-en ici pour dénoncer l'usage inadmissible des souterrains comme dépotoirs et l'absence de protection de ces espaces clos en voie de destruction. Car, et c'est le cas à Léguillac, les intempéries achèvent l'ouvrage destructeur humain, par les écoulements d'eau incontrôlés et par le gel.



La pénétration de ce souterrain ne peut se faire qu'en position accroupie, sauf dans la salle la plus profonde où la station debout est possible. Une fois les objets hétéroclites dégagés, les trois quarts du souterrain sont toujours aussi impraticables. Il a donc été procédé à l'examen de la première couche: Elle se compose exclusivement de petits moellons calcaires et de tuiles canal très épaisses (conservées). Il s'agit manifestement de l'effondrement des anciens bâtiments qui recouvraient l'entrée du souterrain et qui ont été rasés au XIX^{ème} siècle pour l'élargissement de la route.

A la surface de cette couche ont été récupérés 23 tessons d'une cruche ancienne à bec tubulaire ponté et

un bec identique isolé, au niveau du premier trou de visée, c'est à dire à un niveau qui peut être estimé à environ un mètre au-dessus du sol rocheux de ce couloir d'entrée. Ces objets, qui n'ont pu, par ailleurs, être reconstitués complètement, sont manifestement tombés de la surface pendant la démolition des vieilles maisons; il s'agit donc d'un fait contemporain. Toutefois l'âge de ces objets reste à déterminer mais ne concerne pas l'archéologie du souterrain.

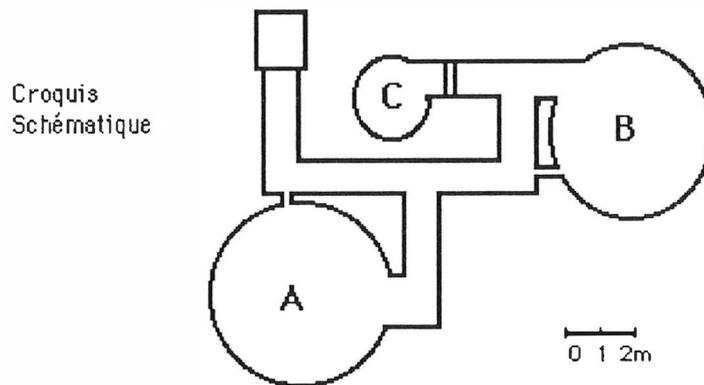
La première couche de ce remplissage récent est très épaisse. Il semble exister une deuxième couche à certains endroits, composée de poudre calcaire et de petits fragments calcaires provenant de la desquamation de la voûte et des parois, antérieurement au

DORDOGNE

remblaiement récent. Une dernière couche sous-jacente est visible au bas des éboulis, semblant dater de la dernière occupation -vraisemblablement médiévale- du souterrain, mais a été laissé en place, conformément aux instructions des Antiquités Historiques. L'état actuel du souterrain étant sujet aux infiltrations pluviales, le sol est à l'état de cloaque humide et boueux.

Pour rendre le souterrain accessible au public deux solutions seront à envisager: Soit disposer un plancher surélevé isolant de la couche archéologique médiévale; Soit fouiller complètement cette couche et nettoyer le sol jusqu'au roc. Une construction de protection est d'autre part envisagée par la Municipalité.

(fig. 2) - PLAN DU SOUTERRAIN DE LEGUILLAC DE L'AUCHE



Morphologie du souterrain de Léguillac de l'Auche:

Bien que de dimensions réduites, le «Cluzeau de Léguillac de l'Auche» est un souterrain-refuge classique contenant les éléments essentiels communs à tous les abris médiévaux de ce type :

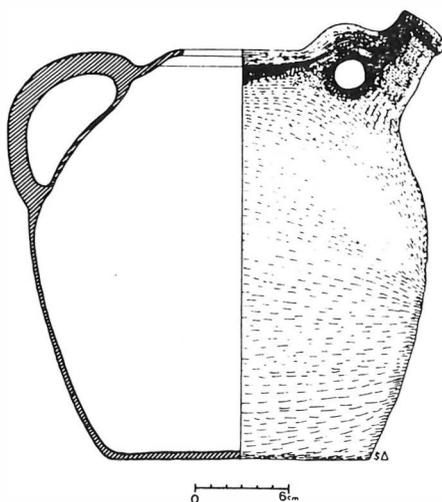
Un couloir en chicanes orthogonales; deux trous de visée protégeant les deux premiers couloirs; encastrement de barrages situés immédiatement après; les trous de visée; une première pièce de dimensions moyennes assurant la première protection; une seconde pièce plus grande pouvant assurer le logement

des personnes protégées; et enfin une petite pièce contenant une réserve d'eau de ruissellement et possédant un dispositif très rare: une haute margelle de retenue d'eau, réservée dans la masse calcaire.

Une particularité à remarquer aussi: le plan des salles est semi-hémisphérique alors qu'une autre catégorie de souterrains comporte des salles cubiques.

Bien qu'aucune datation ne soit actuellement possible en l'absence de fouille des couches archéologiques, le Haut-Moyen-Age est une époque hautement probable.

(fig. 3) - MOBILIER PROVENANT DU SOUTERRAIN DE LEGUILLAC DE L'AUCHE



Commune : Entre Badefols et Lalinde, entre Sainte-Foy la Grande et Castillon
Lieux-dit : Lits et berges de la Dordogne
Nature de l'intervention: Prospection
Responsable : Anne DEBEAUMARCHE

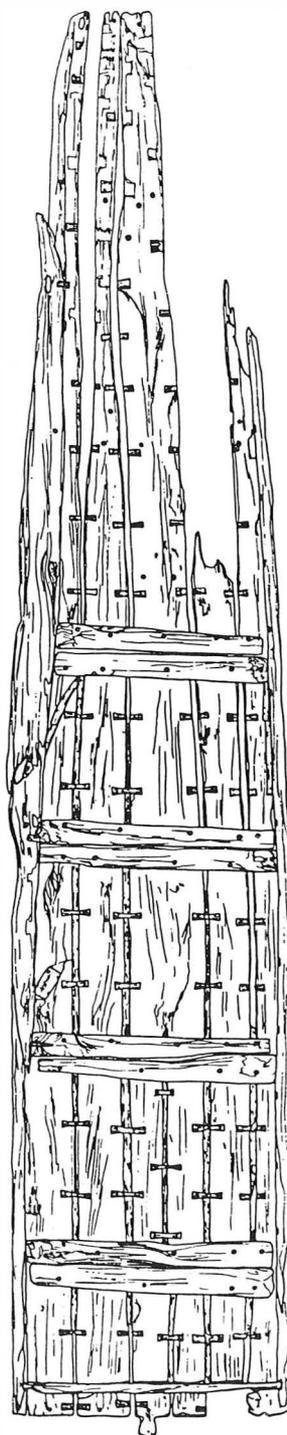
Dans le prolongement des études sur la Charente, la Haute Dordogne et la Garonne, cette recherche a pour perspectives de contribuer à la connaissance de l'utilisation du fleuve et de ses abords, et de participer à la compréhension globale des motivations et de l'évolution de l'implantation humaine dans le Bassin Aquitain.

Les données acquises permettent de compléter les cartes d'occupation du sol à proximité de la Dordogne, et apportent une contribution à l'étude des aménagements en relation avec la rivière. Les campagnes antérieures ont aussi permis d'enrichir la problématique, et de proposer une démarche méthodologique. A l'échelle de chaque site, certaines découvertes posent des questions intéressantes: les raisons et les conditions de l'implantation d'un aménagement et le choix du site, le déplacement d'un aménagement et ses motivations, la permanence et la réutilisation d'un site au cours du temps, la variation de la nature de ses activités, l'association de plusieurs activités. Cependant, les éléments actuels sont bien insuffisants pour aborder la synthèse globale.

La prospection a également permis la découverte d'une épave, d'un type inconnu jusqu'à présent en Dordogne, vraisemblablement moderne, en aval de Sainte-Foy-la-Grande. La précarité de sa situation a induit une opération de sauvetage. L'épave a été sortie de l'eau et démontée. Transportée à Bergerac, elle est actuellement en cours d'étude, et reçoit des traitements de conservation en vue de sa présentation au public.

L'état de la recherche nécessite maintenant l'acquisition de nouvelles données afin de dresser les cartes d'occupation du sol aux différentes époques aux abords de la Dordogne, d'inventorier et de cartographier les aménagements liés à la rivière, et d'établir à partir des vestiges découverts dans les lits de la Dordogne une typologie des aménagements en fonction des conditions naturelles. Des études géomorphologiques et sédimentologiques d'une ou deux régions choisies devraient permettre de retracer l'évolution du lit de la rivière; leur confrontation avec les résultats archéologiques pourrait contribuer à vérifier la validité d'un premier modèle, établi pour la Garonne à partir de telles études, pour la compréhension de l'implantation humaine en relation avec le fleuve dans une région de plaine.

(fig. 4) - EPAVE DU PONT DE LA BEAUZE



Relevé: Corinne TRAMASSET

<i>Commune :</i>	PERIGUEUX (VESUNA PETROCORIUM)
<i>Lieux-dit :</i>	20, place Francheville
<i>Type de gisement :</i>	Carrière gallo-romaine - Petit quartier médiéval
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage programmé
<i>Responsable :</i>	Claudine GIRARDY-CAILLAT

La construction d'une résidence permit, pendant l'hiver 1988-1989, de poursuivre l'étude de la carrière située de l'autre côté de la rue Littré, sur l'emplacement des Archives Départementales (Cf. *supra*).

Cette partie de la bordure orientale du plateau calcaire, séparée du site de la Visitation par un *cardo* reconnu plus au sud pendant l'été 1987 (Cf. *supra*), présentait sur plusieurs niveaux des enlèvements de dalles de 1 à 2 m de long sur 0,60 à 0,90 m de large pour une épaisseur moyenne de 0,30 m. Les blocs présentant une certaine irrégularité d'extraction étaient dégagés en creusant des tranchées avec une escoude, puis libérés par des coins.

Pour ce travail d'extraction, les carriers ont souvent utilisé les diaclases du calcaire qui est assez dur (coniacien supérieur).

L'observation dans les différentes coupes stratigraphiques des remblais de découverte (se présentant sous l'aspect de plusieurs lits d'argile ou de plaquettes calcaires) permit de définir l'avancement des travaux d'extraction de l'est vers l'ouest (de la bordure vers la partie centrale de la carrière, sous la place Francheville).

Cette partie de la carrière fut remblayée dès le Haut-Empire. Au Moyen Age, un petit quartier y fut installé,

entre les Cordeliers et les avant-fossés de la ville du Puy-Saint-Front, le bourg du Saint, dépendant de la paroisse Saint-Front dont la première mention connue remonte à 1298. Il était bordé au sud par une rue qui, de la Porte de l'Aubergerie, allait au couvent des Cordeliers.

Cette rue a été reconnue au sud du site. Elle présentait trois niveaux de chaussée avec ses recharges et était bordée par un bâtiment médiéval.

Une structure rectangulaire (apprentis ?) des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles complétait un bâtiment qui prenait place à l'ouest en limite de la fouille. Cette structure, de 8 m x 6 m, comportait une pierre supportant un pilier central et s'ouvrait vers l'est sur une cour (?).

Ses murs de 0,70 m de large portaient des élévations en terre encore visibles sur environ 0,60 m. Ils étaient construits en bauge, non banchés, et présentaient un revêtement d'enduits colorés. Des fronts de l'ancienne carrière antique servaient de solins.

Cette structure montrait deux états:

- 1^{er} état: seuil donnant accès vers la pièce occidentale qui avait une cave.
- 2^{ème} état: la cave est remblayée, l'accès obstrué, puis cette structure subit un incendie important.

<i>Commune :</i>	PERIGUEUX
<i>Lieux-dit :</i>	Lycée Jay de Beaufort
<i>Type de gisement :</i>	Structures et carrière antique
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage programmé
<i>Responsable :</i>	Claudine GIRARDY-CAILLAT, Anne METOIS

LYCEE JAY DE BEAUFORT

La construction du Lycée Jay de Beaufort a occasionné une fouille de sauvetage programmé pendant l'été 1990. Ce site est au nord-ouest du centre monumental et culturel de Vésone (forum et sanctuaire de la Tour de Vésone), dans un secteur considéré par les érudits du XIX^{ème} siècle comme l'emplacement d'un «palais romain». Depuis, aucune découverte n'était venue confirmer cette hypothèse ancienne. Cependant en 1977, un sauvetage avait permis de définir des niveaux antiques.

Ce site est à l'extérieur de la petite ville médiévale de la Cité, en face du château Barrière, ancienne maison forte adossée à son rempart et au nord de l'ancien cimetière Saint-Pé Laneys.

Une série de sondages avaient été pratiqués en 1989, au moment du projet du lycée, afin d'établir un diagnostic. Ceux-ci avaient montré la présence de dépôts caractéristiques de carrière et des structures antiques. Des sondages géologiques complétèrent les données et permirent de cerner l'extension de la carrière (au moins un hectare) et sa profondeur d'exploit-

DORDOGNE

tation. Des structures avaient été reconnues dans la bordure occidentale. Seul ce secteur directement menacé par les fondations du bloc internat, a fait l'objet d'une fouille exhaustive.

Carrière

C'est la deuxième carrière antique connue sur Périgueux. L'autre, place Francheville avait été supposée par une fouille ancienne et confirmée en 1988 sur le site du couvent des Cordeliers. Elles encadrent l'amphithéâtre et sont toutes deux des exploitations à ciel ouvert de la bordure du plateau calcaire

Seule la bordure occidentale de cette nouvelle carrière a été étudiée. Elle présentait une technique d'exploitation classique: des saignées creusées au pic (l'escoude) ceinturaient le bloc à extraire. Puis des coins étaient mis en place pour effectuer le levage, dans les bécoins creusés à la base du bloc. Les failles et les diaclases ont facilité l'exploitation. Les fronts de taille reconnus présentaient des traces d'enlèvement de dalles d'environ 15 cm d'épaisseur, extraites sur quatre lits.

Il est difficile de dater les débuts de cette exploitation. Du mobilier céramique antique a été découvert dans les différentes strates des remblais de découverte. Des fragments de sarcophages trapézoïdaux en calcaire local et en calcaire coquillier montreraient l'existence d'un atelier de taille sur ce lieu d'exploitation au Moyen Age.

Bordure occidentale

Une rue Nord-Est Sud-Ouest a été construite dès le I^{er} siècle ap. J.-C, bordée de structures et desservant la carrière. A l'est les niveaux avaient en partie disparu: seule la fondation du mur de clôture épierré était encore visible ainsi qu'une fosse. Cette fosse de la deuxième moitié du I^{er} s ap.J.-C., de forme rectangulaire et construite en pierres sèches était comblée par de nombreux dépôts organiques et des remblais. Elle a été curée au moins une fois. Accolée au mur de clôture, elle a dû servir à collecter les eaux usées et de pluie. Elle semble avoir servi occasionnellement de latrine puis de dépotoir

De l'autre côté de la rue évoluait un bâtiment semi enterré comportant des élévations en terre. Il subit un réaménagement à la fin du I^{er} siècle ou au début du II^e siècle. Ce nouveau bâtiment présentait deux états avec plaque foyer jusqu'à la fin du III^e siècle.

Au IV^e siècle, Vésone comme les autres villes, s'est retranchée à l'intérieur d'un rempart. Les bâtiments en bordure de la carrière sont arasés et abandonnés.



(fig. 5) - JAY DE BEAUFORT VUE GENERALE

Plus tard, à un moment inconnu dans la période qui va des VII^e au X^e siècle, une structure de cuisson fut creusée réutilisant les vestiges antiques enfouis. De forme oblongue, elle était construite en plusieurs assises de tuiles à rebord. Elle semblerait appartenir à un four de potier dont la partie haute aurait été arasée au dessous de la sole. L'ouverture a recoupé un mur du bâtiment antique. L'aire de chauffe aménagée à l'intérieur avait perforé les différents niveaux d'occupation antique.

PORTE NORMANDE

A l'occasion de la création d'un parking devant l'entrée du lycée, des sondages ont été entrepris devant la porte Normande et sur l'emplacement présumé de la tour d'angle du rempart du Bas-Empire.

La porte connue par les textes médiévaux sous le nom de *Porta Boarela* a une ouverture de 2,70 m de large et jusqu'à présent une hauteur de 3,55 m sous clef. Un arc en plein cintre constitué de blocs retaillés forme l'entrée du passage. Le sondage pratiqué au pied de celle-ci a permis de dégager le seuil primitif. La porte avait une hauteur sous clef de 5 m, le seuil était surélevé et devant étaient installées des dalles pour faciliter le passage des véhicules. Par la suite le seuil fut en permanence exhaussé jusqu'au XVIII^e siècle.

Un autre sondage fut pratiqué au delà de la courtine jouxtant la porte Normande sur le tracé présumé de la tour d'angle. Des vestiges de cette tour ont été reconnus. Celle-ci fut démontée et ses fondations arrachées vers les XI^e et XII^e siècles. Une énorme fosse fut creusée à cette occasion et comblée de pierres. La courtine fut restaurée et le secteur remblayé. Puis un fossé fut créé au pied du rempart, longé par une petite chaussée.

Commune : ANTONNE
Lieux-dit : Borie-Belet, Le Pey
Type de gisement : Souterrain médiéval
Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
Responsable : Yan LABORIE

Découvert et en partie fouillé en 1877, le souterrain de Borie-Belet fut constamment, depuis cette époque, l'objet de très nombreuses fouilles clandestines, à l'intérieur et à l'extérieur du couloir souterrain.

La dernière en date, pratiquée en bordure de l'entrée de la cavité aménagée, amena à effectuer une reconnaissance plus approfondie de ce site d'origine médiévale (XII-XIV^{ème} siècles). Le décapage du sol environnant, socle calcaire, dans la zone perturbée par les fouilles sauvages, permit de mettre en évidence la présence de plusieurs structures excavées. Il s'agit de silos ovoïdes et de trous de poteaux. Ces aménagements sont probablement contemporains du creusement du souterrain et révèlent qu'une structure d'habitat ou de stockage lui était associée. Deux des silos observés paraissent conserver un comblement intact, alors que

les trois autres furent plusieurs fois vidés et recomblés à l'époque contemporaine. Les silos au comblement présumé non perturbé furent laissés intacts, mais il est possible qu'il faille, à l'avenir, entreprendre leur fouille si le site est à nouveau menacé de pillage.

Cette première reconnaissance de l'environnement du souterrain de Borie-Belet indique, une fois encore, que les structures excavées d'origine médiévale, si nombreuses en Périgord, sont le plus souvent en relation avec une occupation de surface (bâtiment de stockage ou d'habitation). Ces souterrains, facilement localisables, constituent donc une possibilité pour découvrir des structures d'habitats dispersés extrêmement délicates à découvrir en prospection dans les zones aujourd'hui boisées ou en friche.

Commune : BERGERAC
Lieux-dit : Eglise Saint-Jacques
Type de gisement : Structure funéraire
Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
Responsable : Yan LABORIE

En 1988, l'église paroissiale Saint-Jacques, située au coeur de l'agglomération, fit l'objet d'une importante restauration. Parmi les travaux entrepris, le réaménagement du sol du sanctuaire permettait de découvrir une cave sépulcrale jadis surmontée d'une chapelle privée, dont l'existence était connue par les archives de la cure de Saint-Jacques. La noblesse, la bourgeoisie et le haut-commerce de Bergerac eurent droit de sépulture dans cette église jusqu'en 1776, époque où l'on cessa d'y inhumér en vertu d'une déclaration du roi du 19 novembre de la même année. La cave funéraire et la chapelle, découvertes en 1988 correspondent très certainement à la propriété sépulcrale de la famille Monteil de la Mouline. Un contrat de fondation extrêmement clair (du 2 mai 1637) permet cette identification. Au regard de l'architecture de la cave funéraire, il est probable que «cette fondation» n'ait eu de réalité que sur un plan juridique; en fait, en 1637, on réutilisa une structure bien antérieure datant certainement du XV^{ème} siècle, période où la ferveur

religieuse stimulée par des temps d'épreuves (épidémies, guerres) s'exprima par la création de plusieurs chapelles et autels dans l'église Saint-Jacques. Au XVI^{ème} siècle, la destruction de l'église Saint-Jacques par les réformés entraîna le démantèlement de fait de la chapelle privée qui surmontait la cave funéraire. Redécouvert lors de la réédification de l'église par les catholiques en 1637-1638, l'emplacement de la chapelle et de la cave funéraire fut à nouveau arrenté par le curé en charge de la paroisse Saint-Jacques.

Au-delà des informations relatives à l'histoire de l'église Saint-Jacques, le principal objectif de la fouille de sauvetage entreprise sur cette structure funéraire, était de confronter dans un but méthodologique les données que pouvait fournir l'étude de la population funéraire d'époque moderne qui y était inhumée avec les sources scripturaires (registres paroissiaux) qui la documentaient par ailleurs, ce dans la perspective de cerner les apports et les limites de la documentation archéologique et de la documentation archivistique.

DORDOGNE

Cette démarche ne put malheureusement aboutir pleinement, car la quasi-intégralité des éléments osseux s'était totalement dégradée dans ce milieu parti-

culier qui, par contre, conserva d'une manière remarquable d'autres éléments organiques (cheveux, bois, tissus) et ferreux (clous, épingles) ...

<i>Commune :</i>	CHANGE (LE)
<i>Lieux-dit :</i>	Auberoche
<i>Type de gisement:</i>	Habitat civil médiéval
<i>Nature de l'intervention:</i>	Fouille programmée
<i>Responsable :</i>	Yan LABORIE

Les fouilles entreprises à Auberoche répondaient aux besoins documentaires nécessités par l'ouverture en 1985 d'une enquête sur l'habitat rural périgourdin à l'époque médiévale. Pour mener à bien cette enquête, le recours aux documents archéologiques était indispensable en fonction de la rareté dans les sources écrites régionales, antérieures à l'époque moderne, de mentions éclairant le cadre matériel du peuplement rural. Il fut donc envisagé originellement de fouiller un site fossile d'habitat isolé, fermes ou petits hameaux, forme la plus représentative de l'organisation traditionnellement dispersée du peuplement des campagnes périgordaises. Mais très vite, il fallut constater l'impossibilité, en fonction des moyens de prospection dont on disposait, à déceler des sites de cette nature correctement conservés. Jusqu'à présent, les très rares sites ayant présenté des traces d'occupation médiévale pouvant correspondre à des habitats paysans isolés, furent découverts de manière accidentelle à la suite de travaux agricoles. Dans chaque cas, le bouleversement total du terrain jusqu'au niveau du substrat stérile interdisait tout espoir d'observer des structures en place. Pour ces raisons techniques, les prospections ont été réorientées vers des sites d'habitats groupés, bien plus aisés à localiser, ceux-ci ayant presque toujours laissé, même dans le cas d'un abandon complet, quelques empreintes dans le paysage ou quelques mentions de leur existence dans les textes. Parmi les différentes formes d'habitat groupé (sauvetés, castelnaux, bastides), le choix se porta sur les sites de castelnaux désertés, car ils représentaient le milieu le plus propice, en raison de l'ancienneté de leur formation, pour découvrir de longues séquences stratigraphiques, conditions indispensables pour tenter de capter les évolutions qui marquèrent l'habitat et les modes de vie au cours du Moyen Age. L'étude archéologique d'un bourg castral ou d'un castelneau offrait également la possibilité d'enquêter en même temps sur deux groupes sociaux différents, d'une part la population villageoise paysanne ou

semi-paysanne, d'autre part la population chevaleresque occupant le château. Parallèlement à l'acquisition de données sur la culture matérielle de la société rurale médiévale, c'était aussi l'occasion d'aborder, une nouvelle fois, les questions relatives à la genèse et à l'évolution des bourgs castraux, questions particulièrement importantes en Périgord où les castelnaux constituèrent la forme dominante du regroupement de l'habitat à partir du XII^{ème} siècle.

L'inventaire des sites périgourdins susceptibles d'offrir un milieu favorable à la recherche projetée conduisit à choisir celui de l'ancienne forteresse d'Auberoche, située dans la vallée de l'Auvézère, au nord-est de la ville de Périgueux. Les sources scripturaires laissaient envisager que ce château fondé vers la fin du X^{ème} siècle avait probablement généré un regroupement d'habitats civils vers la fin du XIII^{ème} siècle.

La première campagne de fouilles eut pour objectif principal de vérifier cette hypothèse. Une série de sondages permit rapidement de confirmer l'existence pressentie d'une formation villageoise subordonnée au château et révéla les grands traits de la chronologie de l'occupation du site (XI^{ème}-XII^{ème}-XVI^{ème} siècles.) (Gallia informations, 1987-88 - I, p. 89). Les potentialités documentaires du gisement ayant été testées, les résultats jugés positifs, les investigations archéologiques furent poursuivies de 1986 à 1989. Les fouilles s'attachèrent alors à collecter des informations dans deux domaines spécifiques. D'une part, dans celui de la connaissance des rythmes du peuplement sub-castral afin de documenter l'histoire de l'occupation du sol dans ce secteur du Périgord central, d'autre part dans celui de l'organisation de l'habitat de ce bourg castral embryonnaire, cela afin d'approcher la culture matérielle de la société rurale de cette région à l'époque médiévale. L'étude de la structure castrale ne fut pas totalement délaissée, bien que les fouilles pratiquées à l'intérieur de l'assiette du château s'intéres-

sèrent à collecter principalement des données sur l'économie domestique de sa garnison chevaleresque, cela dans la perspective d'établir des comparaisons avec celle de la population villageoise civile. Tous les efforts furent concentrés sur des zones de nature bien circonscrite, devant receler, en principe, des aménagements caractéristiques de chaque période de l'occupation du site et de chaque type de groupes sociaux qui y vécurent ensemble ou successivement.

La zone 1 intéressait l'étude d'une des terrasses artificiellement créée sur le versant, à l'extérieur et en dessous de l'enceinte du château pour accueillir les maisons villageoises; la zone 3 se développait sur une terrasse interne au château et contiguë à son enceinte où un sondage avait mis en évidence l'installation d'un habitat civil, temporaire, après l'arasement en 1431 de la place forte; enfin, dans la zone 2 s'établissait dans les limites de la structure du donjon, au coeur de la place forte. A l'issue de l'exploitation de ces trois zones, on cerne l'évolution globale de l'occupation militaire et civile du site et on apporte aussi quelques lumières sur les conditions de vie de la société qui y résida entre le XII^{ème}-XIII^{ème} et le XVI^{ème} siècle.

Si les textes ne proposent pas une date d'origine erronée, le fort primitif édifié au sommet de l'éperon rocheux d'Auberoche par les évêques de Périgueux vers 976, dû être certainement un bien modeste dispositif de défense, car aucune trace probante n'en fut retrouvée. Elles purent être gommées par les importants aménagements du XI^{ème}-XII^{ème} siècle qui transformèrent cette roche fortifiée en véritable forteresse, dotée d'un donjon-logis rectangulaire et d'une vaste enceinte de plan triangulaire dans laquelle s'établirent le prévôt chargé de la garde de la place et un contingent de *militēs castrī*. Auberoche devint alors le centre d'une vaste unité féodale regroupant 16 paroisses. Dans une période contemporaine de l'édification du château ou très proche, une seconde enceinte, dotée d'au moins une tour d'angle, absorba une partie de l'aire en pente du versant ouest. Ce secteur, structuré en terrasse, accueillit les cellules d'un habitat civil qui se regroupa tout autour du château (versant ouest) dès la fin du XII^{ème} siècle ou au tout début du siècle suivant, pour former un véritable village qui donna naissance, au XIII^{ème} siècle, à une nouvelle paroisse. La création de cette unité religieuse, obtenue par démembrement partiel de la paroisse mère (du Change), dans laquelle s'était implantée la forteresse d'Auberoche, témoigne de la vitalité de ce nouveau noyau de peuplement de courte durée. Vers le milieu du XIV^{ème} siècle, on constate que le village subit un mouvement de désertion. L'exploration réduite à trois cellules d'habitation ne permet pas

d'en mesurer l'ampleur exacte, mais la disparition, par annexion de son territoire à la paroisse mère du Change, de la petite paroisse villageoise d'Auberoche, en 1365, confirmerait le déclin marqué du bourg castral, alors qu'avec l'ouverture de la guerre de Cent Ans, le château prit une toute nouvelle importance militaire. Son rôle de premier plan, dans la guerre des places fortes qui caractérise l'aspect du conflit franco-anglais en Périgord entre 1345 et 1450, lui sera du reste fatal. La dangereuse puissance qu'il représenta, tout au long de la guerre, pour la ville de Périgueux et les intérêts du Roi de France, entraîna son total démantèlement en 1431.

Consécutivement à la destruction méthodique de ses structures, certains espaces du château sont réoccupés par un peuplement civil (1431-1450). Un peu plus tard, vers le milieu du XV^{ème} siècle, des maisons sont reconstruites sur le versant ouest et quelques autres paraissent s'être installées au nord, en avant du château, sur le plateau, où elles constituèrent, jusqu'au milieu du XVI^{ème} siècle et peut-être un peu plus tardivement, un hameau dénommé dans les textes «le village de la Bastille d'Auberoche» en souvenir probablement de la bastille de siège qui y avait été élevée entre 1429 et 1431.

Cette nouvelle phase d'occupation villageoise pourrait du reste prendre ses origines dans l'installation, sur le site, du groupe d'hommes assez important qui assura le maintien de cette bastille de siège, puis la démolition de la place forte. Ceux-ci, en majeure partie composés de civils empruntés aux paroisses et aux bourgs voisins, purent être tentés de s'installer dans ce lieu désolé et rendu libre par la guerre. Dans tous les cas, le prolongement de la réoccupation du site après 1431 s'explique certainement par la reconversion en forge hydraulique de l'ancien moulin castral situé au pied de l'éperon. Progressivement après le XVI^{ème} siècle, les habitations du village de la bastille d'Auberoche migrèrent des hauteurs de l'éperon vers sa base, pour se fixer autour du pôle que constitua la forge jusqu'au XVIII^{ème} siècle. Mais ce hameau, mi-artisanal mi-paysan, ne connut aucun développement à l'époque moderne, et seul le chef-lieu de la paroisse mère du Change entraîna une véritable formation villageoise dans ce terroir où l'habitat dispersé fut semble-t-il toujours dominant, du Haut Moyen Age à nos jours. En possession de ces données, il convient maintenant de chercher à comprendre les raisons de ces mouvements de peuplement, ici constatés par l'archéologie, et de les comparer à ceux que l'on a pu observer ailleurs en Périgord essentiellement, pour l'heure, au travers de l'étude des textes.

A côté de l'aspect événementiel de l'histoire d'Auberoche, l'enquête archéologique a permis d'approcher le cadre quotidien de sa population

DORDOGNE

ancienne: environnement, architecture, mobilier domestique, alimentation. Des observations ont porté sur trois générations d'habitation, chacune témoin d'une période différente du peuplement du site. Il est bien sûr trop tôt pour dégager des conclusions car l'étude des vestiges recueillis ou observés est en cours. On peut toutefois signaler que la maçonnerie de pierre liée à l'argile, dans un premier temps, puis à l'argile et au mortier dans la phase finale de l'occupation villageoise a toujours dominé, sauf dans la courte phase de réoccupation (1431-1450) où l'on construisit probablement en colombage. Toujours dans le domaine des matériaux, la couverture des habitations était assurée jusqu'au XV^{ème} siècle par la tuile creuse, puis au-delà de cette période, par des tuiles creuses et des tuiles plates. Concernant l'organisation globale des habitations, celles-ci dans les phases anciennes, se composent

d'une salle unique ou de deux pièces accolées, alors que dans les phases les plus tardives deux à trois petites pièces s'ajoutent à la salle principale de plan rectangulaire dont les dimensions sont à peu près constantes du XIII^{ème} au XV^{ème} siècle. Dans cette salle centrale, et quelle que soit l'époque, aucune trace de cheminée n'a été décelée. Le mode d'aménagement des foyers sur sole de dalles calcaires, de tuiles posées de chant ou de plaques d'argile demeure inchangé. Seuls peut-être leur nombre et leur position dans la salle centrale a varié au cours du temps. Il semblerait que dans les habitations les plus anciennes, le foyer ait été préférentiellement installé près de la porte d'entrée. Enfin, le mobilier recueilli dans les diverses cellules explorées est relativement pauvre car aucune de ces habitations n'a connu un abandon brutal.

<i>Commune :</i>	SAINT-PIERRE DE CÔLE
<i>Lieux-dit :</i>	Champ du Gué de Lavy
<i>Type de gisement :</i>	Sarcophage
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage urgent
<i>Responsable :</i>	Marie-Noelle NACFER

C'est à la suite d'une découverte fortuite faite par Monsieur Bourjade dans son champ du Gué de Lavy au pied du Château de Bruzac, que nous sommes intervenus.

Déjà, en 1966, Monsieur Bourjade, avait signalé la découverte d'un sarcophage trapézoïdal dans cette parcelle. En 1989, dans le même champ, la charrue a heurté un coffre en calcaire à quelques mètres de distance de la première découverte.

Ayant pris conscience de l'importance de la découverte, le fils de Monsieur Bourjade, conseillé par Monsieur Chevillot, a récupéré tous les morceaux du vase ainsi que l'intégralité de son contenu et nous les a remis lors de notre venue.

Le coffre se présente sous la forme d'un bloc de calcaire approximativement carré, en son centre une cupule en forme de demi-sphère a été évidée afin de recevoir le fond de l'urne. L'évidement peu profond, suggère qu'une partie de la panse et le col de l'urne dépassaient du coffre. Aucun aménagement des bords du coffre servant à recevoir un couvercle n'a été vu.

Le coffre est dépourvu de toute inscription ou de décor.

De l'urne, il reste le fond et la partie inférieure de la panse. Le col et l'épaule du vase ont été détruits par les labours et coupés à la hauteur des bords supérieurs du

coffre.

Il s'agit d'une céramique fine, la pâte est grise à l'intérieur et à l'extérieur. Sur les cassures on peut observer une couleur beige rosée.

Le diamètre du fond est de 10 cm, la partie conservée de 14 cm. A cette hauteur le diamètre de la panse est de 23 cm, c'est à ce niveau que la panse semble amorcer un mouvement de fermeture.

Cette urne est attribuable à la première moitié du 1^{er} siècle.

Autour du coffre on a remarqué une densité plus importante de blocs de calcaire que dans l'ensemble des 9 sondages réalisés dans le champ. La présence de ces blocs peut faire penser qu'un tumulus recouvrait l'ensemble coffre/urne.

D'après l'inventaire des fragments osseux calcinés contenus dans l'urne, il a été possible de déterminer la présence d'au moins un individu.

Il s'agit des restes d'un adulte dont le sexe n'a pu être déterminé. En revanche, des traces d'arthrose ont été relevées sur le processus articulaire d'une vertèbre cervicale qui font classer le défunt dans la catégorie des adultes vieux en l'absence d'autres éléments discriminants.

Le remplissage de l'urne cinéraire, notamment la faible quantité de fragments osseux suggère le prélève-

DORDOGNE

ment d'une partie des cendres du bûcher, sans que l'on ait effectué le tri ou le lavage des ossements.

A proximité du coffre il y avait deux tessons. La pâte est la même que celle de l'urne cependant ils ne collent pas avec le vase.

Un fragment de bronze informe de quelques millimètres a été trouvé par Monsieur Bourjade. Ces quelques trouvailles infimes invitent plutôt à conclure au dépôt d'une incinération dans une urne protégée par un coffre

sans mobilier funéraire.

La série de neuf sondages réalisés sur une surface approximative de 200 m² autour de l'emplacement du coffre n'a pas permis de déterminer l'emplacement de l'ustrinum ni la présence d'autres urnes cinéraires.

De même ces investigations, n'ont pas permis de localiser exactement la découverte faite en 1966, ni d'ajouter des précisions nouvelles pour expliquer la présence d'un sarcophage à cet emplacement.

Commune : RIBERAC
Lieux-dit : Saint-Pierre de Faye
Type de gisement : Eglise
Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
Responsable : Marie-Noelle NACFER

L'opération archéologique qui s'est déroulée à l'église Saint Pierre du hameau de Faye sur la commune de Ribérac, a été décidée à la suite d'une campagne de sondages archéologiques préalables aux travaux d'assainissement.

Les sondages avaient mis en évidence, un important remblai occultant des parties architecturales visibles sur l'édifice roman, c'est pourquoi le parti fut choisi de décaisser toute la partie Nord et Est de l'édifice sur une hauteur de 80 cm et de drainer à partir de cette profondeur jusqu'à la base des fondations

Les travaux d'assainissement effectués à la demande de l'Agence des Bâtiments de France, sous surveillance archéologique, ont permis de mettre en

évidence la base du chevet roman, qui était occulté par les remblais du cimetière.

Au nord de l'édifice, le plan d'une chapelle a été relevé. De cette construction il ne reste qu'une assise ainsi que quelques carreaux de pavement dans les angles sud-est et sud-ouest.

Du cimetière, déplacé au début de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, il ne restait qu'un caveau recouvert de deux dalles portant respectivement les dates et les initiales suivantes : J. D. J 1824 et J. B. R 1842.

Ce caveau correspond certainement à une des dernières inhumations faite dans le cimetière avant sa désaffectation.

Commune : PERIGUEUX
Lieux-dit : Cour Fabert
Type de gisement : Site urbain d'époque médiévale
Nature de l'intervention : Sondages
Responsable : Jean-François PICHONNEAU, Claudine GIRARDY-CAILLAT

Une série de sondages de reconnaissance archéologique a été entreprise en 1990, dans la cour Fabert à Périgueux. Le diagnostic approfondi des vestiges conservés dans ce secteur de la ville antique et médiévale devait conditionner le tracé d'un axe traversant.

La cour Fabert, limitée au nord par la voie ferrée de Périgueux à Brive est aujourd'hui occupée par des corps de bâtiments correspondant aux écuries des anciennes casernes. Ce site jouxte le grand sanctuaire de la Tour de Vésone et la *domus* des Bouquets et se trouve à l'extérieur de la petite

ville médiévale de la Cité

HISTORIQUE DU SITE

Le premier cadastre de Périgueux de 1824 montre dans ce triangle l'existence d'un parcellaire de prés et de jardins environnés de casernes. Il est bordé au sud par la rue des Vieux Cimetières et surplombé au nord par le rempart de la Cité. De l'autre côté de la rue, s'étend le vieux cimetière de Saint Pey Laney qui fut transféré en 1833. Ce cimetière qui remonte au V^{ème} siècle était destiné aux habitants de la petite ville murée de la Cité. En

DORDOGNE

1986, à l'occasion de travaux dans la rue du 26^{ème} RI, des sarcophages monolithes de l'époque mérovingienne ont été dégagés à une très faible profondeur. Les niveaux plus récents du cimetière avaient totalement disparu.

La cour Fabert appartient à un îlot bordé au sud par le *decumanus maximus* qui longe la riche demeure des Bouquets et le péribole du gand sanctuaire de la Tour de Vésone, à l'est par le *cardo maximus* provenant du *forum* et à l'ouest par un axe dont le tracé est en partie connu depuis la rivière. La partie orientale de cet îlot a fait l'objet d'importantes découvertes au début du siècle: les restes d'une nouvelle *domus*. ont été dégagés rue Romaine.

SONDAGES

Deux sondages de reconnaissance archéologique ont été réalisés, l'un dans l'angle nord-ouest de la parcelle, l'autre dans l'angle sud-est.

Ces sondages mettaient en évidence deux grandes phases d'occupation: les structures d'une nouvelle *domus* prévisible dans ce secteur de *Vesunna* et différentes sépultures du cimetière médiéval de saint Pé Laney

Ce cimetière était déjà connu par la découverte de sarcophages mérovingiens en divers points, mais il était intéressant de vérifier son espace funéraire. Ici deux états étaient visibles: des sé-

pultures en coffre de pierre des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles et des cercueils cloués du XVI^{ème} siècle. Aucune sépulture mérovingienne n'a été rencontrée. Cette zone doit être considérée comme la zone optimale du cimetière.

Les différentes structures antiques appartiennent à une riche demeure gallo-romaine dont l'état de conservation est semblable à celui de la *domus* des Bouquets. Dans une pièce, une cheminée était adossée à un mur décoré. Les murs d'une élévation maximum de 1,50 m avaient conservé leur fresque à décor floral. Un mur de clôture longé par une galerie intérieure bordait au sud la chaussée du *decumanus*. Cette *domus* a été arasée après un incendie au moment de l'édification du rempart. La fouille n'a dégagé que l'état du III^{ème} siècle. La séquence stratigraphique révélait l'existence d'au moins deux états de ces structures. Mais l'absence de mobilier archéologique significatif ne permettait pas d'en préciser la chronologie.

Il semble évident que l'épaisseur des niveaux archéologiques soit aussi importante que sur le site des Bouquets. En effet, tout ce secteur monumental a été rehaussé vers le milieu du II^e siècle. Cet exhaussement de 1m a fossilisé les structures du début du II^{ème} siècle ap. J.C. et tout ce secteur apparaît donc comme une formidable réserve archéologique.

Commune :	PERIGUEUX
Lieux-dit :	A. 72 (Périgueux - Clermont-Ferrand)
Nature de l'intervention:	Etude d'impact préliminaire sur le tracé de l'autoroute A. 72
Responsable :	Sylvie RIUNÉ-LACABE et Patrick BARBIER

Dans le cadre de l'aménagement du circuit routier national, un projet d'étude d'autoroute reliant Bordeaux à Clermont-Ferrand a été arrêté. La réalisation d'une telle entreprise, passant par une phase de restructuration du sol et du sous-sol, fait peser une menace potentielle sur un certain nombre de sites archéologiques. Afin de fournir au maître d'oeuvre une première localisation des contraintes archéologiques potentielles ou déjà reconnues, une étude d'impact préliminaire a proposé dans un premier temps une synthèse d'informations pluridisciplinaires (bibliographie, toponymie, géologie, photo-interprétation, étude cadastrale ...). En raison des délais impartis, des documents utilisés, et de la nature même d'une

telle étude, le bilan présenté n'a constitué qu'une approche très limitée qui s'inscrit dans une enquête plus vaste et plus complète qui doit se poursuivre lors d'une deuxième phase sur le terrain. Celle-ci établira la définition d'un programme de recherches et de sauvetages archéologiques jusqu'à la réalisation des travaux.

L'étude effectuée a certes touché le tracé proposé par l'aménageur mais a également été étendue au delà du tracé lui même, sur la quasi totalité du territoire des communes concernées¹, et ceci en prévision de l'implantation des futures zones d'emprunt de matériaux.

En ce qui concerne le département de la Dordogne, les limites d'une telle recherche se

sont rapidement posées. Le recensement archéologique mené pour cette région reflète, plus que la réalité d'une implantation humaine au cours des âges, les cercles d'activités des chercheurs passés et actuels. Le secteur concerné par l'autoroute n'a pratiquement pas ou peu été étudié. Les prospecteurs l'ont délaissé au profit de zones plus «célèbres», marquant leur intérêt pour les hauts lieux de découvertes, notamment pour la vallée de la Vézère. Par ailleurs la prudence et la critique des documents doivent toujours être de mise. L'exemple de la toponymie est ici révélateur. En effet dès l'instant où un toponyme s'est figé, fossilisé, il se trouve exposé à toute sortes d'accidents (évolution normale selon les lois de la phonétique, incertitudes de l'orthographe, inexactitudes de transcription, localisations variables selon les sources utilisées...). L'examen de la bibliographie régionale n'échappe pas à cette règle. Les informations ainsi collectées pèchent par leur caractère sommaire et par leur imprécision quant à la localisation des sites (notamment dans les publications du siècle dernier ou de la première moitié du XX^{ème}). Ainsi, il n'a pas été rare de lire des indications semblables à celles-ci: «à côté du village de ...», «entre le bourg de ... et celui de ...», «dans le champ à gauche derrière la grange ...» ou «à droite de la route qui va de ... à ...». De plus, les indications portées sur la nature même des vestiges identifiés ont dû être maniées avec la plus grande prudence. Dans ces conditions des vérifications systématiques sur le terrain seront essentielles.

L'étude géologique démontre pourtant un potentiel très favorable à des implantations humaines, et ce dès la préhistoire. D'autre part, des indices d'ordre toponymique et l'archéologie aérienne laissent augurer d'un potentiel archéologique qui devrait se révéler

lors des prospections de surfaces. Ainsi, cette seule étude préliminaire, avec les limites que nous venons de lui imposer, a permis de recenser pour la Dordogne 112 sites attestés et 81 sites potentiels (déduits de la toponymie, de l'étude cadastrale ou de l'archéologie aérienne²), qui sont décomptés comme suit :

- Paléolithique/épipaléolithique : 26
- Néolithique/protohistorique : 20
- Epoque de la conquête et période gallo-romaine : 32
- Epoque médiévale : 16
- Epoque moderne : 12
- Photo-interprétation : 42
- Cadastre/toponymie : 39

Si cette enquête préliminaire ne nous a pas permis, étant donné le manque de précision de certains documents, d'établir divers degrés de sensibilité archéologique, elle a aidé d'une part à dresser un inventaire des contraintes recensées, à signaler à l'aménageur un certain nombre de «feux rouges» dont la destruction est exclue (châteaux modernes, oppidum, grotte préhistorique...), et d'autre part a contribué à réduire la part d'impondérable inhérent à tous travaux; l'analyse exhaustive d'un territoire et de ses richesses archéologiques restant illusoire.

1 - Pour la Dordogne il s'agit de: Saint-Laurent sur Manoire, Bassillac, Eyliac, Saint-Antoine-d'Auberoche, Fossemagne, Limeyrat, Montagnac d'Auberoche, Blis-et-Born, Brouchaud, Gabillou, Sainte-Orse, Ajat, Thenon, Azerat, La Bachellerie, Saint-Rabier, Peyrignac, Beauregard De Terrasson, Le Lardin-Saint-Lazare, Terrasson-La-Villedieu, Villac.
2 - Effectuée par F. DIDIERJEAN.

BIBLIOGRAPHIE

Ensemble des publications relatives à l'archéologie régionale et fichiers des Directions des Antiquités.

Commune :	SAINTE-CROIX-DE-MAREUIL
Lieux-dit :	Les Plaines
Nature de l'intervention:	Prospection
Responsable :	S. TISON

La commune de Sainte-Croix-de-Mareuil se trouve le long de la départementale 939 à environ quarante kilomètres de Périgueux et trente d'Angoulême. Le projet d'ouverture d'une carrière dans le calcaire crayeux sur le territoire de la commune a nécessité une prospection archéologique qui a été effectuée durant le mois de juin 1989. L'emprise de ces travaux concernait les parcelles 1 et 109 de la section C du cadastre.

Une étude préalable d'archives a révélé le passage dans la zone concernée de la voie romaine reliant Périgueux à Angoulême.

Cet axe implanté sur un chemin gaulois a perduré au cours des siècles et se présente aujourd'hui sous la forme d'un chemin rural. Aussi ne présente-t-elle plus aucun témoignage de son aspect à l'époque antique, comme la prospection pédestre sur le terrain a permis de le vérifier. En effet, seule la castine actuelle recouvre le calcaire aux endroits où il n'affleure pas déjà. Il n'a donc pas été nécessaire d'y effectuer de sondage.

De plus, trois petites carrières artisanales du siècle dernier ont été observées.

Commune : **BONNEVILLE ET SAINT-AVIT DE LA FUMADIÈRES**
Lieux-dit : **Le Blois (ou Bloy)**
Type de gisement : **Four de Tuilier Médiéval**
Nature de l'intervention : **Sauvetage urgent**
Responsable : **Michel SIREIX**

En 1981, lors d'un arrachage de bois dans la commune de Bonneville et Saint-Avit de la Fumadières, en vue d'une plantation de vignes, des traces d'argile cuite furent mises au jour. L'emplacement, relativement épargné, fut progressivement recouvert de broussailles. (La commune de Bonneville se trouve dans le Sud-Ouest du département de la Dordogne à 35 Km de Bergerac. Le gisement est à 101 mètres NGF).

En 1989, suite à la demande de la responsable du Musée de Montcaret (tout proche), une autorisation de sauvetage urgent a été délivrée.

Après le dégagement des broussailles, nous constatons la présence d'un sol en terre cuite percé de carneaux.

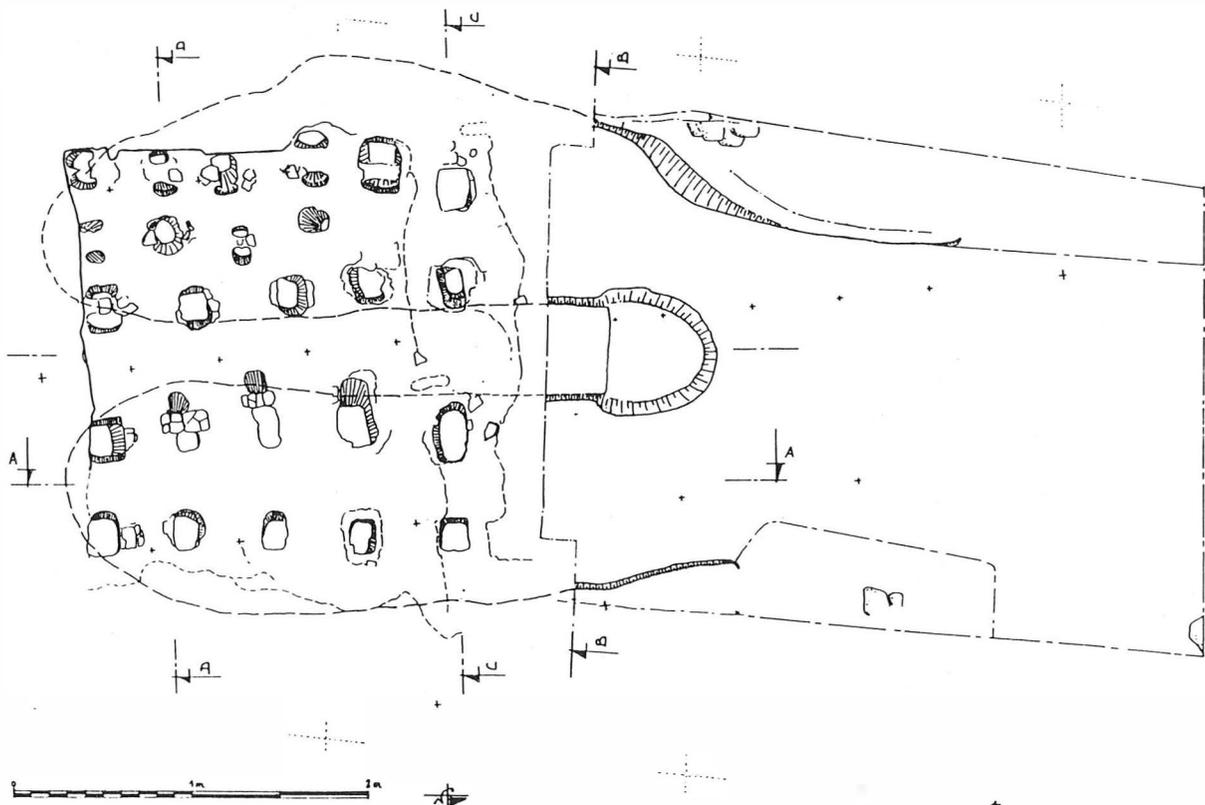
LE FOUR

Opération menée de fin 1989 au début 1991

Le four, adapté à la production de tuiles (ni céramiques, ni chaux) est un four avec sole à arcs et deux chambres de chauffe. Si les parois du laboratoire ainsi que la gueule ont en partie disparu, l'ensemble est fort bien conservé. Ce qui fait l'originalité de ce four, c'est qu'il a été creusé directement dans l'argile et précuit sans apport de matériaux. Il faut signaler également l'épaisseur considérable de la sole (0,80 à 0,90 m). Le laboratoire mesure 2,40 x 2,40 m, les couloirs de chauffe 3,50 m de long, 1,20 m de large et 0,90 m de haut (en parfait état de conservation).

Le mur de refend supportant la sole et séparant ainsi les deux couloirs de chauffe a une épaisseur variable entre 0,50 et 0,30 m. La sole est percée de deux rangées de gros carneaux de chaque côté du mur de refend. La fosse d'accès fait 2 m de large et se prolonge par une voie d'accès dont on

(fig.6) - FOUR MEDIEVAL "LE BLOY"



Relevé Ch. MARTIN, Architecte (Octobre 1989/Décembre 1990)

aperçoit encore la trace dans le vignoble en contre-bas. Nous avons donc un four très solide, de grande capacité, fait pour durer. On peut observer, également un nettoyage avant l'abandon.

PRODUCTION DU FOUR

Plusieurs centaines de fragments de tuiles ont été recueillis, lors de la fouille (ratés de cuisson, éclatement en cours de chauffe)... Nous avons pu reconstituer une tuile complète.

Les tuiles sont toutes du même modèle et d'une typologie particulière, leur épaisseur est identique aux imbrices gallo-romaines locales (23, 24 mm) et surtout elles possèdent toutes un rebord bien prononcé, à l'intérieur, sur la partie longitudinale et cela d'un seul côté. comparativement à des tuiles creuses du XIII^{ème} et XIV^{ème} siècle recueillies en stratigraphie, lors des fouilles de Camille Jullian à Bordeaux (1990), la tuile du Bloy est plus épaisse, moins longue et moins large.

Il faut tenir compte, peut-être, d'un retard important quant à l'évolution de cette production dans nos campagnes.

LA DATATION

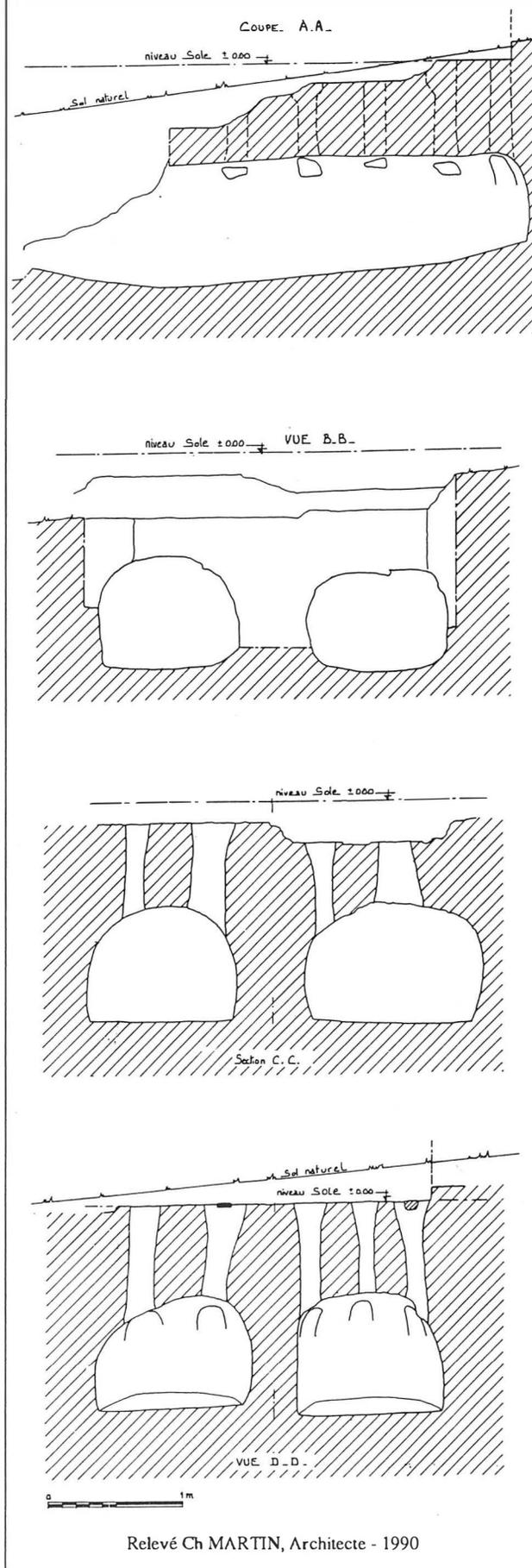
Quelques tessons de céramiques usuelles se trouvaient en place, restes de pots à cuire et autres cruches. Ces tessons s'apparentent au XII ou XIII^{ème} siècle.

En attendant le résultat des prélèvements effectués pour déterminer une datation par archéomagnétisme nous estimons nous placer au XIII^{ème} siècle. Nous n'avons pas reconnu la présence d'autres fours, ce qui ne prouve rien. Il semblerait, malgré tout, que les ateliers de tuiliers à cette époque étaient relativement isolés et disséminés (liens avec la féodalité locale).

LA PROTECTION

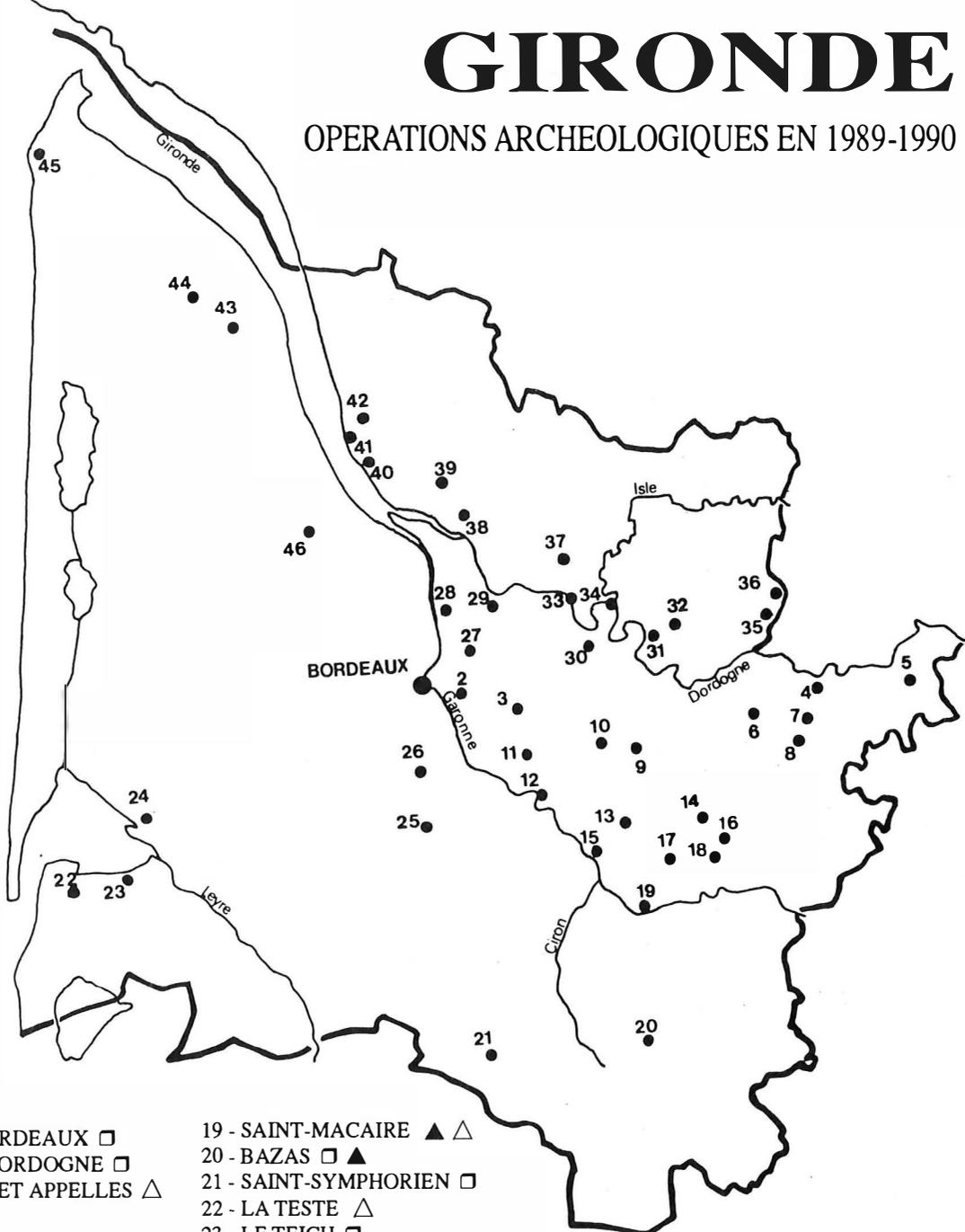
Un drainage important a été effectué en 1991 pour éviter les infiltrations d'eau. Le four est provisoirement protégé par une serre et, vu l'intérêt de la découverte (rareté en Dordogne et dans le Sud-Ouest) il a été prévu un bâti définitif avec l'aide possible du Conseil Général de la Dordogne et de l'Association des Tuiliers de France.

(fig. 8) - FOUR MEDIEVAL "LE BLOY"



GIRONDE

OPERATIONS ARCHEOLOGIQUES EN 1989-1990



- | | | |
|----------------------------------|----------------------------------|--------------------------------|
| 1 - BORDEAUX ▲ | 19 - SAINT-MACAIRE ▲ △ | 36 - LES SALLES-DE-CASTILLON □ |
| 2 - BOULIAC △ | 20 - BAZAS □ ▲ | 37 - SAINT-AIGNAN □ |
| 3 - LIGNAN DE BORDEAUX □ | 21 - SAINT-SYMPHORIEN □ | 38 - SAINT-ANDRE-DE-CUBZAC □ ▲ |
| 4 - PESSAC-SUR-DORDOGNE □ | 22 - LA TESTE △ | 39 - TAURIAC △ |
| 5 - SAINT-ANDRE ET APPELLES △ | 23 - LE TEICH □ | 40 - PLASSAC □ |
| 6 - BOSSUGAN □ | 24 - AUDENGE □ | 41 - BLAYE □ |
| 7 - COUBEYRAC □ | 25 - SAUCATS □ | 42 - SAINT-MARTIN-LACAUSSADE □ |
| 8 - LISTRAC-DE-DUREZE □ | 26 - LEOGNAN □ | 43 - VERTHEUIL ■ |
| 9 - BLESIGNAC □ | 27 - LORMONT △ | 44 - SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL ● |
| 10 - LA SAUVE △ | 28 - BASSENS △ | 45 - SOULAC-SUR-MER ▲ ■ |
| 11 - SAINT-CAPRAIS-DE-BORDEAUX □ | 29 - SAINT-LOUBES △ | 46 - ARSAC □ |
| 12 - LANGOIRAN □ | 30 - CADARSAC ■ | |
| 13 - SAINT-PIERRE-DE-BAT □ | 31 - SAINT-SULPICE-DE-FALEYRAS □ | |
| 14 - SAINT-HILAIRE-DU-BOIS □ | 32 - SAINT-EMILION △ | |
| 15 - CADILLAC ▲ | 33 - VAYRES ■ | |
| 16 - SAINT-MARTIN-DU-BOIS □ | 34 - LIBOURNE □ ■ | |
| 17 - SAINT-LAURENT-DU-BOIS □ | 35 - GARDEGAN-ET-TOURTIRAC □ | |
| 18 - CAMIRAN □ | | |

	FOUILLE PROGRAMMEE	SAUVETAGE	SONDAGE PROSPECTION
AGE DU FER GALLO-ROMAIN HAUT-MOYEN-AGE	●	▲	■
MOYEN-AGE MODERNE	○	△	□

Commune : BASSENS
Lieux-dit : Place de l'église
Type de gisement : Cimetière paroissial
Nature de l'intervention : Sauvetage programmé
Responsable : Bruno BIZOT

La modification du plan d'aménagement des abords de l'église paroissiale Saint Pierre imposa la reprise des fouilles archéologiques portant sur la partie orientale du cimetière. Les campagnes de fouille précédentes avaient permis de mettre en évidence un cimetière primitif d'époque mérovingienne et carolingienne occupant l'extrémité d'un éperon. De même, il avait été établi qu'au XII^{ème} siècle, l'extension du choeur de l'église avait marqué le début de la colonisation d'une terrasse inférieure par des coffres anthropomorphes disposés en rangées. Cette extension vers l'est semble avoir été très tôt limitée par la construction d'un mur de terrasse qui contraignit à remblayer le site dès le XV^{ème} siècle.

La campagne de fouille de 1989 a permis surtout de vérifier ces hypothèses et de fouiller les niveaux de sépultures d'époques mérovingiennes ou carolingiennes qui n'avaient été que repérés au cours des interventions précédentes. La disposition des inhumations de cette époque suit précisément les contours de la terrasse calcaire sommitale. Toutefois, les tombes ne sont pas disposées en rangées régulières comme plus tard, à l'époque romane. Au contraire, des espaces vacants ou peu occupés apparaissent entre des agglomérats de sépultures. Ces concentrations d'inhumations ont souvent pour point d'origine une sépulture d'adulte ou d'enfant qui ne se démarque pas par ailleurs par une architecture ou des rites funéraires particuliers. Il importera de rechercher par un examen anthropologique

approprié d'éventuels liens familiaux entre individus de sépultures contiguës. De même, deux sarcophages d'époque mérovingienne disposés côte à côte ont livré respectivement deux et trois inhumations d'adultes pratiquées simultanément.

Les tombes sont toutes implantées dans le substratum qui présente localement des aménagements tels qu'une zone rubéfiée avec des plaquettes de calcaires disposées à plat ou encore, des traces très nettes d'anthropisation antérieures au dépôt des tombes (charbon de bois, tessons, etc). L'architecture des sépultures vérifie ce qui avait déjà été proposé : sarcophages trapézoïdaux mérovingiens, coffres de dalles avec calage céphalique, coffres et sarcophages anthropomorphes. On notera également un exemple de remploi d'un sarcophage mérovingien avec un calage céphalique scellé au mortier. Les rites funéraires ne présentent aucune particularité quelle que soit l'époque: les individus reposent en décubitus dorsal et aucun mobilier n'accompagne les inhumations.

BIBLIOGRAPHIE

Léo DROUYN : *Promenades archéologiques en Gironde*.
Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux, t.II, 1875.
p.66-74.
Bruno BIZOT : *Archéologie des églises et des cimetières en Gironde. Interventions archéologiques, Bassens*. Mémoires, Société Archéologique de Bordeaux, 1989. p. 11-19.

Commune : BOULIAC
Lieux-dit : Godefroy
Type de gisement : Aménagement d'une berge de Garonne, épaves.
Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
Responsable : Bruno BIZOT

Ce sont des enrochements entravant la progression d'une opération de pose de drains qui furent à l'origine d'un signallement de site archéologique auprès de la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine. Intrigués, tout comme les intervenants de la D.D.E. présents sur place, par la présence, au sein d'un contexte calcaire, d'un gros volume de roches

métamorphiques ne comportant aucune trace de charriage fluvial, il fut convenu de tenter d'identifier la nature de ces dépôts par une simple surveillance de terrassements et quelques relevés topographiques. Après avoir pratiqué divers coupes et sondages, il apparut qu'il s'agissait d'une stabilisation de berge faite d'un ensemble de caissons de bois comblés de

GIRONDE

pierres et de plusieurs lignes de pieux. Ces aménagements, sans doute destinés à limiter l'érosion et à provoquer un premier dépôt alluvial, furent ensuite renforcés par de puissants enrochements composés presque exclusivement de galets de lest. La structure fut ensuite complétée par une avancée dans le lit de la Garonne constituée des mêmes matériaux. La surface émergée de l'enrochement était pavée de galets, ce qui laisse supposer qu'elle fut utilisée comme quai ou débarcadère.

Cet aménagement de berge fut progressivement recouvert par les alluvions de la Garonne. C'est dans ces sédiments que fut retrouvée la plus grande épave, alors que la petite unité est apparue non loin de là, dans les enrochements du quai.

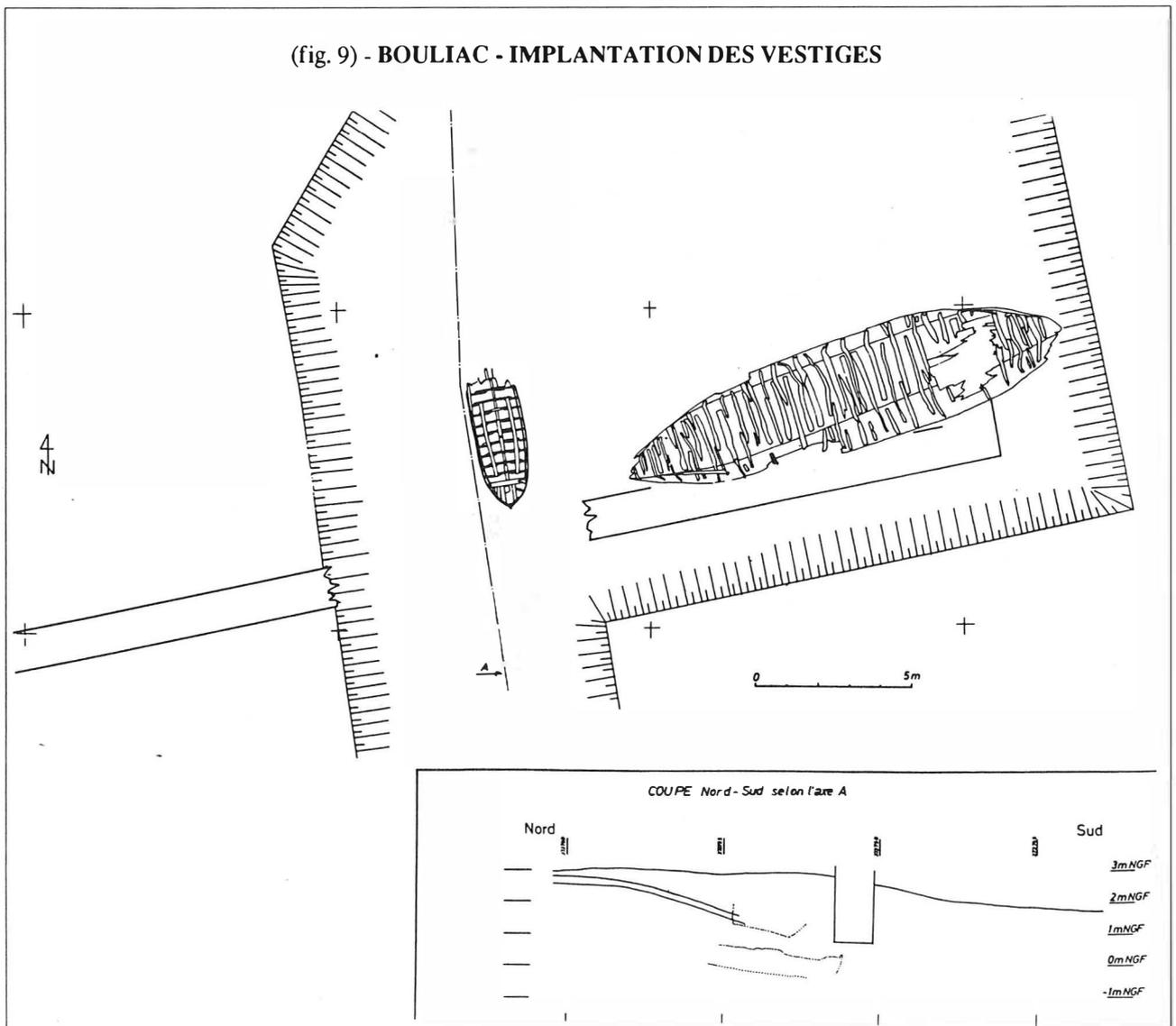
La grande épave, prise dans son lit de vase, est dans un état de conservation exceptionnel. Il s'agit d'une embarcation fluviale à fond plat, d'une quinzaine de mètres de long, avec des extrémités pointues et relevées. Le bordé est évasé et assujéti à la sole par un bouchain vif. Les membrures sont nombreuses et puissantes, elles ont été taillées dans des chênes pré-

sentant naturellement les courbes souhaitées par les constructeurs. Certaines d'entre elles, tirées d'une fourche d'arbre, ont été employées brutes. Les assemblages sont chevillés et seuls les bouchains ont été cloués. Les joints ont été colmatés par un calfatage de mousse pris entre deux lattes clouées, l'étanchéité étant améliorée par une généreuse enduction de brai ou de goudron.

Cette construction appartient à la grande famille des bateaux de charge. Bien que sa forme diffère nettement des unités de Dordogne actuellement répertoriées, l'embarcation de Bouliac dut être construite pour un programme de navigation assez proche, caractérisé surtout par des eaux vives et de nombreux franchissements.

La petite embarcation, enfouie sous les enrochements, était également dans un bon état de conservation. Toutefois, la pression des pierres a déformé la coque et les terrassements à la pelle mécanique nous ont privé de sa poupe. Ce petit bateau présente tous les caractères d'une bonne construction maritime: membrures découpées, forme de carène élaborée, as-

(fig. 9) - BOULIAC - IMPLANTATION DES VESTIGES



semblages complexes et cloués, pont avant, emplanture de mat, etc. D'une longueur approximative de cinq mètres, ses proportions en font une unité annexe d'un grand navire ou un bateau d'estuaire du type Yole; bien que la forme de son étrave ne soit toutefois pas conforme à ce dernier type.

Le dépôt du petit bateau remonte à la construction du quai, alors que le grand bateau a été abandonné au moment où le quai était déjà pris sous les limons de la Garonne. La petite épave est datée par carbone 14 des XVI-XVII^{ème} siècles et elle était associée à un matériel céramique du XVII^{ème} siècle qui date approximativement la mise en place des enrochements. La grande épave, abandonnée dans les envasements ayant condamné les aménagements de berge, est associée à un matériel céramique du XVIII^{ème} siècle. Une dendrochronologie des bois est en cours.

Après le dégagement, l'étude et le relevé photogrammétrique des deux embarcations, se posait le problème de la conservation éventuelle des vestiges exhumés. Le Musée d'Aquitaine souhaitant présenter la grande épave, celle-ci fut démontée en vue d'une restauration à l'Atelier Régional de Conservation Nucléart, spécialisé dans le traitement des bois gorgés d'eau. Une fois les pièces de bois stabilisées et consolidées, cette épave devrait être remontée au Musée d'Aquitaine. La petite épave, trop complexe pour être démontée, mais également trop fragile pour autoriser un transport jusqu'au laboratoire de restauration de Grenoble, dut être laissée sur le site. Un remblai approprié garantit sa bonne conservation et, son emplacement étant relevé avec précision, elle ne devrait pas subir de dommages au cours des travaux.

Commune :	TAURIAC
Lieux-dit :	L'église
Type de gisement :	Eglise paroissiale et cimetière
Nature de l'intervention :	Sauvetage programmé
Responsable :	Bruno BIZOT

La mise en valeur de la façade occidentale de l'église paroissiale Saint-Etienne, nécessitait le dégagement de son soubassement. Une fouille archéologique visant à étudier le cimetière paroissial occupant les abords de l'église et les parties basses de l'œuvre romane dut être entreprise.

L'emprise de la fouille était trop réduite pour permettre d'étudier l'organisation et la topographie générale du cimetière paroissial. Toutefois, il fut possible de vérifier que les limites médiévales de ce cimetière s'appuyaient au sud sur un mur de terrasse prolongeant la façade romane.

Quatre niveaux d'inhumations successifs antérieurs aux XV-XVI^{ème} siècles ont été repérés. Le premier niveau est antérieur à la façade romane et n'a pu être fouillé, les couvercles des sarcophages étant pris dans les fondations de la façade romane. Un sondage a montré qu'à cette époque des sépultures occupaient ce qui devait devenir plus tard un chemin. Suivent trois niveaux superposés de sarcophages monolithes à évidements anthropomorphes. Durant toute cette période, allant du XII^{ème} au XV^{ème} siècle, la disposition des sépultures ménage un chemin conduisant au portail. L'implantation des sarcophages du dernier niveau est localement perturbée par un socle de pierres taillées se rapportant peut-être à un petit monument ou à une croix.

Au XV^{ème} siècle, la construction d'un portail fortifié a profondément perturbé les niveaux d'inhumations sous-jacents. Cette bâtisse, détruite au XIX^{ème} siècle, n'a pu être étudiée et la description qu'en donna Léo DROUYN reste le témoignage le plus précis. D'autre part, les strates supérieures du cimetière qui étaient contemporaines du portail ont été arasées au XIX^{ème} siècle. Il semble toutefois que le chemin conduisant au porche fut préservé au moins dans son principe puisque, bien que des tombes en pleine terre ou en cercueil aient progressivement colonisé cet espace, la densité d'inhumations y est restée relativement faible en regard du cimetière.

Enfin, un four destiné à fondre le bronze nécessaire à la coulée d'une cloche a été dégagé dans le porche. De plan carré, il était construit en briques plates montées en tas de charge. La fosse de coulée et le moule n'ont pas été retrouvés.

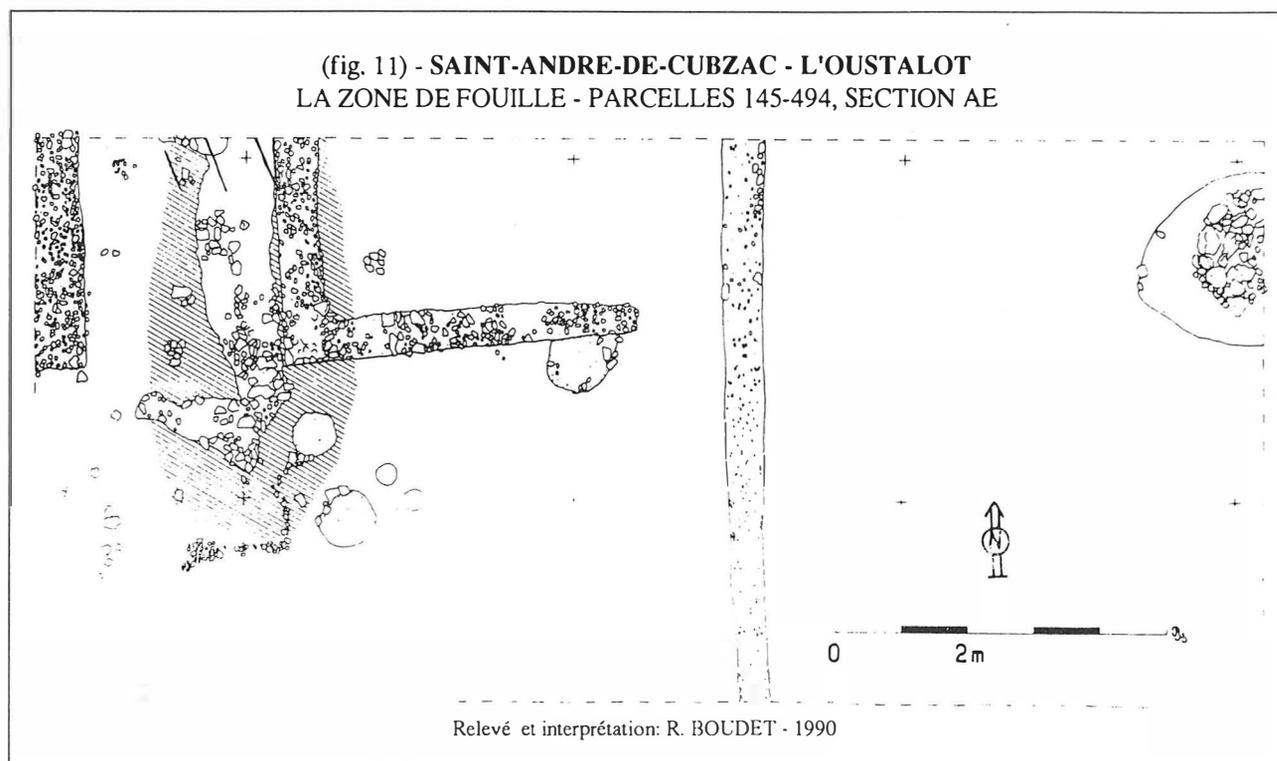
BIBLIOGRAPHIE

- Léo DROUYN : *Notes archéologiques*, n°47, p. 275-280, Archives Municipales de Bordeaux.
Pierre DUBOURG-NOVES : *Guyenne Romane*. éditions Zodiaque, 1969. p.89-92.
Bruno BIZOT : *L'église Saint Etienne de Tauriac*. Revue Archéologique de Bordeaux, tome LXXX, 1989. p.25-34.

Commune : SAINT-ANDRE-DE-CUBZAC
 Lieux-dit : l'Oustalot
 Type de gisement : Etablissement gallo-romain et occupation du bronze moyen
 Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
 Responsable : Richard BOUDET, C.N.R.S. U.A. 1007 - Paris, en collaboration avec Gilbert FREDON

C'est en 1973 que Michel PENEAU et Denis ROBLIANO découvraient au lieu-dit l'Oustalot à Saint-André-de-Cubzac quelques vestiges attribuables à l'époque gallo-romaine et des débris de silex peu identifiables. Ce site se trouve sur la bordure occidentale du bourg à quelques centaines de mètres de la rive droite de la Dordogne au pied du coteau de Montalon. Son toponyme d'origine occitane évoque une métairie. D'autres aux alentours paraissent s'attacher à une voirie antique : la Caussade et Perret.

Depuis sa découverte, le site de l'Oustalot a fait l'objet de prospections régulières qui ont permis de cerner sa chronologie et son extension (près d'un hectare) (fig.6). Tous les mobiliers attribuables à la période antique sont compris entre le changement d'ère et le début du II^{ème} siècle de notre ère: vaisselle commune, sigillée (estampilles de Montans: SVLLA, VIRECV...), verrerie, monnaies (demi-*aes* de Nîmes au crocodile, *aes* de Claude et Trajan), une fibule de schéma de la Tène II, en bronze... De nombreux éléments de mauvais silex parfois retouchés ont également été recueillis. A signaler un seul grattoir bien défini sur bord de lame dont la datation ne pouvait être que postérieure au Paléolithique. La proximité d'un impor-



tant habitat néolithique sur le coteau de Montalon aurait pu suffire à expliquer leur présence.

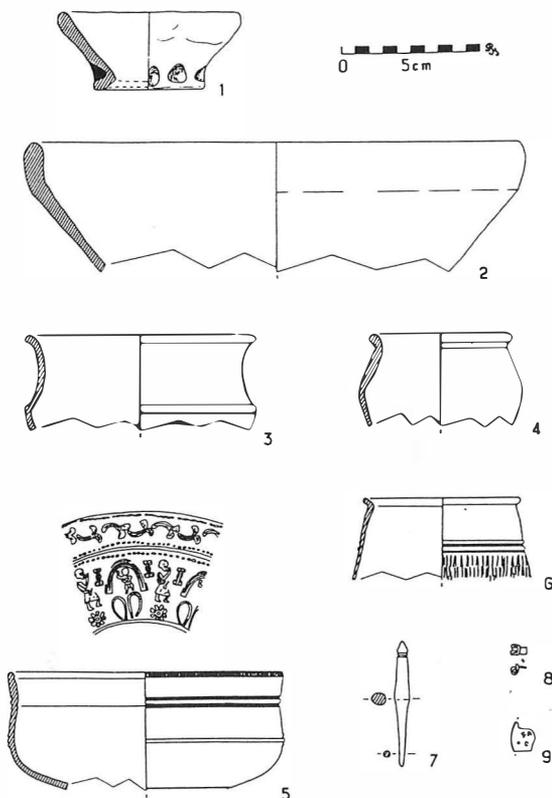
Le site de l'Oustalot est aujourd'hui en cours de destruction du fait de l'implantation de pavillons. C'est à la faveur de l'implantation de l'un d'eux qu'une fouille de sauvetage a pu être effectuée sur un peu plus de 100 m². Après le décapage de la couche de culture supérieure par un engin mis à disposition par la commune de Saint-André-de-Cubzac, est apparu un niveau d'occupation antique avec des structures (fig. 11). En partie inclus dans la coupe ouest, c'est d'abord le colmatage de pierres d'un très probable puits qui a été reconnu. N'étant pas directement menacé de destruction, il n'a pas été fouillé.

Dans la partie médiane et orientale de la zone de fouille, ont été découverts plusieurs bases de murs, des vestiges d'un sol en béton de tuileaux, quatre foyers ainsi que quelques trous ou callages de poteaux. Ces bases de murs sont en fait des supports de sablières basses liées à une élévation légère en clayonnage dont des débris accidentellement brûlés ont été retrouvés en grand nombre. Les tuiles sont peu nombreuses. Une pièce munie d'une entrée semble se dessiner au centre de la fouille. Elle est accostée de trois foyers en relation avec deux trous de poteaux et la trace au sol d'un

probable petit appentis de forme carrée. Ce secteur a livré des quantités importantes de vitrifications et de laitiers de forge laissant présager de la proche présence d'une activité métallurgique. Une zone d'épandage de dépotoir a été localisée sous ces structures. Le mobilier, appartenant aux premiers temps du I^{er} siècle. de notre ère, y est abondant (fig. 12) : débris de vaisselle commune, sigillée lisse et décorée de Montans, amphores de type Pascual I et Dressel 2/4, paroi fine, navette en os, un fragment de fibule proche du type Nauheim, un élément de plaque circulaire en tôle de bronze portant un début d'inscription sur deux lignes (FA/et C), faune, coquillages divers, un demi-*aes* au crocodile de Nîmes...

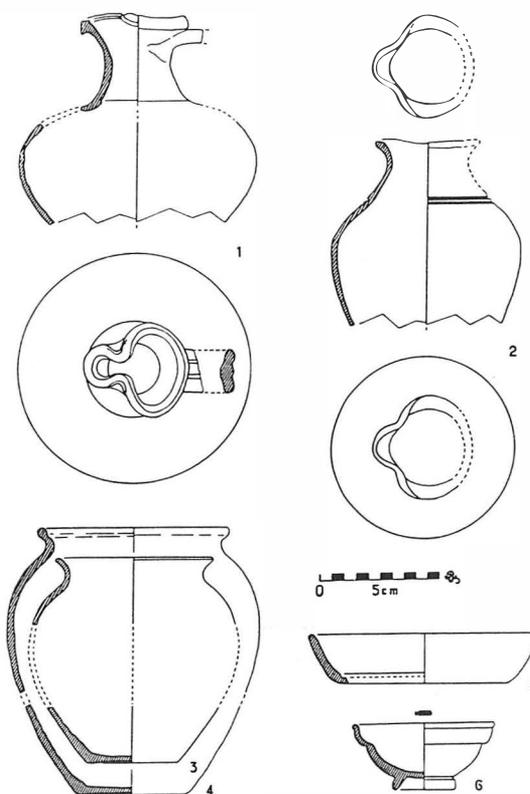
Un foyer adossé au mur orienté est-ouest a livré en radier un mobilier parfaitement isolé dans une petite cuvette (un bol complet de type Drag. 29 de Montans estampillé IVLI, des débris d'au moins deux oenochoés et d'une assiette à couverte rouge «pompéien», des vases fermés, de la faune, des coquilles d'huîtres...) contemporains de l'épandage évoqué plus haut. (fig. 113). C'est au contact du sable géologique sous-jacent qu'ont été recueillis épars de nombreux vestiges d'une céramique grossière parfois recouverte de pastilles d'engobe ou décorée de cordons, accompagnée

(fig. 12) - MOBILIER PROVENANT D'UN EPANDAGE DE DEPOTOIR



Dessin: R. BOUDET

(fig. 13) - MOBILIER PROVENANT DU RADIER D'UN FOYER

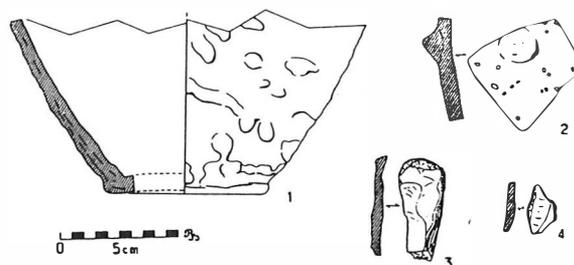


Dessin: R. BOUDET

de nombreux éclats de silex parfois retouchés (fig. 14). Ce mobilier sans niveau véritable appartient au Bronze Moyen. Son aspect le rapproche très fortement des découvertes faites en Médoc. Il n'est pas inutile de rappeler la possible découverte au XIX^{ème} siècle d'un petit dépôt de trois haches en bronze de cette époque à Peyrelevade à quelques centaines de mètres au nord du site.

Le site antique de l'Oustalot ne semble pas être une *villa* : aucune trace d'éléments architecturaux n'a jamais été observée. Une autre hypothèse mérite d'être rapidement évoquée: le passage de la voie romaine reliant Saintes à Bordeaux. Topographiquement, elle ne peut traverser la Dordogne (par bac) que dans ce secteur; plus en aval l'estuaire est encore trop large et plus en amont la ligne de côtes qui débute à Cubzac-Ponts est d'abord difficile. Sur la rive gauche dans les marais de Saint-Vincent-de-Paul, Léo DROUYN avait repéré le long du Chemin de la Vie une voirie ancienne sur pieux qui pourrait correspondre à la voie romaine. En face, côté cubzaguais, se trouve le lieu-dit

(fig. 14) - MOBILIER DU BRONZE MOYEN



Dessins R. BOUDET

Porto dont l'origine pourrait être un *portus* latin. Dans un tel cas de figure qui mérite d'être approfondi, le site de l'Oustalot pourrait être interprété comme une *mansio* isolée par rapport à la bourgade antique de Saint-André-de-Cubzac, sur la lisière du plateau calcaire qui domine les marais de Porto.

Commune :	SAINTE-GERMAIN-D'ESTEUIL
Lieux-dit :	Brion
Type de gisement :	Ville Antique
Nature de l'intervention :	Fouille programmée
Responsable :	Pierre GARMY avec la collaboration de Sylvie FARAVEL et de Jean-François PICHONNEAU

LE SITE ET SON HISTOIRE

A mi-chemin entre Lesparre et Pauillac, sur la frontière entre le Bas-Médoc et le Haut-Médoc, le site de Brion est implanté sur une plate-forme oblongue de 18 ha environ qui domine de quelques mètres le marais de Raysson dans son angle nord-ouest.

Les cartes pédologiques et géologiques rendent compte de cette situation topographique, de l'environnement marécageux actuel du site et traduisent quelques aspects de la morphogénèse récente de l'estuaire dans ce secteur dont la découpe, jusqu'à la fin de l'antiquité, était sans doute très différente de ce qu'elle est maintenant, Brion pouvant alors être baigné par les eaux de la Gironde.

Connu depuis longtemps en raison de sa possible assimilation avec *Noviomagus* de Ptolémée (II, 7,7), Brion a fait l'objet jusqu'en 1984 de recherches ponctuelles qui ont eu l'intérêt de fixer la chronologie et de donner quelques indications sur l'organisation générale du site. La fouille programmée, commencée en 1985 est menée par la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine avec l'association «Les amis du site

archéologique de Saint-Germain-d'Esteuil» et avec le concours d'André COFFYN et de Louis MAURIN enseignants de l'université Bordeaux III pour l'occupation antique, de Sylvie FARAVEL pour la période médiévale.

L'ÉVOLUTION DEPUIS LA PROTOHISTOIRE

Le site est habité une première fois à la fin de l'Age du Bronze et au début du Premier Age du Fer, de manière limitée. Après un abandon apparemment complet jusqu'au III^{ème} siècle de notre ère, l'ensemble des terres toujours émergées (3m NGF) est progressivement investi jusqu'à l'installation, au milieu du I^{er} siècle de notre ère d'une agglomération qui couvre toute la surface disponible. Le début du III^{ème} siècle est marqué par un dépeuplement sans doute rapide, les deux siècles suivants ne connaissant plus qu'une occupation sporadique peut-être en partie liée à des chantiers de récupération de matériaux. Pendant presque dix siècles ensuite, le site est déserté; au XIV^{ème} siècle, le théâtre antique est réoccupé et remodelé pour l'installation d'une maison forte.

AVANT LA VILLE

Toutes les zones d'habitat fouillées ont révélé les éléments d'occupations antérieures aux constructions en dur. Il s'agit d'horizons caractérisés par des structures exclusivement en matériaux légers dont la présence est matérialisée par des trous de poteaux et leurs calages et par des niveaux d'argile et de limon quasi stériles en documents humains qui ont été interprétés comme la résultante de la destruction des architectures de terre dont cependant aucun élément en place n'a été découvert. Les niveaux d'occupation correspondants sont constitués de sols de terre soulignés par des épandages de cendre et de charbon de bois issus des aires de combustion domestiques, plaques-foyers en argile coulée sur un radier de poteries concassées, de coquilles ou de cailloutis. Les zones intérieures des maisons et les extérieurs sont peu différents et les mêmes aménagements, dont les foyers, se trouvent ici et là. Dans certains niveaux stratigraphiques ont été découvertes les traces d'un artisanat domestique du bronze et de l'or en liaison directe avec l'habitat.

Ces dispositions se trouvent de manière permanente et sans modification notable durant tout le Second Age du Fer, de manière très normale mais aussi largement après la conquête, au moins jusqu'à la fin de la période tibérienne. La bourgade est limitée à quelques hectares au sommet du site.

UNE POSITION ROMAINE AVANCÉE

A ces installations succède sans solution de continuité une agglomération dont tous les caractères affirment l'appartenance au monde romain. Visiblement construite d'un seul jet au cours du règne de Claude, la ville occupe la totalité des terres soit au moins une douzaine d'hectares. La surface urbaine est découpée en «lots» préalablement à l'édification des bâtiments et matérialisés au sol par des murs d'enclos en pierre.

Bien que les deux zones principales d'habitat fouillées soient à cet égard atypiques, la prospection électrique systématique entreprise sur le site montre un urbanisme d'orientation prépondérante nord-sud à peu près exacte sur laquelle sont alignés en particulier les monuments publics connus à l'exception du théâtre (*Cf. infra*).

Dans ce cadre sont construits des bâtiments très standardisés; on connaît notamment, en plusieurs exemplaires un type de maison probablement à étage, de trois ou quatre pièces en enfilade s'ouvrant sur une galerie-façade, peut-être un autre où les pièces sont distribuées autour d'une courette centrale.

Les techniques de construction et de mise en oeuvre y sont très classiques: murs de pierre et mortier de chaux constitués d'un remplissage entre deux parements de moellons soigneusement taillés et assisés; les sols des pièces d'habitation sont en tuileaux ou en *opus signinum*; le décor est inexistant, ni peinture ni décor

de sol, aucun élément sculpté; les toits sont de *tegulae* et *imbrices*.

Ce qui frappe, c'est le caractère finalement peu «urbain» de l'ensemble, chaque maison étant installée dans son enclos qui enferme également quelques bâtiments annexes de petites dimensions. On a affaire à un paysage très aéré, à un bâti peu dense qui évoque davantage un agrégat de bâtiments agricoles qu'une véritable agglomération; l'absence, apparemment sur une grande partie du site, d'une voirie organisée renforce encore cette impression qui s'inscrit toutefois en contrepoint avec la standardisation et l'uniformité de l'occupation du sol sans doute fortement dirigée et laissant peu de place à l'initiative personnelle, si ce n'est dans le détail des dispositions intérieures. L'habitat ne subit aucune transformation majeure jusqu'à son abandon au début du III^{ème} siècle et le site ne connaîtra pas de seconde campagne d'urbanisation.

UN IMPORTANT ÉQUIPEMENT MONUMENTAL

Les recherches sur le site ont permis d'identifier trois monuments publics: un théâtre qui limite l'agglomération au sud, un bâtiment dont le caractère public fait peu de doute mais dont l'identification est difficile, un temple et son environnement.

Seul monument de ce type connu en Gironde, le théâtre est de taille moyenne (diamètre 55 m) et possède des caractéristiques originales. Implanté en terrain plat, il est entièrement construit en maçonnerie suivant un hémicycle régulier et doté d'un mur de scène; il possède à la fois certains caractères des théâtres urbains et d'autres qui l'apparentent davantage à ceux des sanctuaires ruraux.

Autour d'une *orchestra* relativement grande (diamètre 10,50 m) dont le sol est formé par l'affleurement du socle calcaire, la *cavea* se développe en quatre anneaux concentriques qui correspondent peut-être à deux *maeniana*, les murs de précincton n'étant pas conservés non plus que les gradins dont il ne reste aucune trace. Les deux anneaux supérieurs sont liés par des séries de murs rayonnants et remblayés; le troisième est formé par une voûte basse, elle aussi peut-être remblayée, tandis que la travée inférieure est faite d'une maçonnerie pleine.

La couronne extérieure de la *cavea* est conservée sur une élévation de 0,50 m à 2,50 m. Elle est construite en petit appareil calcaire jointoyé au fer qui alterne régulièrement avec quelques assises de briques. Les accès aux gradins se font par un système de sept entrées disposées de façon symétrique: une dans l'axe médian du théâtre et trois de part et d'autre. Ces entrées, marquées «par deux pilastres engagés latéraux, ouvrent sur un escalier de pierre donnant accès à la partie moyenne de la *cavea*, au niveau de la voûte».

Les données archéologiques concernant le théâtre permettent de situer sa création après la première moitié

du I^{er} siècle de notre ère, probablement en même temps que la mise en place de la nouvelle agglomération, et d'envisager un abandon relativement rapide. Cette hypothèse ne sera vérifiée que par l'étude complète du monument qui est en cours, d'autant plus que l'existence de part et d'autre des extrémités de la *cavea* d'une maçonnerie en décrochement sur le nu de la façade et dans un axe différent s'explique mal et pourrait correspondre à une transformation du monument par adjonction d'un dispositif de scène plus développé.

Au nord-est de la zone septentrionale fouillée, contiguë à un flot d'habitat, a été mis au jour un grand bâtiment orienté nord-sud, de plan rectangulaire, accosté au nord d'une abside quadrangulaire, soit une longueur hors tout de 23 m. Les niveaux d'utilisation et de circulation intérieurs n'étant pas conservés, seules les fondations ont été observées; entre les murs périphériques appareillés de moellons assisés et scandés régulièrement d'assises de *tegulae* retouchées et de briques, on note la présence de plusieurs murs de refend qui cloisonnent l'espace en multiples caissons de maçonnerie remblayés. Cette disposition particulière, la présence d'arases de briques dont l'usage semble réservé sur le site aux monuments publics, les dimensions et la position topographique et urbaine de l'immeuble autorisent à l'assimiler à un podium dont la destination exacte ne peut être précisée.

Dans le quartier le plus septentrional du site fouillé lors des deux ultimes campagnes, les vestiges d'un temple inscrit dans un ensemble architectural complexe ont été étudiés. Construit selon la trame nord-sud, le temple est un monument carré à plan centré, composé d'une cella centrale de 12 m de largeur encadrée de tous côtés par une galerie de 4 m, soit une surface hors oeuvre de 256 m². La cella s'ouvre à l'est par une large baie, sur l'aile orientale de la galerie prolongée vers l'extérieur par un emmarchement qui court en façade du monument, seulement interrompu en son centre, face à l'ouverture de la cella par un massif de maçonnerie quadrangulaire aux murs épais.

Les techniques de construction du temple sont des plus classiques: murs appareillés d'assises de moellons calcaires soigneusement taillés scandés à intervalles réguliers par des rangs de briques et de *tegulae*, sols de la *cella* et de la galerie en tuileau. Les quatre angles extérieurs de la *cella* sont renforcés par des pilastres engagés dont les bases constituées d'éléments de terre cuite façonnés en quart-de-rond sont assemblés de manière à décrire deux tores inégaux. La présence dans les niveaux d'éboulis de quelques rares morceaux d'architrave et de chapiteaux indique l'existence en bordure de la galerie d'une colonnade d'ordre composite. Les murs de la *cella* portent des enduits décorés de scènes figurées dont l'interprétation ne sera possible qu'à l'issue de leur fouille et de leur étude.

Le temple ainsi défini prend place dans un contexte

architectural et urbain qui, bien qu'encore très imparfaitement connu, suggère que l'on se trouve là au cœur de l'agglomération.

Au sud et en léger surplomb de l'entrée du temple, est installée une grande bâtisse dont on a repéré la façade septentrionale. À l'ouest et au sud a été en partie dégagé le péribole du temple dont l'angle est occupé par une construction accolée, petite pièce ouverte au levant dont les murs intérieurs sont enduits et peints. La façade extérieure du mur occidental du péribole que longe une rue, est appareillée en *opus reticulatum*. Enfin dans les éboulis au sud du temple, ont été découverts des fragments de *tegulae mamatae*, de *tubuli* et de briques claveaux qui augurent de l'existence, à peu de distance, de thermes.

Comme l'ensemble du site, le quartier du temple est abandonné au début du III^{ème} siècle, mais dans ses ruines sont installés des établissements précaires utilisés pendant deux siècles approximativement et dont nous sont parvenus quelques mètres de muret en pierre sèche et les déchets de la vie domestique mêlés aux éboulis des monuments en cours de démantèlement. Au V^{ème} siècle, l'agglomération de Brion disparaît complètement et définitivement.

LA MAISON FORTE DE BRION A SAINT-GERMAIN D'ESTEUIL

Entre 1986 et 1990, des fouilles effectuées à l'extrémité sud du vaste site archéologique de Brion à Saint-Germain d'Esteuil (Gironde) ont permis de mettre en évidence la réutilisation des ruines d'un théâtre antique par une maison forte médiévale de la fin du XIV^{ème} siècle. L'originalité et les caractéristiques du site renforcent l'urgence de la nécessité de la consolidation du site maintenant que les fouilles sont terminées.

UN SITE ORIGINAL

L'originalité de la maison forte de Brion tient à plusieurs points:

- sa position topographique: la maison forte se trouve à l'extrémité sud d'une butte calcaire de forme oblongue qui se trouvait au moyen âge entourée d'un marais asséché au XVIII^{ème} siècle.
- son contexte archéologique: la butte de Brion abritait dans l'Antiquité -au moins dans les 3 premiers siècles de notre ère- une petite agglomération gallo-romaine équipée de l'équipement monumental habituel: édifices publics, de culte et de jeux. La maison forte, témoignage architectural le plus tardif du site a été construite sur les vestiges du théâtre antique dont elle a utilisé dans sa construction les décombres et sur lequel elle a dû s'adapter.

LA MAISON FORTE

Construite dans le dernier tiers du XIV^{ème} siècle, elle semble avoir connu un abandon à la fin du XIV^{ème} siècle

GIRONDE

ou au début du XV^{ème} siècle. Elle se compose d'un corps de logis rectangulaire établi sur les vestiges de la *cavea* et de l'*orchestra* du théâtre (cf. plan), d'une tour carrée établie en arrière du *podium* de scène très arasé et d'une enceinte de fortune formée de la combinaison des structures antiques et d'un système de talus créé au moyen âge.

LE CORPS DE LOGIS

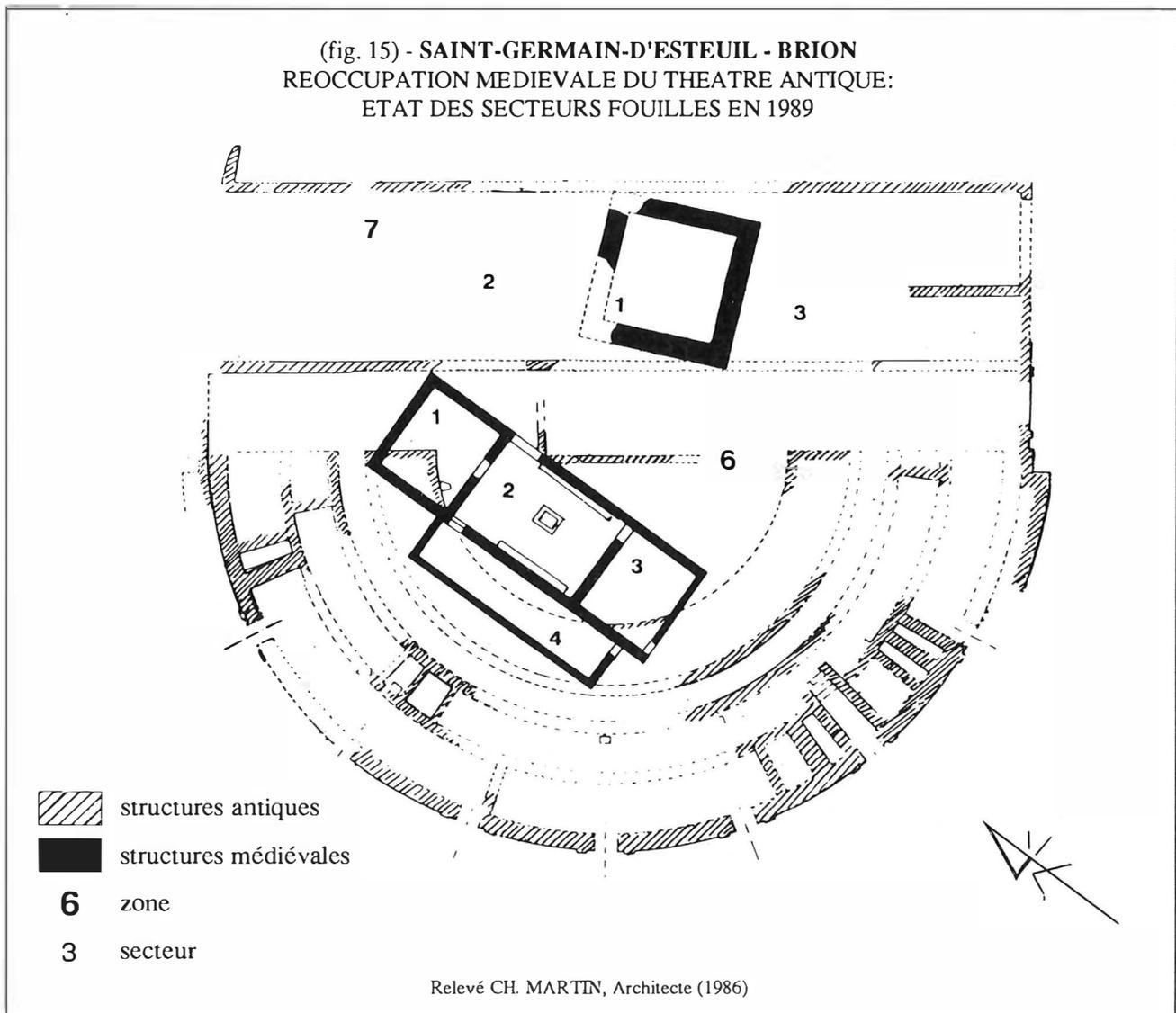
Le corps de logis est totalement dégagé, il a fait l'objet de divers relevés - plans, coupes- et en particuliers des relevés d'élévation des murs par Christian MARTIN. D'orientation nord sud, le corps de logis est disposé en terrasse sur deux niveaux. La partie basse, la plus vaste, forme une grande salle rectangulaire de 22 m de long sur 5 m de large, divisée en trois pièces. La partie haute, plus étroite et plus courte, 16m sur 2m, est également divisée en trois pièces. Les murs du logis, d'une épaisseur moyenne de 0,80 m sont conservés sur une hauteur moyenne de 1 m. Il semble que ce bâtiment ne comportait pas d'étage. Les sols de ces pièces sont constitués de terre battue ou de

l'affleurement des maçonneries antiques. Trois entrées desservaient le corps de logis, l'accès principal se faisait à l'est du côté de la tour, deux entrées étroites ouvraient au sud sur la *cavea* du théâtre. La circulation intérieure est régie par la pièce centrale, vaste salle rectangulaire de 9 m sur 5. Elle permet non seulement d'accéder à toutes les pièces du logis mais présente les seules structures liées à la vie domestique. Au centre de la pièce se trouve en effet un foyer construit et formé de tuiles canal posées de chant dans un cadre rectangulaire de pierres soigneusement équarries. De part et d'autre du foyer, deux banquettes de pierre placées contre les murs gouttereaux renforcent le caractère convivial de la pièce. Aucun autre aménagement n'est à noter à l'intérieur du logis. A l'extérieur, cependant, face à la tour, au sud de l'entrée, une autre banquette de pierre double l'essentiel mur gouttereau du logis.

LA TOUR

De plan carré (10 m de côté, dimensions extérieures), la tour présente des murs épais d'environ 1,30 m conservés sur une hauteur variant de 1 à 2,50 m

(fig. 15) - SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL - BRION
REOCCUPATION MEDIEVALE DU THEATRE ANTIQUE:
ETAT DES SECTEURS FOUILLES EN 1989



Construite en retrait du podium partiellement arasé du théâtre, elle ne présente pas la même orientation que le corps du logis quoique parfaitement contemporaine. On y entrait primitivement par deux portes : une ouverture principale placée au nord, et une ouverture secondaire placée à l'ouest, côté logis, cette ouverture fut partiellement murée au cours de l'histoire de la tour: l'ouverture conservée (fenêtre ?, accès à l'étage ?) fut desservie par une rampe d'accès. On ne conserve aucune fenêtre en place, cependant, dans les décombres qui ennoyaient la tour, furent découverts des éléments de meneaux, ainsi qu'un élément de fenêtre. La tour possédait au moins un étage attesté par la découverte de corbeaux en quart de rond dans les niveaux d'effondrement interne de la tour, les restes calcinés du plancher ont été découverts effondrés sur le sol du rez-de-chaussée de la tour. Le plancher de bois était soutenu par un pilier octogonal en calcaire dont subsiste le premier tambour. Le sol de la tour, rubéfié par un incendie, était constitué d'argile damée.

L'ENCEINTE

Un système de fossé et talus protégeait au nord et à l'est l'ensemble tour-logis du côté où la butte calcaire qui l'abrite n'était pas cernée par le marais. Ailleurs c'est l'arc de la cavea du théâtre qui servait de protection naturelle.

ARCHITECTURE

La tour et le logis présentent des caractéristiques de construction similaires mais pas toujours exactement identiques en raison de la différence de nature des deux constructions. La tour comme le logis présentent un emploi abondant de matériel de récupération: petits moellons ou blocs à peine équarris provenant des

maçonneries non visibles du théâtre. Seuls les chaînages d'angles, les piédroits des portes et des éléments de fenêtres découverts ont été taillés pour l'occasion dans un calcaire dont la provenance reste à établir, comme celle du théâtre d'ailleurs. Ces éléments de grand appareil ont malheureusement été largement récupérés après l'abandon de la maison forte, si bien qu'il n'en subsiste généralement que l'anse.

Les murs du logis, d'une épaisseur variant entre 0,45 m. et 0,80 m. sont construits en appareil à assise irrégulière, chaînés aux angles des murs gouttereaux, jointoyés à l'aide d'une argile jaune extraite sur le site. La tour carrée destinée à supporter au moins un étage possède des murs plus épais (1,30 m.) conservés sur une hauteur de 1 m. à 2,50 m., construits, comme dans le corps de logis, à l'aide de moellons antiques employés mais suivant une technique différente, à parement externe et blocage interne constitué de la même argile jaune que le liant de moellons.

BIBLIOGRAPHIE

- FARAVEL (S.): *L'habitat castral de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde): méthodes et problématique de recherches, premiers résultats*; Actes du 1er Colloque Aquitania, Limoges, 20-22 mai 1987, *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen-Age entre Loire et Pyrénées*, Aquitania, supp. 4, p. 53-61.
 FARAVEL (S.) et GARMY (P.): *Le site de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde), problématique de recherche, état des questions en 1987*; Fédération Historique du Sud-Ouest, Actes du XL^{ème} congrès, Soulac-Pauillac-Saint-Germain-d'Esteuil, 16-17 avril 1988, p. 169-184.
 FARAVEL (S.): *Une fouille surprise: la maison forte de Brion (Saint-Germain-d'Esteuil, Gironde)*; Actes du XIV^e colloque du Château-Gaillard, 29 août-3 septembre 1988. Najac-Aveyron-France; sous presse.
 GAUTHIER (M.), *Informations archéologiques*, dans Gallia, 39, 1981, p. 480; 41, 1983, p. 470.
 GARMY (P.), *Informations archéologiques*, dans Gallia, 43, 1985, p. 234.
 GARMY (P.), *Gallia-Informations*, 1, 1987-88-1, p. 115-121.

Commune :	VAYRES
Lieux-dit :	VIDEAU
Type de gisement :	Habitat Gallo-Romain
Nature de l'intervention :	Sondage
Responsable :	Jean-Claude HUGUET

Les sondages effectués au lieu-dit « Videau » à Vayres au printemps 1990, se sont déroulés à la suite de travaux de drainage réalisés sur une pièce de terre destinée à être plantée en vigne. Ce drainage avait remonté des tegulae sur le côté est de la parcelle B493. Les résultats des sondages ont fait apparaître les restes d'un petit bâtiment rural de faibles dimensions (environ 3,50 m au carré), entièrement détruit par les labours antérieurs. Les pierres qui servaient peut-être de fondation à ce bâtiment sont dispersées. Au fond du sondage,

apparaissent par endroits des lambeaux de sol en terre battue avec de la tuile concassée. Le ramassage de surface a permis de retrouver quelques fragments de céramique commune et un morceau de sigillée. Il s'agit certainement d'un petit bâtiment d'exploitation ou d'une cabane. Ces restes sont peut-être liés à une exploitation plus vaste à proximité. En effet, le lieu-dit voisin est « Gayac » : pourquoi ne pas y voir un toponyme gallo-romain du type « Caiacus » .

Commune : LA TESTE DE BUCH
 Lieux-dit : Saubanna
 Type de gisement : Structure artisanale et habitat moderne
 Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
 Responsable : Philippe JACQUES

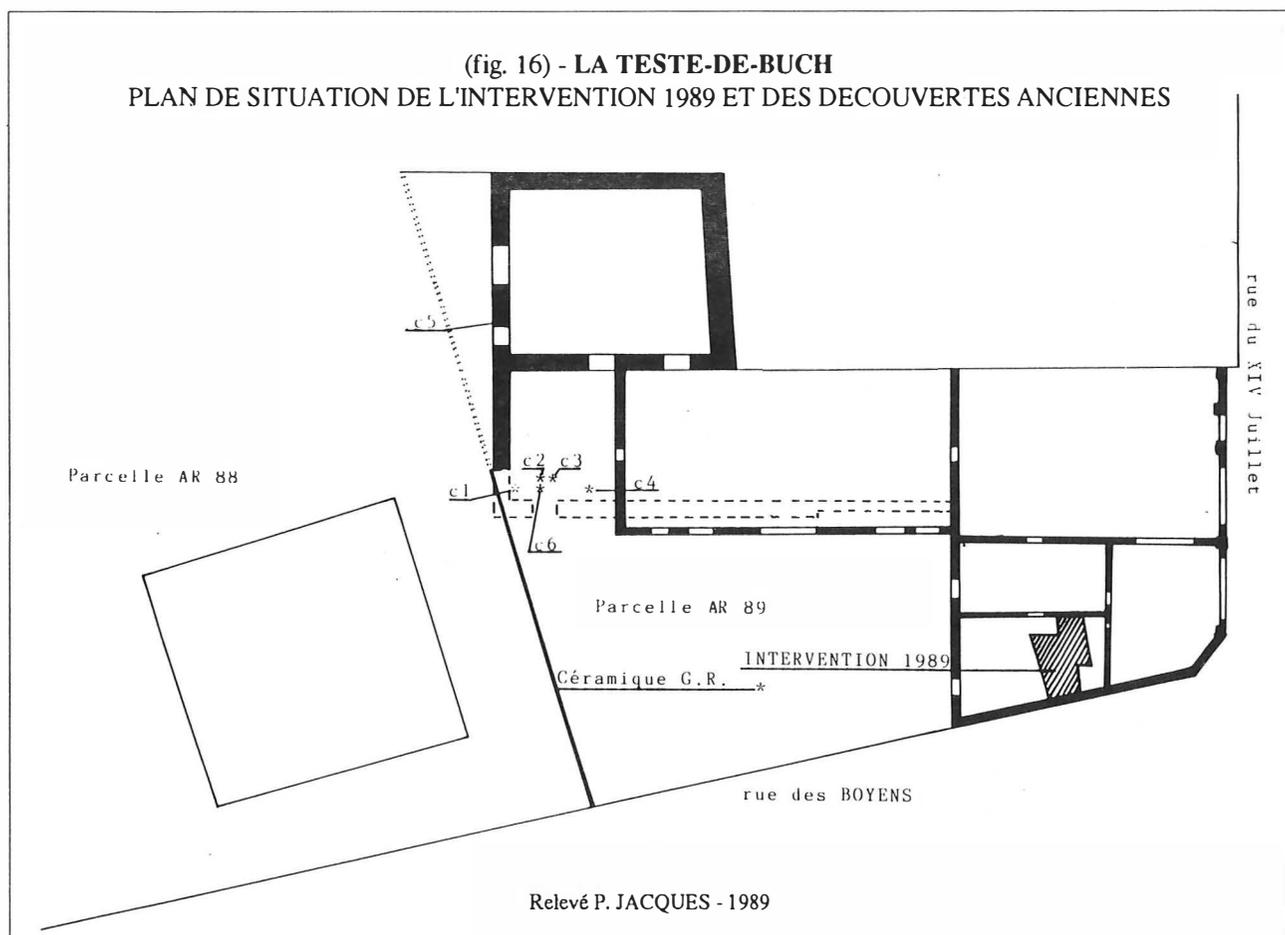
SITUATION GENERALE :

«Le site de LA TESTE est une dépression qui épouse la forme d'un segment de cercle entre la pointe de l'Aiguillon et la dune de Notre-Dame-des-Monts .

Atteinte par la marée dans sa partie inférieure, (celle-ci remontait jusqu'au château), cette région est demeurée à l'état de polder sur une profondeur de près de deux kilomètres. On désignait ces terres semi-marines par le terme populaire de "prés salés". «Lamer y pénétrait chaque jour par un chenal peu profond dans

lequel se jetaient, de part et d'autre, une foule de petits affluents crastes et fossés qui drainaient très imparfaitement la dépression tout entière».

Cette description faite par Fernand LABATUT au début du XVII^{ème} siècle décrit bien la situation géographique telle qu'elle a existé jusque dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, mais depuis que la voie ferrée et la route Bordeaux Arcachon ont été édifiées, la marée ne pénètre plus à l'intérieur des terres et l'aspect marécageux du site a peu à peu disparu .



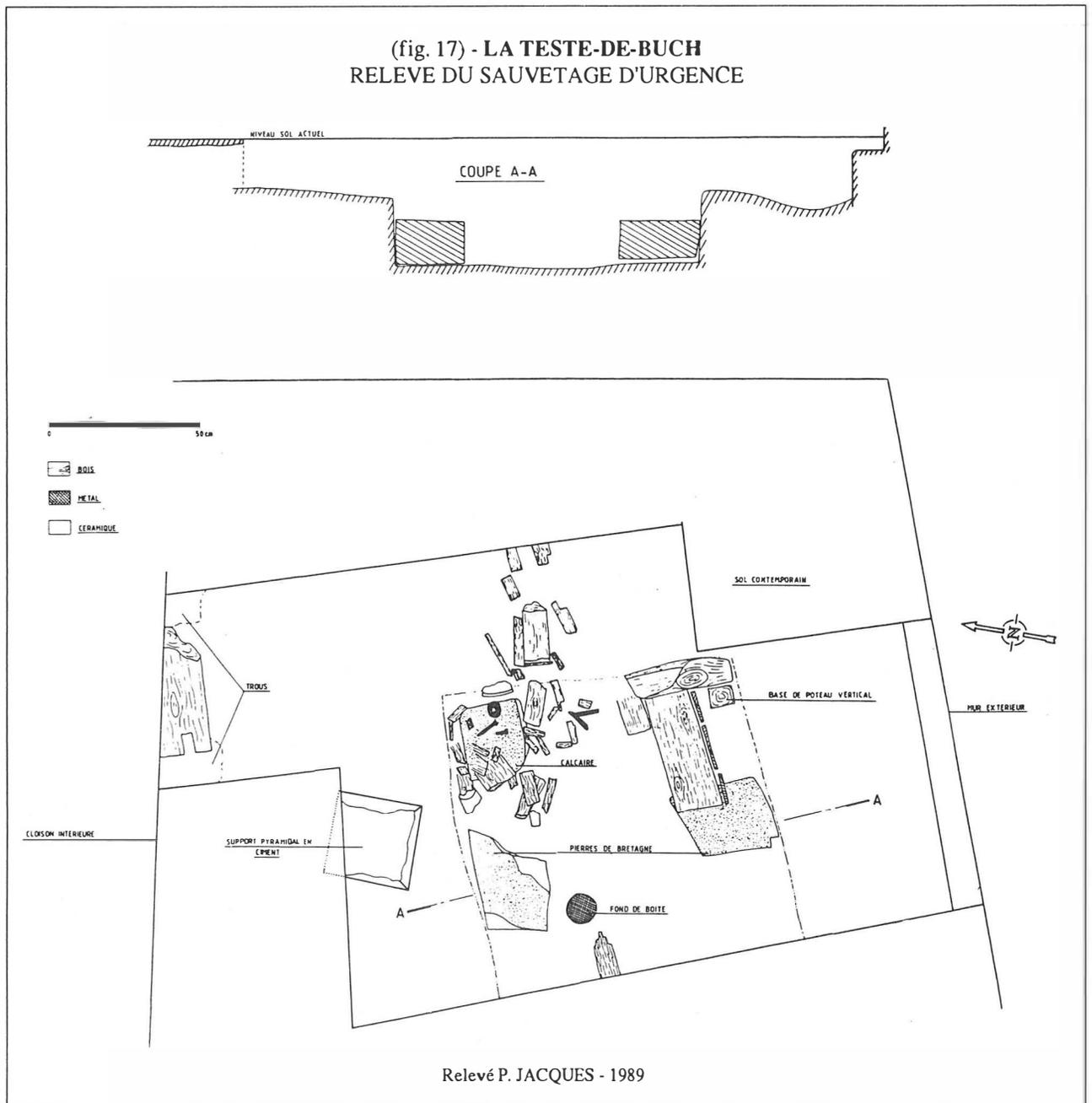
LE SITE DU SAUBANNA :

La zone où a eu lieu l'intervention se trouve sur une légère élévation de terrain et plus précisément à l'angle de la rue des Boyens et de la rue du 14 Juillet au n° 2 bis sur la parcelle cadastrée AR 89.

Actuellement le site est recouvert sur une grande partie par des bâtiments à usage domestique ou anciennement commercial de différentes époques. Les

travaux opérés depuis vingt-cinq ans ont profondément remanié les structures anciennes et pas mal touché le sous-sol, ils ont entraîné la mise au jour d'un petit mobilier archéologique qui nous a permis de dresser l'évolution sommaire du site. Le sous-sol naturel du site actuel de LA TESTE a la particularité de posséder un niveau aliotique compact à environ 0,30 m - 0,40 m de profondeur sur toute sa surface (sauf zones maréca-

(fig. 17) - LA TESTE-DE-BUCH
RELEVÉ DU SAUVETAGE D'URGENCE



geuses), au niveau du site étudié celui-ci se situe à 1 m; cet écart peu s'expliquer par la différence de densité d'occupation qui existe entre deux zones d'habitat.

L'INTERVENTION

Elle s'est déroulée à l'intérieur d'une pièce d'habitation en réfection. La démolition d'un plancher surhaussé a entraîné la mise au jour d'un sol de béton interrompu à un endroit. Cette interruption totalement irrégulière d'une surface de trois mètres carrés semble délimiter l'emplacement d'une machine (nous savons de source orale qu'il a existé à cet endroit au début du siècle des machines à élaborer le métal et le bois).

Afin de réaliser la continuité du sol nous avons dû procéder à l'enlèvement de la couche de comblement non stable qui était constituée par des débris divers, de pierres, briques, plâtre.

LA STRUCTURE

La couche de remblais éliminée nous avons vu apparaître plusieurs pièces de bois sans ordre apparent, à partir de ces éléments nous avons entrepris de dégager le sol contemporain de ce premier état, celui-ci a été rencontré au nord de l'excavation entre 0,16 m et 0,19 m de profondeur et au sud entre 0,17 m et 0,23 m. Entre ces deux extrémités nous avons dégagé une petite fosse de forme quadrangulaire de 1 m de côté sur 0,25 m de profondeur. Cette dépression délimite une structure en bois dont certains éléments étaient encore conservés. Sous cet enchevêtrement de bois en décomposition, nous avons fait apparaître trois pierres à surface plate disposées dans trois angles de la fosse le quatrième étant occupé par un poteau planté verticalement.

Nous sommes donc en présence d'une structure de bois qui semble être assemblée par l'intermédiaire de

chevilles, reposant sur une base enterrée constituée de trois socles de pierre et d'un poteau de bois, dont les pièces 1, 2 et 3 sont les seules véritablement identifiables

- 1 - Planche de section rectangulaire (150 mm x 40 mm) reposant à plat sur une des pierres, contre laquelle subsistait la trace de trois autres planches de largeur irrégulière mais d'épaisseur constante .

- 2 - Poteau couché de section quadrangulaire dont la longueur ne pouvait dépasser 0,70 m car enfoui entièrement dans la fosse .

- 3 - Poteau couché, fragmenté en plusieurs parties et s'engageant sous le sol actuel.

Le fond de la fosse était tapissé d'une couche irrégulière de plusieurs centimètres d'épaisseur constituée par des coulées successives de scories mélangées à des éléments métalliques, certaines parties de la fosse ont été rubéfiées par la matière en fusion .

Dans la couche d'abandon nous avons pu récolter un petit mobilier archéologique qui semble être lié à l'utilisation de la structure :

- clous
- rondelle métallique
- pot de résine
- fond de boîte métallique ronde

INTERPRETATION

La fosse continue à l'ouest du sauvetage et semble être liée à une structure métallurgique se trouvant à proximité, elle devait servir à canaliser les déchets de coulée. A l'extrémité Est de la fosse s'élevait une structure de bois d'environ 1 m de haut constituée par quatre poteaux liés entre eux par un cadre également en bois qui reposait pour trois de ces appuis sur des pierres (granit de Bretagne pour a et b, calcaire blanc pour c), ceci a fin d'éviter que la base des poteaux soient directement en contact avec les scories et pour éviter que l'ensemble ne s'enfonce dans le sol meuble car supportant peut-être un poids important .

Le peu d'élévation de cette structure (environ 0,70 m par rapport au niveau de sol). Ainsi que les sections assez importantes des éléments de constitution, laissent supposer que nous sommes en présence d'un support fonctionnant en liaison avec l'unité métallurgique proche. Il est possible que celle-ci ait supporté une cuve à eau amovible dont le support n'a pas été réutilisé. La présence d'un réservoir d'eau en liaison étroite avec une structure de retraitement de l'acier s'explique par la nécessité de refroidir ou de tremper des pièces.

ENVIRONNEMENT ET DATATION

D'après le mobilier mis au jour nous pouvons dater l'implantation de cette structure dans le courant de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle et son abandon ne doit pas excéder la première guerre mondiale .

Comme nous l'avons vu précédemment cet ensem-

ble paraît être lié à un artisanat à base métallurgique, mais celui-ci nous pose un problème au niveau de sa fonction exacte en effet les nombreuses scories mises au jour laissent supposer la présence d'un atelier de fondeur, mais pour fondre de l'acier, il faut avoir un four très élaboré dont rien ne laisse supposer à l'heure actuelle la présence. Par contre nous savons qu'un maréchal ferrant a fonctionné sur cette zone jusqu'en 1938, peut-être s'agit-il dans ce cas là, des déchets d'une forge ?

CHRONOLOGIE SUCCINCTE DU SITE

Les découvertes mobilières anciennes et récentes nous ont permis d'approcher l'évolution de cette zone de l'agglomération testérine.

ANTIQUITE: En 1979 lors du creusement du tout à l'égout un tesson a été recueilli à 0,80 m de profondeur, il s'agit d'un fragment de bas de panse de couleur grise avec une légère coulure d'engobe blanc sur sa face interne datable de la période gallo-romaine. Était-il en place ou a-t-il été amené ? Le problème reste entier.

MOYEN-AGE: A l'occasion de ces mêmes travaux deux tessons peuvent être rattachés à cette période sans pouvoir les dater plus précisément .

MODERNE: C'est sans contexte la période où le site a connu son occupation la plus forte.

1^{er} état: Celui-ci peut-être daté de la première moitié du XVII^{ème} siècle. Cet état est caractérisé par la construction d'un habitat en dur dont un seul mur est conservé.

2^{ème} état: Le mobilier mis au jour est beaucoup plus important que pour l'état précédent, et les structures correspondantes ont eu la même évolution en importance. La presque totalité du bâti de cette époque est conservé. Il est constitué essentiellement d'une vaste pièce de 6 m x 6 m surmonté d'un grenier avec toiture à double pente symétrique. Il est possible de dater la construction de la première moitié du XVII^{ème} siècle.

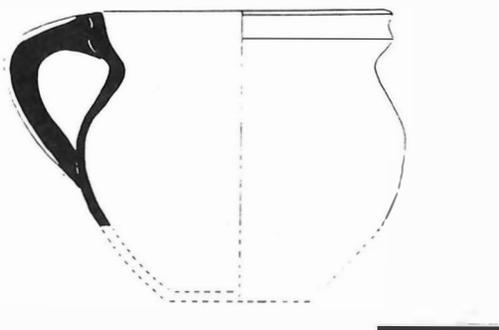
3^{ème} état : Deux pièces sont construites accolées au mur sud donnant une forme asymétrique à la toiture. Il semble que cet habitat était totalement indépendant de la maison du deuxième état, les deux ensembles appartenant peut-être à deux propriétaires différents (fin XVIII^{ème} ou courant XIX^{ème} siècle).

4^{ème} état: Cette phase très rapprochée de la précédente voit les états 2 et 3 réunis et l'adjonction d'une quatrième pièce est réalisée. Il est possible que ce soit à cette période qu'ait été construit l'atelier dont nous avons retrouvé les traces . Entre 1826 et 1923 deux grandes familles de la Teste vont posséder successivement la maison, les BALESTEMARICHON BAILLON puis les DEHILLOTTE RAMONDIN.

5^{ème} état: Edification du magasin et de la halle, le propriétaire entre 1923 et 1938 est Mr François LAMOLIE, charron.

6^{ème} état: Transfert définitif de la forge sur la parcelle AR 88 et fermeture de la halle.

(fig. 18) - LA TESTE-DE-BUCH
MOBILIER XVII^{ème} SIECLE



Dessin: P. JACQUES - 1989

7^{ème} état: Cloisonnement interne de l'ancienne halle.

8^{ème} état: Dans les années cinquante l'atelier et la forge sont démolis pour faire place à une maison d'habitation (parcelle AR 88).

9^{ème} état: Entre 1966 et 1967, les trois pièces de l'état 3 et 4 sont démolies pour faire place à une maison avec étage.

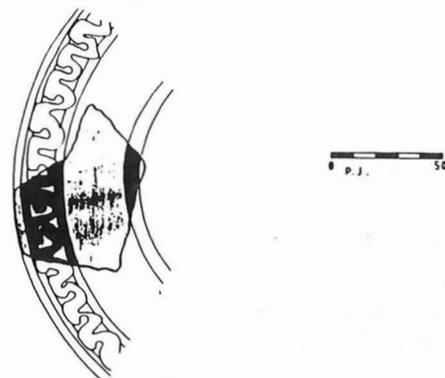
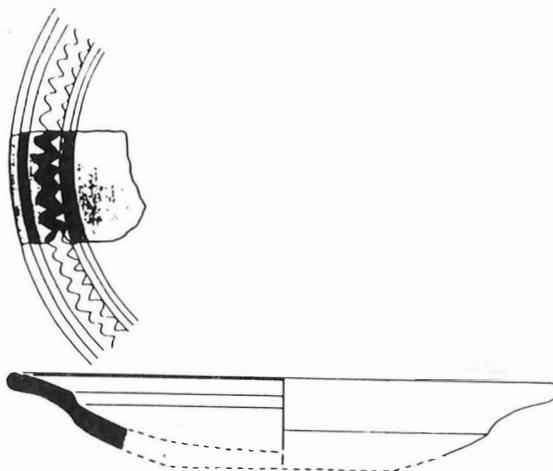
CONCLUSION GENERALE

La commune de LA TESTE offre rarement des stratigraphies verticales. En effet, les habitats ne ce sont presque jamais superposés au cours des siècles (sauf pour la période moderne), nous sommes donc en présence d'une occupation très diffuse et isolée ce qui rend son repérage relativement délicat. De plus les structures étant généralement en matériaux périssables, les seuls témoins archéologiques sont les éléments céramologiques, le plus souvent très abîmés par la couche d'aliôs en formation.

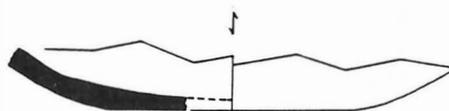
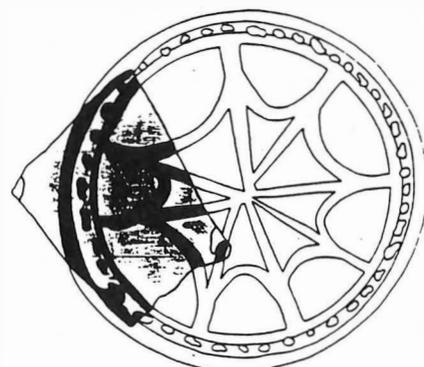
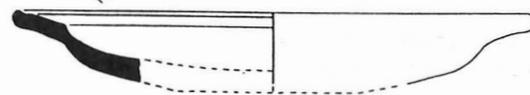
La difficulté de repérage des sites ainsi que la faible profondeur d'enfouissement des vestiges rend nécessaire la surveillance de tous les travaux aussi minimes soient-ils, afin de dresser une trame aussi précise que possible de l'occupation de la commune. Ce type d'investigation a mis en évidence le site du Saubanna. Il est intéressant à plus d'un titre: d'abord pour sa situation géographique sur un des points les plus hauts et en arrière de l'ancien château des captaux de buch, ensuite par l'épaisseur assez importante de la couche archéologique (0,80 m alors que normalement celle-ci n'excède pas 0,30 m sur le reste de la commune) et enfin par la possibilité que ce site recèle trois grandes périodes d'occupation (antique, médiévale, moderne), ce qui serait tout à fait exceptionnel pour la région.

Cette petite intervention nous a permis de mettre au jour une structure de bois faisant partie vraisemblable-

(fig. 19) - LA TESTE-DE-BUCH
MOBILIER XVIII^{ème} SIECLE



P. J. 50



Dessin: P. JACQUES - 1989

GIRONDE

ment d'un atelier de maréchal ferrant. Cette tradition pour ce type de matériau de construction (absence de pierre dans la région) met en évidence la difficulté de repérage de ces structures lorsqu'elles ne sont pas dans un bon état de conservation.

Le rapide essai d'évolution du site nous a montré tous les remaniements qui peuvent être effectués sur un habitat pendant une période de trois siècles, ainsi que

la complexité de cerner cette évolution même pour des périodes très récentes où les archives sont plus importantes.

Les différents bâtiments construits reprennent pratiquement tous la même orientation, soit parallèlement soit perpendiculairement à l'actuelle rue du XIV Juillet. Ce qui prouve que cet axe de circulation existe au moins depuis le début du XVII^{ème} siècle.

<i>Commune :</i>	BLAYE
<i>Lieux-dit :</i>	Glacis de la Citadelle
<i>Type de gisement :</i>	Occupation 2 ^{ème} âge du fer, habitats urbains gallo-romains, abbaye
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sondages
<i>Responsable :</i>	Marie-Ange LANDAIS

En 1689, sur ordre de Vauban, les quelques restes encore subsistants de l'ancienne et prestigieuse abbaye Saint-Romain étaient arasés et engloutis sous plusieurs milliers de mètres cubes de remblai, afin d'aménager le glacis Est de la Citadelle de Blaye. Toutes traces de ce site seront ainsi effacées en surface pendant trois longs siècles.

C'est en 1969, que Jacques Lacoste entreprend des travaux afin de mettre au jour une grande partie du site tel que nous pouvons l'observer aujourd'hui.

En 1974, le dégagement des structures est interrompu laissant ainsi le chantier en une plaie béante qui se dégradera progressivement par les intempéries et les actes de vandalisme jusqu'en 1988.

Enfin, c'est à cette date qu'un vaste projet d'études archéologique, architecturale et de cristallisation du site, en vue d'une présentation au public est mis en œuvre par l'association archéologique "OS" avec le concours du Service Régional de l'Archéologie et le Service Départemental de l'Archi-



(fig. 20) - ABBAYE St-ROMAIN DE BLAYE - VUE AERIENNE

teature.

Durant l'été de cette même année, les travaux portent essentiellement sur le redégagement des murs et structures du cœur de la crypte, leur relevé, ainsi qu'une évaluation des couches archéologiques pouvant encore subsister.

En 1989, la nef de la crypte, la chapelle et la chambre latérales sont à leur tour entreprises.

Si, dans le cœur, il ne restait aucune strate, il subsiste toutefois quelques éléments:

- Dans la nef:
 - non pas des embryons de murs, mais deux portions de sol encore en place, s'appuyant contre le mur perpendiculaire à la structure pré-romane,
 - la mince couche de terre bouleversée par les travaux précédents, ôtée, trois sépultures aménagées dans le plateau rocheux sont mises au jour dont deux d'adultes et une d'enfant de petite taille. Aucune d'elle n'a été touchée. Peu de détails sont perceptibles. Cependant, on peut apercevoir par endroit des portions du dessus de la paroi de la cuve monolithique du petit sarcophage, enchâssée dans le rocher.
- Dans la chapelle, le sol de la nef n'est que très peu endommagé, par contre pour la partie cœur celui-ci a totalement disparu et une excavation derrière l'autel laisse apparaître différentes couches d'un remblai médiéval qui pourrait être du XIII^{ème} siècle.
- Dans la chambre, une importante couche de remblai amenagé lors de la destruction de l'édifice supérieur par

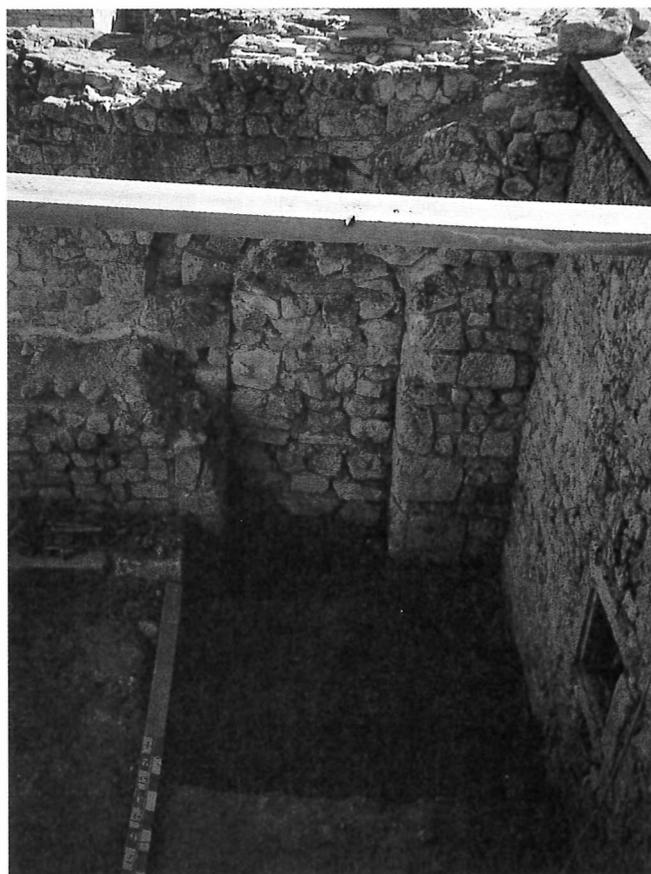
l'ingénieur Pagan, en 1653, reste encore.

En 1990, les travaux se poursuivent. Pour une meilleure accessibilité, sont prévus, entre autres:

- l'aménagement d'un escalier central à l'emplacement de celui aujourd'hui disparu, aménagé par Pagan, lorsqu'après avoir considérablement réduit l'édifice religieux, il réaménagea la crypte en chapelle, après avoir condamné et remblayé les parties latérales.
- le dégagement du remblai de la chambre afin de retrouver le niveau du dernier sol et de réouvrir par la suite la porte murée.

Avant d'entreprendre ces travaux, un sondage est prévu dans chacun de ces secteurs.

Les couches à l'emplacement de l'escalier ayant été bouleversées jusqu'au plateau rocheux, un sondage est pratiqué sous une portion du mur latéral nord qui s'est effondré partiellement depuis sa mise au jour. Celui-ci permet de mettre en évidence plusieurs strates dont la plus ancienne de faible épaisseur reposant directement sur le rocher est un sol du 2^{ème} âge du fer aménagé horizontalement et constitué de tessons de panses d'amphores et de fragments de calcaire. Au-dessus: une couche de remblai de terre argilo-sableuse comportant de nombreux morceaux de charbon de bois et de tessons de céramiques grises du 2^{ème} âge du fer, elle-même recouverte d'un sol constitué de pierres calcaire non taillées ne comportant aucun jalon chronologique. Puis de nouveau, un remblai similaire au précédent recouvre ces strates, mais cette fois celui-ci comporte des céramiques du I^{er} et II^{ème}



(fig. 21) - ABBAYE St-ROMAIN DE BLAYE - LA CHAMBRE AVEC SA PORTE OBTUREE, EN COURS DE DEGAGEMENT

GIRONDE



(fig. 22) - ABBAYE St-ROMAIN DE BLAYE - LA CRYPTÉ AVEC AU 1^{er} PLAN LA STRUCTURE PRE-ROMANE



(fig. 23) - ABBAYE St-ROMAIN DE BLAYE - EMBLACEMENT DE L'ESCALIER XVII^{ème} SIECLE

siècles après J.-C. Deux nouvelles couches vierges de tout élément seront aménagées par dessus, l'une sableuse, l'autre argileuse. Celles-ci seront entaillées pour enchâsser le sarcophage monolithe antérieur au XI^{ème} siècle. Sur le couvercle trapézoïdal est enfin assis le mur de l'escalier XVII^{ème} siècle dont la construction a gommé les couches pouvant aller jusqu'à l'aménagement du sol de l'édifice gothique de la fin XIII^{ème} ou début XIV^{ème} siècle.

L'étude stratigraphique sous l'ensemble du mur nous permet de lire le sol du 2^{ème} âge du fer sur une longueur de 5 mètres environ. Les autres couches en dehors du sondage bien que moins lisibles, viennent alimenter le synopsis de l'implantation d'habitats gallo-romains. Ce dernier est étayé par la présence de murs antiques dans l'espace du sous-sol de la nef et du colatéral sud de l'abbaye, sur cette portion du plateau rocheux d'une trentaine d'hectares, en dehors de ce que sera le castrum.

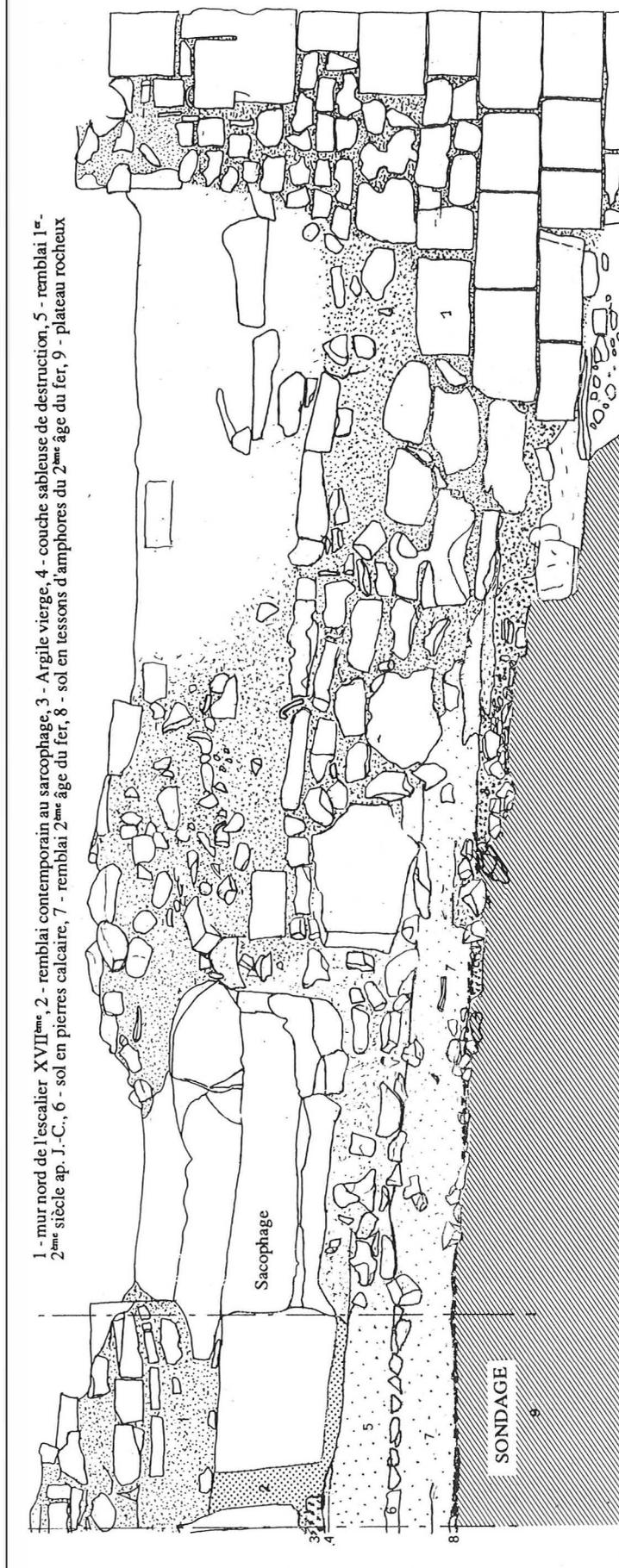
Le dégagement de la chambre quant à lui a permis de retrouver le volume de cette pièce avec sa cheminée et sa banquette. Le remblai aménagé juste après la démolition de l'édifice supérieur et l'obturation de la porte donnant accès à la crypte, était constitué de la couche superficielle du XVII^{ème} siècle d'une partie du cimetière adossé. Certains ossements étaient encore en connexion. Des doubles tournois, la moitié d'une jatte et un pied de chauffe plat ont permis la datation de celui-ci. Sous ce remblai était aménagé un sol en terre battue, sur lequel ont été retrouvés quelques fragments de vitraux et à l'intérieur de la cheminée de la cendre et des clous. Un sondage dans l'angle N-O de la pièce sur une dizaine de centimètres de profondeur met en évidence un sol plus ancien d'une dizaine d'années et construit avec un mortier à la chaux.

Bien que les résultats de ces travaux soient très parcellaires, la somme de ceux-ci comble insensiblement les nombreuses lacunes existantes. Les travaux se poursuivront donc avec pour objectif de replacer le site dans ses différents contextes archéologiques et historiques afin qu'il puisse enfin être présenté au public.

BIBLIOGRAPHIE

- BELLEMER, abbé, *Histoire de la ville de Blaye*, Bordeaux 1886, rééd. 1975
 HARDY Marie-Christine, *Saint-Romain de Blaye: étude archéologique*, Université de Bordeaux III, T.E.R. Histoire de l'art Médiéval, sous la direction du Professeur Gardelle, 1983.
 LACOSTE Jacques, *Découverte d'un chapiteau du VI^{ème} siècle, lors du dégagement de l'église Saint-Romain de Blaye*, dans le Bulletin Monumental, 1977, tome 135-1, p. 57-60.
 LACOSTE Jacques, *La résurrection de Saint-Romain de Blaye* dans les Dossiers de l'Archéologie, n° 20, 1977, p. 56-57

(fig. 24) - L'ABBAYE St-ROMAIN DE BLAYE
 STRATIGRAPHIE MUR NORD, ESCALIER XVII^{ème} S.



1 - mur nord de l'escalier XVII^{ème}, 2 - remblai contemporain au sarcophage, 3 - Argile vierge, 4 - couche sableuse de destruction, 5 - remblai 1^{er}-2^{ème} siècle ap. J.-C., 6 - sol en pierres calcaire, 7 - remblai 2^{ème} âge du fer, 8 - sol en tessons d'amphores du 2^{ème} âge du fer, 9 - plateau rocheux

Sarcophage

SONDAGE

<i>Commune :</i>	BORDEAUX
<i>Lieux-dit :</i>	Place Camille Jullian
<i>Type de gisement :</i>	Habitat antique et médiéval
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage programmé
<i>Responsable :</i>	Louis MAURIN

Après onze mois de fouilles et bien que l'étude des documents recueillis soient en cours, il est déjà possible de tirer les grandes lignes d'évolution de ce quartier de Bordeaux. Les résultats obtenus confirment en de nombreux points les analyses et les hypothèses émises récemment par les archéologues bordelais. Tout d'abord, il apparaît certain maintenant que l'occupation protohistorique s'est uniquement concentrée sur la plateforme du cours de l'Intendance et du Grand Théâtre. C'est là que se trouve le cœur de Bordeaux au contact du fleuve et de la rivière de la Devèze, artère économique primordiale sur laquelle les romains installent leur port.

ORGANISATION DU QUARTIER A L'EPOQUE ANTIQUE

La fouille de la Place Camille Jullian montre qu'il faut attendre le début du I^{er} siècle après J.-C. pour assister à la conquête de la rive droite de la Devèze, puis la fin de ce même siècle pour la mise en place d'une urbanisation classique. Un habitat privé se développe alors, suivant des axes d'urbanisme précis, à l'est de la place, tandis qu'à l'ouest s'installe un bâtiment peut être à vocation publique (entrepôts?). Cette trame urbaine se maintiendra sans remaniements importants jusqu'au VI^{ème} siècle. A l'ouest de la place, tout un ensemble thermal s'installe vers le milieu du V^{ème} siècle. Pièces chauffées, palestres (?), galerie d'accès et bassin ont pu être identifiés. Ces structures sont incendiées puis abandonnées au début du VI^{ème} siècle.

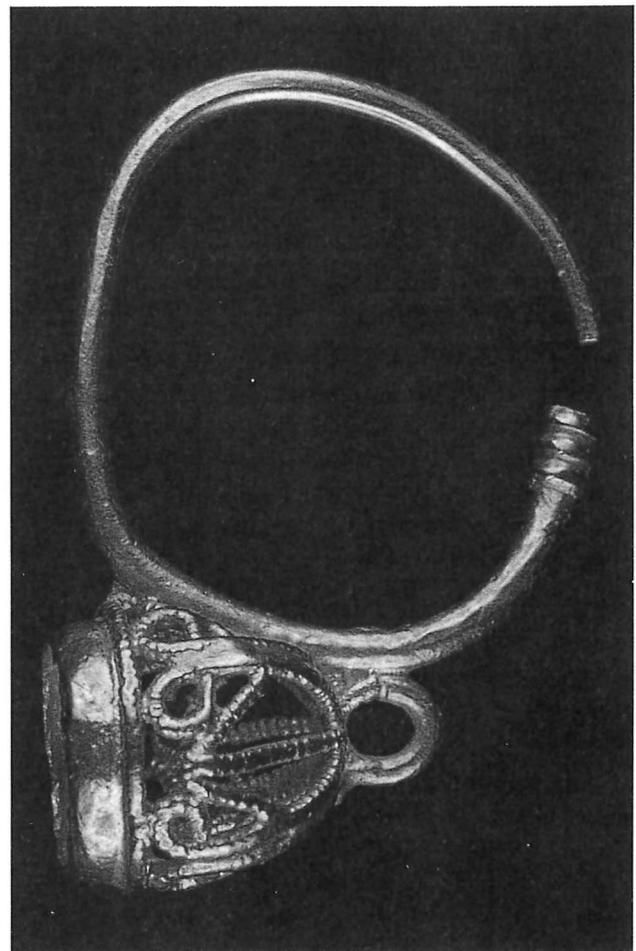
ORGANISATION DU QUARTIER A L'EPOQUE MEROVINGIENNE

A l'heure actuelle, les premiers éléments recueillis ont permis d'identifier des maisons du VI^{ème} siècle, installées dans les ruines des thermes. Ceux-ci ont été redécoupés par des cloisons de bois qui délimitent des pièces d'habitation de petite superficie. Cheminée, sols de terre battue, composent l'intérieur des habitats. Trois maisons ont ainsi pu être identifiées. Deux disparaissent dans la première moitié du VII^{ème} siècle, la dernière dans le courant du VIII^{ème}.

LES FOSSES (VII^{ème}-XI^{ème} SIECLES)

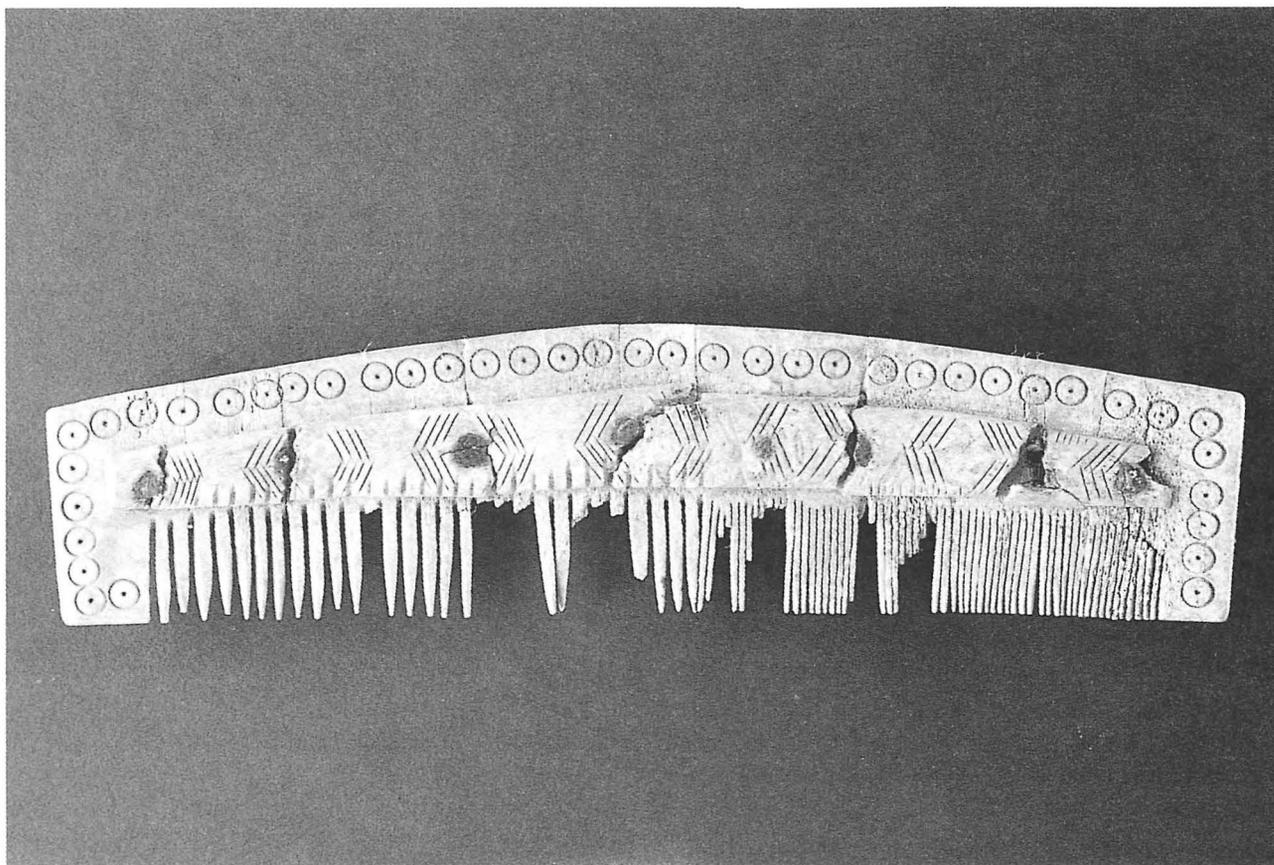
En partie tronquées par les niveaux modernes, ces fosses ont été difficiles à dater. Leur chronologie

s'étend sur près de six siècles. Elles se recoupent très souvent et ignorent les structures antiques. Une centaine en a été fouillée. Le fond et les parois de 47 d'entre-elles étaient tapissés de bois; d'autres présentaient des empilements de matières végétales. Ces fosses ont été creusées dans des niveaux «marécageux», et certaines



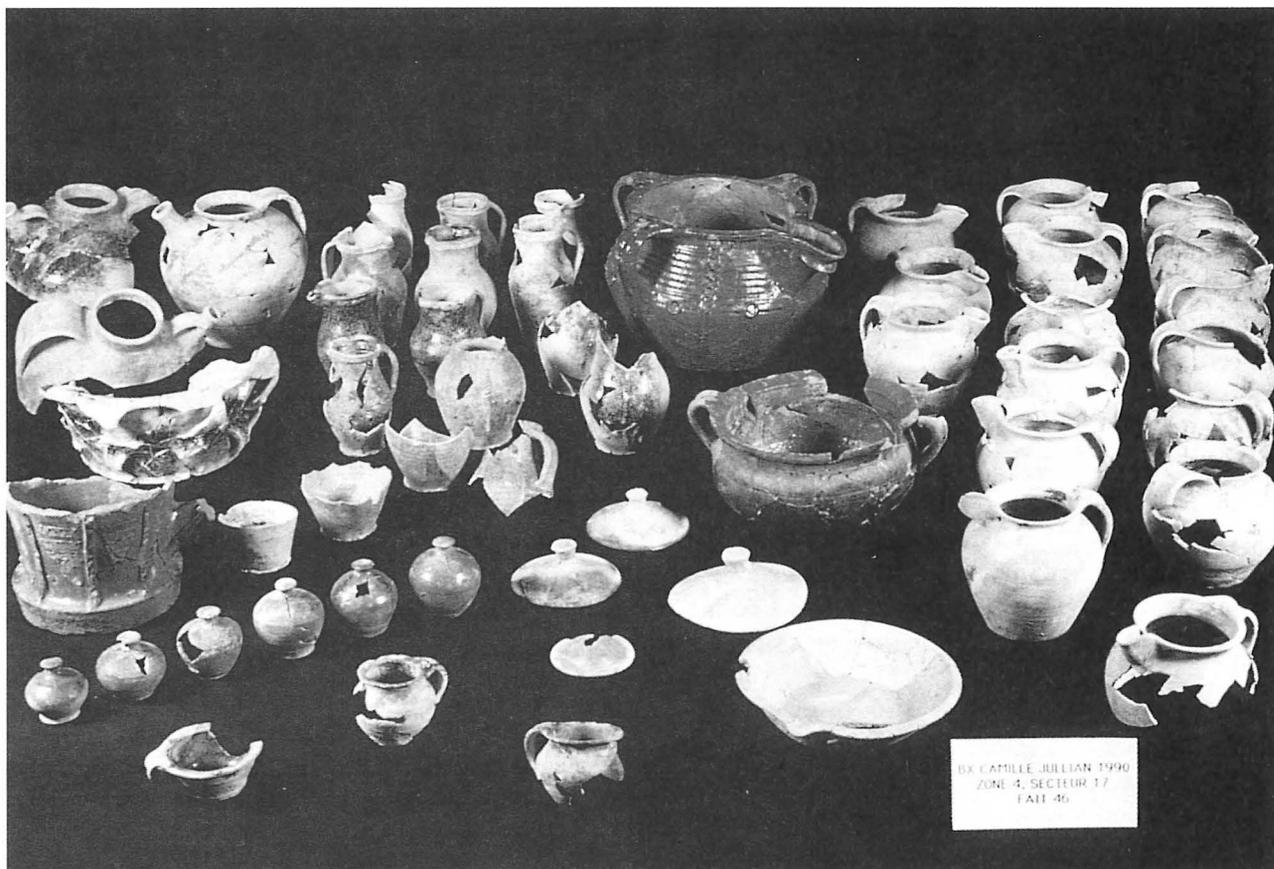
(Fig. 25) **BOUCLE D'OREILLE EN OR.**
Cliché F. Bunuel.

Il s'agit d'une découverte exceptionnelle au sud de la Loire. Seule une épingle de voile, accompagnant une sépulture à Coutras et une autre boucle d'oreille à Herpes (Charente) présentent les mêmes caractéristiques. Les principales découvertes de ce type d'orfèvrerie sont plutôt localisées au nord de la Loire, en Allemagne du Nord et en Italie Lombarde. Celle de la place Camille Jullian est en or fin, pèse 8,60 g et ressemble beaucoup à la boucle d'oreille de la tombe de la reine Arégonde découverte en 1959 à Paris. Elle en diffère par le système de fermeture. Elle possédait sans doute une perle en nacre ou en pâte de verre qui a disparu. Datée de la fin du VI^{ème} siècle, elle a été trouvée dans le comblement de l'une des fosses.



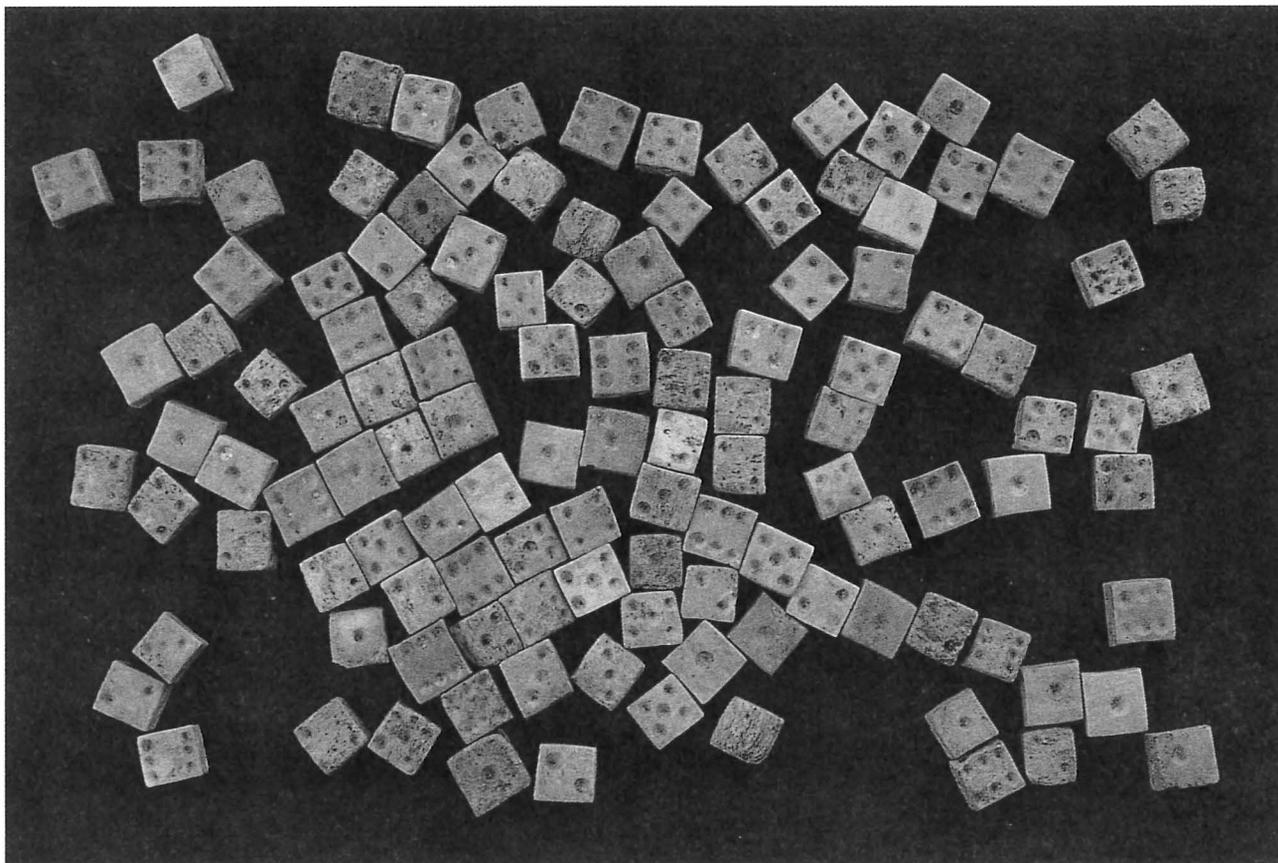
(Fig. 26) PEIGNE EN OS - Cliché F. Bunuel.

Fragmenté en plusieurs morceaux, il présente un décor d'ocelles. Il a été lui aussi découvert dans une fosse.



(Fig. 27) MOBILIER CERAMIQUE PROVENANT DE LATRINES, XIV^{ÈME} SIECLE - Cliché F. Bunuel.

La plupart des pièces proviennent de Sadirac, quelques autres (des pots à cuire) d'ateliers charentais.



(Fig. 28) DES, XIV^{ème} SIECLE
Cliché F. Bunuel

Cet ensemble de dés à jouer, dont le nombre est exceptionnel (210), a été découvert dans les mêmes latrines. Ils se trouvaient rassemblés probablement dans un petit sac lorsqu'ils furent perdus ou jetés, par un personnage peut-être soucieux de s'en débarrasser. En effet, la moitié de ces dés présentent des faces identiques: plusieurs six, ou cinq, ou deux, etc... Il s'agit probablement de dés truqués.

ont pu, dans un premier temps, être utilisées pour rouir le lin ou le chanvre (les analyses palynologiques fourniront sans doute à ce sujet de plus amples renseignements). Dans un second temps, toutes ces fosses ont servi de dépotoirs. La seule certitude que l'on ait, concerne la présence de l'eau dans ces fosses à l'époque de leur creusement.

L'EVOLUTION DU QUARTIER DE LA FIN DU XIII^{ème} AU XVI^{ème} SIECLE

Les différents états d'architecture repérés permettent déjà de confirmer la stabilité du parcellaire médiéval durant trois siècles et même au-delà puisque les plans contemporains confirment sur de nombreux points le système de parcellisation reconnu, pour l'instant dès le XII^{ème} siècle.

Trois maisons, de taille et d'occupation sociale différentes, ont été explorées. Cette recherche montre l'évolution de ces habitats par adjonction notamment d'appentis agrandissant progressivement l'espace bâti. Ouvertes sur les rues Saint-Siméon ou du Serpolet, elles constituent pendant deux siècles un des éléments de l'ossature urbanistique du quartier avec l'église Saint-Siméon.

L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE

Un des premiers résultats de la fouille concerne nos connaissances de l'évolution de l'architecture domestique médiévale. Jusqu'au début du XIV^{ème} siècle, les habitations sont construites essentiellement en bois et torchis sur solin de pierres. Ce siècle va marquer un tournant dans les techniques de construction. La pierre fait son apparition pour progressivement remplacer les matériaux légers et régner en maître au milieu du XVII^{ème}. Tout d'abord, la pierre sert à constituer l'ossature de la maison. Il s'agit de galets de lest récupérés sur les rives du port, galets déposés là par les navires anglais ou de la Hanse germanique. Puis au XV^{ème} et surtout au XVI^{ème} siècle, le calcaire devient plus important et acquiert une suprématie définitive au XVII^{ème}.

La fouille a permis aussi de mettre en évidence l'organisation interne des habitations (disposition des pièces, ouvertures) et des structures annexes (plaques-foyers, cheminées, puits, latrines,...).

<i>Commune :</i>	SOULAC
<i>Lieux-dit :</i>	Plage de l'Amélie
<i>Type de gisement :</i>	Découverte fortuite
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage urgent
<i>Responsable :</i>	Jacques MOREAU

La plage de l'Amélie à Soulac sur Mer est maintenant un site archéologique bien connu. Depuis trente ans, l'érosion marine révèle et détruit presque aussitôt des sols antiques actuellement situés sous le niveau des hautes mers. De nombreuses découvertes y ont été effectuées (statue anthropomorphe en bois, monnaies gauloises à la croix, fosses rituelles ou sépulcrales, etc ...).

Le mois de décembre 1989 nous réservait cependant une découverte exceptionnelle. En effet le 20 décembre notre collaboratrice Jacqueline Dubarry nous avisait de la découverte fortuite d'une petite statuette en terre cuite, complète et intacte et c'est le 22 décembre qu'en nous rendant à la plage de l'Amélie afin de localiser l'emplacement exact de cette découverte que nous avons vu apparaître à quelques mètres de là et au même niveau dans le banc d'argile de la plage un objet métallique. Après un dégagement minutieux nous avons vu apparaître la figuration d'un animal posé à plat. Il s'agissait d'un sanglier-enseigne gaulois dont nous avons d'abord aperçu la demi coque droite comportant la tête avec un long museau allongé puis un corps tout en longueur se recourbant pour former la patte arrière. La patte avant semblait avoir été amputée.

Après un dégagement minutieux de cette demi-coque droite nous avons pu la soulever avec précaution et c'est alors qu'entre les deux demi-coques apparurent, disposées avec beaucoup de soins, toutes les autres parties constitutives de l'animal. L'intérieur entre les deux demi-coques de métal était vide de toute infiltration de sable ou d'argile et c'est ainsi qu'ont pu être sortis l'un après l'autre: les deux pattes antérieures munies de leurs sabots emboîtés, le groin, les parties sexuelles, la queue en tire bouchon, une bande plate percée de trous, enroulée sur elle-même qui était l'entourage du socle en bois disparu, une plaque ronde repliée pour former une petite boîte et contenant une trentaine de clous à tête ronde s'est avérée être la coupole formant butoir de la hampe et surtout, repliée en deux, une bande métallique magnifiquement découpée figurant l'échine dressée de l'animal. Détachées à l'extérieur de l'animal se trouvaient l'oreille droite et une étroite bande cannelée formant le couvre joint des deux demi coques au niveau du museau. L'oreille gauche était manquante. A signaler encore une petite plaque d'argent en forme de croissant, élément de réparation antique de l'oreille droite par soudure.

Ayant donc prélevé avec beaucoup de précautions ces divers éléments, la deuxième demi coque formant la moitié gauche de l'animal a pu être dégagée de l'argile. C'est alors qu'on a constaté qu'elle avait été cisailée au niveau du cou et que la tête ainsi détachée avait été repliée et jointe aux autres éléments. On peut estimer qu'il s'agit là d'un geste rituel de sacrifice de l'objet, on aurait procédé avec un animal vivant de la même façon par égorgement.

Aux alentours de ce sanglier nous n'avons relevé aucun fragment de poterie, aucun débris de bois; la fosse qui avait dû être préparée dans l'argile pour son enfouissement n'avait laissé aucune trace car comblée avec la même argile plastique que le banc naturel elle s'est automatiquement colmatée.

Ce sanglier-enseigne gaulois est fait d'une tôle de laiton (cuivre jaune) martelée et repoussée. Il mesure 60 cm du museau à la queue et 40 cm de hauteur. Il était fixé sur un socle probablement en bois aujourd'hui disparu et les stigmates de l'arrachement de ce socle sont visibles sous les sabots. Il est datable de la première moitié du 1^{er} siècle avant J.-C. Son état de conservation est remarquable.

Le démontage minutieux dans le but de préserver toutes les parties de ce sanglier, enseigne et symbole du guerrier gaulois et son dépôt dans le sol ne peuvent être qu'intentionnels et n'avoir eu lieu que dans le cadre d'un rituel de culte. Nous avons là trace d'une offrande antique qui a pu être placée dans le périmètre d'un sanctuaire. Celui-ci reste à découvrir à moins que la mer n'ait déjà fait son œuvre de destruction.

La statuette qui était à proximité est sans doute également une offrande. En terre cuite ferrugineuse, elle mesure une quinzaine de centimètres de haut et représente une déesse Lare, femme debout sur un socle, vêtue à la romaine, tenant dans sa main gauche un gros fruit rond et dans sa main droite une sorte de petit panier. On peut envisager pour cette statuette une origine de MONTANS où des fragments de statuettes en même terre ferrugineuse ont été rencontrés. Elle est datable de la fin du 1^{er} siècle après J.-C. ou même du début du 2^{ème} siècle.

Cent cinquante ans au moins séparent donc la fabrication de ces deux objets mais il n'est pas interdit de penser que leur enfouissement réciproque a été plus rapproché, voire simultané.

L'allure générale de ce sanglier-enseigne est d'un

GIRONDE

schéma traditionnel à la fin de l'âge du fer dans le monde celtique. Il est bien connu notamment par les monnaies gauloises où il apparaît brandi par un fantassin ou par un cavalier. Il figure aussi sur de grands monuments commémoratifs des victoires romaines sur les peuples barbares comme l'arc de triomphe d'Orange.

Il semble bien que peu d'enseignes gauloises soient parvenues jusqu'à nous, hormis les sangliers de Neuvy en Sullias conservés au Musée d'Orléans et qui assez incomplets au moment de leur découverte, ont pu appartenir à des enseignes. L'allure générale de la bête prête à charger est tout à fait semblable. Cependant, la découpe de l'échine qui n'existe pas sur les exemplaires orléanais confère au sanglier-enseigne de Soulac une notable originalité. Sans aucun doute on est en présence d'un chef d'œuvre de l'art gaulois, alliant la très grande stylisation des lignes de la tête, des yeux et des babines à la plus débordante imagination dans la confection de l'échine hérissée. Ici les motifs semblent se dérouler en deux parties distinctes; la moitié postérieure qui voit successivement apparaître une feuille, une palmette et trois "lyres" formées d'esses affrontées tandis que sur

la moitié antérieure s'organise de part et d'autre d'un cercle une série de motifs les plus divers, arciformes et figurations géométriques (triangles, chevrons, croix de St-André).

Y a-t-il là un message? Tout est symbole dans l'art gaulois malheureusement il nous est souvent bien difficile de le comprendre. Retenons seulement que sur un objet purement fonctionnel faisant partie de la dotation habituelle des armées en campagne, un artisan bronzier du 1^{er} siècle avant J.-C. a tenu à ajouter sa note personnelle et quelques coups de burin sur un morceau de tôle lui ont suffi pour produire une œuvre qui après deux mille ans est encore capable de nous émouvoir.

Afin de conserver la trace du rituel de culte dont ce sanglier-enseigne a fait l'objet, l'original démonté est présenté au Musée Archéologique de Soulac-sur-Mer dans l'état de la découverte, mais grâce au Musée Romain Germanique de Mayence* un fac similé a été fabriqué par moulage de l'original et permet aussi de présenter le sanglier remonté.

* Que nous tenons à remercier en la personne de son Directeur, le Docteur Ulrich Schaaf.

(fig. 29) - PLAGE DE L'AMELIE A SOULAC SUR MER
SANGLIER-ENSEIGNE GAULOIS ET DEESSE LARE



<i>Commune :</i>	SAINT-SULPICE DE FALEYRENS
<i>Lieux-dit :</i>	Eglise
<i>Type de gisement :</i>	Nécropole médiévale
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage urgent
<i>Responsable :</i>	Marie-Noëlle NACFER

L'opération qui a eu lieu à Saint-Sulpice de Faleyrens s'est déroulée en deux phases distinctes. La première a été menée au mois de septembre 1989 sur l'emprise d'un drain périphérique affectant la totalité de la face sud de l'édifice, depuis l'axe de l'abside jusqu'à la façade occidentale. La seconde intervention, décidée à la suite de la première fouille, afin de mettre en valeur l'édifice, a eu lieu en mars 1990. Cette seconde campagne s'est concentrée sur le pourtour du chevet afin de dégager les parties architecturales révélées par la première campagne de travaux et se trouvant occultées par le cimetière médiéval.

Trois séquences principales d'occupation du cimetière ont été observées. La plus récente concerne un nombre réduit de sépultures, six au total; il s'agit de tombes modernes en cercueils ou en pleine terre. Pour le cimetière du bas Moyen Age, plus dense et plus pérenne, cinquante neuf tombes ont été fouillées. Dix huit sépultures du haut Moyen Age pour la plupart en sarcophages monolithes ont été étudiées ainsi que des structures bâties appartenant à la même époque.

L'architecture des tombes pour la période du XII^{ème} au XIV^{ème} siècle est très classique: des coffres bâtis en blocs ou en dalles posés de chant, fermés par des dalles plates liées au mortier; une réserve céphalique est présente dans la majorité des cas.

Deux types de réserve céphalique ont été utilisés à Saint-Sulpice, celles appelées classiquement «loge céphalique horizontale» qui s'opposent aux «loges céphaliques verticales» plus rares. Ce second type consiste en une niche ménagée dans un parallélépipède; ainsi taillé ce bloc ne nécessite pas de couverture propre. L'évidement est proche du carré; la profondeur est faible en moyenne de 12 cm: seul le sommet de la tête pouvait être engagée dans la niche. L'originalité de ce site est dans la coexistence de ces deux types. Il semblerait que si le type vertical correspond à un indicateur chronologique, il est essentiellement l'expression d'une aire culturelle. En effet, les deux sites connus ayant livrés cette forme de réserve céphalique se situent comme Saint-Sulpice de Faleyrens à moins de 2 km de la Dordogne et les trois gisements sont tous dans un rayon de 3,5 km. Aucun exemple n'a été signalé ni dans l'Entre-Deux-Mers ni dans le Blayais.

Au cours des fouilles récentes effectuées dans la région, diverses pratiques de réduction de corps ont été observées. Le plus souvent les os sont repoussés de part

et d'autre de la tombe afin de dégager un espace vide au centre; le crâne fait l'objet d'un traitement particulier, il est déposé avec soin à côté de la tête ou sur l'épaule du nouvel inhumé.

Une autre pratique consiste à curer la sépulture puis à rejeter les os en vrac avec la terre de remplissage de la fosse.

A Saint-Sulpice de Faleyrens on remarque un troisième mode: une réduction stricto sensu, objet d'une sépulture secondaire. C'est le cas de la sépulture 31: la totalité du squelette d'un adulte de sexe masculin a été déposée dans un petit coffre en calcaire taillé, fermé par une dalle. L'inventaire ostéologique est complet même pour les plus petits os, phalanges distales du pieds, os hyoïde et des pièces osseuses particulièrement fragiles sont présentes, le cartilage laryngé ossifié par exemple. Les os ont été disposés avec soin: aucun d'entre eux n'est brisé. Le crâne a été déposé dans la partie ouest du coffre, le rangement du squelette appendiculaire répond lui aussi au souci d'orientation du corps du défunt puisque toutes les extrémités proximales des os longs sont situées à l'ouest. Enfin notons que l'examen macroscopique de l'ensemble du squelette n'a révélé aucune trace de décarnisation mécanique. La récupération exhaustive de toutes les pièces du squelette, indique un décharnement dans un espace protégé non colmaté. Il est bien sûr également possible d'envisager une accélération intentionnelle du processus de décarnisation par cuisson par exemple, afin de transporter plus aisément le défunt.

Pour les cimetières de cette période, le mobilier découvert dans les tombes revêt un caractère anecdotique étant donné sa rareté. Le cimetière de Saint-Sulpice n'échappe pas à la règle; quelque trouvailles sont toutefois à noter. Dans la tombe 43 une poterie a été déposée entre les pieds du défunt. L'aspect général de l'objet, sa présence dans un sarcophage monolithe en remploi tendent à le placer au XI^{ème}, voire au X^{ème} siècle.

On a placé une monnaie dans la main droite du défunt de la tombe 10, cette monnaie, en argent, est un denier Barbarin frappé à Limoges. Il s'agit d'un monnayage de l'abbaye de Saint-Martial, elle sera émise jusqu'en 1276. Il est probable que ce type de monnaie ait été assimilé à des médailles de pèlerinage ce qui expliquerait sa présence dans une tombe qui, en chronologie relative, semble plus tardive.

Une découverte marquante fut celle de murs antérieurs à l'église romane en rapport indubitable avec une nécropole mérovingienne. Dans la tranchée ouverte au pied du collatéral sud ont été découvertes les fondations de plusieurs murs appartenant à deux structures distinctes. Il peut s'agir d'un édifice culturel, antérieur à l'église romane, à nef unique et transept; le premier ensemble serait le bras sud du transept tandis que le second correspondrait au mur sud de la nef et à sa jonction avec la façade occidentale. Sachant que des sarcophages orientés nord-sud bordent l'édifice à l'ouest et à l'est, il est sûr que le bâtiment ne peut excéder une longueur totale de 21 m.

Les sarcophages découverts, au nombre de quatorze ne représentent qu'une toute petite partie de la nécropole. L'architecture des tombes est classique pour la période; grandes cuves monolithes trapézoïdales pouvant atteindre 2 m de long, fermées par des couvercles en bâtière.

Plusieurs de ces sarcophages mérovingiens sont parvenus jusqu'à nous sans avoir subi de dégradations. Du mobilier caractéristique du VII^{ème} siècle a été mis au jour, tous les objets ont été trouvés en place sur les défunts. Il ne s'agit pas à proprement parler de mobilier funéraire, sauf pour une tombe, mais d'éléments appartenant aux vêtements, et plus précisément à leur maintien comme les fibules et les agrafes à double crochet.

La sépulture 42 est une tombe double où les corps de deux enfants ont été inhumés simultanément. Le plus grand des deux enfants portait une broche en plomb formée d'une plaque rectangulaire. Le plus jeune portait une agrafe à double crochet en bronze, ainsi qu'une fibule; celle-ci est circulaire, elle est en bronze doré, cloisonnée et ornée de verroteries rouge, l'ensemble est cerclé d'un jonc doré. Enfin un peigne en os était déposé en travers du thorax du même personnage, façonné dans un os plat, il présente une double rangée de dents.

L'étude anthropologique reste à faire, on peut cependant d'ores et déjà énoncer quelques directions de

recherche concernant le matériel osseux abondant et particulièrement bien conservé sur ce site. L'apport essentiel de cette fouille pour l'anthropologie concernera sans doute les enfants. Une série de vingt squelettes d'enfants morts entre 0 et 2 ans est constituée, cet ensemble est particulièrement bien conservé et très complet.

La très bonne conservation du matériel osseux nous a permis de mettre en évidence des os hyoïdes dans les sépultures d'enfants morts en période périnatale.

La fouille de sauvetage urgent menée à Saint-Sulpice de Faleyrens, a permis, malgré le temps compté et l'espace réduit, d'apporter son lot de nouvelles données, de participer à l'affinement de nos connaissances et à une meilleure compréhension concernant la topographie des cimetières anciens, l'architecture des tombes et les rites funéraires. L'élément essentiel a été de montrer l'ancienneté de la vocation culturelle et funéraire du site de l'église.

Nous avons pu mettre en évidence un changement net dans l'organisation du cimetière. A une disposition conditionnée par l'architecture, succède une organisation dictée par la religion où l'on assiste à une orientation systématique des sépultures.

Si l'espace cimétierial a montré sa pérennité, des déplacements à l'intérieur de l'enclos ont été observés. La première période d'inhumation, VI^{ème} au VIII^{ème} siècle, est marquée par une répartition homogène des tombes sur tout l'espace autour de l'édifice. La densité des tombes est constante tant à l'ouest qu'au sud et à l'est. Pour la seconde période, XI^{ème} au XV^{ème} siècle, une translation très nette s'est opérée vers l'est. La façade occidentale est exempte de sépulture, tandis que sur le collatéral sud aucune tombe n'a été rencontrée au-delà du clocher en direction de l'ouest. Enfin pour la dernière période, du XVI^{ème} à la première moitié du XVIII^{ème} siècle, la totalité de l'espace est de nouveau utilisée.

La permanence de la nécropole est bien évidemment liée directement à la perpétuation du lieu de culte.

<i>Commune :</i>	SAINT-EMILION
<i>Lieux-dit :</i>	Place du clocher
<i>Type de gisement :</i>	Nécropole médiévale
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage urgent
<i>Responsable :</i>	Marie-Noëlle NACFER

Une fouille de sauvetage urgent a eu lieu à Saint-Emilion sur la place du Clocher du 5 mars au 9 mars 1990.

L'intervention a porté sur une zone de 50 m², correspondant au tracé d'une canalisation d'égout et à l'emprise d'un regard.

Sur cette petite surface plusieurs niveaux de sépultures étaient superposés correspondant à différentes époques d'enfouissement.

4 types de tombes ont été rencontrés :

- sarcophage monolithe à évidemment anthropomorphe (S1, S2).
- coffre en dalles de chant avec ébauche de logette céphalique (S3).
- fosse anthropomorphe couverte de dalles (S4).
- pleine terre (S5)

S1 et **S2** sont des coffres monolithes en calcaire recouverts de couvercles également monolithes en bâtière aux pentes très douces. L'angle sommital de la bâtière est abattu et forme un méplat. L'extérieur du coffre est parallépipédique.

L'intérieur des coffres est évidé selon un schéma anthropomorphe avec un rétrécissement marqué au niveau des jambes et des pieds. On note la présence d'une loge céphalique de contour hémi-circulaire. Le fond est épais. Les parois ont une dizaine de centimètres d'épaisseur en moyenne.

Les inhumés de ces deux coffres avaient un orcel déposé à côté de l'épaule droite. Ce dépôt est généralement attribué au XIV^{ème} siècle en Aquitaine.

S3 est un coffre en dalles de chant. Les montants latéraux sont composés de quatre dalles chacun. Les deux extrémités sont fermées par une dalle unique. Celle de la tête est taillée et présente une ébauche de réserve céphalique.

Ce coffre était scellé par une cuve monolithe s'appuyant sur le montant latéral Nord.

Le défunt portait au niveau de la hanche droite une série d'enseignes de pèlerinages témoignant d'une pégrination à : Notre-Dame du Puy, Saint-Gilles du Gard, Notre-Dame de Vauvert, Notre-Dame de Rocamadour, le Mont Saint-Michel.

D'autres fragments, dont la détermination est moins sûre, appartiennent vraisemblablement à Saint-Mathurin de Larchant et Saint Fiacre et Saint Faron (Meaux).

Toutes ces enseignes font référence à des pèlerinages voués à la Vierge ou à des pèlerinages associés au culte marial (Saint-Michel, Saint-Mathurin, Saint-Faron). La plupart sont en place dès le XI^{ème} siècle mais connaissent leur plus grande notoriété à la fin du XII^{ème} et dans la première moitié du XIII^{ème} siècle.

S4 est une fosse anthropomorphe creusée dans une couche de calcaire détritique. On note la présence d'une réserve céphalique et d'un rétrécissement de la fosse au niveau des membres inférieurs. La couverture est formée de 3 dalles de calcaire.

Cette fosse se trouvait sous la cuve monolithe S1.

S5 est une inhumation en pleine terre ou en cercueil. La fosse entaille le couvercle d'un coffre monolithe (celui ayant certainement appartenu à S1).

Le défunt avait une monnaie dans la main droite, il s'agit d'une frappe appartenant à la première moitié du XVI^{ème} siècle (1515-1547).

<i>Commune :</i>	AVENSAN
<i>Lieux-dit :</i>	Tertre de Romefort
<i>Type de gisement :</i>	Tertre médiéval
<i>Nature de l'intervention :</i>	Prospection
<i>Responsable :</i>	Didier PEYRELONGUE

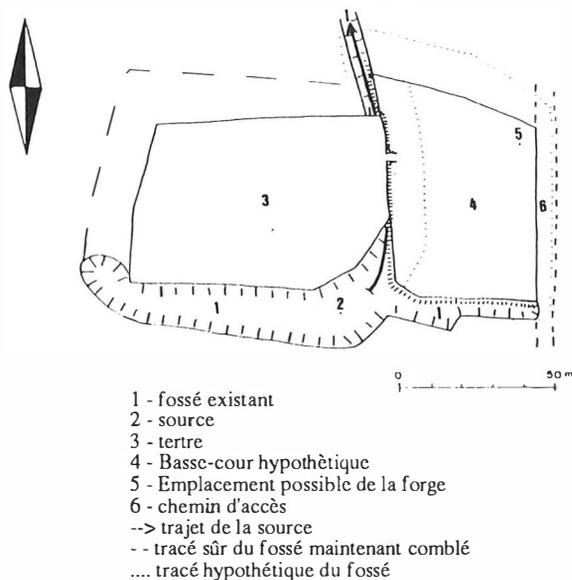
L'étude de ce site a été entreprise dans le cadre d'une maîtrise, dirigée par Monsieur MARQUETTE et Madame BURNOUF, portant sur l'étude des fortifications et des sites fortifiés au Moyen Age, dans le cadre géographique de la seigneurie de Blanquefort. La prospection a été motivée par le fait que l'historiographie et les textes n'apportent que peu de choses sur le site. La prospection devait donc combler les insuffisances, particulièrement celles d'ordre chronologique. Mais à cause de la destruction partielle du tertre, d'autres questions se posent, même si la prospection a répondu à la problématique.

Le tertre a été arasé dans les années 1986-1987. Pour bien saisir la topographie du site, il faut donc s'en remettre à L.DROUYN, qui l'a décrit (La Guyenne

Militaire, Tome 1, page XXI, 1977). Après les travaux d'arasement, il ne reste plus de la motte que le fossé sud, toujours alimenté par la source; quant à celui de l'est, il est en partie comblé. Le tertre lui-même dominait les terres, d'après le plan de L. DROUYN, de deux à trois mètres pour le rebord, et de six à sept mètres pour le sommet. Après les travaux, il a été mis au niveau des parcelles du nord, de l'ouest et du sud. La pièce de terre à l'est se trouve à un mètre en contrebas.

Par la mise en culture, tous les vestiges en surface viennent de différentes strates. Le site était-il occupé à l'époque gallo-romaine ? C'est possible, mais seul un vestige a été recueilli : il s'agit d'un peson de métier à tisser, en céramique rougeâtre. S'il s'avère que le site a été occupé à l'époque, la structure de l'habitat devait

(fig. 30) - SCHEMA EXPLICATIF
DU TERTRE DE ROMEFORT



D'après L. DROUIN (*La Guyenne Militaire*, p. XXI, 1877)
Corrigé avec le Cadastre et les observations personnelles.

être légère (bois, chaume), car aucun vestige de construction en dur n'a été trouvé (tuile à rebord par exemple).

Plus riche est la période médiévale. Le matériel, très bien fourni en céramiques (analysées et datées par Monsieur REGALDO et Mademoiselle Sylvie FABRE-DUPONT) ne remonte pas plus loin que le XIII^{ème} siècle. C'est une céramique à pâte grossière, grisâtre ou rougeâtre. Ceci pourrait peut-être apporter la date *antequam* du tertre, d'autant plus que des objets métalliques, en particulier un éperon à pointe fixe, concordent sur ce point (fin XII^{ème}, début XIII^{ème} siècle).

D'autres céramiques plus tardives apparaissent aussi sur le site, les unes à pâte fine et blanchâtre (XIV^{ème} - XVI^{ème} siècle), d'autres vernissées vertes (XV^{ème} - XVII^{ème} siècle).

Si la prospection a donné des résultats en ce qui concerne la datation, elle a apporté aussi bien des questions.

Questions sur la construction, sur le tertre. Il y a bien eu au Moyen Age une construction en dur : des tuiles sont partout visibles et de nombreux galets sont éparpillés sur toute la surface (reste de solins ?).

Questions sur les activités économiques : des concrétions métalliques (du laitier), les objets en fer, cités plus haut, des ossements d'animaux domestiques, grands ou petits, sont disséminés sur le sol de la motte. Mais considérant le mélange des différentes couches, peut-on en tirer quelque chose ?

Questions à propos d'une éventuelle basse-cour : Celle-ci, si elle existait, se trouvait à l'est, sur la pièce de terre sous-baissée par rapport au tertre. Cette parcelle est de 50 mètres sur 50, encore bordée au sud par un fossé en eau, prolongation de celui du tertre. Il y a là aussi des vestiges (les parcelles au nord, à l'ouest et au sud n'en comportent aucune trace). Mais ceux-ci sont bien moins riches et diversifiés que ceux du tertre, et on trouve surtout des concrétions de laitier, et d'autres de fer pur. Ces concrétions deviennent de plus en plus nombreuses et grosses vers l'angle nord-est (emplacement d'une forge ?).

La prospection a relativement bien tenu ses promesses, au point de vue de la problématique de départ. Mais comme souvent en recherche, les réponses débouchent sur d'autres questions, qui nécessiteraient, elles aussi, une étude plus approfondie et des moyens plus importants, pour y répondre.

Commune :	LORMONT
Lieux-dit :	Bois de Tressan
Type de gisement :	Four de potier médiéval
Nature de l'intervention :	Sauvetage urgent
Responsable :	Pierre REGALDO-SAINT-BLANCARD

A l'époque moderne, et dès le XIV^{ème} siècle, la production potière de la région bordelaise est regroupée en quelques centres dont l'un (Sadirac) représente à lui seul plus de dix fois chaque autre et sans doute quelque chose comme trois ou quatre fois l'ensemble des autres. L'atelier abordé par une première campagne de fouilles en 1989 à Lormont permet d'observer un état de cet artisanat antérieur à ce regroupement. D'autres sites analogues avaient déjà été localisés : à Ladaux¹, à Capian², à Sadirac³. Tous présentent des

caractères analogues à celui de Lormont, ce qui permet d'envisager une modélisation à partir des données qui ont été et qui seront recueillies sur ce dernier atelier.

L'importance de l'artisanat céramique dans la région de Bordeaux tient bien sûr pour beaucoup du développement de la ville et de son commerce, mais le contexte géologique du terroir n'y est pas non plus étranger. On constate l'existence de deux terres de qualités différentes et d'accès plus ou moins aisés : l'une, en surface est un limon argilo-sableux assez

variable mais omniprésent; l'autre se trouve à plusieurs mètres de profondeur, en des endroits où le réseau hydrographique abondant ne l'a pas emporté. La seconde n'est utilisée qu'à partir du XIV^{ème} siècle, d'abord en mélange avec la première, jusque dans le XVI^{ème}, puis seule. Le limon est également exploité par les tuiliers jusque dans le XIX^{ème}.

Ce n'est donc certainement pas un hasard si l'on constate des convergences entre la répartition des tuileries modernes (les seules un tant soit peu étudiées) et celle des poteries médiévales⁴ : dispersion analogue en ateliers autonomes; rares centres, et en ce cas de petite taille. Notons encore que dans les deux cas la commercialisation semble rester le plus souvent à une échelle très locale.

A Lormont, le site était bordé par un chemin creux qui avait permis sa découverte⁵. Dans un premier temps, une grande coupe stratigraphique fut menée le long de ce chemin.

On y lit trois fosses, la seconde recoupant le comblement de la première et la troisième celui de la seconde. Le comblement de chacune est composé d'une succession de sols et d'apports de terres préparant le sol suivant. Différents déblais ferment le dernier état, s'organisant en un apport rapide suivi d'une sédimentation plus lente caractéristique d'un contexte potier. La nature des comblements, la qualité des sols, l'écrasement à leur surface de vases, la forme des fosses et la similitude de leurs stratigraphies sont autant de critères qui montrent leur commune fonction d'accès à des fours.

Cela a pu être démontrée pour la fosse médiane: un sondage a mis au jour le four auquel elle correspondait. C'est un four médiéval du type courant: un alandier donne accès à un foyer divisé en deux par un mur de refend qui a dû supporter une sole; seul le laboratoire, probablement non couvert, devait s'élever au-dessus du sol.

Cependant, il présente quelques caractéristiques très originales. La première, la plus marquante, est qu'il possède quatre états nettement distincts; pour la fosse II, son accès, comptait quatre sols successifs qui semblent correspondre à ces quatre états. Son mode de construction, dont on a des traces analogues à tous les états, est aussi peu usuel: des placages d'argile lissée à la main, renforcés par des tessons incrustés, sur une construction en pierres calcaires dont le rôle est de stabiliser soit l'état antérieur, soit surtout le comblement de la fosse dans laquelle il a été construit.

Le mur de refend, bien qu'il porte quelques traces ponctuelles de restauration, appartient au premier état. Par ailleurs, chaque remaniement rétrécit latéralement le foyer et, selon toute vraisemblance, exhausse son sol. Les trois reconstructions ont donc signifié chacune le démantèlement total de la sole et, sans doute au moins partiellement, des parties hautes.

Chacune des originalités de ce four semble relever de la nécessité (ou de la volonté) d'un confinement très

exigu des structures de cuisson se succédant : recoupe- ment des fosses d'accès, remaniements successifs de celles-ci et des fours associés, construction d'un four dans un comblement antérieur, trait qui entraîne logiquement des transformations de la conception traditionnelle de ce type de structure. Deux raisons peuvent justifier ce confinement: d'une part le relief du site, un étroit plateau en limite de pente sur lequel les fours ont été installés et qui devait aussi abriter une habitation ; d'autre part l'implantation probable de ce site en lisière ou dans une clairière d'une grande forêt.

Ce dernier trait permet d'envisager l'approvisionnement en combustible de l'atelier. L'interprétation de certaines traces retrouvées à proximité conduit à envisager le voisinage immédiat de fosses d'extraction du limon, seule terre ici exploitée. Enfin, à mi-pente du coteau ou en contre-bas, a très certainement existé une source, maintenant détournée par les remaniements modernes du secteur. Le caractère autarcique de l'atelier apparaît ainsi nettement.

Le comblement du four contient un matériel qui semble caractéristique du milieu du XIII^{ème} siècle: des pots, rarement ansés, à col court et lèvre déjetée; des cruches à lèvre en bandeau et large bec verseur tourné, coupé puis rapporté; quelques mortiers nettement primitifs; des formes peu fréquentes telles que cruches-tonnelets, jattes, couvercles... Certains traits technologiques, comme la cuisson oxydante, l'absence de glaçure, paraissent conforter cette datation. L'on peut en outre établir beaucoup de parallèles morphologiques avec le matériel marmandais provenant d'un atelier de même époque⁶.

Cette céramique est en tout état de cause pratiquement inconnue. L'étude détaillée de cet atelier qui présente au moins une dizaine d'ensembles en chronologie relative nette, certains étant sans problème datables de façon absolue par archéomagnétisme, est riche de promesses.

1 - Prospection P. Régaldo-Saint Blancard, cf «Aperçus archéologiques», dans *Ladaux*, ASPECT, 1986 (*A la découverte de l'Entre-deux-Mers*, 3), p. 21-33, en l'occurrence p. 28-30.

2 - Fouilles M.-A. Landais, château Couteau.

3 - Prospection P. Régaldo-Saint Blancard.

4 - Cf P. Régaldo-Saint Blancard, «Evolution et mutations des structures de production céramique des époques médiévales et moderne dans la région bordelaise», *Deuxième colloque «l'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité»*, octobre 1989, à paraître.

5 - Faite par l'association des Amis du Vieux Lormont, qui ont par ailleurs offert logistique et aide pour la fouille.

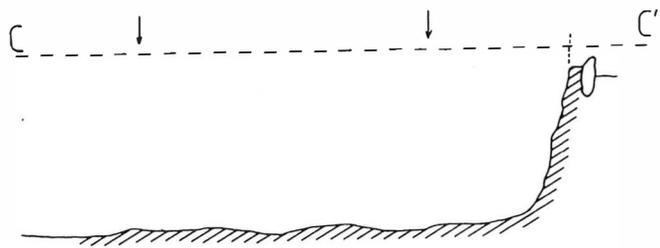
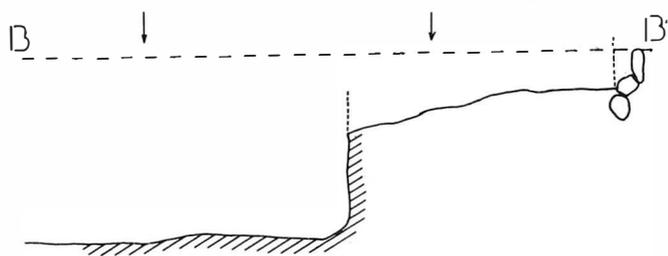
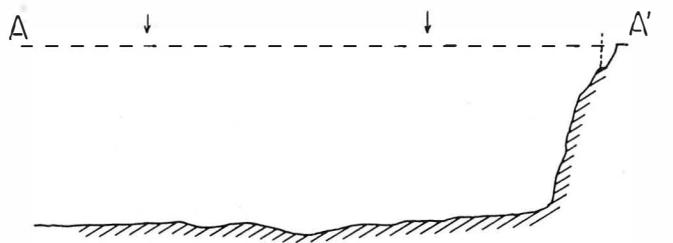
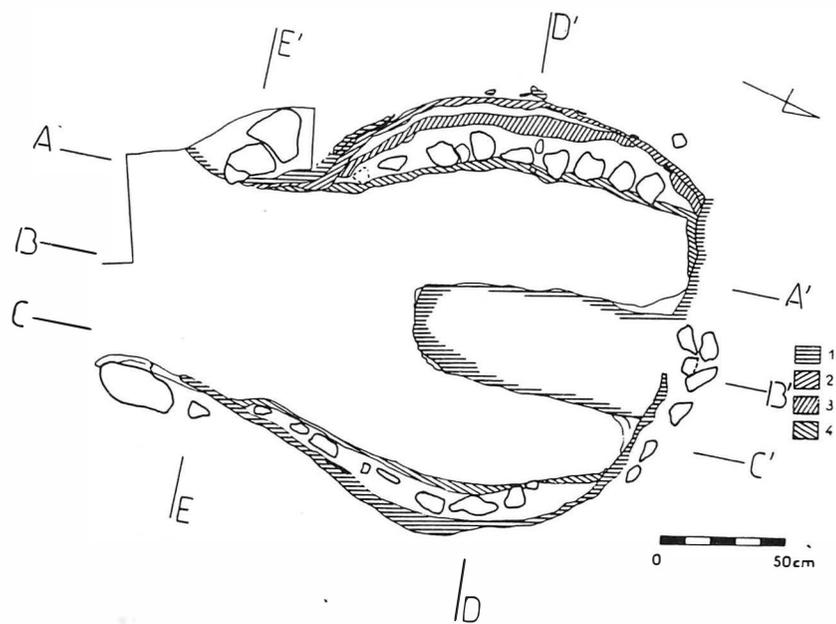
6 - Cf S. Fabre-Dupont et P. Régaldo-Saint Blancard, «Etude du matériel céramique issu des fouilles du couvent des Cordeliers de Marmande», à paraître.

BIBLIOGRAPHIE

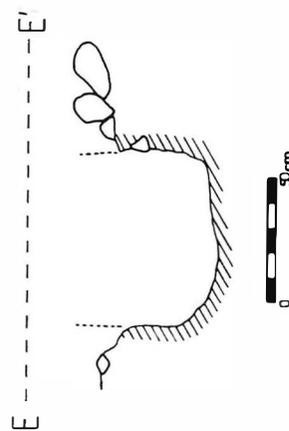
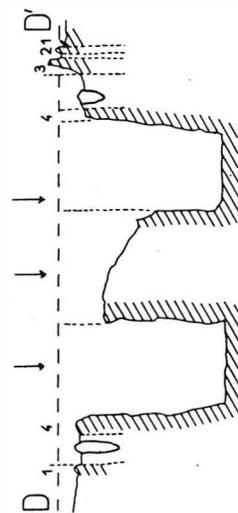
P. Régaldo-Saint Blancard, «Une officine de potier du XIII^{ème} siècle à Lormont», *Revue Archéologique de Bordeaux*, 81, 1990, p. 99-110.

GIRONDE

(fig. 31) - FOUR DE POTIER MEDIEVAL DU GRAND TRESSAN A LORMONT



0 50 cm



<i>Commune :</i>	AUDENGE, BIGANOS, LE TEICH
<i>Lieux-dit :</i>	Delta de la Leyre
<i>Nature de l'intervention :</i>	Prospection - Inventaire
<i>Responsable :</i>	Isabelle SEGUY - Anne BOUCHETTE, inventaire documentaire - François DIDIERJEAN, prospection aérienne

PROSPECTION-INVENTAIRE DANS LE DELTA DE LA LEYRE

Cette étude a pour cadre géographique le delta de la Leyre, et pour cadre administratif trois communes: Audenge, Biganos, Le Teich.

Il s'agit d'une région très particulière, d'un espace fluctuant, entre terre et mer, entre fleuve et marécage. Un espace qui n'a pas cessé de se modifier et d'évoluer au cours du temps, et aujourd'hui encore: ensablement du delta; dérivation de la Leyre vers l'ouest; extension des zones marécageuses.

Dans un tel contexte, les paramètres géomorphologiques sont fondamentaux pour comprendre les potentialités de l'occupation du sol et les probabilités de conservation des vestiges anthropiques.

C'est aussi une région dont l'histoire reste peu connue. A l'écart des grands moments de l'histoire, elle n'a intéressé que tardivement historiens et archéologues. L'abbé Baurein¹, en a été le premier historiographe, et repris depuis en de nombreuses occasions. Le docteur Peyneau, au début de ce siècle, y entreprit de nombreuses fouilles (fructueuses ...) qu'il publia en 1926².

L'abbé Boudreau y fit également quelques découvertes archéologiques mais laissa peu d'écrits.

Enfin, et plus récemment, A. Lesca-Seigne réalisa pour le compte de la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine la carte archéologique du bassin d'Arcachon, qu'elle diffusa à travers articles³ et expositions⁴.

Les objectifs

Ils sont de deux ordres: la délimitation de zones archéologiques sensibles dans un espace où des projets d'aménagement et de mise en valeur sont à l'étude, et l'analyse du peuplement et de l'occupation du sol, de la Préhistoire à nos jours, dans cette région où l'environnement est très particulier.

L'étude d'impact archéologique

Elle s'intègre dans un contexte d'ordre culturel et écologique, qui vise à préserver le patrimoine naturel et historique d'une zone qui tend à la fois vers l'abandon (les pacages du delta retournent à la friche) et vers un accroissement des aménagements urbanistiques et touristiques (lotissements, ports de plaisance, travaux routiers, etc ...). La législation sur les «Espaces Naturels Sensibles» permet de protéger et d'aménager, dans

l'intérêt général, les zones naturelles menacées. Un droit de préemption peut être institué pour l'acquisition de ces espaces; c'est le cas dans le delta de La Leyre où une zone de préemption a été définie et à l'intérieur de laquelle la recension des sites archéologiques a été plus particulièrement souhaitée.

- La première étape de ce travail consiste à bien connaître ce qu'on veut préserver. Il faut être en mesure d'apprécier le risque que tel ou tel projet d'aménagement fera courir aux «archives du sol» de tel endroit. C'est pourquoi, l'inventaire des sites⁵ débouche sur une carte qui visualise les découvertes repérées et permet d'en tenir compte dans les documents d'aménagement et d'urbanisme.
- La seconde étape vise à proposer, dans le cadre des principes législatifs et des procédures administratives existantes, des mesures de protection de différents degrés, selon l'intérêt de chacun des sites: sites à mettre en valeur, sites susceptibles d'être fouillés, sites mal connus à surveiller, etc. ...

Mais quelle que soit la finesse du travail accompli, l'inventaire archéologique n'est qu'un état des découvertes à un moment donné. La carte archéologique d'une région, telle une image numérisée, se modifie au rythme des découvertes et des directions de recherche.

L'occupation du sol de la Préhistoire à nos jours

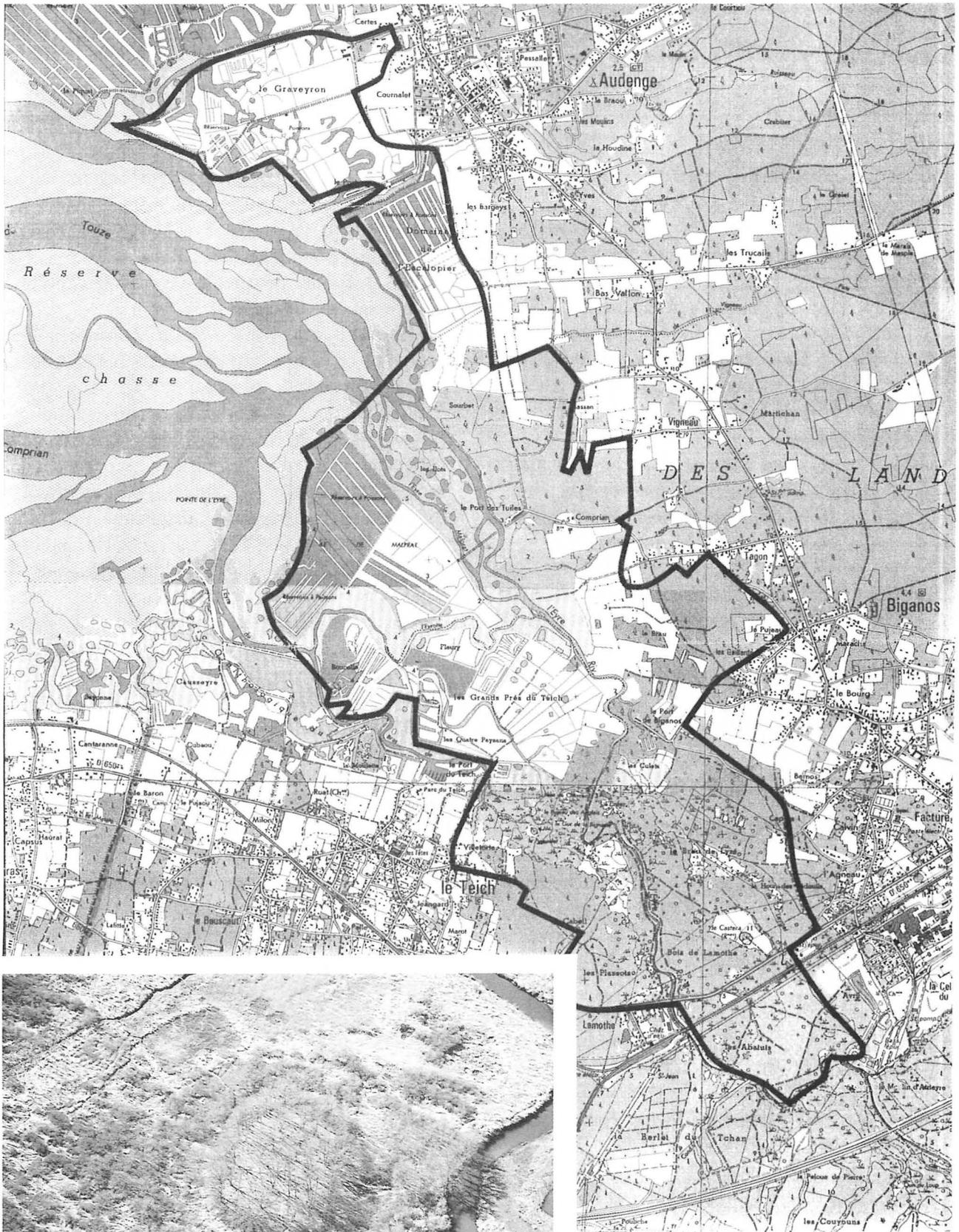
Le champ de l'archéologie s'est étendu, à la fois au niveau chronologique (archéologie industrielle, par exemple) et au niveau des thèmes abordés (archéologie du paysage). De nombreux chercheurs s'attachent maintenant à une réflexion globale sur l'histoire d'un territoire. Cette approche rend indispensable l'élaboration d'inventaires précis du patrimoine archéologique, historique, monumental et une bonne connaissance du milieu géographique.

L'inventaire archéologique permet de proposer une reconstitution de la dynamique du peuplement; de mettre en lumière des phases d'expansion et des phases de repli, des phases de continuité et des phases de rupture dans l'occupation du sol d'un terroir, de la même manière qu'une bonne connaissance d'une zone fouillée permet d'établir des séquences d'occupation.

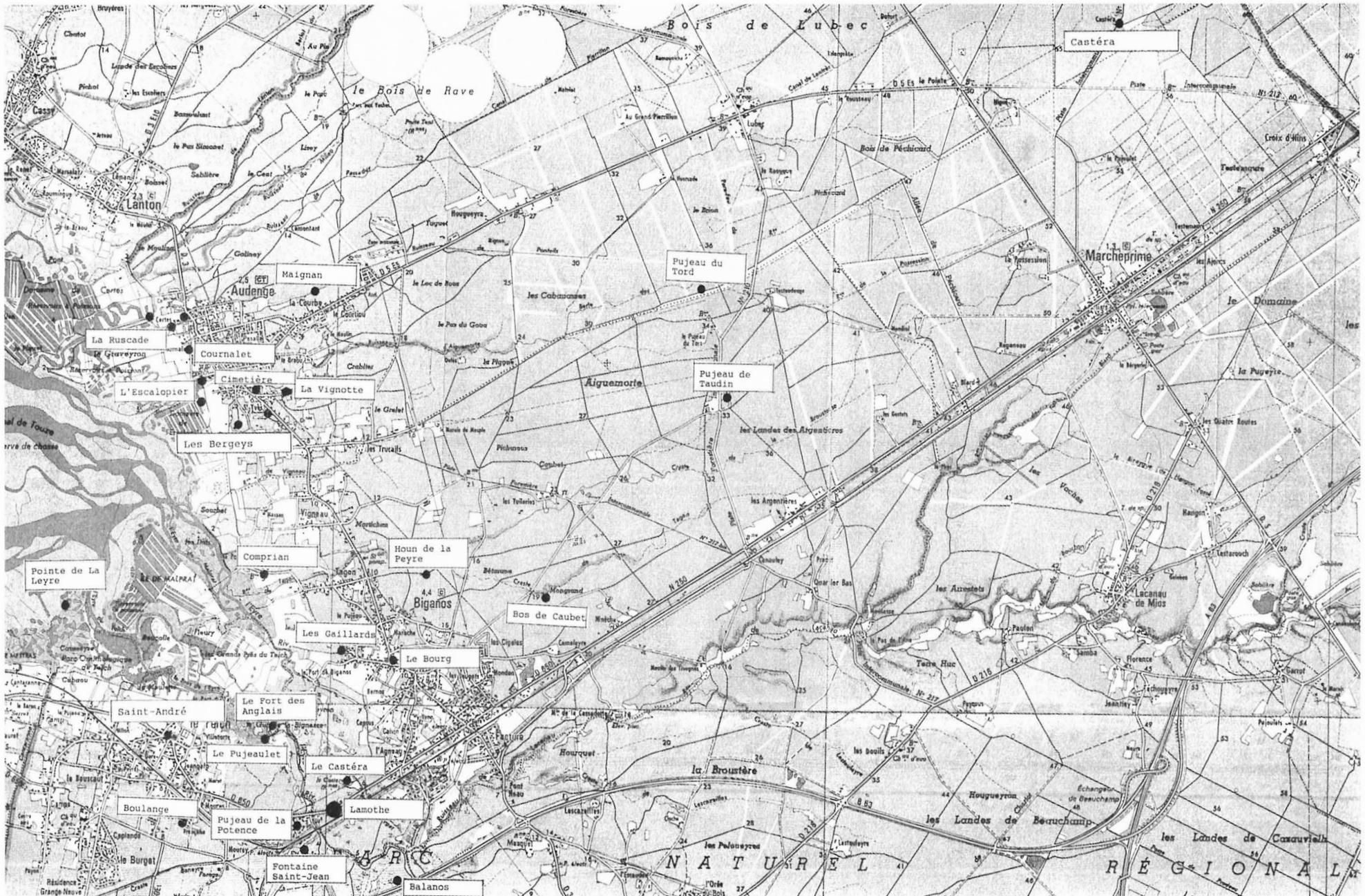
L'identité géographique formée par ces trois communes, implantées dans le delta de la Leyre, a une dynamique à la fois proche de celle de l'ensemble des communes situées sur le bassin d'Arcachon, mais aussi spécifique au delta, et à son évolution, auquel leur essor

GIRONDE

(fig. 32) - PERIMETRE DE LA ZONE D'ETUDE D'IMPACT



(fig. 33) - PROSPECTION AERIEENNE DELTA DE LA LEYRE
SITE DES PUJEAULETS (LE TEICH) (Ph. F. Didierjean - mars 89)



(fig. 34) - CARTE DES SITES D'APRES L'INVENTAIRE ARCHEOLOGIQUE

ou leur déclin économique et démographique est étroitement lié.

L'élargissement du regard, au-delà de la simple énumération des sites, permet de déchiffrer un terroir, tel un palimpseste.

Les outils de la prospection-inventaire

Il y a un paradoxe apparent dans l'opération de prospection-inventaire, car elle consiste à répertorier et à connaître aussi finement que possible des sites enfouis, sans intervenir sur le sous-sol. Les archéologues ont développé un ensemble de techniques et de démarches intellectuelles qui, combinées entre elles, permettent de déceler les vestiges enfouis.

La mémoire écrite et orale

- Les archives et documents anciens renseignent sur les bâtiments, les juridictions, les industries aujourd'hui disparus.
- Les cartes et les plans anciens fournissent des informations sur une époque, et parfois sur les époques antérieures (notamment par l'étude des toponymes).
- Les notes et les manuscrits des érudits locaux constituent les premiers inventaires archéologiques.
- L'enquête orale permet d'affiner la connaissance du terroir.

L'auscultation du sous-sol

- La prospection géophysique, issue des techniques mises au point par les géologues, permet de détecter des vestiges, en l'absence de tout signe extérieur à la surface.
- La prospection aérienne, la télé-détection et la photo-interprétation de la couverture aérienne de l'I.G.N.

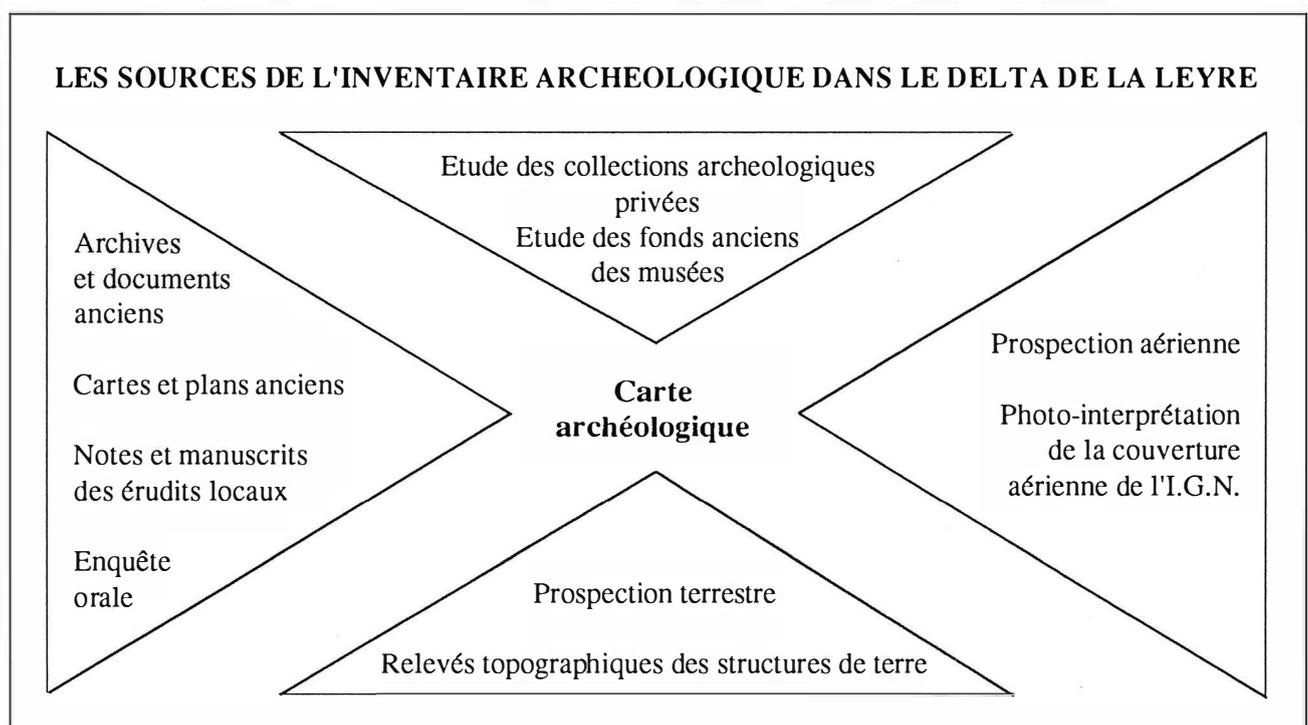
révèlent des sites grâce à l'effet de recul et à un certain nombre de phénomènes révélateurs.

Les vestiges de surface

- Le milieu terrestre recèle en grand nombre des indices susceptibles de révéler l'existence d'un site archéologique: micro-reliefs, murs arasés, présence de tessons, silex, ou autres mobiliers, plus ou moins erratiques.
- Il en va de même en milieu humide (prospections subaquatiques), soit que les sites soient aujourd'hui immergés, soit qu'il s'agisse d'aménagements ou d'éléments liés à l'activité fluviale ou maritime.
- Des relevés topographiques des principales structures découvertes, et plus particulièrement des constructions en terre, complètent l'analyse qui peut en être faite.

L'ensemble de ces observations offre un panorama des potentialités archéologiques de la région étudiée. On peut ainsi se faire une idée assez précise du nombre de sites, de leur étendue et de leurs séquences chronologiques. Cependant, selon l'épaisseur des sédiments, certaines informations peuvent échapper aux archéologues; c'est pourquoi ces prospections-inventaires sont généralement complétées par une série de sondages destinés à vérifier ou à préciser certaines informations recueillies.

Un grand nombre des outils mis à notre disposition a été utilisé pour réaliser cet inventaire archéologique; mais pas tous, essentiellement pour des raisons de temps; ils pourront éventuellement faire l'objet d'une seconde tranche d'opération sur les sites qui le nécessitent.



Une équipe pluridisciplinaire

Pour réaliser cette étude, entre 1989 et 1991, il a été fait appel à des personnes aux compétences diversifiées⁶: géomorphologue, géologue, pédologue, palynologue, historien de l'Antiquité et historien médiéviste, spécialistes de la prospection aérienne, géophysique et subaquatique, archéologue, géographe, préhistorien, protohistorien, céramologue, dessinateur, géomètre, photographe.

Chacun ayant contribué à lever un petit coin du voile sur l'histoire du delta de la Leyre.

Quelques résultats

Les principaux résultats obtenus portent sur:

L'inventaire des sites archéologiques

Que nous avons souhaité aussi exhaustif que possible, avec

- le dépouillement des sources anciennes,
- des vérifications et des observations de terrain répétées,
- une réinterprétation des fouilles anciennes (Lamothe, La Vignotte, Maignan, le Pujeau de la Potence),
- le relevé topographique des sites de terre.

Globalement peu de nouveaux sites ont été repérés, pour les périodes anciennes sauf peut-être à Piriac (établissement gallo-romain) et aux Gaillards (une voie ancienne). En ce qui concerne les structures de terre, elles ont été réinterprétées comme des mottes médiévales, et le Pujeau de la potence aujourd'hui détruit, a pu être localisé. La prospection terrestre s'est révélée plus riche en ce qui concerne les vestiges de l'époque moderne ou industrielle, en liaison avec les importantes modifications du paysage qui ont affecté cette région.

L'inventaire du matériel archéologique ancien

- avec le recensement des collections à travers les publications et les résultats de l'enquête orale,
- l'étude et le dessin du matériel non publié conservé au Musée d'Arcachon ou chez des particuliers (M. Coutureau, J.-L. Tilhard).

Ce travail est à la base de toute réactualisation d'étude archéologique: réinterprétation, topologie, datation visant à suppléer l'absence de certaines données, le manque de plans et de relevés stratigraphiques, dans la mesure où ce matériel peut-être plus ou moins localisé.

De nouvelles données historiques

- à la fois sur l'époque gallo-romaine où l'étude a porté sur la voie romaine de Bordeaux à Losa et sur la cité de Bii (V.

Souilhac),

- et sur les périodes médiévale et moderne pour lesquelles de nouvelles seigneuries ont été identifiées; le tissu paroissial et les réseaux de communication analysés (J.-P. Casse).

Les archives archéologiques

La quête patiente des documents iconographiques signalés dans la bibliographie ancienne, et des manuscrits inédits a eu des résultats inégaux. Infructueux en ce qui concerne les documents iconographiques, par contre, nous avons pu retrouver les carnets de fouilles du Dr Peyneau⁷; ainsi que les archives de l'abbé Boudreau.

Une approche géosystémique

Par laquelle nous avons essayé de mettre en relation, dans la zone définie, l'environnement végétal, l'évolution géomorphologique du cours de la Leyre et du bassin d'Arcachon, les variations climatiques et les modalités de l'occupation humaine.

La dynamique du peuplement étant étroitement liée à celle du trait de côte, nous avons tenté de restituer des schémas d'évolution avec l'aide de M. Klingebiel, que l'étude palynologique confiée à L. Marambat viendra ou non étayer, notamment dans le secteur-clé de Lamothe.

1 - Abbé Baurein, Variétés Bordelaises, Bordeaux, 1786.

2 - Dr Peyneau: Découvertes archéologiques en pays de Buch, Bordeaux, 1926. 3 tomes.

3 - A. Lesca-Seigne (sous la direction de): Biganos, archives du sol, 1981, le Teich, C.P.I.E. et 1982, Bull. S.H.A.A., n°32, pp. 25-37

4 - A. Lesca-Seigne (sous la direction de) 1982, le Bassin d'Arcachon: 3000 ans d'histoire, le Teich et 1983, Bull. S.A.A.A., n°36

A. Lesca-Seigne, 1985, «Le littoral gascon dans l'Antiquité: le site de Lamothe de Biganos en Gironde», Bull. S.A.B., t. LXXVI, pp. 9-28.

5 - Par site, nous entendons toute structure, quelle qu'elle soit (de la sépulture isolée au cimetière, de la motte aux limites parcellaires) et nous écartons les découvertes isolées (hache polie, monnaie, tuile à rebord, tessons anonymes trouvés en faible quantité).

6 - Nous tenons à remercier pour leur contribution à cette étude: A. Kingebiel, M. Gelpé, L. Marambat, V. Souilhac, J.-P. Casse, F. Didierjean, M. Martinaud, L. Mouillac, J.-M. Mormone, H. Sion, F. Thierry, J.-L. Tilhard, P. Régalo-Saint-Blancard, M. Coutureau, M. Sabatier, H. Leiser.

7 - Avec l'aide de M. Lalanne, Conservateur du Parc Régional des Landes de Gascogne, et grâce à l'obligeance de leurs actuels propriétaires.



(fig. 35) - PROSPECTION AERIEENNE DELTA DE LA LEYRE
MOTTE DU CASTERA, A LAMOTHE (BIGANOS)
(Ph. F. Didierjean - mars 89)

LANDES

OPERATIONS ARCHEOLOGIQUES EN 1989-1990



1 - AIRE-SUR-ADOUR △

2 - MIRAMONT-SENSACQ ■

3 - HASTINGUES ▲

4 - PARLEBOSQ □

5 - RETJONS □

6 - LABRIT □

7 - SANGUINET ●

8 - BISCAROSSE ■

9 - SAINT-PAUL-EN-BORN ■

	FOUILLE PROGRAMMEE	SAUVETAGE	SONDAGE PROSPECTION
AGE DU FER GALLO-ROMAIN HAUT-MOYEN-AGE	●	▲	■
MOYEN-AGE MODERNE	○	△	□

Commune : AIRE-SUR-L'ADOUR
Lieux-dit : Sainte-Quitterie-du-Mas
Type de gisement : Eglise et cimetière paroissial ou conventuel
Nature de l'intervention : Sauvetage
Responsable : Bruno BIZOT

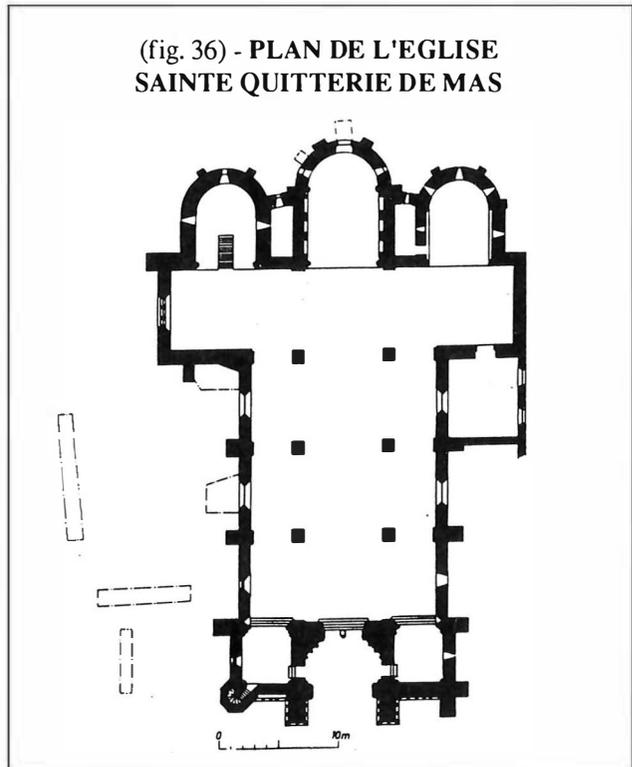
En préalable à une campagne d'aménagement des abords de l'église Sainte Quitterie de Mas, une série de sondages pratiqués au pied du mur gouttereau nord devait permettre de vérifier la nécessité d'entreprendre un sauvetage archéologique lourd.

L'église est implantée au sommet d'une éminence et en limite de rupture de pente à l'est et au nord. Les abords nord constituent un espace ouvert bordé d'un chemin récent conduisant au monastère implanté contre le flanc sud de l'église. La tradition locale, ainsi qu'un certain nombre de découvertes fortuites, rapportent qu'une vaste nécropole et peut-être une maison à mosaïques occupaient les abords de l'église.

Deux sondages implantés au pied du mur gouttereau nord et du bras de transept ont été exécutés. Ils ont été complétés par des tranchées coupant le terrain aux endroits préservés par les cuves d'un château d'eau construit contre le gouttereau nord après la dernière guerre. Ces sondages n'ont révélé aucune inhumation ni stratification d'origine anthropique d'importance sur l'ensemble du terrain exploré. Le sondage exécuté à l'angle du transept et de la nef a livré les soubassements d'un massif de maçonnerie englobant ce qui a pu être un escalier à vis dont il ne subsiste plus que quelques marches, incluses en position secondaire dans les maçonneries actuelles, ainsi que le noyau de maçonnerie centrale. La datation et le rôle de cette construction restent difficiles à définir. Il est possible, comme l'a supposé Jean CABANOT, qu'il s'agisse d'un accès primitif à la crypte qui aurait été considérablement réduite depuis.

Le second sondage, exécuté au pied du gouttereau nord, là où l'élévation actuelle présente des traces évidentes de reprise, a révélé les fondations d'un

(fig. 36) - PLAN DE L'EGLISE
SAINTE QUITTERIE DE MAS



contrefort postérieur à l'époque romane. Une réduction de la sépulture d'un adulte était prise sous les maçonneries.

BIBLIOGRAPHIE

Jean CABANOT, Georges FABRE, Françoise LEGRAND: Aire-sur-l'Adour. L'église et l'abbaye du Mas. Amis des Eglises Anciennes des Landes, 1985. 83 p.
 Bernadette SUAOU, Brigitte WATIER et Jean CABANOT: Plan d'occupation des sols historiques et archéologiques d'Aquitaine, II, Aire-sur-l'Adour. Université de Bordeaux III, C.R.O.S., 1982. 2 tomes.

Commune : ARENGOSSE, ARJUZANX, BEYLONGUE, OUSSE-SUZAN, VILLENAVE, YGOS
Lieux-dit : Pays de Brassens
Nature de l'intervention : Prospection-Inventaire
Responsable : François CAUSSE

Cette région landaise, composée des communes d'Arengosse, Arjuzanx, Beylongue, Ousse-Suzan, Villenave, Ygos, était traditionnellement considérée

de par sa position géographique, comme presque vide d'occupation antique. Or, elle se trouve sur un axe de circulation possible nord-sud, entre la Gironde et les

Pays de l'Adour. Quelques indices récents et la possibilité d'un travail diachronique réunissant deux équipes CRAL¹ pour la préhistoire et ALDRES² pour les périodes historiques - justifiaient cette intervention.

Les prospections au sol effectuées par sept intervenants se sont déroulées d'avril à septembre 1989, tandis que la prospection aérienne a été réalisée par F. DIDIERJEAN en mai-juin; elle a surtout porté sur les parcelles cultivées et les prairies. L'important couvert forestier de cette région a limité le champ des investigations. Dans le même temps, un dépouillement des sources bibliographiques ainsi que des enquêtes chez des particuliers sont venus compléter l'inventaire. Quelques découvertes anciennes n'ayant pu être bien localisées sur le terrain n'ont pas été prises en compte, pas plus que les églises anciennes encore en place aujourd'hui.

RESULTATS DE LA PROSPECTION

Deux communes se sont révélées assez riches: Arengosse (canton de Morcenx) et Beylongue (canton de Tartas ouest). Sur les vingt-trois sites (allant du Néolithique au XV^{ème} siècle) découverts et inventoriés, huit intéressent les Antiquités Préhistoriques; les quinze autres concernent les Antiquités Historiques. Deux découvertes récentes sont relativement importantes: à Arengosse un dépôt de deux haches plates en cuivre (chalcolithiques), et à Beylongue, une unité de production de céramiques grises de la fin du Moyen Age. Dans ces deux cas et grâce à cette prospection, une découverte fortuite et isolée s'est révélée comme faisant partie d'un ensemble plus important: à Arengosse, la hache plate en cuivre trouvée en 1985,

fait partie d'un véritable dépôt avec un contexte probable d'habitat; à Beylongue, la découverte (1987) d'une première tessonière a permis le repérage en 1989, d'une tessonière voisine de moindre importance.

Aucune occupation antérieure au Néolithique final n'a pu être décelée. Les sites découverts se trouvent presque tous sur le plateau argileux (non recouvert par les sables) qui forme le dôme de Villenave, et le plus souvent à proximité d'un cours d'eau. L'hypothèse de travail formulée au départ se confirme: la Vallée du Bez a pu constituer dès l'époque antique, une voie de pénétration entre la Gironde et les Pays de l'Adour. La découverte de haches en cuivre ou en bronze, ainsi que la présence de plusieurs enceintes de terre, tendent à aller dans le même sens. Par contre, la présence humaine à l'âge du fer n'a pu être formellement mise en évidence; toutefois, trois sites relèvent peut-être de cette période. Les vestiges gallo-romains de Beylongue et de Villenave, relancent la question du tracé d'une voie intérieure de Bordeaux à Dax, plus ou moins parallèle à la voie côtière.

Les systèmes défensifs (enceintes et mottes de terre) représentent le tiers des sites inventoriés; certains d'entre eux ont pu être remaniés après avoir connu une utilisation précoce, d'où la difficulté de leur attribuer une classification chronologique et culturelle précise.

Le pays de Brassens semble donc bien avoir connu une implantation humaine assez dense jusqu'à la fin du Moyen Age.

1 - Centre de Recherches Archéologiques sur les Landes (40100 Dax)
2 - Association Landaise de Recherches et de Sauvegarde (4, Impasse Montrevel 40000 Mont-de-Marsan)

Commune : **MIRAMONT-SENSACQ**
Type de gisement : Tumulus
Nature de l'intervention : Prospection/sondages
Responsable : X. Charpentier

La création d'une retenue d'eau sur le cours du Bahus, en zone archéologiquement sensible est à l'origine de la campagne de prospection/sondages effectuée sur les 55 ha de l'emprise foncière.

Le mobilier ramassé en surface se compose d'un biface acheuléen, d'un silex taillé, et de tessons de céramique médiévaux et modernes, les premiers étant du même type que ceux découverts sur le site tout proche de la bastide de Sarron.

Les sondages n'ont révélé la présence d'aucun site.

Le tumulus n°4 (coord. Lambert X: 387,470 Y: 146,200) était déjà connu, il présentait une légère élévation, il y a quelques années et apparaît sur les photographies aériennes de l'I.G.N (clichés n°41 à 43 de 1974). Après décapage, est apparue une structure circulaire de galets (diamètre d'environ 15 m).

La présence de ce tumulus nous a conduit à demander l'organisation d'une fouille de sauvetage avant le début des travaux.

Commune : **MIRAMONT-SENSACQ**
Lieux-dit : Cazaou de Luc
Type de gisement : Habitat et voie antique
Nature de l'intervention : Sondage
Responsable : François DIDIERJEAN

Un sondage a été pratiqué sur la commune de Miramont-Sensacq (40) au lieu-dit Cazaou de Luc, entre le 30 octobre et le 4 novembre 1989. L'objectif était de mettre en évidence une voie fossile détectée par avion sur le trajet d'Aire-sur-l'Adour à Lescar, d'en étudier la structure, et de la dater en bénéficiant de la proximité d'un petit site repéré aussi d'avion, présumé gallo-romain d'après la cueillette au sol, et qu'il fallait également tenter de caractériser en chronologie et en fonction. L'intervention était urgente, en raison des labours répétés qui mettent à mal les vestiges sur ces landes récemment défrichées.

Après le repérage de la voie par creusement d'une mince tranchée, P. SILLIERES a mis au jour un empièchement de galets fort détérioré par les travaux agricoles, conservé en largeur sur 2,50 m seulement au lieu de 6 m. qui existaient probablement à l'origine, et dont la bordure orientale avait gardé son renforcement fait lui aussi de galets, accumulés sur plusieurs épaisseurs. La voie était faite uniquement de cet empièchement assez léger. La datation proposée (première moitié du I^{er} siècle après J.-C.) s'appuie sur un unique tesson de

céramique commune, semblable par sa facture au mobilier rencontré sur le site antique tout proche.

Le site antique a fait l'objet de plusieurs reconnaissances qui ont montré sa destruction quasi-complète par les labours. Un décapage par moyens mécaniques a néanmoins permis de mettre en évidence quelques vestiges en place : accumulation de galets, vestiges de pièce de bois, élément de fondation faite de quelques galets alignés, petites dépressions cendreuse ayant servi de foyers temporaires, le tout reposant sur le limon en place, et surmonté par des terres remuées par les engins.

Le mobilier recueilli sur cet interface est pauvre : un tesson de sigillée, de la Graufesenque, et des fragments de céramique commune dont la majorité se rattachent à la tradition protohistorique (urne peignée à col orné de dépressions).

Néanmoins, il est suffisant pour confirmer la datation gallo-romaine du site (probablement début ou milieu du I^{er} siècle ap. J.-C.), et la présence de cet établissement occupé peu de temps, est peut-être à relier avec la construction de la voie.

Commune : **LABRIT**
Lieux-dit : Château d'Albret
Type de gisement : Habitat dans la Grande Lande, à l'époque médiévale
Nature de l'intervention : Prospection
Responsable : Bernard MARQUETTE

Les missions de la campagne étaient d'achever la description des structures externes de la forteresse par un relevé topographique précis, de localiser et d'évaluer l'ampleur des vestiges pouvant subsister en sous-sol, dans la basse-cour, par une prospection électrique, de tester l'intérêt documentaire, au plan paléoenvironnemental, des formations hydromorphes contenues dans les fossés de l'enceinte. Tous les objectifs énumérés ci-dessus ont été atteints. Un relevé, planimétrique et altimétrique, associé à une carte de résistivité électrique du sous-sol, restitue un portrait relativement complet de la disposition générale de cette vaste fortification de terre, présentant un plan en demi-lune et une emprise totale de plus de 4,5 ha. Les

constructeurs de cette forteresse, élevée dans une région de très faible relief, au substrat marécageux et sableux, mirent à profit un isthme argileux localisé, légèrement bombé, qui permit l'aménagement des ouvrages défensifs, talutés et excavés. Originellement une enceinte successivement constituée, de l'extérieur vers l'intérieur de la place, d'un premier fossé de 3 à 4 m de largeur, suivi d'un puissant rempart de terre, précédant un nouveau grand fossé de 6 à 8 m de large, profond de 4 à 5 m., auquel succédait une nouvelle levée talutée, ceinturait probablement l'intégralité de la basse-cour centrale, dont la surface avoisine 1,5 ha. Côté sud, intégrée à cette enceinte de 800 m de développement, une forte motte tronconique de 40 m de

diamètre à sa base, haute de plus de 7 m, parachevait le dispositif de l'ensemble défensif.

Pour l'instant il est délicat de dire si ces structures correspondent vraiment à l'état primitif de la forteresse édifiée par la famille d'Albret, dans les décennies du XI^{ème} siècle, ou bien résultent d'évolutions successives entre le XI^{ème} et le XIII^{ème} siècles. Au-delà de cette époque, les données de l'histoire révèlent que des modifications furent apportées par la construction d'une nouvelle résidence seigneuriale en pierre (1310-1320) dans le secteur oriental de la basse-cour, contre le parapet intérieur de l'enceinte.

La prospection géophysique ferait apparaître les traces d'une occupation assez dense de l'espace de la cour centrale, par des constructions semble-t-il maçonnées. Là encore, en l'absence de sondages on ne peut juger si cette nappe de structures fossiles est composée d'éléments ayant ou non fonctionnés de manière contemporaine, ni à quelle période ils se rattachent entre le XI^{ème} siècle et le XVI-XVII^{ème} siècles. La logique voudrait, vu le cadre géographique local, qu'il s'agisse d'une strate tardive de l'occupation du site, peut-être des XIV^{ème} et XV^{ème} s., époques où les Albrets, devenus

puissants et riches, purent faire importer de la pierre jusqu'à Labrit. Antérieurement, le bois et la terre devaient dominer dans l'architecture militaire et domestique de la forteresse. La détection par la résistivité électrique des vestiges de ces premiers aménagements est peu envisageable, leur caractéristique physique étant trop proche de celle du sol naturel du site.

Enfin, les tests effectués sur les échantillons prélevés, à l'aide d'une sonde, dans les formations de remplissage des fossés de l'enceinte, attestent d'une grande richesse en matériel sporo-pollinique des dépôts d'une stratification non perturbée. La séquence conservée paraît de longue durée, permettant de dater, par le collectage d'artefacts, les différents niveaux du colmatage des fossés, rien ne peut être affirmée. On soulignera seulement, en l'état actuel des investigations, l'incontestable intérêt du gisement pour aborder l'histoire des évolutions du paysage et des relations entretenues entre l'homme et le milieu dans ce secteur de la Grande Lande, sur un laps de temps dont la durée reste à déterminer par une étude archéologique classique de la stratigraphie du comblement des fossés (Responsable de la fouille: Y. Laborie).

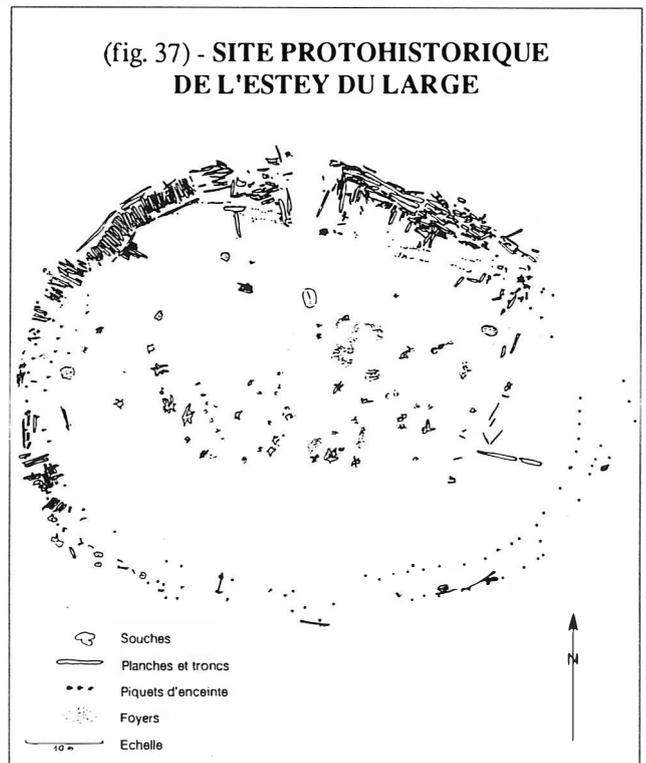
<i>Commune :</i>	SANGUINET
<i>Lieux-dit :</i>	Lac de Sanguinet
<i>Type de gisement :</i>	Habitat et voie antique
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sondage
<i>Responsable :</i>	Bernard MAURIN

Parmi les habitats protohistoriques répertoriés en Aquitaine ou sur le piémont pyrénéen, le site de l'Estey du large apporte des éléments véritablement nouveaux dans la connaissance de l'aménagement de ce type d'installation. Si l'on connaît des enceintes de dimensions proches, il s'agit toujours d'espaces limités par des terrassements plus ou moins importants. Les constructions de bois, si elles ont existé, ont bien évidemment disparu et tout au plus peut-on repérer des trous de poteaux. Le caractère lacustre du site donne l'avantage unique de pouvoir étudier des structures boisées encore en place. La grande homogénéité des vestiges est un élément également très important pour la connaissance du groupe humain qui occupait les bords de la Gourgue au cours des siècles qui précèdent immédiatement notre ère, organisation sociale vraisemblablement analogue le long des autres rivières côtières.

Nous avons au cours de cette campagne à terminer les travaux sur le site de l'Estey du large. Il nous a donc fallu privilégier les points essentiels qui s'inscrivaient dans notre problématique générale.

Il nous fallait en particulier apporter une réponse

(fig. 37) - SITE PROTOHISTORIQUE DE L'ESTEY DU LARGE



LANDES

quant au rôle des structures de bois qui abondent sur la périphérie du site ainsi que sur l'aménagement de l'enceinte. L'essentiel de nos travaux a donc porté sur l'étude des platelages et de l'enceinte dans la partie Sud du site.

Nous avons également tenu à élargir notre vision du site par une prospection en direction de la rivière au Nord et au Nord Ouest du site.

De nombreux carottages ont été effectués dans une double optique. Il s'agissait en premier lieu de déterminer une étude de synthèse sur la configuration du sol sur le site afin d'en comprendre l'évolution, mais aussi de fournir les échantillons nécessaires à une étude palynologique en cours.

Enfin, nous avons complété notre étude des piro-

gues du lac de Sanguinet en décrivant les deux pirogues découvertes l'an dernier sur le site de «la Forêt». Ce travail a permis le prélèvement d'échantillons pour des analyses de datation au C14 (pirogues et pieux).

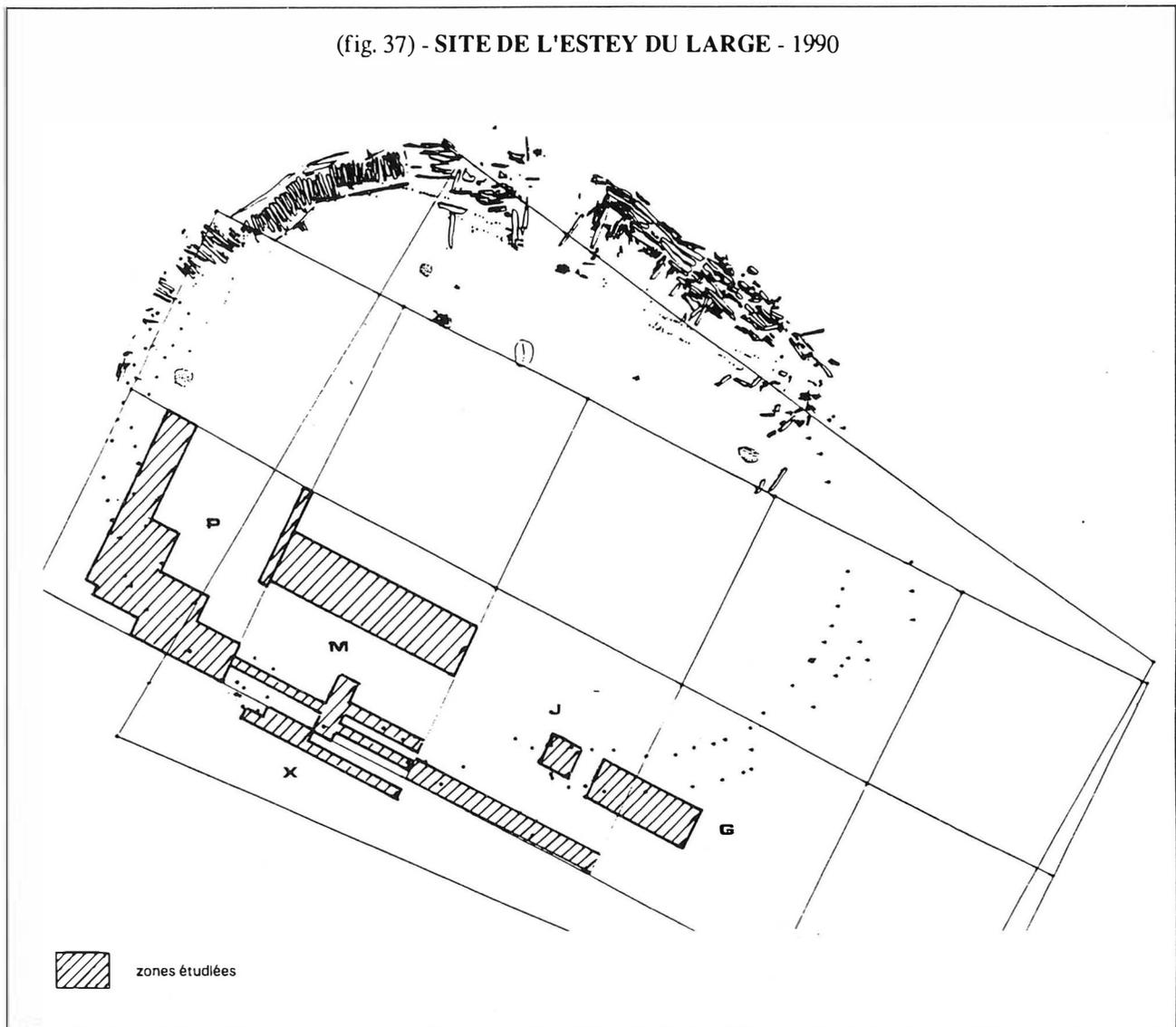
PROSPECTION DE SURFACE

Nous avons poursuivi la prospection de surface commencée lors des campagnes précédentes. Pour cela nous avons continué à utiliser le relevé par bandes.

La superficie prospectée est de 317 m²:

- Espace P : 116 m²
- Espace M : 130 m²
- Espace X : 31 m²
- Espace J : 40 m²

(fig. 37) - SITE DE L'ESTEY DU LARGE - 1990



ESPACE P

Zone a

Nous avons mis au jour 2 fragments de planches, en chêne de section 20 cm x 5 cm et de 18 cm x 5 cm dont l'une, de 80 cm de longueur, était accolée au pieu n°211.

Zone b

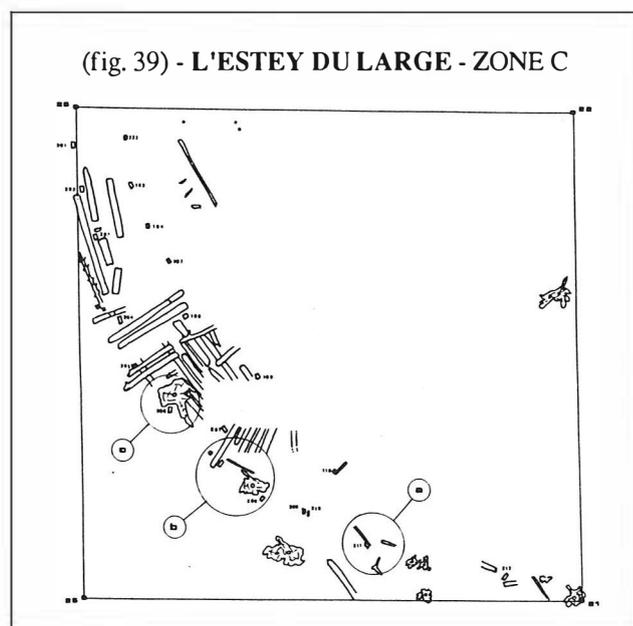
Nous avons dégagé 2 nouveaux pieux, l'un de forme triangulaire de 12 cm de côté, l'autre de grande section rectangulaire (30 cm x 12 cm) près duquel se trouvait un fragment de planche (18 cm x 4 cm). Il nous

faut aussi noter la présence d'une souche d'arbre de zone humide près du pieu n° 208.

Zone c

Nous remarquons dans cette zone la présence d'une très grosse souche provenant également d'un arbre de zone humide. Celle-ci entoure le pieu n° 206. (de forte section: 25 cm x 15 cm)

Les nombreuses souches d'arbres de zone humide que nous remarquons à proximité de l'enceinte extérieure attestent de la présence proche d'une zone marécageuse ou d'une étendue d'eau. Ces arbres s'étant développé au niveau des pieux pourraient avoir poussé après l'abandon du site. Une datation de ces souches permettrait de préciser une étape de la montée des eaux.



(fig. 39) - L'ESTEY DU LARGE - ZONE C

Répartition du mobilier archéologique

Sur les 317 m² prospectés, nous avons relevé 152 fragments de céramique (dont 10 tournés) pour un poids de 847 g. Nous remarquons sur cet espace la quasi disparition des tessons à l'approche de l'enceinte.

ESPACES M et X

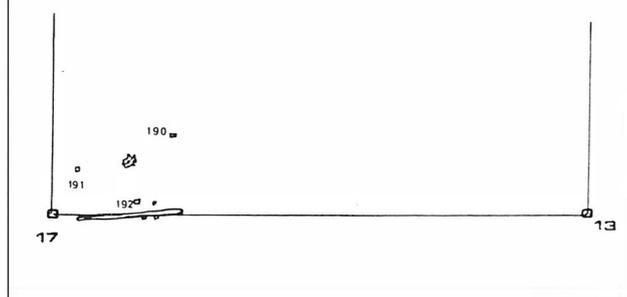
Nous voyons sur les bandes prospectées cette année, une nette diminution du nombre de fragments de céramique: 266 tessons (dont 5 tournés) pour un poids de 3254 g. Cela représente pour les 130 m² prospectés, une densité de 2,04 fragments/m².

Comme sur l'espace P, le nombre de fragments de céramique diminue quand on se rapproche de l'enceinte.

ESPACE J

Aucun fragment de céramique n'a été trouvé sur les deux bandes prospectées (40 m²). Par contre une planche de plus de 4 m de longueur a été relevée près du pieu n° 192.

(fig. 40) - L'ESTEY DU LARGE - ESPACE J

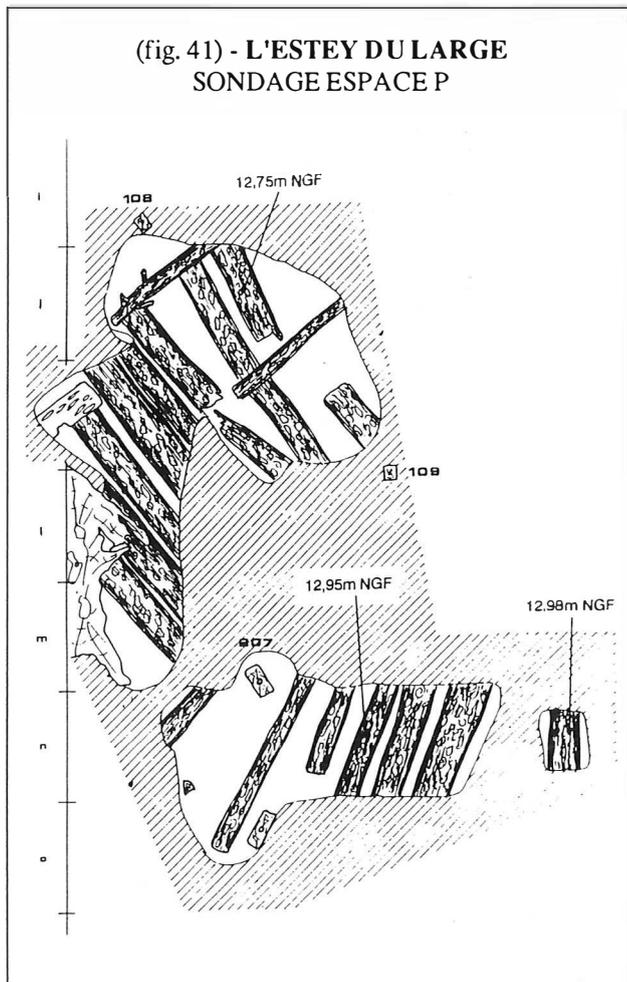


SONDAGES PROFONDS

En 1988, trois sondages profonds avaient permis de mettre au jour dans les espaces L, R et P, au nord et à l'ouest du site, des ensembles de troncs supportant les structures visibles en surface. C'est ainsi que nous avons pu formuler l'hypothèse d'un aménagement en terrasse, consolidé par des troncs superposés recouverts de débris végétaux et de sable.

La partie sud de l'enceinte ne comportant pas de platelages visibles, nous avons décidé de réaliser des sondages profonds sur les espaces P, M, J et G.

SONDAGE ESPACE P



(fig. 41) - L'ESTEY DU LARGE
SONDAGE ESPACE P

Comme dans le sondage réalisé en 1988, nous avons vu apparaître après dégagement d'une couche sablo-végétale assez compacte d'environ 30 cm d'épaisseur, un ensemble de troncs de pins ayant pour la plupart conservé leur écorce.

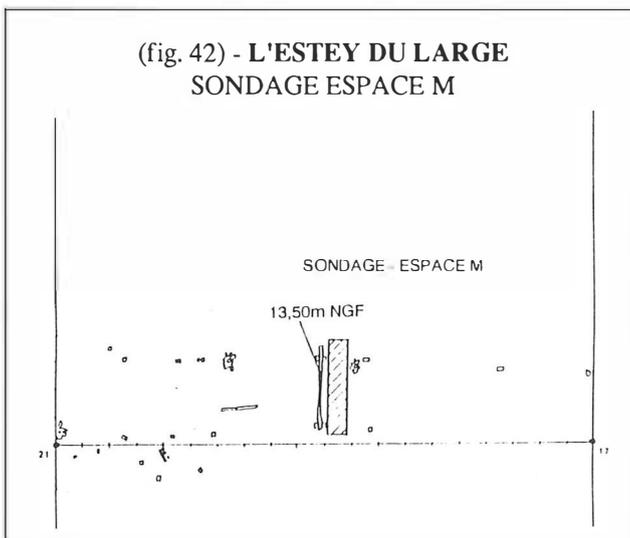
Au niveau des bandes 5, 6 et 7 (carrés j, k, l et m) nous avons mis au jour 8 troncs parallèles, disposés sensiblement dans le sens de l'enceinte, c'est-à-dire avec une orientation suivant les courbes de niveau. Cette série de troncs détermine un niveau horizontal. Au-dessus, trois troncs apparaissent, perpendiculaires à ceux qui les supportent.

Sur les bandes 6, 7 et 8, mais au niveau du carré n, le dégagement fait apparaître une série de six troncs également parallèles mais disposés perpendiculairement au sens des courbes de niveau. Le sondage sur le carré n de la bande 9 montre que cet alignement se continue sur la suite de l'enceinte.

SONDAGE ESPACE M

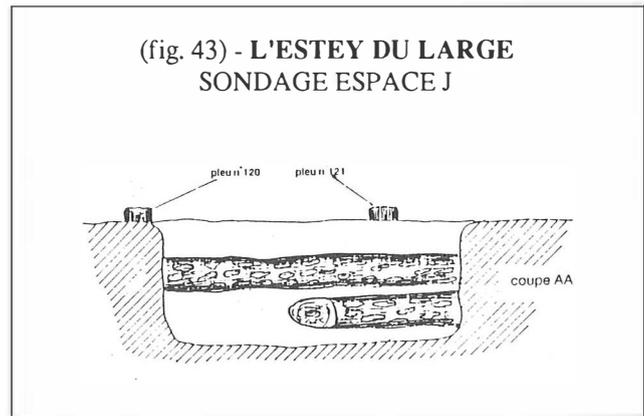
Le creusement d'une tranchée nous a amené à environ 60 cm de profondeur sans que nous rencontrions la moindre structure. Nous avons prolongé la prospection par un sondage plus profond, en enfonçant une tige métallique d'une quarantaine de centimètres sans rencontrer de matériaux durs. Nous pensons donc qu'à ce niveau, l'aménagement rencontré ailleurs s'est trouvé interrompu.

Peut-être faut-il formuler l'hypothèse d'une interruption de l'enceinte pour permettre un passage, auquel cas la planche citée plus haut appartiendrait à la structure de l'enceinte et dessinerait la partie latérale ouest d'une sortie aménagée.



SONDAGE ESPACE J

Nous avons dégagé deux troncs superposés. Le plus profond est orienté dans le sens de l'enceinte tandis que le tronc supérieur constitue une liaison entre les deux enceintes.

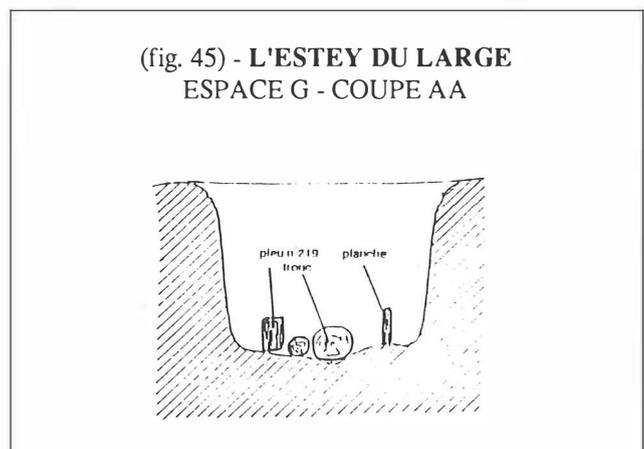
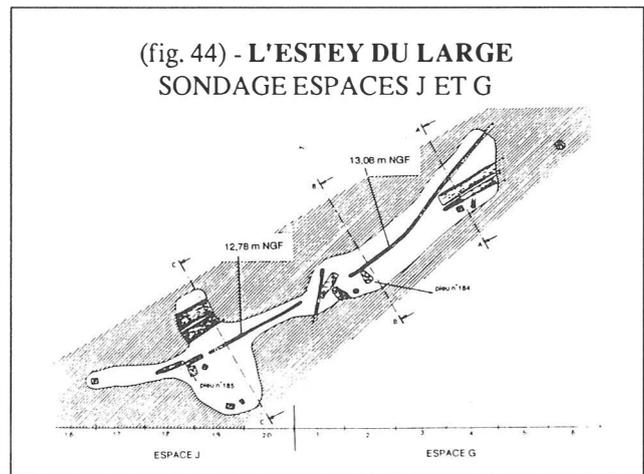


SONDAGE ESPACES J ET G

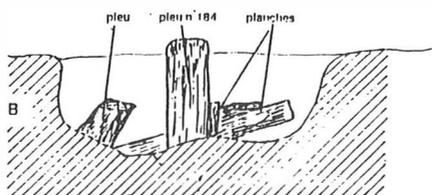
Dans cette tranchée de 11 mètres de longueur, nous avons mis au jour une continuité de planches reliant les pieux qui dessinent l'enceinte extérieure. Le dégagement a d'ailleurs montré que seuls émergeaient les pieux les plus importants, mais qu'à côté d'eux étaient fichés d'autres pieux constituant des ensembles sur lesquels s'appuyaient les extrémités des planches.

Certains de ces pieux sont inclinés à près de 45°, faisant penser à un étayage.

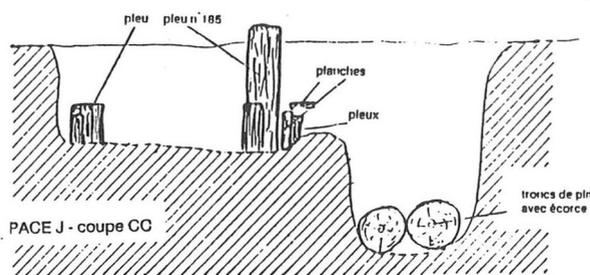
Au niveau des planches, ou plus profondément, nous avons repéré des troncs parallèles montrant très nettement que l'enceinte est aménagée sur cette structure qui apparaît en continuité tout autour du site.



(fig. 46) - L'ESTEY DU LARGE
ESPACE - COUPE BB



(fig. 47) - L'ESTEY DU LARGE
ESPACE J - COUPE CC

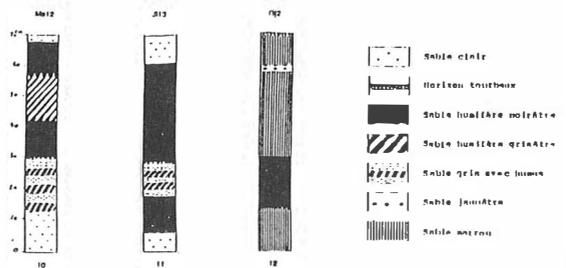


ETUDE DE LA STRUCTURE DU SOL

Douze carottages ont été effectués de 1984 à 1990, dont trois au fond des stratigraphies. Les neuf premiers se situent dans les espaces O, N, K et H. Les emplacements correspondent à des choix liés à la nature des découvertes archéologiques, à celles du terrain et à celle de la structure de l'enceinte.

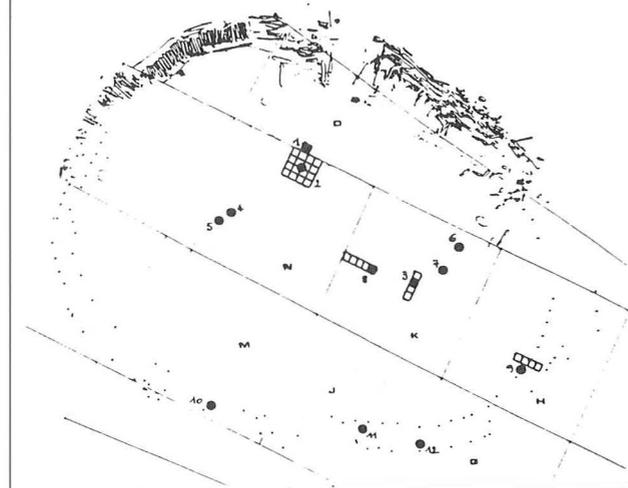
Les trois carottages de 1990 ont été effectués au sud du site, à l'intérieur de l'enceinte.

(fig. 48) - L'ESTEY DU LARGE
ETUDE DE LA STRUCTURE DU SOL



Il ressort de l'étude des prélèvements que, sous une épaisseur variable de sédiments de surface (dix à quinze centimètres de sable souvent clair, parfois à gros grains, parfois limoneux) se trouve la couche archéologique avec les traces de foyers (charbons, brindilles calcinées, fragments d'os...), les objets métalliques comme les fibules et une abondante cérami-

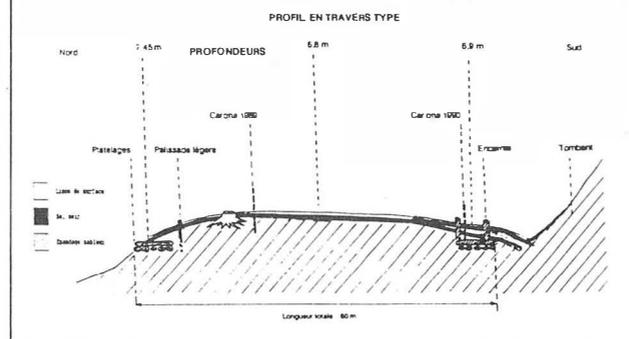
(fig. 49) - L'ESTEY DU LARGE
CARROTAGES



que; le tout reposant sur une couche humifère très foncée, d'aspect tourbeux, où les débris végétaux, les écorces de pin sont fréquents, véritable sol d'occupation atteignant vingt à trente centimètres d'épaisseur. Après quoi, lorsque l'on s'enfonce dans les sédiments, les vestiges de l'occupation humaine se font rares, voire disparaissent tandis que le sable s'éclaircit, même si quelques passages plus sombres rompent, de ci de là le schéma d'ensemble offert par les carottages.

Une première constatation s'impose, confirmée par la dendrochronologie, l'occupation du site de l'Estey a été courte (II^{ème} et I^{er} siècle avant JC) et fut le fait d'un groupe humain au faciès culturel homogène (deuxième âge du fer). Toutefois, les derniers sondages de 1990 effectués au sud du site, dans l'enceinte double (10, 11, 12) révèlent l'existence de deux sols superposés, de couleur noirâtre, séparés par des passes plus claires de sable gris.

(fig. 50) - L'ESTEY DU LARGE
INTERPRETATION DES STRUCTURES DEGAGEES



INTERPRETATION DES STRUCTURES DEGAGEES

La profondeur des dégagements montre que cette zone a connu une sédimentation très importante.

L'analyse des différents carottages associés aux sondages vient confirmer cela.

Quelles qu'en soient les raisons (intervention humaine ou sédimentation naturelle) la permanence de ces sédiments a maintenu en place la base des structures qui constituaient l'enceinte, de telle sorte que nous sommes maintenant en mesure d'expliquer comment elle était aménagée.

Il s'agit là d'une réponse fondamentale dans la compréhension de ce site.

Les pieux qui dessinent l'enceinte elliptique extérieure étaient les supports de palissades constituées de planches superposées. Il semble qu'il y avait un système d'étayage maintenant les pieux sur lesquels étaient fixées les planches.

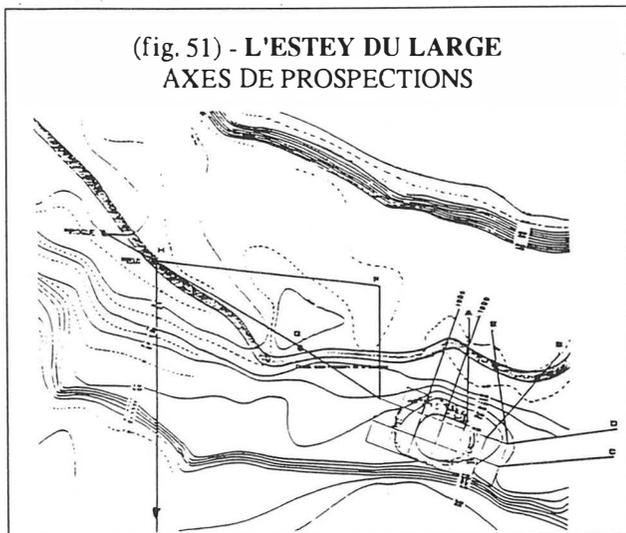
On peut supposer que cette palissade, dont évidemment il est impossible de déterminer la hauteur, était érigée sur la totalité du pourtour de l'enceinte. Nous trouvons sans doute ici l'explication de la mise en place de cette terrasse constituée de troncs superposés qui non seulement stabilisaient les limites de l'espace aménagé, mais en plus, assuraient une bonne stabilité à l'implantation de l'enceinte de planches.

On peut également penser que l'érosion a été beaucoup plus forte au Nord et à l'Ouest au contact direct de la montée des eaux. En effet, l'ensemble des troncs a été mis au jour, alors qu'au Sud ils sont restés dans leur position d'origine et sont encore recouverts par les sédiments. Les structures de l'enceinte ont donc totalement disparu au Nord et au Nord-Ouest, emportées par cette érosion.

En ce qui concerne l'enceinte intérieure, nous n'avons pas repéré de structures en place et nous ne pouvons que formuler l'hypothèse d'un aménagement analogue.

Il y avait vraisemblablement plusieurs sorties ; nous avons vu que le sondage de l'espace M pouvait en laisser supposer une.

PROSPECTIONS EXTERIEURES



L'Estey du large étant un site de bord de rivière, il nous fallait parachever l'étude de cet espace d'habitat par une connaissance plus précise de la zone au-delà de l'enceinte jusqu'à la rive droite de la rivière antique.

A partir des balises du site de l'Estey du large, nous avons prospecté une zone d'une centaine de mètres de large en direction du lit de la rivière dans le prolongement du carroyage général. Nous avons procédé à une reconnaissance de la nature et de la topographie du sol.

Les observations faites l'an dernier ont pu être confirmées. Partant du site à une profondeur moyenne d'environ 7 mètres (13 m NGF) on descend par une pente régulière vers des zones basses -11 mètres (10 m NGF) au nord du site. On peut observer sur cette pente quelques souches émergeant d'un sol assez dur recouvert de sédiments fluides dont l'épaisseur va croissant. A partir d'une trentaine de mètres, le sol devient totalement meuble. Cette zone large d'une trentaine de mètres devait être traversée par le lit de la rivière. Les courbes de niveau très espacées dans cette zone semblent plutôt dessiner le fond d'une étendue de caractère instable sur laquelle la rivière pouvait s'étaler ou se réduire au rythme des saisons. On peut aussi se trouver dans une zone de comblement. Au-delà, à une cinquantaine de mètres du site, le sol redevient plus ferme et les souches réapparaissent assez nombreuses. Nous sommes, semble-t-il sur la rive droite et nous avons affaire à une zone qui devait être boisée. Par endroit (axe B) des blocs d'alias émergent apportant la preuve d'une érosion ancienne et d'une assez faible sédimentation après la montée des eaux.

Indépendamment du site de «la Forêt» découvert au cours de la campagne précédente, l'exploration sur l'axe F au nord de la balise 31 nous a permis de découvrir sur la rive droite de la rivière un ensemble de pieux plantés dans le sol. Ces structures, de même que celles du site de «la Forêt» à une centaine de mètres plus à l'ouest, devront être étudiées avec beaucoup de soin.

Il est difficile pour l'instant de formuler des hypothèses. Il peut s'agir d'installations ayant précédé l'aménagement du site de «la Forêt» à mettre plutôt en liaison avec le site de Put blanc comme certaines céramiques décrites dans le rapport 1989 pourraient le laisser supposer. Mais nous pouvons aussi avoir affaire à un prolongement contemporain au bord de la rivière du site de l'Estey du large comme certains indices relevés cette année semblent aussi le montrer.

CONCLUSION

Le travail considérable qu'a nécessité la réalisation des structures de bois et de l'enceinte témoignent d'une organisation sociale élaborée d'un peuple pourtant à l'écart des grands courants qui traversent la Gaule du Ier siècle avant notre ère... Les habitants de l'Estey du large vivent surtout en autarcie comme en témoigne la

relative rareté des objets d'importation comme les amphores, la céramique tournée, les objets métalliques ou les monnaies. Les échanges économiques sont donc très réduits et peut être exporte-t-on seulement le fer (minerai ou métal plus élaboré ?)

Ce relatif isolement se traduit également par la production d'une céramique originale dont la diffusion ne se fait que dans un secteur géographique très réduit (jattes à anses internes, vases à lèvres incisées).

Nous pouvons donc peut-être parler d'une civilisation spécifique à la zone littorale atlantique dans la période préromaine. C'est ce peuple de l'Estey du large qui, à la fin du Ier siècle avant notre ère, doit abandonner son territoire atteint par la montée des eaux pour s'installer en amont en particulier sur un site que les romains vont appeler Losa. L'adaptation à l'influence romaine va être très rapide. Seul est conservé le modèle des jattes à anses internes et le site de Losa grâce à la

voie romaine découvrira dès le début du Ier siècle de notre ère tous ces objets utilitaires qui inondent la Gaule.

BIBLIOGRAPHIE

- B. MAURIN - B. DUBOS - R. LALANNE, «Le site protohistorique de l'Estey du large» - Bulletin de la Société de Borda (1988 - 2^{ème} tr. p. 57-72)
 B. MAURIN, «Un village de l'âge du fer sous le lac» - Archéologia, (septembre 1984 n° 194 p. 38 à 41)
 B. MAURIN, «Les fouilles du lac de Sanguinet» - Archéologia, (septembre 1986 n° 216 p. 39 à 41)
 B. MAURIN, «Découverte d'une monnaie tarusate dans le lac de Sanguinet - Bulletin de la Société française de numismatique, (janvier 1989 n° 1)
 B. MAURIN - B. DUBOS «Le site protohistorique sublacustre de l'Estey du large à Sanguinet (Landes) - Journées de Chancelade, Bulletin de l'Association des Archéologues d'Aquitaine, (1986 n° 6 p. 156 à 162)

<i>Commune :</i>	BISCAROSSE
<i>Lieux-dit :</i>	Le Lac, La Pendelle
<i>Type de gisement :</i>	Habitat protohistorique
<i>Nature de l'intervention :</i>	Prospection subaquatique
<i>Responsable :</i>	Claude ROUX

Les travaux de prospection entrepris en 1988 et 1989 par le Club de plongée du Centre d'Essais des Landes ont consistés en un relevé bathymétrique et topométrique des remparts et de leur environnement immédiat (schéma n° 52)

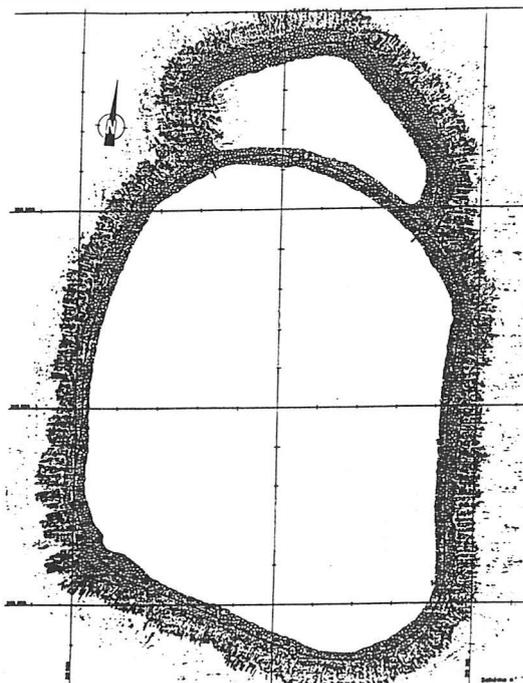
La butte découverte en 1986 par Jean-Bernard NAVARRO forme un plateau de plus d'un hectare dont le sommet se trouve à une profondeur de 14 mètres (6 m N.G.F.)

Il est couronné par une enceinte constituée d'un éboulis de blocs de garluche (pierre des landes) de 50 à 60 cm de hauteur sur une largeur moyenne de 4 mètres.

Un second mur, en forme de corne refermée et laissant une ouverture d'une quinzaine de mètres vers l'Ouest prend appui sur la partie nord de l'enceinte principale. Légèrement plus bas, il a une hauteur maximum de 30 cm mais est beaucoup plus large (6 mètres en moyenne). L'absence presque totale de grosses pierres pose un problème ; on peut supposer que celles-ci ont été récupérées.

Les travaux de mise en place d'un «BUS» (câble repéré tous les 5 mètres par des plaquettes numérotées, permettant aux plongeurs de se déplacer en sachant à

(fig. 52) - SITE DE LA PENDELLE
 LAC DE BISCAROSSE
 FORTIFICATIONS DU 2^{ème} AGE DU FER



tout moment où ils se trouvent et dans quelle direction ils vont (visibilité oblige) ont permis la découverte de poutrages internes au niveau de la plaquette 47 entre les bouées 14 et 15. Horizontaux et perpendiculaires au mur ils correspondent bien à l'architecture des remparts protohistoriques connus dans tout l'Ouest de l'Europe à l'âge du fer. A la même hauteur et parallèlement au mur, côté intérieur apparaît un longeron de 7 cm de côté (voir schéma n° 3).

La mesure tout le long de l'enceinte principale, de la largeur de l'éboulis fait apparaître au sud-ouest au niveau de la bouée 19, une surépaisseur allant jusqu'à 7 mètres sur une trentaine de mètres (schéma n° 3).

L'étude du mobilier effectuée par comparaison avec la céramique girondine (1) ainsi que l'expertise effectuée par A. DAUTANT du Laboratoire de Cristallographie de Bordeaux I confirment l'existence d'un habitat et apportent un indice chronologique.

La céramique est caractéristique du 2^{ème} âge du fer: l'absence d'amphore et de toute céramique d'importation incite à proposer une datation assez haute.

Sur la soixantaine de tessons trouvés, 9% sont tournés 11 ont reçus un lissage de surface et 7 sont peignés, dont 1 extérieurement.

Les travaux à faire en 1990 pourraient porter sur l'intérieur du site où, malgré la vase, des structures de bois ont été repérées mais non relevées.

Une recherche pourrait aussi se faire sur l'enceinte principale afin de retrouver l'emplacement de la porte. Deux possibilités semblent s'offrir

- de part sa forme, et par analogie avec d'autres enceintes (2) au niveau de la bouée (8)
- de part sa position, et dans l'hypothèse d'un éperon barré en bordure de l'ancien lit de la rivière venant de Parentis...
- soit au niveau de la bouée 14
- soit au niveau de la bouée 19 ce qui expliquerait cette largeur anormale du mur.

(1) Richard BOUDET : l'âge du fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire de la Gironde.

(2) Olivier BUSHSENSCHUTZ : structures d'habitats et fortifications de l'âge du fer en France septentrionale p. 223.

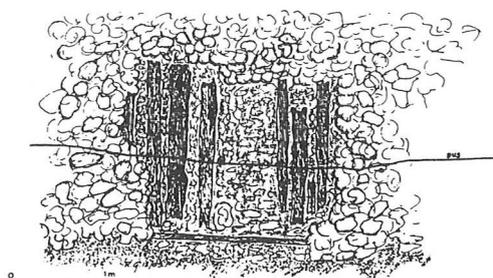
BIBLIOGRAPHIE

A. LESCA-SEIGNE «Le littoral gascon dans l'Antiquité», in revue de la Société Archéologique de Bordeaux tLXXVI page 9-28 (1985)

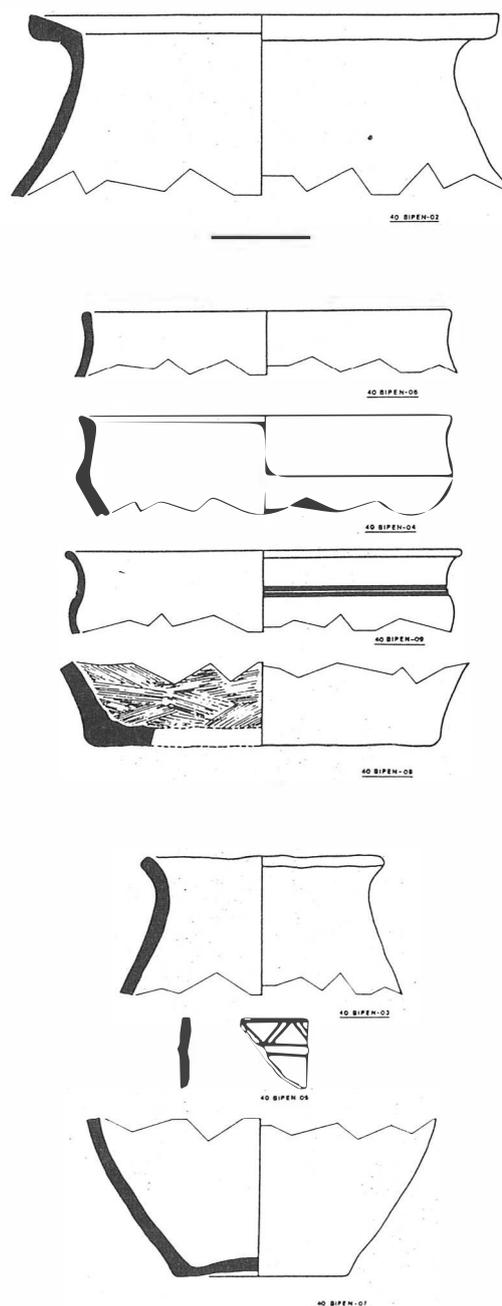
A. LESCA-SEIGNE, J.B. NAVARRO, G. ROBIN «Une enceinte du 2^{ème} âge du fer dans le lac de Biscarrosse, bulletin de l'AFEAF 1988.

A. LESCA-SEIGNE, G. ROBIN «site protohistorique de la Pendelle» bulletin de liaison et d'information n°6 (1987)

(fig. 53) - SITE DE LA PENDELLE
POUTRAGES INTERNES



(fig. 54) - SITE DE LA PENDELLE
CERAMIQUES



Commune : **PARLEBOSCQ**
 Type de gisement : De l'Antiquité à l'époque moderne
 Nature de l'intervention : Prospection-inventaire
 Responsable : Pierre SILLIERES

METHODOLOGIE

L'espace de la recherche: la commune de Parleboscq

- superficie: 4 000 ha.
- situation: Gascogne occidentale (à la limite des départements du Gers et des Landes).
- topographie: plateaux coupés de vallons. Une rivière, la Gélise, limite la commune à l'est et ses affluents de rive gauche drainent une série de vallons de direction ouest-est.
- sol: sols acides, argilo-sableux, lessivés et hydromorphes.
- substrat géologique: «sables fauves du Bas-Armagnac».
- mise en valeur actuelle: surtout culture de maïs avec, sur de plus faibles étendues, des vignes. Surfaces boisées importantes sur les pentes et prairies dans la vallée de la Gélise.
- géographie historique: territoire du peuple aquitain des Elusates; cité gallo-romaine d'Elusa dont le chef-lieu se trouve à peine à 10 km; diocèse d'Eauze, d'Aire, puis d'Auch. Zone de confins qui appartient durant le Moyen Age et l'Epoque moderne à des circonscriptions civiles et religieuses soit d'Aquitaine, soit de Gascogne.

L'état des connaissances avant prospection.

Aucun site connu.

Toutefois un chapiteau médiéval, découvert dans la démolition de l'autel de l'église du Mura et aujourd'hui conservé à l'église de Saint Cricq, a été publié par J. CABANOT, Chapiteaux antérieurs à l'époque romane dans le département des Landes, dans *Cahiers Archéologiques*, XXII, 1972, p. 5 et 12-14, qui le date du Haut Moyen Age.

Les méthodes de recherche.

a - La prospection systématique au sol.

Au total 1400 ha ont été parcourus: prospection par équipes de trois personnes examinant toutes les parcelles par passages parallèles écartés d'une dizaine de mètres au maximum. En priorité, le travail a été effectué sur des champs dépourvus de végétation. La profondeur des labours pratiqués pour la culture du maïs paraît suffisante pour que des éléments de constructions ou autres vestiges enfouis dans le sol soient remontés à la superficie; d'autre part, le relief

étant assez peu disséqué et les plateaux occupant la plus grande partie de la commune, un enfouissement de vestiges sous d'épais dépôts par solifluxion est peu probable.

Cette prospection nous paraît donc fournir un échantillon valable à la fois par l'extension de l'espace prospecté que par la méthode employée.

Tous les champs parcourus ont été reportés sur un agrandissement au 5000^{ème} de la photographie aérienne (mission la plus récente) ainsi que tous les vestiges découverts, quelle que soit leur ancienneté.
b - La photographie aérienne.

Deux vols ont été effectués par F. Didierjean, l'un pendant la croissance du maïs en juin, l'autre au moment de sa maturation en septembre.

c - L'enquête toponymique.

Réalisée par B. Boyrie-Fénié, elle a été fondée sur l'étude des noms de lieux portés sur la carte de Belleyme, sur le cadastre napoléonien réalisé précocement pour cette commune, dès 1813, et sur les cartes topographiques récentes au 50000^{ème} et au 25000^{ème}.

LES RESULTATS.

Prospection aérienne (F. Didierjean).

Aucun site n'a été repéré.

L'enquête toponymique (B. Boyrie-Fénié).

La toponymie de Parleboscq est conforme à celle de la zone armagnacaise qui appartient à l'ensemble linguistique gascon. Sur les 146 noms recensés, dont l'étymologie a pu être établie de façon satisfaisante, deux seulement appartiennent à une strate antérieure au V^{ème} siècle, Sabazan et Ponçon (de Sapius et Pontius, noms d'hommes). Cette très grande rareté est évidemment à souligner. Tous les autres toponymes sont postérieurs et les plus nombreux, 70 sur 146, soit près de la moitié, correspondent à la formation dite dialectale, c'est-à-dire issue du gascon et datée entre le X^{ème} et le XVI^{ème} siècle. Ensuite 48 toponymes, soit exactement un tiers, paraissent romans et sont donc probablement apparus entre le V^{ème} et le X^{ème} siècle. Mais, à propos de cet ensemble très largement majoritaire puisqu'il représente 80 % du total, il convient de rappeler combien il est difficile de faire la part des noms romans et des noms gascons en raison de

l'homogénéité de la langue, de ses origines à la fin du Moyen Age. Aussi n'est-il pas impossible que les toponymes gascons, ceux de la troisième période, soient encore plus nombreux. Le nom même de la commune appartient à cette strate.

La prospection systématique au sol (P. Sillières)

a- Epoque préromaine

- un grattoir: au lieu-dit Ricavet, coord. Lambert 415,3/186,9. Grattoir unguiforme épipaléolithique, de type azilien.
- un éclat de taille: au lieu-dit Taste, coord. Lambert: 416/186.

b- Epoque romaine.

Trois sites de faible superficie ont été découverts.

AUGE

- Lieu-dit: Augé; coord. Lambert : 417, 5/181, 5; altitude: 132 m.
 - . Vestiges.
 - . Superficie: 400 m environ.
 - . Eléments de construction : tegulae et moellons mal équarris en grès calcaireux.
 - . Mobilier céramique : 1 peson et quelques tessons de céramique commune.
- Chronologie: époque romaine.
- Type de gisement: petit établissement agricole.

LE MOULIN DE LABALLE

- Lieu-dit: le moulin de Laballe, coord. Lambert 413, 7/182, 35; altitude: 163 m.
- Vestiges
 - . Superficie: 50 m².
 - . Elements de constructions: tegulae et tuiles de type canal, modernes probablement.
 - . Mobilier céramique: céramique vernissée d'époque moderne.
- Chronologie: soit époque antique et moderne, sites superposés dans ce cas, soit peut-être plus vraisemblablement époque moderne et emploi de matériaux antiques.
- Type de gisement: ?

LE POUY

- Lieu-dit: La chapelle du Pouy; coord. Lambert : 417,4/187,6; altitude 93 m.
- Vestiges
 - . Superficie: 600 m environ.
 - . Eléments de construction: tegulae, briques, moellons mal équarris en grès grossier appelé « pierre de sable ».
 - . Mobilier céramique: céramique commune.
 - . Ossements: quelques petits fragments de boîtes craniennes.
- Chronologie: époque romaine

- Type de gisement: petit établissement réutilisé comme cimetièrè ?

c - Epoque médiévale.

- Les églises
 - Les six églises (Espérous, Saint-Cricq, Bouau, Mura, Sarran, Mauras), qui paraissent par leur architecture dater du 14-15^{ème} siècle environ, n'ont pas créé de village. Autour de chacune il n'y a que le cimetièrè et très peu de traces d'autres constructions.
- La butte et les fossés du Haget.
- Lieu-dit: Haget; coordonnées Lambert: 416,05/187,2; altitude: 130 m.
- Vestiges: néant.
- Topographie: deux fossés fermant l'accès à un replat occupant une superficie de 500 m environ.
- Chronologie: Moyen Age ?
- Type de gisement: fortification ?

MISE EN VALEUR DE CETTE CONTREE DU BAS-ARMAGNAC: INTERPRETATION DES DONNEES ARCHEOLOGIOUES ET TOPONYMIOUES

La toponymie comme la prospection systématique au sol paraissent indiquer une mise en valeur assez tardive de cette région. En fait, c'est la comparaison avec des zones voisines qui permet de proposer une interprétation: sur le territoire de la commune toute proche de Montréaldu-Gera, qui se trouve exactement à la même distance d'Elusa, sont connus une douzaine d'établissements gallo-romains parmi lesquels plus de la moitié sont des villas importantes. Les cartes géologiques et pédologiques de l'Armagnac fournissent probablement l'explication: à Parleboscq, les boubènes lessivées et hydromorphes occupent presque toute l'étendue de la commune, tandis qu'à Montréal dominant les terreforts argilo-limoneux. Les premières sont lourdes, froides, acides et, par conséquent, impropres à la culture des céréales panifiables; les seconds, au contraire, plus riches et plus faciles à travailler, leur conviennent tout à fait.

Aussi paraît-il fort probable que le territoire de Parleboscq resta dans l'Antiquité presque entièrement boisé. Sans doute n'était-il pas désert puisque, dès le mésolithique au moins, des hommes y ont laissé des objets. Mais ces traces sont furtives, encore à l'époque romaine puisque quelques tout petits habitats y ont seulement été édifiés. La transformation du paysage rural après la conquête romaine par l'implantation de la villa paraît avoir laissé cette région à l'écart.

Commune : SAINT-PAUL-EN-BORN
 Lieux-dit : Le Tuc de l'église
 Type de gisement : Site gallo-romain
 Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
 Responsable : François THIERRY

En 1978, S. BARRAU, responsable du Musée de Mimizan, a, par une série de sondages, prouvé l'existence du site gallo-romain de Saint-Paul-en-Born, au lieu-dit «Le Tuc de l'Eglise». En 1981, B. Wattier avait entrepris une fouille systématique (parcelle 544 a) au cours de laquelle elle avait découvert un ensemble de substructions rectangulaires, révélant la présence d'un habitat.

Les travaux sylvicoles entrepris en 1988 sur la même parcelle ont provoqué notre intervention en août 1989.

Les engins de chantier, en creusant un fossé d'assainissement dans la forêt ont mis au jour les fondations de deux murs en garluche, avec, épars sur le terrain, de nombreux tessons d'époque romaine et médiévale. Ces différents indices délimitaient une surface archéologique d'environ 20 m de long sur 8 m de large, cette dernière distance correspondant à la largeur du parefeu où avait été creusé le fossé.

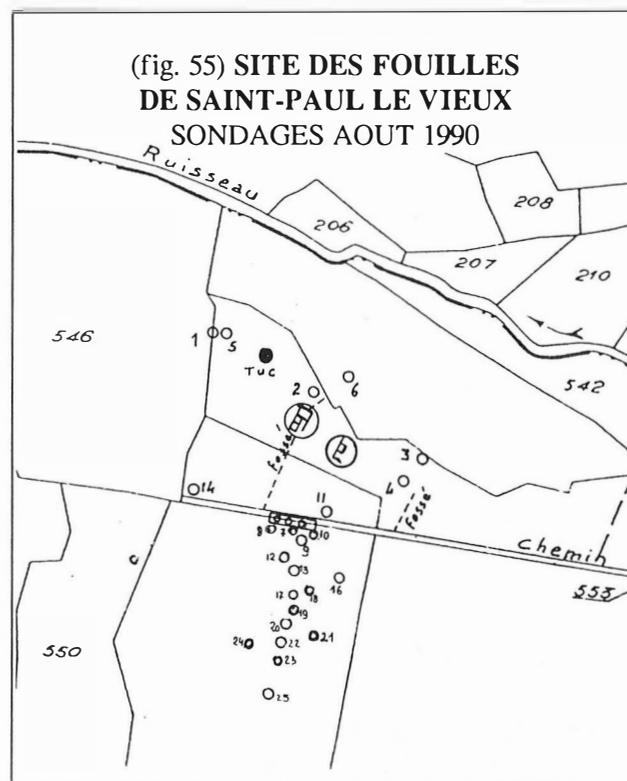
A partir des fondations de mur vues en coupe sur les flancs de la craste, un ensemble bâti fut dégagé sur 128 m², mettant en évidence deux bâtiments: le plus grand s'inscrit dans toute la surface fouillée et mesure 8 m de large d'est en ouest. Nous ne connaissons pas tout à fait sa longueur qui se poursuit vers le nord, au-delà du champ de fouille, que nous n'avons pu explorer faute de temps. Un deuxième bâtiment de 6,50 m sur 4 m fut mis en lumière, superposé au premier sur ses côtés sud et ouest.

Un troisième édifice est implanté au même niveau que le premier sur la moitié sud-ouest de la fouille, à quelques centimètres du mur sud du grand bâtiment. A l'intérieur de ce dernier, on a dégagé un puits sans margelle de 0,67 m de diamètre, profond de 2 m environ dont les parois internes sont encore tapissées de planches de 0,55 m de hauteur. Ce sont vraisemblablement des douelles de barrique. La céramique trouvée au fond date sa construction du milieu du XIX^{ème} siècle.

Il est à noter que les fondations du mur sud du grand bâtiment sont renforcées sur leur flanc nord d'un bourrage de terre sableuse mêlée à de la brique pilée.

La stratigraphie générale a donné treize unités stratigraphiques réparties sur trois horizons sous la terre arable:

- le premier contient un matériel médiéval et moderne,
- le second constitue le niveau antique le plus récent (II^{ème} - III^{ème} siècles)
- le troisième, où sont implantées les fondations des



murs du grand bâtiment a fourni un matériel datant au plus tôt de l'époque flavienne.

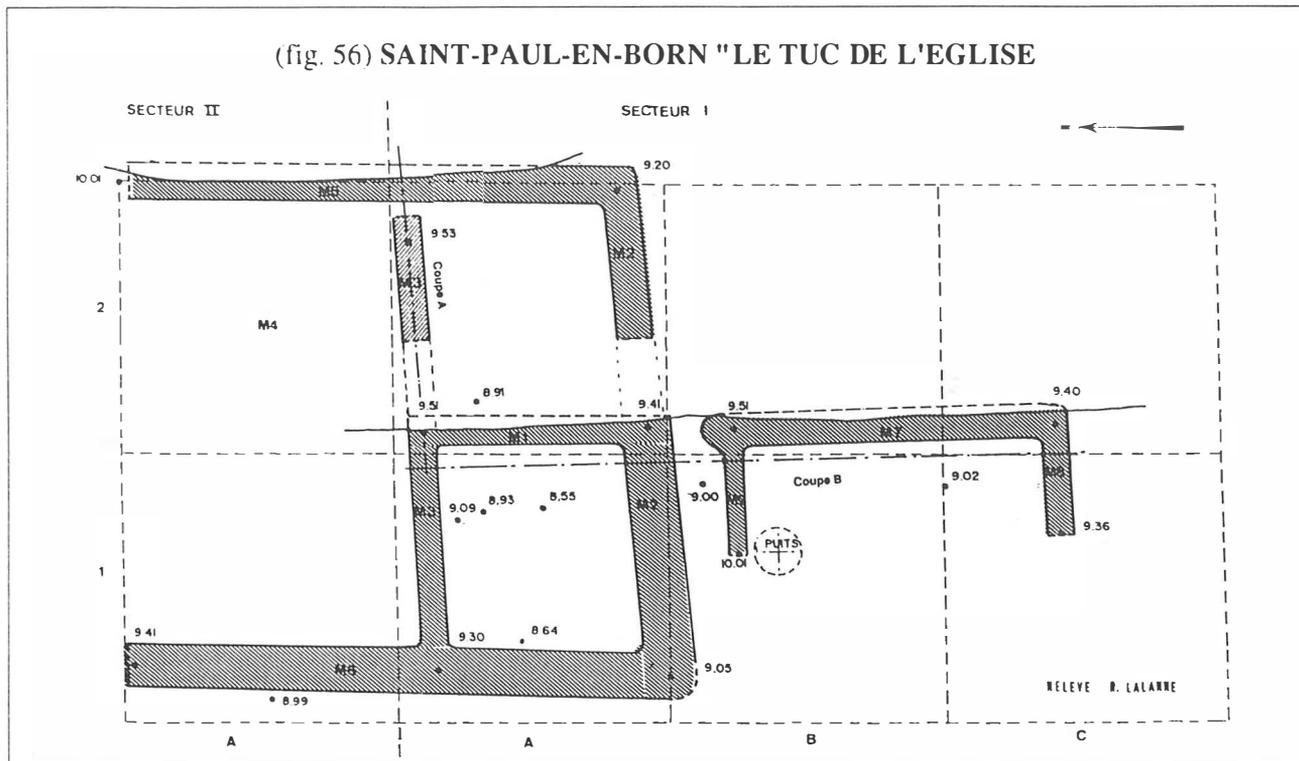
LE MOBILIER: La céramique constitue la quasi totalité des trouvailles. La poterie commune est assez abondante (plus de 2000 tessons recensés actuellement) et semble faite de vaisselle servant à la cuisson ou à la conservation des aliments, plutôt que de services, si l'on excepte les cruches et les gobelets, anormalement nombreux sur une si petite surface, ce qui pourrait être un indice de plus dans l'hypothèse d'un établissement public (halte routière).

La céramique sigillée est moins nombreuse et souvent mal conservée: l'engobe n'existe plus pour une bonne part, et les décors sont la plupart du temps assez effacés. D'ailleurs la vaisselle lisse domine quantitativement.

Quant au mobilier métallique, il est plutôt succinct et sans grand intérêt: seulement quelques clous et pas une seule monnaie. L'unique trouvaille monétaire (un grand bronze du Haut-Empire) fut malheureusement recueillie hors stratigraphie.

Enfin deux éléments en terre cuite sont à retenir: un fragment de grande jarre comme on en découvre actuel-

(fig. 56) SAINT-PAUL-EN-BORN "LE TUC DE L'EGLISE"



lement sur toutes les zones littorales de la forêt landaise et un quart de «camembert» fragment de colonnette dont la présence révèle peut-être des éléments architecturaux d'un autre type que ceux que l'on a rencontrés jusqu'ici. La datation de l'ensemble oscille pour l'instant entre le I^{er} et le III^{ème} siècle ap. J.C.

Le site gallo-romain de Saint-Paul-en-Born, s'est donc enrichi d'une parcelle supplémentaire, modeste certes par ses dimensions, mais d'un grand intérêt pour une région qui ne regorge pas de vestiges antiques. Il faut surtout le relier à la grande voie côtière Bordeaux-Dax. Nous espérons qu'il sera possible un jour de démontrer qu'on est bien là dans l'antique station de Segosa de l'Itinéraire d'Antonin.

La campagne de sondages a revêtu en 1990 un caractère un peu exceptionnel: en effet, la municipalité de Saint-Paul-en-Born nous a demandé, à la suite des fouilles de l'an dernier, d'essayer de retrouver les limites géographiques du site. Mission presque impossible sur un terrain à végétation dense, mais très heureusement aidée par des travaux sylvicoles entrepris dans le secteur par la Compagnie des Landes de Gascogne.

Vingt-cinq sondages ont pu ainsi être effectués autour des ruines que les fouilles précédentes avaient exhumées. Les abords du monticule du Tuc de l'Église ont été également sondés. Nous avons aussi bénéficié d'une sécheresse inhabituelle, qui a permis d'explorer la zone marécageuse située au nord du site.

Les premières constatations montrent que, pour le moment, la zone d'occupation est peu étendue au nord des bâtiments découverts les années précédentes, mais les vestiges céramiques trouvés dans le sondage 6 prouvent que le terrain n'était pas impraticable comme

il l'est aujourd'hui.

Par contre le site s'étend - on peut même dire s'étire vers le sud d'une façon beaucoup plus significative dans un périmètre de 135 m x 75 m, orienté nord-sud dans sa plus grande longueur. Très peu de structures en dur ont été découvertes dans cette zone, si ce n'est une sorte de socle de garluche de 0,20 à 0,30 m d'épaisseur, couvrant une surface d'environ un mètre carré (sondage 17), et quelques chicots de la même pierre posés à faible profondeur dans le fossé sud du chemin d'accès 553. L'interprétation de ces vestiges reste encore très mystérieuse étant donné la vision fragmentaire que nous laisse obligatoirement une fouille par sondages. Un décapage total s'imposera dans le futur.

L'ensemble fouillé dans ce secteur a fourni une stratigraphie assez homogène, composée de deux horizons stratigraphiques, sous la terre végétale, et renfermant principalement du mobilier céramique: poterie commune du I^{er} au III^{ème} siècle, identique à celle découverte dans les bâtiments, fragments d'amphore et de tuiles et quelques tessons de céramique médiévale.

Ce qui frappe lorsqu'on reporte sur le plan cette bande de terrain, c'est son orientation, de direction nord-est/sud-ouest qui correspond à celle de la voie dans sa partie sud. On a l'impression que cette voie débouche sur l'orée du village antique, ce qui pourrait apporter un élément supplémentaire à l'hypothèse faisant du site de Saint-Paul-le-Vieux une station routière. Le problème se pose par contre pour l'arrivée nord de la voie qui, par extrapolation, passerait à plusieurs centaines de mètres à l'ouest. Il y a encore un sérieux travail d'exploration et de prospection à accomplir qui sera l'objet essentiel des années futures.

LOT-ET-GARONNE

OPERATIONS ARCHEOLOGIQUES EN 1989-1990



- 1 - AGEN ▲ △ ■ □
- 2 - BOE ■
- 3 - LAPLUME △
- 4 - SOS ■
- 5 - SAINT-PIERRE-DE-BUZET ▲
- 6 - AIGUILLON ■
- 7 - LAGARRIGUE ■

- 8 - PORT-SAINT-MARIE △
- 9 - PRAYSSAS ■
- 10 - LAUGNAC △
- 11 - TEMPLE-SUR-LOT △
- 12 - SAINTE-LIVRADE-SUR-LOT ■
- 13 - VILLENEUVE-SUR-LOT ■
- 14 - PENNE-D'AGENAIS △

- 15 - SAINT-VITE ▲ □
- 16 - MONTAYRAL △ □
- 17 - DURAS □
- 18 - SAINTE-BAZEILLE ■
- 19 - LABASTIDE-CASTEL-AMOUROUX △

	FOUILLE PROGRAMMEE	SAUVETAGE	SONDAGE PROSPECTION
AGE DU FER GALLO-ROMAIN HAUT-MOYEN-AGE	●	▲	■
MOYEN-AGE MODERNE	○	△	□

Commune : **SAINTE-BAZEILLE**
Lieux-dit: **Maison Roigt, rue des Liqueurs**
Type de gisement: **Pavement du Bas-Empire**
Nature de l'intervention: **Sondage**
Responsable : **Bernard ABAZ**

La bibliographie sur l'antiquité de la ville de Sainte-Bazeille, située sur la rive droite de la Garonne, est rare. Seul l'ouvrage de l'Abbé ALIS, écrit en 1892, "*Histoire de la ville et de la Baronnie de Sainte Bazeille*", mentionne l'existence de pavements antiques sis place de la Halle, place de l'Eglise et place du Château. C'est sur cette dernière que nous avons procédé, en 1988, (autorisation n° 88/27), au sauvetage d'une portion de salle mosaïquée (Bulletin de l'AAA n° 7, p. 98 à 101).

Le sondage que nous vous présentons aujourd'hui, a été effectué au rez-de-chaussée d'un bâtiment XII^{ème}-XIII^{ème} siècle, inhabité depuis longtemps, rue des Liqueurs.

LE SILO MEDIEVAL

La fouille couvrait l'intégralité d'une fosse ovoïde profonde de 1,60 m dont le creusement a été, en partie, effectué sur un mur antique orienté ouest-est.

Le matériel recueilli est attribuable au XII^{ème}-XIII^{ème} siècle. Il est constitué de fragments de vases ovoïdes,

de vases tronconiques et de vases type pégau. Seuls trois couvercles (deux couvercles de pégau et un de vase ovoïde) et une fusaiïole sont pratiquement intacts.

Le seul vestige de matériel métallique contenu dans cette fosse est l'extrémité d'une faucille en fer.

LA MOSAÏQUE POLYCHROME:

Puisque le silo médiéval que nous venons d'évoquer était creusé, en partie, dans un mur antique, nous avons, naturellement, poussé nos investigations côté nord de cette structure et ainsi dégagé une portion de la partie sud d'une salle mosaïquée, rencontrée à - 70 cm du niveau rez-de-chaussée du bâtiment médiéval, soit - 2,40 m du niveau du sol actuel.

Composé de tesselles de 12 mm de côté en moyenne (densité de 55 à 66 au dm²), ce tapis de sol offre des couleurs variées: noir, blanc, rouge, jaune, gris clair, gris foncé, bleu clair (marbre de la région de Saint-Béat). Support: mortier rose pâle.

Afin de pouvoir reconnaître la trame de ce pavement,



(fig. 57) - MOSAÏQUE POLYCHROME
SAINTE-BAZEILLE - MAISON ROIGT - RUE DES LIQUEURS

nous avons été amenés à agrandir la fouille au-delà de la limite du sondage, tout en restant dans une surface restreinte d'environ 6 m².

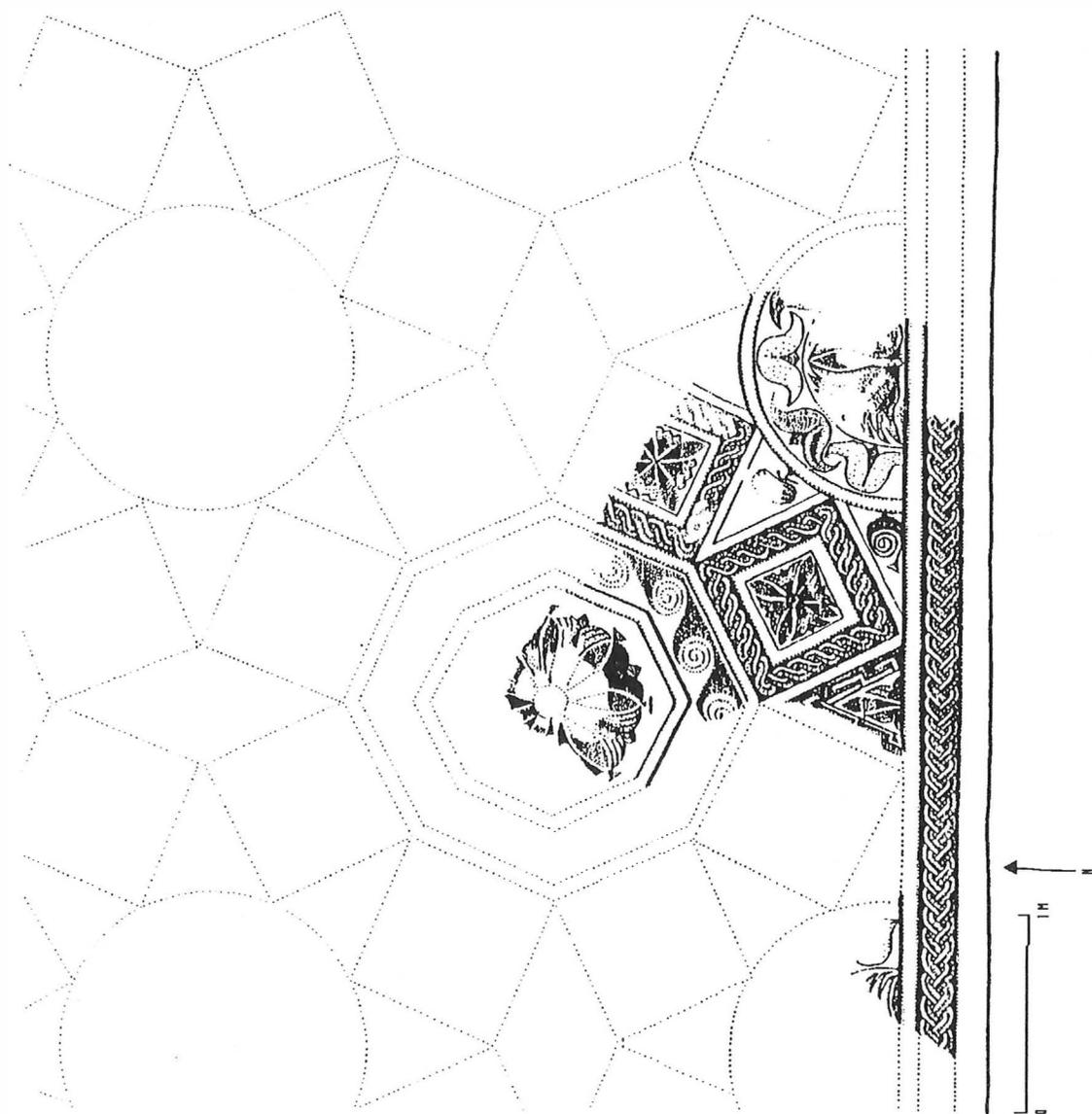
Le sol est détruit à l'emplacement d'une structure circulaire médiévale, de 1,40 m de diamètre, constitué de pierres calcaires et de mortier de chaux, arasée au niveau de l'assise du mur du bâtiment moyenâgeux.

La bordure sud de la salle est ornée d'une tresse double encadrée, de part et d'autre, d'une rangée de

tesselles noires et de deux rangées de tesselles rouges.

Le champ à fond blanc est recouvert d'une trame géométrique, relativement complexe, que l'on peut définir comme une composition de carrés, de triangles et de losanges disposés autour d'octogones et de cercles hérissés de huit points. Cette disposition ne peut convenir qu'à l'ornementation d'une pièce de très grande dimension (au moins 100 m²).

(fig. 58) - RECONSTITUTION DE LA TRAME DE LA MOSAÏQUE
SAINTE-BAZEILLE - MAISON ROIGT - RUE DES LIQUEURS



d'après: C. BALMELLE (CNRS) / dessin: P. RAYNAUD (CNRS)

La partie dégagée nous permet d'observer:

- Deux panneaux carrés encadrés d'une tresse simple. La case centrale, à fond blanc, offre quatre calices trifides alternant avec quatre pétales en fuseau, autour d'un coeur circulaire.
- Un panneau triangulaire, bordé d'un méandre frac-

tionné, présentant deux demi-calices séparés par un pétale.

- Un autre panneau triangulaire, en grande partie détruit, présentant une feuille dont nous apercevons le pédoncule et un fragment de limbe rayé de nervures.

LOT-ET-GARONNE

- Un triangle situé contre le cercle, sur la ligne de chute du canevas, montrant un pétale terminé par un pompon enroulé autour d'une volute.

- Un octogone orné de huit calices trifides alternant avec huit pétales en fuseau, surmontés d'un pompon, autour d'un cœur, probablement circulaire, détruit sur ce panneau.

Le filet bordant l'octogone enferme une frise de volutes déterminant des zones rouges et blanches.

- Un demi-cercle, contre la ligne de chute du canevas, bordé d'une frise de calices trifides alternativement inversés. Le demi médaillon central montre un remplissage composé de deux gros calices à feuilles découpées, séparés par un pétale en fuseau, disposés autour du centre.

Cette mosaïque est attribuable à la fin du IV^{ème}

siècle. Elle peut être comparée à celle de la villa de "La Tasque", à Cadeilhan, dans le Gers. Nous sommes en présence d'une oeuvre typique des mosaïstes aquitains qui ont orné de nombreuses villas rurales mais également de riches demeures urbaines.

Si nous comparons ce tapis de sol à celui de l'an dernier, rue de l'Eglise, nous constatons qu'ils sont contemporains.

Les deux portions du mur antique que nous connaissons l'un rue de l'Eglise, l'autre rue des Liqueurs, ne semblent pas appartenir au même bâtiment car ils ne sont ni parallèles, ni perpendiculaires.

Seule une série de sondages effectués dans divers points de la ville, pourrait révéler l'organisation de l'habitat du Bas-Empire et démontrer si Sainte-Bazeille était un *vicus* ou simplement une riche villa.

Commune :	LABASTIDE-CASTEL-JALOUX
Lieux-dit :	"Saint Aulaire"
Type de gisement :	Nécropole médiévale
Nature de l'intervention :	Sauvetage urgent
Responsable :	Bernard ABAZ

Dans sa monographie de la ville de CASTEL-JALOUX, écrite en 1860, Jean-François SAMAZEUILH signale : « Sur la rive droite de la rivière de l'Avance, les ruines de l'ancienne église de Sainte AULASIE recouvraient des ruines romaines où Monsieur LAMARQUE, propriétaire de ce terrain, a cru reconnaître les restes de quelques bains ».

Le site se nomme aujourd'hui « Saint-Aulaire » et la parcelle est en culture intensive.

C'est précisément au cours d'un labour, qu'un employé de la société MIDA-TEST, propriétaire du terrain, mis au jour une sépulture qui provoqua le sauvetage archéologique.

La fouille d'urgence nous a permis de reconnaître et de fouiller une petite partie du cimetière médiéval.

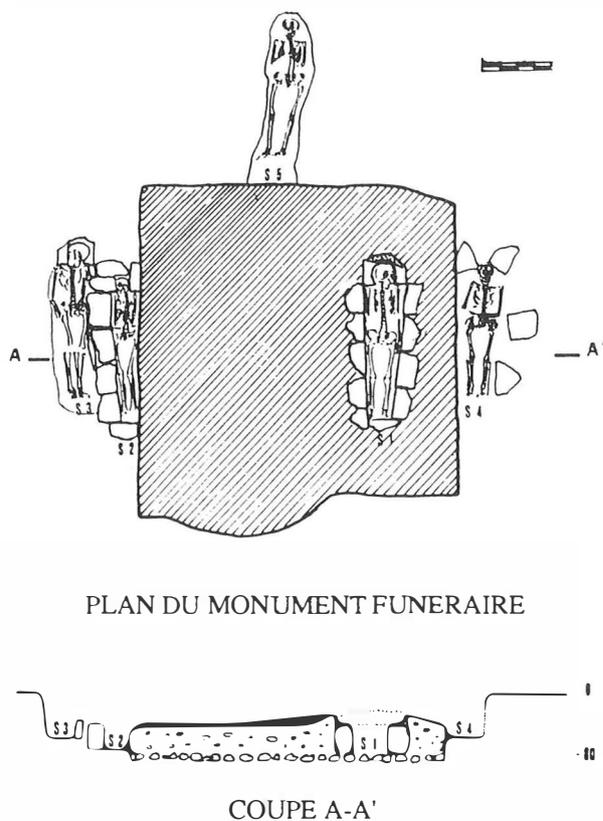
Outre les cinq sépultures relevées, l'intérêt de la découverte consiste en la mise en évidence d'un monument funéraire lié à une certaine sépulture.

En effet, une aire bétonnée de 16 m², dans laquelle était scellée une sépulture en coffre anthropomorphe avec logette céphalique, a été dégagée.

Malgré l'absence totale de mobilier, nous pouvons attribuer cet ensemble, par comparaison typo-chronologique de la tombe, au XIII^{ème} - XIV^{ème} siècle.

Il semble que le personnage enseveli ait été de grande notoriété pour avoir mérité un tel ouvrage qui, par ailleurs, paraît inédit en Aquitaine durant le Bas Moyen Age.

(fig. 59) - LABASTIDE-CASTEL-JALOUX



LOT-ET-GARONNE

Commune : AGEN
Lieux-dit : Quartier des tanneries
Type de gisement : Amphithéâtre
Nature de l'intervention : Sauvetage Urgent
Responsable : Bruno BIZOT

Deux mois d'intervention de sauvetage ont permis d'exhumer 1/8^{ème} de la surface de l'amphithéâtre d'Agen qu'une étude de F. BERTHAULT et Alli¹ situait au nord de la ville, dans le quartier des tanneries.

L'arène n'a pratiquement pas pu être étudiée. Elle est excavée dans le substratum et desservie par au moins deux grandes entrées situées sur les grands axes du moment. Ces entrées sont flanquées de *carceres* ouverts sur l'arène.

Le plan de la *cavea* peut-être en partie restitué. Il présente une dominante marquée de structures concentriques. Les murs rayonnants n'interviennent que dans la distribution des circulations. Il a été possible de montrer que ce monument présentait deux états de construction successifs.

Un premier état, formant la souche de l'architecture, est composé d'une série de quatre travées annulaires faisant suite à un podium. Le mur de façade est nu. Au niveau du rez-de-chaussé, la *cavea* est pénétrée par des vomitoires radiants distribuant alternativement le podium et la deuxième travée annulaire. En façade, les portes de vomitoires pénétrant jusqu'au podium sont flanquées de petites portes ouvrant sur des escaliers se développant dans la dernière travée annulaire. Enfin, deux déambulatoires ont été ménagés dans les deux dernières travées annulaires.

Le second état est surtout caractérisé par l'adjonction d'un portique occultant la façade primitive. Le

système de circulation a été également remodelé. Des cages d'escalier construites contre le portique permettent d'accéder à la *summa cavea*. Les escaliers s'élevant dans la dernière travée annulaire de parti primitif ont été reconstruits en maçonnerie et leur accès a été retourné de 180°.

La reconstruction des gradins reste délicate faute de témoignages archéologiques. Les caractéristiques du plan permettent de supposer que le podium, et sans doute aussi la première travée annulaire -présentant des volumes clos-, présentait des gradins de pierre supportés par des remblais. Pour les travées suivantes, il est possible de restituer des gradins de bois reposant sur une charpente prenant appui sur les murs annulaires ou encore, des gradins de pierre supportés par une système de voûtes difficilement restituable à l'heure actuelle. Dans l'état de nos connaissances, l'hypothèse de gradins de bois semble plus justifiée en regard de l'exemple de Bordeaux avec lequel Agen présente beaucoup d'affinités.

Ce monument, déjà abandonné et en partie détruit au IV^{ème} siècle, a été construit entre le règne d'Auguste, fondateur de la cité, et 80 après J.C, datation probable du second état.

1 - F. BERTHAULT, X. DUPUIS, M. FENKER, J.-F. PICHONNEAU: "Les édifices de spectacle de l'antique Aginnum. Etat de la question en 1984. AQUITANIA, T.2, 1984, p.159-173.

Commune : AGEN
Lieux-dit : Cathédrale
Type de gisement : Cathédrale, cloître, cimetière conventuel et paroissial
Nature de l'intervention : Sondage
Responsable : Bruno BIZOT

Afin de déterminer les risques archéologiques inhérents au drainage du pourtour du chœur et du mur gouttereau nord, cinq sondages ont été réalisés. La profondeur de ces sondages a été limitée aux semelles des fondations.

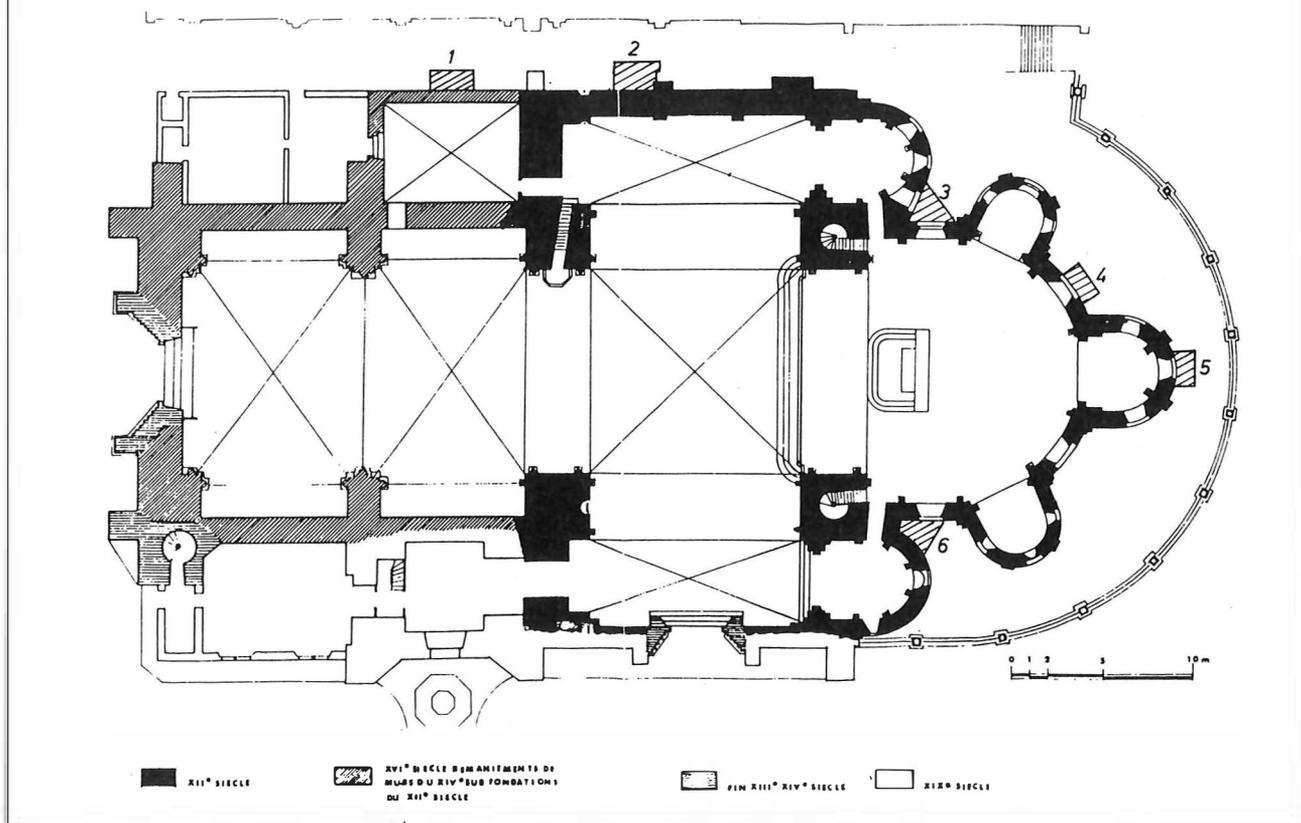
Les deux sondages pratiqués dans ce que fut le cloître attenant au mur gouttereau ont révélé une stratification assez dense constituée dans sa partie

supérieure d'une succession de sols et de niveaux de circulation. Des maçonneries orientées parallèlement au mur gouttereau ont également été repérées. Le sondage n°2, a livré deux inhumations : une pratiquée dans un sarcophage de marbre réemployé et la seconde dans un coffre anthropomorphe construit en briques.

Les sondages exécutés au pied du chevet ont permis de mettre en évidence plusieurs reprises des fondations

LOT-ET-GARONNE

(fig. 60) - CATHEDRALE SAINT-CAPRAIS D'AGEN
IMPLANTATION DES SONDAGES



des chapelles donnant dans les bras de transept. Au niveau de l'abside et de la chapelle axiale, aucune structure n'a été repérée. En revanche, une forte concentration de sépultures d'époque romane ou antérieures a été relevée. Ces inhumations ont été soit prati-

quées en pleine terre, c'est le cas de la plupart des sépultures d'enfant découvertes au pied de la chapelle axiale, soit dans des coffres de pierres ou de briques qui semblent avoir été l'objet de remplois multiples.

Commune : PENNE D'AGENAIS
Lieux-dit : Camping du Saut
Type de gisement : Structures artisanales
Nature de l'intervention : Sauvetage programmé
Responsable : Bruno BIZOT

A l'occasion de la fouille de sauvetage d'un campement mésolithique au bord du Lot au lieu-dit le Saut, une partie d'un four est apparue dans la berge du Lot. Cette découverte a été l'occasion d'une fouille extensive visant à étudier les sédiments des périodes historiques avant le dégagement des sols préhistoriques.

Le four est partiellement conservé. Seules les extrémités postérieures de la chambre de chauffe et de la sole ont résisté à l'érosion du Lot. Ces parties ont été totalement excavées dans un limon colluvié déposé sur le socle calcaire. La chambre de chauffe est séparée par

un refend ménagé au cours du creusement. La sole est percée de cameaux affectant une section tronconique depuis leur base. Aucune élément du laboratoire n'était conservé. D'après les niveaux de circulation mis en évidence au cours de la fouille, on peut supposer qu'il s'agissait d'une superstructure totalement bâtie. Après une première phase d'utilisation, la voûte de la chambre de chauffe s'est en partie effondrée. Afin de compenser cette augmentation inopinée du volume à chauffer, le sol de la chambre fut exhaussé d'une vingtaine de centimètres.

Destiné à la cuisson de tuiles, le four était associé à de vastes tranchées partant de la berge du Lot et ayant permis le prélèvement des limons plastiques. Les témoins de l'utilisation du four sont très succincts, on relève simplement deux fosses sub-circulaires contenant de nombreuses déjections domestiques (os et céramiques) pris dans un sédiment très charbonneux

ainsi que deux drains, des tranchées assez étroites creusées perpendiculairement au lit de la rivière et comblées de fragments de tuiles.

La datation de ces faits n'est pas encore définitive, les études archéomagnétiques étant en cours. Les céramiques associées aux fosses sont du bas Moyen-Age.

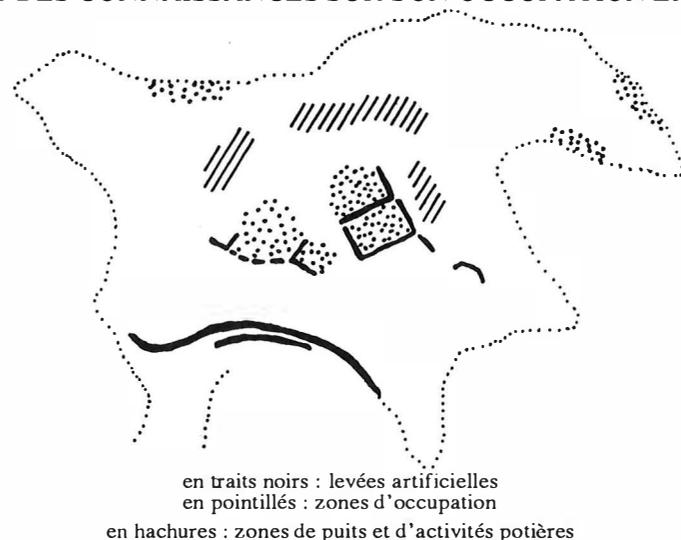
Commune :	AGEN
Lieux-dit :	l'Ermitage
Type de gisement :	Oppidum celtique
Nature de l'intervention :	Prospection - sondages
Responsable :	Richard BOUDET

L'été 1990 a vu se dérouler sur le plateau de l'Ermitage à Agen, en bordure de la rive droite de la Garonne, un certain nombre d'opérations archéologiques dans le cadre d'un projet d'étude concernant «La plaine d'Agen à l'âge du Fer». La proche région d'Agen, intermédiaire entre Atlantique et Méditerranée ainsi que Celtique et Aquitaine ibérisée, a déjà livré un certain nombre de sites protohistoriques à vocations différentes: un *oppidum*, de petits habitats isolés (fermes?), d'autres plus vastes (villages?), un dépôt monétaire, une sépulture du Premier âge du Fer et une tombe à char de la fin du Second laissant présager de la présence de nécropoles, ainsi que des tessons attiques et des monnaies pré-augustéennes plus sporadiques...

Le plateau de l'Ermitage, culminant à 165 m d'altitude, est occupé par un *oppidum* d'une cinquantaine d'hectares de surface fermé au nord par un puissant système de fortifications qui barre un isthme, seul accès facile au site. Depuis le XVIII^{ème} siècle de nombreux vestiges et structures y ont été signalés : amphores italiques, vaisselle indigène, monnaies, un puits « funéraire » de type toulousain contenant en particulier des vestiges animaux et d'armement de type laténien (casque et tronçon d'épée), «plates-formes», clous de *Murus Gallicus*, fours de potiers... Une longue enquête aux Archives Départementales de Lot-et-Garonne, au Musée des Beaux-Arts d'Agen et chez des particuliers a permis de localiser les zones de découvertes anciennes et de retrouver un certain nombre d'objets.

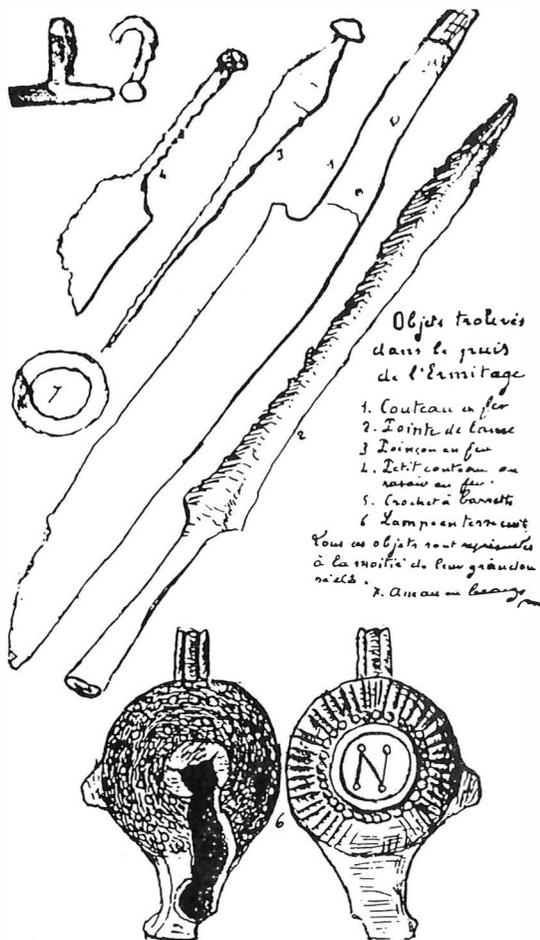
Les travaux de l'été 1990 ont concerné, par des prospections et des sondages élargis, une grande partie

(fig. 61) - OPPIDUM DE L'ERMITAGE
A LA FIN DE L'AGE DU FER
ETAT DES CONNAISSANCES SUR SON OCCUPATION EN 1990



du site. On sait aujourd'hui que les quartiers d'habitat principaux occupent des terrasses artificielles plus ou moins quadrangulaires sur quelques hectares au centre du plateau. Le mobilier y est très abondant. Les secteurs libres entre terrasses et bordure de plateau ont connu des activités potières (batteries de fours) et peut-être religieuses (puits «funéraires»). Un nouveau puits a fait l'objet d'un début de fouille sur près de quatre mètres de profondeur. Il est de section carrée d'un peu plus d'un mètre de côté et taillé dans le substrat calcaire. Le mobilier, très abondant et varié (vaisselle indigène, importations italiques dont des amphores vinaires de type Dressel IA ou de la vaisselle à vernis noir surtout de type Lamb. B et un mortier, objets métalliques divers dont un anneau passe-guide de joug, un talon de lance, une serpette ou une clé, fauc...), est très fragmenté. Il paraît issu de dépotoirs et avoir été précipité sans ordre. La fouille de ce puits sera achevée en 1991.

(fig. 62) - CROQUIS D'OBJETS
PROVENANT DU PUIT FOUILLÉ EN 1879



Réalisés par J. Momméja
(Archives dép. de Lot-et-Garonne: fonds Momméja).

première étude stratigraphique. La largeur de l'ensemble du dispositif paraît proche de 60 m sur près de 800 m de longueur. Seule la partie supérieure sur 16m de longueur a été concernée par nos activités. La stratigraphie y atteint cinq mètres de hauteur. Plusieurs niveaux ont été individualisés. L'étape principale d'édification semble contemporaine de la fin du II^{ème} siècle avant notre ère. Une étape plus ancienne sous la forme de blocs calcaires relève d'une structure à vocation non définie pouvant appartenir à la fin de l'âge du Bronze ou au tout début du Premier âge du Fer. Le sommet du rempart doit avoir été surchargé vers le milieu du I^{er} siècle avant notre ère. Il semble donc s'agir d'une levée massive sans poutrage interne de type amorphe, suivant la courbe du relief. La coupe complète sera étudiée en 1991.

Avant l'ouverture d'un large secteur de fouille sur une zone d'habitat dès 1992, les recherches actuellement entreprises sur le rempart et le puits «à offrandes» seront donc achevées en 1991. De même, des prospections géo-physiques devraient permettre de mieux apprécier la qualité des zones d'habitats repérées.

BIBLIOGRAPHIE

Momméja J., 1903, L'oppidum des Nitiobroges, *Congrès Préhist. de France*, LXVIII, Agen-Auch, p.167-242.

Boudet R., 199: Découvertes récentes sur l'oppidum d'Agen et la tombe à char celtiques de Boé (Lot-et-Garonne), *Mémoires de la Soc. Arch. du Midi de la France*, T.LI.

Plusieurs sondages ont permis de révéler la présence de points d'occupation isolés en bordure de falaises, mais aucune trace de fortification dans la zone où des clous de *Murus Gallicus* auraient été découverts vers 1860. Il s'agit visiblement d'une confusion (volontaire?) des érudits locaux avec des clous provenant de l'oppidum des Césarines à Saint-Jean-l'Espinasse dans le Lot, effectivement présents au Musée d'Agen.

Le rempart nord a fait l'objet d'une



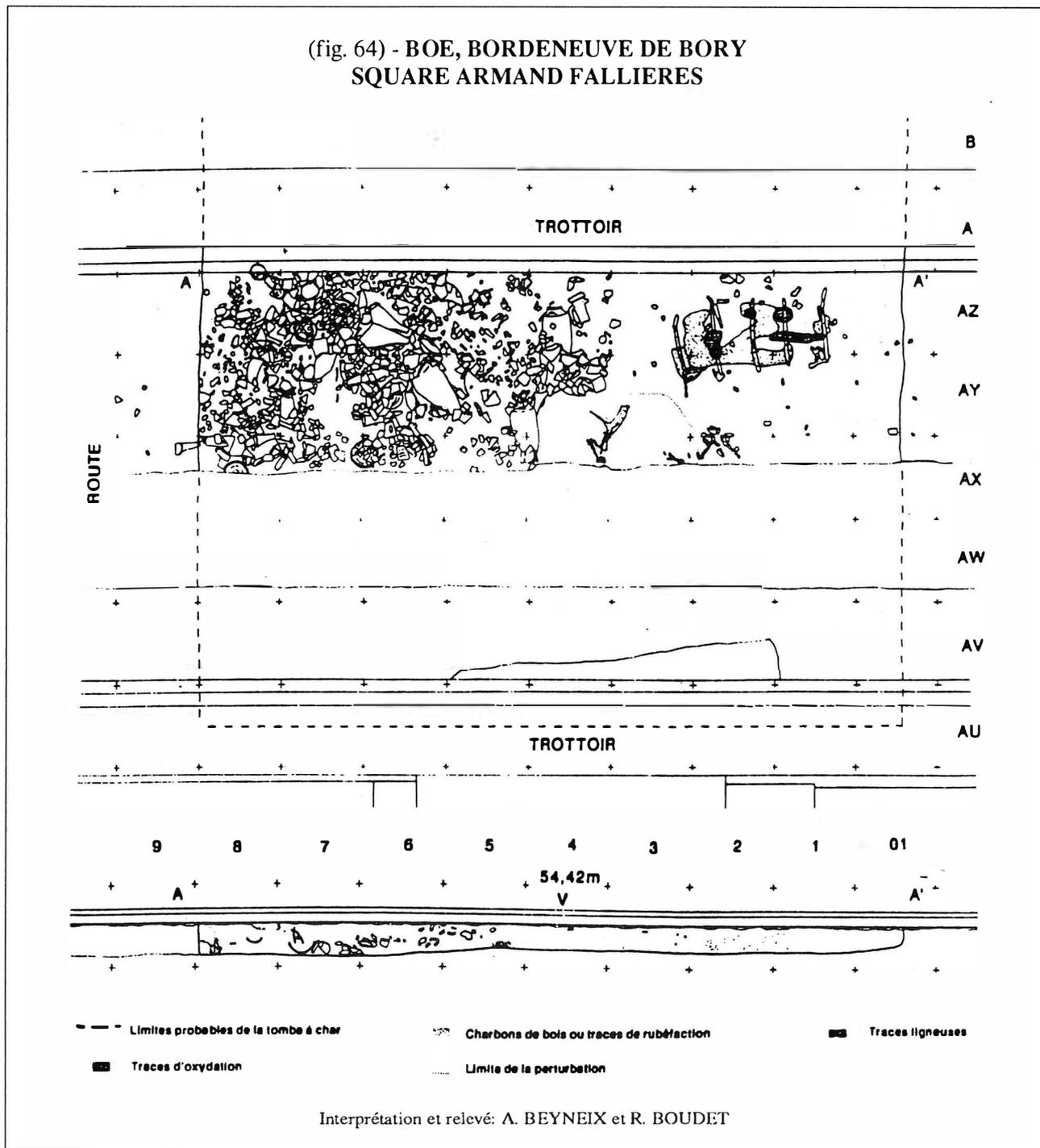
(fig. 63) - ASPECT DU COLMATAGE DU PUIT
OBSERVE EN 1990

Commune : BOE
Lieux-dit : Bordeneuve de Bory
Type de gisement : Tombe à char
Nature de l'intervention : Sondages
Responsable : Richard BOUDET

La ville de Boé était connue depuis 1960 pour avoir livré des vestiges d'une très probable tombe d'un aristocrate gaulois du milieu du I^{er} siècle avant notre ère. C'est en effet pendant l'hiver 1959/1960 qu'Alexandre Jerebzoïf découvrait en bordure d'une route nouvellement construite dans le futur lotissement de Bordeneuve de Bory un ensemble de vestiges im-

portant en quantité et en qualité : des amphores vinaire et de la vaisselle en terre (dont plusieurs lampes à huile) italiques, des vases indigènes, deux énormes chenets en fer, un candélabre et un casque mal identifiés, de possibles éléments d'un bouclier et d'une cotte de mailles, une corne à boire, un trépied (support culinaire) et surtout des pièces d'un char (roues, timon et ridelles).

(fig. 64) - BOE, BORDENEUVE DE BORY
SQUARE ARMAND FALLIERES



LOT-ET-GARONNE

Du fait de la nouvelle route, la fouille ne put être poursuivie. Plus tard, de nouvelles destructions partielles intervinrent en 1962 et 1983 en particulier qui ont entraîné la disparition quasi totale du tiers ouest de la fosse initiale. Le fouilleur et Yves Marcadal entreprirent quelques études qui donnèrent une première estimation de l'intérêt des découvertes. La tombe de Boé appartient à une série de sépultures aristocratiques contenant un char attestée au nord de la Seine et dans l'ouest de l'Allemagne. Plus au sud, un seul autre exemple est à ce jour reconnu, à Tesson en Charente-Maritime près de Saintes.

Depuis 1960, les découvertes de Boé ont été dispersées et ont surtout beaucoup souffert (en particulier les objets en fer) de l'oxydation. Dans le cadre d'un projet de recherche concernant «La plaine d'Agen à l'âge du Fer» le dossier de la tombe de Boé a été réouvert afin d'en mener l'étude complète. Pour ce faire, la documentation ancienne a pu être rassemblée ainsi qu'une grande partie du mobilier archéologique grâce à l'aimable complicité d'Alexandre Jerebzoïff, Yves Marcadal et Alain Dautant. Le Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence ayant accepté d'assurer la remise en état et l'étude des mobiliers métalliques, le Ministère de la Culture et le Département de Lot-et-Garonne apportèrent leur soutien financier en vue de nouveaux travaux de terrain. Ne restait plus que la clé de voûte de l'édifice, la dépose et la remise en état de la route recouvrant la zone encore conservée de la tombe. C'est ici qu'est intervenue la ville de Boé consciente du réel intérêt du projet. En prenant à sa charge ces travaux et en mettant à la disposition des fouilleurs pendant l'été 1990 une partie du groupe scolaire de Bordeneuve de Bory, elle permit la reprise de la fouille.

Rapidement, sous la bande de roulement de la route du Square Armand Fallières à Boé-Cités, les premiers vestiges apparurent. Au bout de quelques semaines était dégagé, miraculeusement conservé, environ un tiers de la structure initiale. La réouverture du secteur de fouille de 1960, plusieurs sondages périphériques dans le lotissement ont permis de se faire, malgré les nombreuses destructions, une idée assez précise de



(fig. 65) - LA FOUILLE DE L'ETE 1990

l'histoire de la «tombe à char» de Boé.

La première étape en a été le creusement d'une fosse carrée peu profonde (aux environs de 0,50 m) de près de 8,50 m de côté dans les couches alluviales



(fig. 66) - APPARITION DU GRAND DEPOT CERAMIQUE



(fig. 67) - QUELQUES PIÈCES DE VAISSELLE ITALIQUE AU-DESSUS DES AMPHORES ECRASEES



(fig. 68) - LE PLANCHER DU CHAR EN COURS DE FOUILLE

argilo-sableuses autrefois déposées par la Garonne jusqu'au sommet de la terrasse graveleuse inférieure. Dans cette vaste structure en creux de près de 70m² de surface ont été déposés des groupes d'offrandes que l'on peut partiellement restituer. La moitié est a reçu de nombreuses amphores vinaires de type Dressel IB (une première estimation permet de proposer la présence d'une quinzaine d'exemplaires) et une de type Lamboglia 2 (de la côte sud-adriatique) portant une marque peinte difficilement déchiffrable. Ce lot est parfaitement homogène. En effet, une estampille inscrite RODO GALLI se répète près d'une dizaine de fois (trois autres types d'estampilles existent également). Il semble que ces amphores aient été volontairement très brisées au moment de leur enfouissement : mais dans quel but? Parmi elles, dans l'angle nord de la fosse se trouvaient une come à boire décorée, un candélabre en fer à décor de feuilles d'acanthé et plusieurs pièces d'armement (peut-être détruites à l'époque) : un casque en fer à visière en bronze et ses deux deux larges paragnathides et très certainement une épée et son fourreau, voire un bouclier et une cotte de mailles. Sur le sommet de cet ensemble, plusieurs plats, assiettes, bols et couvercles (au bas mot une vingtaine) à vernis noir ou brun (campanienne de type Lamb. B essentiellement), engobe «rouge pompeien» ou en terre commune à pâte orangée ou beige d'origine italique avaient été déposés pour la plupart complets en compagnie de quatre lampes à huile (dont une à masque humain). Certains contenaient une petite offrande animale (oiseaux et poissons). Il convient de signaler la présence d'un *sombrero de copa* de Catalogne espagnole.

Dans la partie médiane de la fosse les amphores paraissaient mieux conservées et n'avoir été que décolettées. La partie ouest contenait un mobilier métallique imposant : un char démantelé dont le plancher (de deux mètres sur un) monté sur arceaux en fer a été retrouvé en 1990 et deux énormes chenets, reposant chacun sur une paire de puissants pieds, accostés d'un trépied culinaire replié. Près d'eux gisaient des amoncellements de quartiers de viande (du suidé en particulier) bien reconnus par les connexions anatomiques. La présence de feuilles de bronze décorées de

cercles concentriques estampés laisse présager d'un possible seau en bois dont elles auraient servi de cerclage.

L'ensemble a ensuite été enseveli à l'aide en particulier d'une terre contenant une masse importante de charbons de bois (dont un possible long vestige de bûche? ou bien s'agit'il d'un vestige d'une chambre en bois?) et d'argile rubéfiée pouvant provenir d'un proche bûcher (l'*ustrinum* du destinataire de la «tombe»?). On ne peut dire si cet ensemble a reçu un dôme de terre ou tumulus ce que certains indices pourraient cependant laisser supposer. Vu le volume de la fosse de Boé, une telle superstructure aurait atteint des dimensions très importantes surtout en circonférence. Les mobiliers retrouvés doivent être datés du troisième quart du I^{er} siècle avant notre ère.

Un des problèmes posés par la fouille de l'été 1990 est l'absence de vestiges humains. La vocation funéraire ne saurait donc être assurée avec certitude. Mais le mobilier n'a pas encore été véritablement étudié et des surprises sont toujours possibles... On pourrait également envisager une structure à vocation strictement religieuse. Mais le caractère homogène (sur le plan chronologique) des dépôts et le char complet semblent plutôt faire pencher la balance en faveur de l'hypothèse funéraire. On serait ainsi en présence d'une des plus grandes (si ce n'est la plus grande en volume) des tombes aristocratiques (avec ou sans char) de l'Occident celtique.

Quoiqu'il en soit, les diverses études spécialisées qui vont maintenant débiter sur la vaisselle d'importation et locale, la faune, l'armement, le char, les débris végétaux, les sédiments... vont apporter une masse tout à fait conséquente d'informations sur les pratiques funéraires (voire cultuelles) et militaires des aristocrates nitiobroges, leurs relations économiques, leur environnement naturel mais aussi sur leur savoir-faire technologique en métallurgie en particulier.

BIBLIOGRAPHIE

Marcadal Y. 1985 : La seule tombe à char d'Aquitaine, *Les Dossiers Histoire et Archéologie*, n°98, Octobre, p.76-80 ; Boudet R. 1991 : Découvertes récentes sur l'oppidum d'Agen et la tombe à char celtiques de Boé (Lot-et-Garonne), *Mémoires de la Soc. Arch. du Midi de la France*, T.II,

Commune :	LE TEMPLE SUR LOT
Lieux-dit :	Commanderie du Breuil
Type de gisement :	Commanderie Templière puis Hospitalière
Nature de l'intervention :	Sondages
Responsable :	M. Daynes, J. Pons

Dans le cadre de l'aménagement de la base nautique de la commune du Temple sur Lot, la réhabilitation de la commanderie en complexe hôtelier a motivé notre intervention. Celle-ci est articulée autour de cinq axes principaux:

- Réalisation de sondages archéologiques et surveillance des travaux
- Couverture photographique de l'établissement,
- Relevé et dépose des graffiti et dessins au fusain
- Recherches en archives (fond de Malte)

- Prélèvement d'échantillons pour analyse en laboratoire. Datation archéomagnétique des briques de l'édifice templier. Datation par dendrochronologie des poutres et des marches de l'escalier à vis du bâtiment hospitalier. Sont associés à cette étude le laboratoire du CRIAA et le laboratoire d'archéomagnétisme de Rennes.

LA COMMANDERIE TEMPLIERE

A l'exception de réemploi dans la maçonnerie médiévale, aucun élément antérieur à la fondation templière n'a pu être identifié.

Fondation:

L'acte de fondation de la commanderie du temple de Breuil n'est pas conservé, pourtant certains éléments laissent penser que cet établissement a pour origine une donation par Rainfroid I de Montpezat (1180-1195), l'un des plus puissants seigneurs de l'agenais, avant son départ pour la troisième croisade.

Le mobilier associé à cette période provient essentiellement de deux silos contemporains de l'édification de la commanderie. Il se compose d'une monnaie de Guillaume X d'Aquitaine, d'un mortier en pierre, et d'éléments céramiques non glaçurés de type pégaus et jattes datables de la fin du XII^{ème} ou du début du XIII^{ème} siècle.

Description:

La commanderie, bâtie dans le dernier quart du XII^{ème}, conserve dans son allure générale les caractères des édifices romans.

Le bâtiment rectangulaire (25,4 m x 16,5 m), possède des murs épais (1,40 m) bâtis en pierre de taille de moyen appareil jusqu'à mi-hauteur puis en briques épaisses (14 cm) épaulés par des contreforts rectangulaires: cinq, pour les murs gouttereaux, trois pour les pignons. Le mur nord conserve encore deux fenêtres. Le mur est est percé par une fenêtre longue et étroite surmontée d'un arc en plein cintre. L'accès se faisait par deux portes de la façade ouest.

Dans le logis les travaux de rénovation hospitalier et la création de silos maçonnés au XIX^{ème} ont définitivement fait disparaître les niveaux d'occupation antérieurs au XV^{ème} siècle.

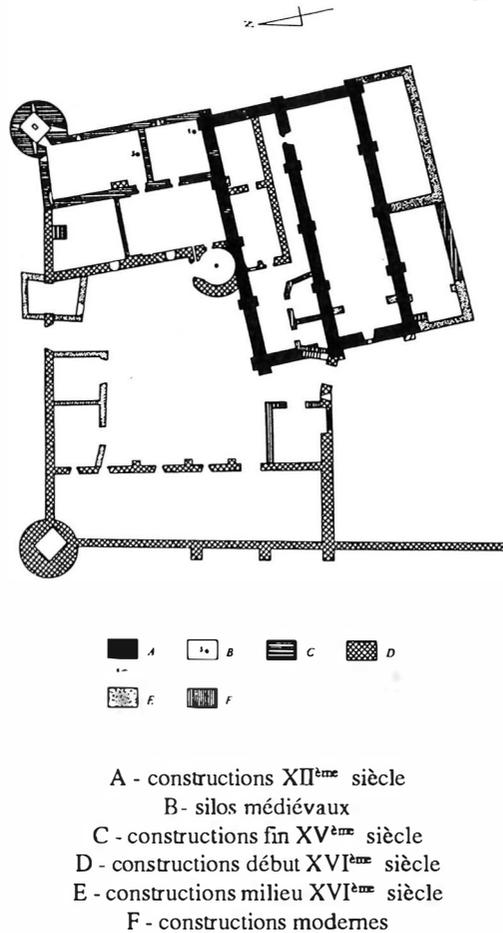
Le bâtiment de la commanderie est divisé en deux parties égales au sud; une porte débouchant dans le cœur permet leur communication. Le logis et la chapelle ont une structure identique: une nef à chevet plat vouté en berceau divisée en trois travées par des pilastres ayant pu supporter des arcs doubleaux.

Le bâtiment dégage une impression de sobriété caractéristique de l'ordre du Temple. Son plan associant un logis et une chapelle semble unique en Aquitaine.

Destruction:

La ruine est consécutive à un incendie très violent, mis en évidence par les pierres de parement brûlées sur

(fig.69) - PLAN DE LA COMMANDERIE DE BREUIL



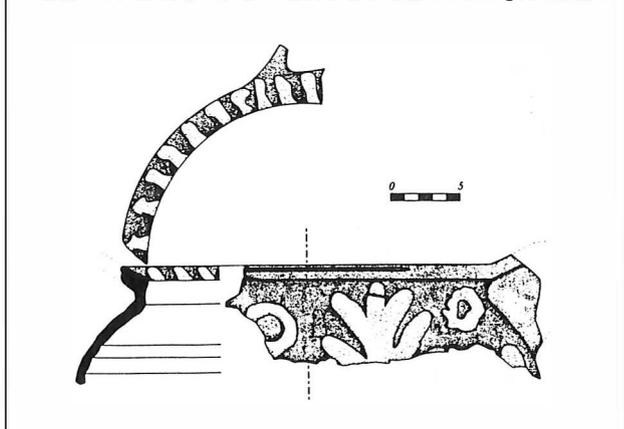
près de 6 cm d'épaisseur, et l'effondrement partiel de la voûte. L'absence d'éléments d'archives rend la datation délicate. Les seuls guides chronologiques sur lesquels nous puissions nous appuyer sont des éléments céramiques associés à une couche cendreuse dont un vase de type pégaus à engobe verte et jaune dont des formes proches trouvées à Penne et à Sainte-Livrade sont attestées à la fin du XIV^{ème} et au XV^{ème} siècle (fig. 70). Cette datation serait à rapprocher des derniers troubles entre partisans anglais et français en périphérie de Montpezat dans la première moitié du XV^{ème} siècle.

LA COMMANDERIE SOUS L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JERUSALEM

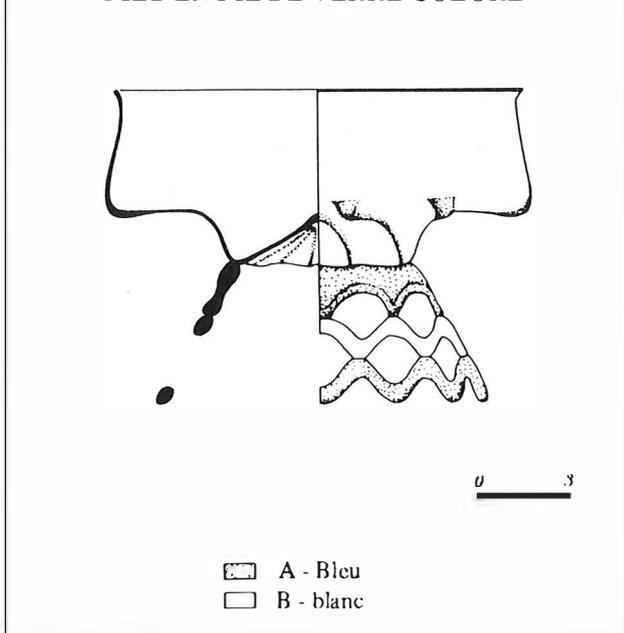
Cette période se décompose en trois phases nettement différenciées:

La reconstruction de la commanderie est entreprise à la fin du XV^{ème} siècle avec l'édification d'un nouveau logis rectangulaire accolé au mur médiéval nord. L'angle nord-ouest est flanqué d'une tour renfermant un vaste silo vouté. La chapelle templière garde sa fonction. Les matériaux de construction de cette phase

(fig. 70) - VASE TYPE PEGAU
GLACURE A FOND VERT ET DECORS JAUNES



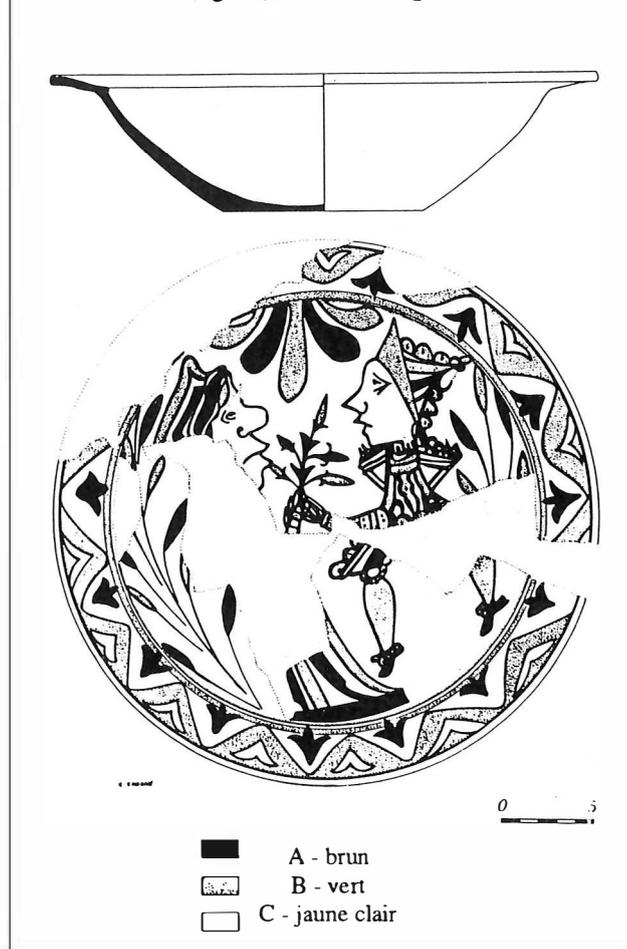
(fig. 71) - COUPE EN VERRE:
PIED EN FIL DE VERRE COLORE



proviennent de la récupération systématique des pierres et des briques médiévales. Le matériel associé provient en totalité du comblement d'une tranchée de fondation d'un mur de la nouvelle commanderie. Il se compose d'une quinzaine de pièces de verre (gobelets, verres à pied, coupelles) datable de la seconde moitié du XV^{ème} siècle (fig. 71) et d'une monnaie de Charles VIII.

La seconde phase, début XVI^{ème} siècle, est marquée par la transformation de la commanderie en véritable fort protégé par un mur et entouré de fossés. Le fort, où l'ancienne église templière occupe toujours une place centrale, s'articule autour de deux places: la basse cour, entourée des bâtiments de la commanderie, des communs et des salles de justices, de la place publique, regroupant les maisons des tenanciers. Cette place s'ouvrait à l'est sur une porte protégée par un pont-levis dont des éléments ont pu

(fig. 72) - MAJOLIQUE



être observés lors de la réalisation d'une tranchée EDF. La présence de fossés connus par les documents d'archives est confirmée par une série de sondages autour du château.

Archives, matériel et dendrochronologie permettent de proposer la période 1485-1510 comme base chronologique à la rénovation de l'édifice hospitalier.

La fouille d'un dépotoir situé entre le mur nord du logis et le fossé a livré un important lot de céramiques communes et de majoliques datables du XVI^{ème} siècle (fig. 72).

Le début des guerres de religions dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle marque un renforcement des défences, la construction d'une tour carrée protégeant l'accès nord du fort, le percement aux étages de canonnières, et l'extension de l'église liée à la construction d'une chapelle dédiée à Saint-Jean-Batiste.

Au XVII^{ème} siècle les commandeurs ne résident plus au Temple de Breuil et confient la gestion à un régisseur contrôlé en particulier par des visites périodiques qui donnent lieu à des procès verbaux décrivant l'état des bâtiments. De cette période date la réalisation de dessins au fusain (danseuse, joueuse de luth, portrait) et 174 graffiti, mis en évidence lors du décapage des murs. Tous ces éléments ont été relevés, inventoriés et déposés.

LOT-ET-GARONNE

Commune : BERGES DE LA GARONNE AUX ENVIRONS D'AGEN
Lieux-dit : Entre Colayrac-Saint-Cirq et Saint-Pierre de Gaubert
Nature de l'intervention : Prospection
Responsable : A. DEBAUMARCHE, P. BARBIER, S. RIUNE-LACABE,
avec la collaboration de P. BARRERE, P. GADIOLET, M. MARTINAUD, W. O'YL

Afin de protéger l'agglomération agenaise des inondations, des travaux de recalibrage du cours de la Garonne sont envisagés, de Colayrac-Saint-Cirq en aval à Saint-Pierre de Gaubert. La prospection présentée constitue la première étape d'une opération de sauvetage, qui consiste à dresser un inventaire des sites archéologiques menacés.

Les prospections ont montré la richesse de la région d'étude en vestiges de toutes époques, mais principalement des époques historiques. Les résultats des recherches ont permis de définir des zones menacées par les travaux, qui devront faire l'objet de surveillance ou de sondages, et éventuellement de fouilles.

L'étude contribue à une meilleure connaissance de l'occupation du sol, principalement limitée jusqu'alors aux découvertes effectuées à Agen à l'occasion de fouilles de sauvetage. Les cartes d'occupation du sol, établies pour les différentes époques, attestent de l'intérêt de l'homme, au moins depuis la protohistoire, pour cette région proche du fleuve, riche en seuils guéables, carrefour de voies de communication naturelles terrestres et fluviales, aux terres fertiles et bien arrosées. Ces nombreux avantages naturels expliquent la relative densité de l'implantation humaine dans cette région de plaine, malgré les inconvénients que représentent les fréquentes inondations de la Garonne. Bien sûr, l'homme a adapté ses structures de vie et de

mentalité au monde dans lequel il devait vivre. Dès l'époque médiévale (peut-être antérieurement), il a vraisemblablement bâti dans les zones inondables des structures légères, facilement reconstructibles, qu'il ne craignait pas de voir détruire. Par contre, les moindres dénivellations sont utilisées, les particularités locales prises en compte (comme la tempérence des courants de crue), alors que les zones de marécage sont évitées. Les lieux situés à proximité des passages du fleuve sont privilégiés.

Les études sédimentologique et géomorphologique ont permis d'esquisser l'évolution du cours de la Garonne à Boé. Leur confrontation avec les données archéologiques pourrait constituer un premier modèle pour la compréhension de l'implantation humaine en relation avec le fleuve dans une région de plaine.

Quelques découvertes posent également des problèmes particuliers, comme pour l'époque antique les questions des établissements liés au fleuve, voire des entrepôts, ou pour les époques médiévale et moderne celles de l'aire et des modes de diffusion des céramiques, et donc des ports de débarquement des marchandises. Certaines réponses devraient être apportées au cours des étapes suivantes, sondages et fouilles, de cette opération de sauvetage. D'autres nécessitent l'élargissement de la recherche, nécessairement limitée dans le cadre d'une telle étude.

Commune : AGEN
Lieux-dit : Lycée Saint-Caprais
Type de gisement : Habitat urbain
Nature de l'intervention : Sauvetage urgent
Responsable : Philippe Jacques

PROBLEMES DE FOUILLES :

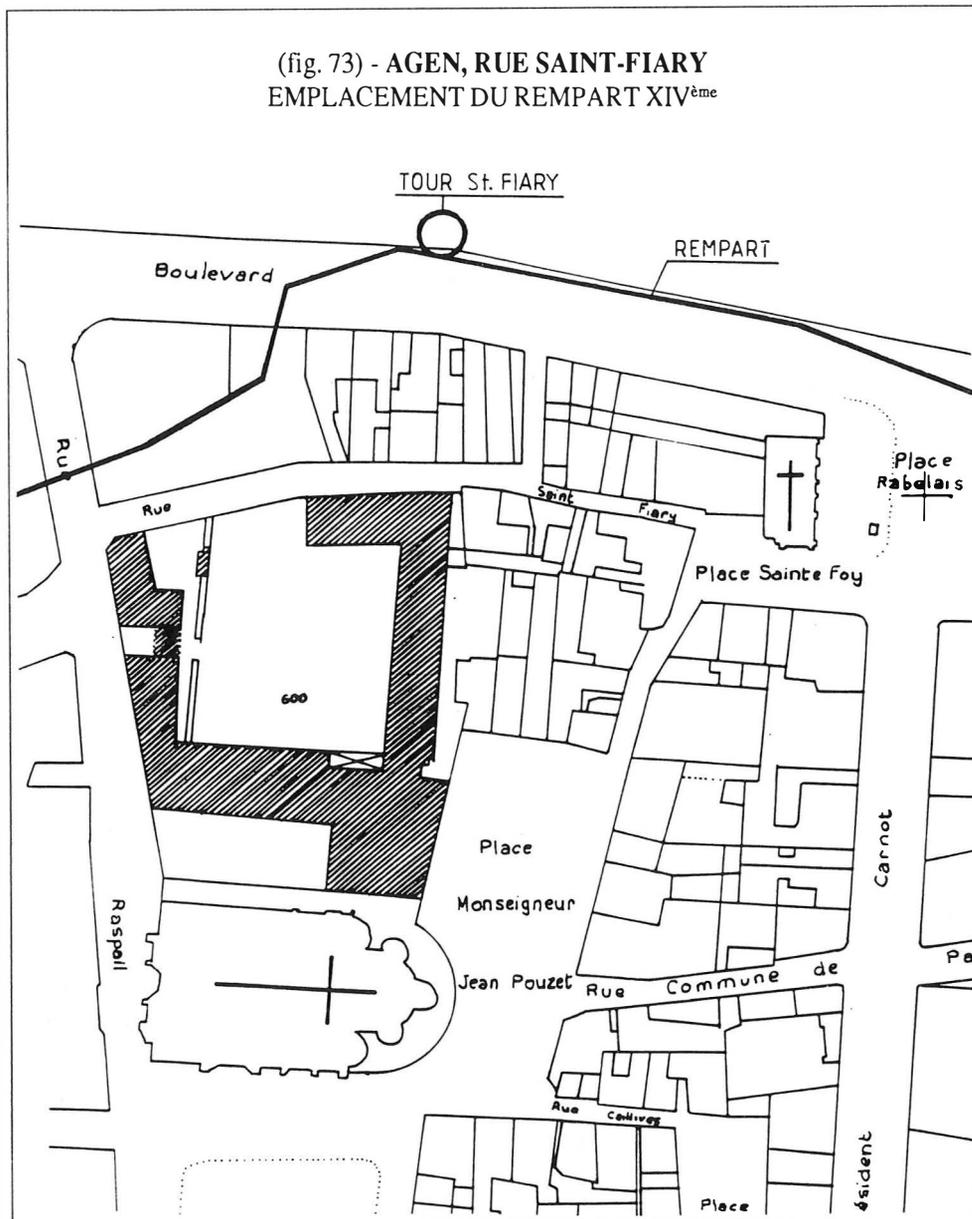
La structure implantée est un bâtiment à deux niveaux sans sous-sol, le système de fondation est constitué par un ensemble de neuf pieux. Les observations que nous avons pu faire n'ont concerné que la démolition du mur de ceinture et le retrait partiel de sa fondation ainsi que la surveillance étroite du forage des puits, ce dernier n'ayant pas été effectué par une vrille mais par une tête de forage pénétrant dans le sol par son

propre poids et remontant à chaque fois une carotte d'environ 1 m de diamètre sur 0,50 à 0,60 m de hauteur, à partir de ce principe et en observant minutieusement le contenu de chaque impact de forage nous avons pu établir la stratigraphie du site.

SITUATION HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE :

Le site est localisé le long et à l'intérieur de l'en-

(fig. 73) - AGEN, RUE SAINT-FIARY
EMPLACEMENT DU REMPART XIV^{ème}



en construction (puit 5, 6, 7, 8, 9).

ESSAI D'EVOLUTION DU SITE :

EPOQUE ANTIQUE:
Aucun des forages n'a permis d'établir la présence de niveaux antiques sous jacents, les éléments gallo-romains inventoriés (fragment de sol de tuileau et tegulae) proviennent des couches médiévales, donc à priori et sous réserve de confirmation l'urbanisation antique ne semble pas avoir franchi le ruisseau de la Masse.

Phase 1 : (c 3000)

Le début de l'occupation de cette zone date du bas moyen-âge et plus particulièrement du XI^{ème} siècle, c'est à cette époque que recommence à vivre le centre urbain d'Agen, il est possible que la création de ce faubourg soit lié au développement de l'ensemble St-Caprais, nous n'avons trouvé aucun

élément de cette période dans le lit du ruisseau mais cela peut s'expliquer par le fait que le niveau d'occupation devait se situer légèrement au dessus du cours de la Masse donc les médiévaux n'avaient pas intérêt à transformer le lit du ruisseau en dépotoir mais plutôt à l'entretenir en le curant fréquemment c'est sans doute pour cela que la couche d'occupation est aussi importante à 1 m. d'épaisseur pour environ un siècle d'occupation à cause des rehaussements successifs.

Le ruisseau était-il navigable à cette époque, était-il utilisé et y avait-il des appontements dans cette zone? Autant de questions où nous ne pouvons pas apporter le plus petit élément de réponse et qu'il sera nécessaire d'approfondir dans le futur.

Actuellement le site est occupé par un Lycée privé occupant lui même les locaux d'un couvent bâti au XIX^{ème} qui avait entraîné la démolition presque totale de la collégiale St-Caprais.

RESULTAT DES FORAGES :

Ils nous ont permis de différencier deux zones, une constituée de niveaux d'occupation (puit 1, 2, 3, 4), et la deuxième caractérisée par la présence d'un lit de ruisseau reprenant l'axe général du bâtiment

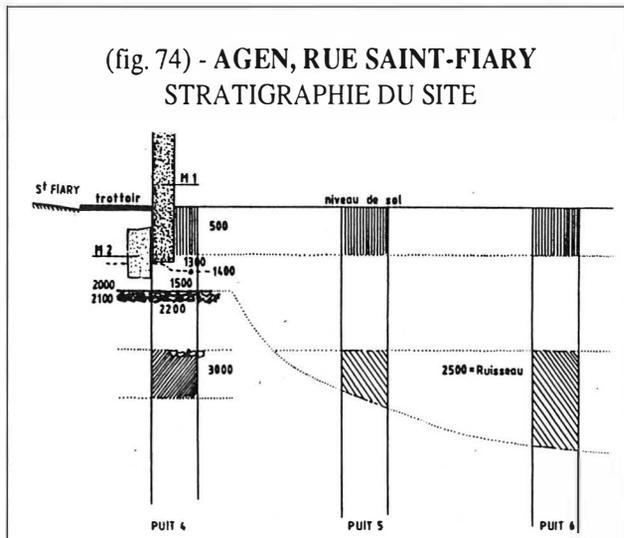
élément de cette période dans le lit du ruisseau mais cela peut s'expliquer par le fait que le niveau d'occupation devait se situer légèrement au dessus du cours de la Masse donc les médiévaux n'avaient pas intérêt à transformer le lit du ruisseau en dépotoir mais plutôt à l'entretenir en le curant fréquemment c'est sans doute pour cela que la couche d'occupation est aussi importante à 1 m. d'épaisseur pour environ un siècle d'occupation à cause des rehaussements successifs.

Le ruisseau était-il navigable à cette époque, était-il utilisé et y avait-il des appontements dans cette zone? Autant de questions où nous ne pouvons pas apporter le plus petit élément de réponse et qu'il sera nécessaire d'approfondir dans le futur.

Phase 2 : (c 2200)

Cette occupation datable des XII^{ème} XIII^{ème} siècle semble être beaucoup moins dense et la stratification moins importante que la phase précédente, peut-être que la zone d'habitat disparaît au profit de jardins ou de champs.

(fig. 74) - AGEN, RUE SAINT-FIARY
STRATIGRAPHIE DU SITE



Là aussi aucun élément mobilier rattachable à cette période n'a été mis au jour dans le lit de la Masse.

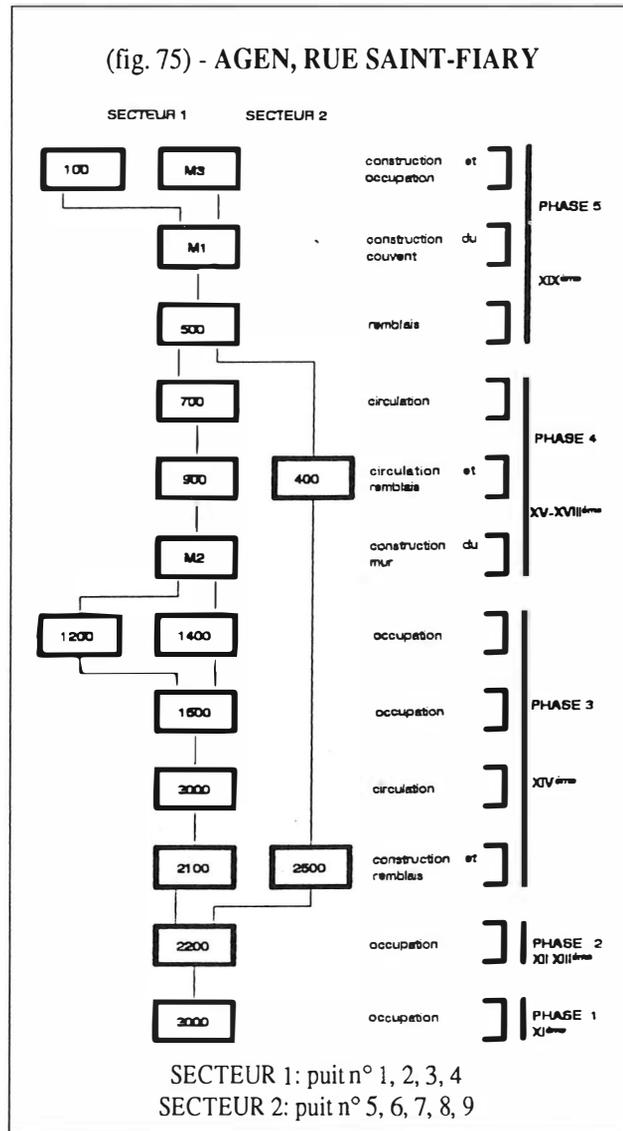
Phase 3 : (c 2100 - 2500)

Contemporaine de la première moitié du XIV^{ème} siècle, cette phase marque une étape importante dans l'évolution générale du site, le puit 4 a révélé un niveau (couche 2100) constitué d'éléments calcaire de tuiles et de briques le tout sans terre, il s'agit là vraisemblablement d'un niveau d'épandage de matériau inutilisable, soit des résidus de démolition ou des rebus de construction le tout correspondant à une structure édifiée en dur, il ne peut s'agir de la collégiale St. Caprais étant donné qu'elle se trouve sur l'autre berge de la Masse, par contre nous nous trouvons à proximité immédiate de l'enceinte XIV^{ème}, cet édifice commencé au milieu du XIII^{ème} siècle ne sera achevé que plus d'un siècle plus tard c'est donc dans cette phase que se situe notre strate mais rien ne permet encore de pouvoir relier le fait historique au fait archéologique, nous en resterons donc au stade de l'hypothèse.

Cette phase de travaux est parfaitement occultée par l'aménagement d'un niveau de circulation constitué de galets de petites dimensions soigneusement sélectionnés (couche 2000).

A cette période le ruisseau de la Masse a servi de dépotoir (au moins pour la zone proche de la berge), de nombreux éléments céramologiques des tuiles des briques et des fragments de calcaires ont été jetés pelle-melle (partie supérieure de la couche 2500) comme si l'on avait voulu combler rapidement une excavation devenue inutile et prenant trop de place à l'intérieur du nouveau périmètre urbain, le rehaussement successif des berges au cours des siècles (3 m. en trois siècles) a permis un rétrécissement du lit du ruisseau (ou un léger décalage de celui-ci), sa largeur n'étant plus nécessaire à la régulation des crues. Ces déchets peuvent provenir soit des habitats proches, soit des rejets du chantier de construction du rempart.

(fig. 75) - AGEN, RUE SAINT-FIARY



Phase 4 :

Celle-ci se situe à la transition du moyen-âge et de la période moderne; à cette date l'urbanisation va prendre l'orientation du parcellaire que nous connaissons actuellement L'axe de la rue St-Fiary est implanté, la chaussée dans son premier état est constituée d'une couche de calcaire compacté, elle est délimitée au sud par un mur M2 dirigé Est - Ouest construit en moyen appareil, cette chaussée rehaussée par l'intermédiaire de galets disposés verticalement; durant cette période (fin XV^{ème} jusqu'au XVIII^{ème} siècle) la partie du site où nous avons reconnu le lit de la Masse se trouve complètement comblée et laisse place à un espace libre apparemment non construit (nombreux éléments céramologiques appartenant au XVII^{ème} siècle), le lit est donc rétréci peut-être que les berges ont reçu un parement maçonné (comme au quartier des tanneries) afin de stabiliser les terres de la berge, structure pouvant dater de l'édification de M2.

Phase 5 :

Contemporaine du XIX^{ème} siècle, celle-ci voit le

pontage du cours de la Masse, la démolition de la collégiale St-Caprais et l'édification d'un couvent avec cloître à cheval sur les anciennes rives du ruisseau.

La zone où s'est située notre intervention ne devait pas être construite, c'était un espace libre en périphérie de la cour centrale de l'édifice, sans doute un jardin ou le cimetière du couvent, la structure 100 découverte à l'ouest du bâtiment en construction présente l'apparence d'un petit réduit ou abris de jardin que l'on peut dater de la fin du XIX^{ème} siècle (mise au jour sous le pavage d'une marque sur faïence J. VIEILLARD attribuable à la grande faïencerie de Bordeaux vers 1860).

A noter dans le puit 9 la découverte d'un fragment de boîte crânienne (humaine ?) provenant d'un niveau vers - 2 m., il peut s'agir d'un élément de sépulture in situ (tombe de moine) ou d'un remblais provenant d'une zone nécropolaire proche (St. Caprais ou Ste Foy).

CONCLUSION GENERALE

Malgré l'étroitesse de nos investigations nous avons pu retracer assez précisément la genèse de l'évolution

du site.

Ce faubourg hors les murs à sa création et durant les phases 1 et 2 est réenglobé dans la dernière enceinte à partir de la phase 3, il doit sûrement son existence et son développement à la présence du ruisseau de la Masse et de l'ensemble ecclésiastique St. Caprais.

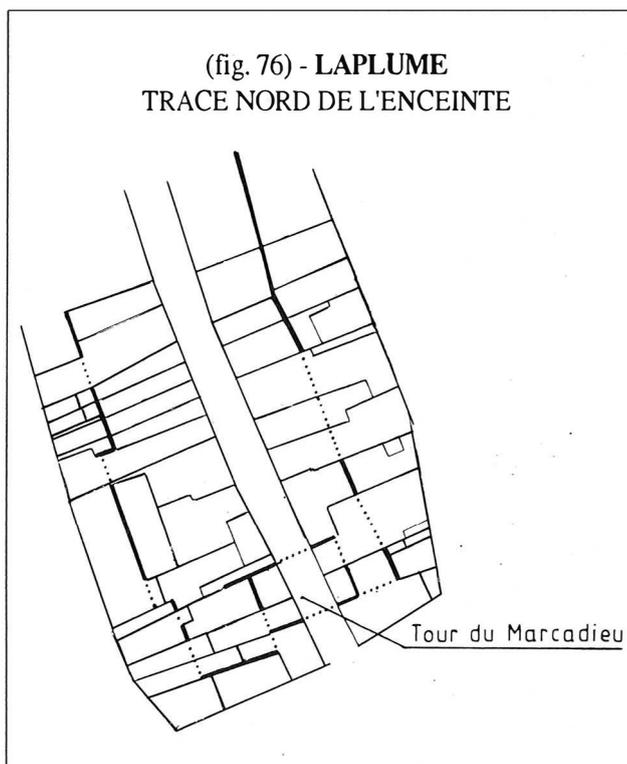
Autre résultat important de cette intervention c'est l'absence de vestiges antiques sur la berge nord du cours d'eau, il semble donc que l'urbanisation de la ville d'Aginnum n'ait pas franchi le ruisseau confirmant ainsi les observations effectuées lors de la construction d'un immeuble Bd. Scaliger où les terrassements ont révélé des terres marécageuses, il semble donc qu'à l'époque antique cet espace de terre entre le pied du coteau de l'Ermitage et cet affluent de la Masse n'ait été qu'une zone de terrain bas et instable soumise à de trop fréquentes inondations ce qui a dû rebuter les urbanistes de l'antiquité préférant ignorer cette parcelle et décaler l'ensemble de la cité vers le Sud, ces terres ne seront occupées que sporadiquement à partir du bas moyen-âge avant d'être totalement urbanisées aux périodes moderne et contemporaine.

<i>Commune :</i>	LAPLUME
<i>Lieux-dit :</i>	La ville rue grande
<i>Type de gisement :</i>	Habitat médiéval et nécropole moderne
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sauvetage urgent
<i>Responsable :</i>	Philippe Jacques

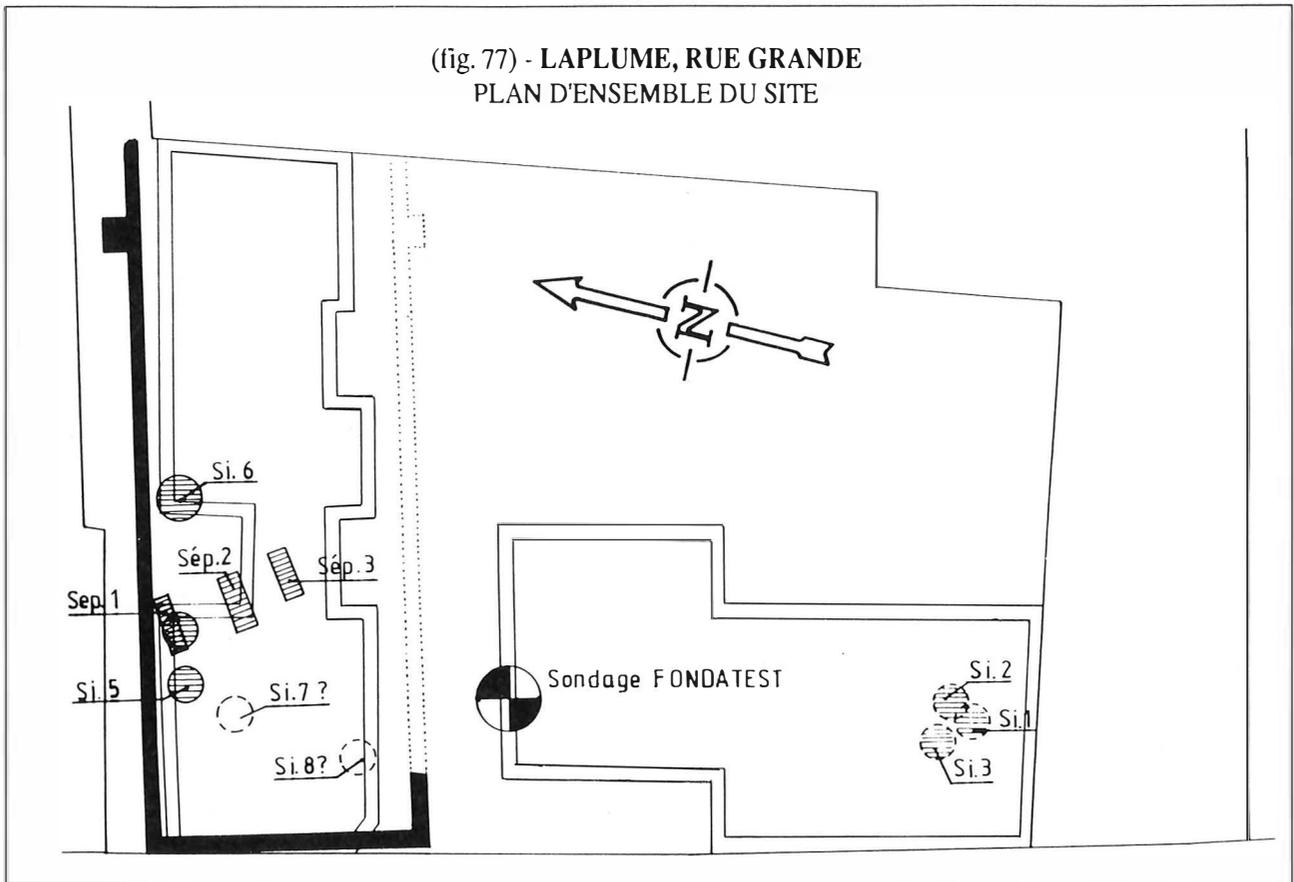
La construction de logements sociaux dans le bourg de LAPLUME durant l'été 1989 a intéressé plusieurs parcelles se situant à l'intérieur du rempart médiéval. Cette intervention a permis d'affiner certaines hypothèses émises en 1988¹ sur l'ancienneté de l'occupation du site et sur le tracé d'une partie de l'enceinte.

LE SITE

Situé à quinze kilomètres au sud de la ville d'AGEN le village de LAPLUME occupe l'emplacement de ce qui était autrefois un château sur motte avec basse-cour. Le site offre une situation privilégiée, il occupe la totalité d'un éperon naturel surplombant toutes les vallées environnantes à une altitude de plus de 220 m, au bout du site une imposante motte encore visible, a été dressée, elle présente une forme ovale de 125 m. de long sur 70 m de large au sommet de celle-ci s'élevait une tour rectangulaire de 15 m sur 12 m entourée sûrement par d'autres bâtiments. Le reste de l'éperon plus étroit devait être occupé par la basse-cour «c'est sur cette partie du site que notre intervention a portée.



(fig. 77) - LAPLUME, RUE GRANDE
PLAN D'ENSEMBLE DU SITE



«De nombreux silos creusés dans le tuf d'une date indéterminée ont été reconnus sur l'emplacement de la ville de LAPUME», cette phrase extraite du livre de J. MOUSQUEY² montre bien le type de structure que nous sommes susceptible de rencontrer au niveau de la basse-cour. Le sous-sol de l'éperon est constitué sous une couche de terre arable très faible (entre 0,30 m et 0,60 m d'épaisseur) d'une couche de sables argileux très compact de 0,50 m d'épaisseur surmontant des sables plus ou moins limoneux de 4,30 m d'épaisseur³.

SYNTHESE DE L'EVOLUTION DU SITE :

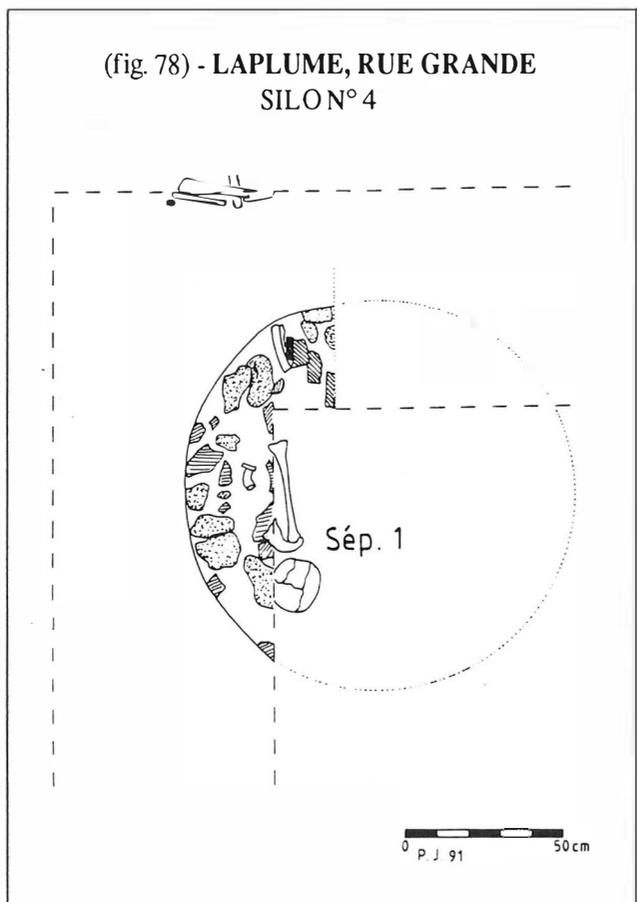
Malgré l'étroitesse de nos investigations, nous ne sommes intervenus que sur les tranchées de fondation nous avons pu dégager trois phases très distinctes de l'évolution de l'habitat du castrum de LAPLUME.

Phase 1 :

Cette première occupation correspond au creusement des silos, cinq ont été interprétés sûrement deux probablement et un huitième de manière incertaine, l'un d'entre eux (Si. 2) possédait encore un lit de grains sur le fond attestant bien le caractère de réserve à céréales de ces fosses. Si les périodes de comblement s'échelonnent du XVII^{ème} au XIX^{ème} en revanche la date de creusement est beaucoup plus floue, il est bien entendu très tentant de relier ces silos à la fonction refuge de l'ensemble motte et basse-cour et donc de les dater du XI^{ème} ou XII^{ème} siècle, mais rien n'interdit de les situer

dans le courant de la phase 2, même si la première hypothèse semble être la plus vraisemblable.

(fig. 78) - LAPLUME, RUE GRANDE
SILO N° 4



Phase 2 :

C'est à cette période que l'organisation du village sur l'éperon s'opère, elle peut être datée entre le XII^{ème} et le XIV^{ème}, le rempart est édifié. Notre site n'a pas été touché pas cette réorganisation, il semble qu'il est gardé sa fonction première de zone à ensilage.

Phase 3 :

En 1629 une confrérie des pénitents blancs s'installe à LAPLUME à l'endroit même où ont porté nos investigations, une chapelle est édifiée, elle restera au culte jusqu'en 1855 avant son délabrement vers la fin du XIX^{ème} siècle (les derniers pans de murs ont été rasés en 1989) . Ce petit ordre (environ une trentaine de membres) enterrait ses morts dans et à l'extérieur de la chapelle («*De nos jours des ossements y furent trouvés et déposés dans le cimetière communal lorsque l'ont dut creuser à cet endroit une fosse pour y placer une cuve à essence*» J. MOUSQUIER p. 183), trois de ces tombes ont été mises au jour espacées entre elles ci 1,50m et ayant à peu près la même orientation :

Sépulture 1 : Elle a été presque totalement détruite par la tranchée de fondation. Le corps d'un adulte reposait en décubitus dorsal les bras le long du torse ou croisé sur le pubis, les nombreuses épingles en bronze à tête roulée misent au jour laissent supposer que le cadavre n'était pas habillé mais simplement enveloppé dans un linceul. Les quelques clous disposés verticalement près des ossements trahissent la présence d'un coffre en bois (cercueil). Elle est orientée tête au sud-ouest, pied au nord-est.

Sépulture 2 : Entre Sé 1 et Sé 2 nous avons remarqué de part et d'autre du front de taille de la tranchée des traces très nettes de bois en décomposition l'une horizontale et l'autre verticale le tout comblé par une terre pulvérulente. Nous n'avons pu déceler de trace d'ossements à l'intérieur de cette structure par contre sa disposition ainsi que ses dimensions nous font penser que nous sommes en présence d'un cercueil dont le corps aurait pu être relevé lors de la désaffectation de cette petite nécropole.

Sépulture 3 : Seule la tête a pu être dégagée, elle était calée par des blocs calcaires, ce qui peut laisser supposer qu'il s'agit d'une tombe antropomorphe avec corps enseveli en pleine terre.

C'est donc dans le courant de la deuxième moitié du XVII^{ème} que nous pouvons rattacher le comblement des silos ainsi que le creusement des sépultures mises au jour. Nous pouvons dire que le comblement des silos est directement lié à l'implantation de cet ordre et plus particulièrement de leurs sépultures, l'exemple le plus caractéristique se trouve à l'endroit de la sépulture 1 et du silo 4, ce dernier comblé rapidement (sans doute mis au jour lors du creusement de la fosse sépulture) son contenu n'a pas été tassé, il s'en est suivi lors de la décomposition du coffre en bois un affaissement de la

tombe au droit du silo amenant le sommet du crâne au même niveau que les tibias.

L'emprise de la chapelle est difficile à déterminer (étude cadastrale en cours), à l'heure actuelle nous ne connaissons que les ruines qui ont été rasées en 1989, elles formaient un bâtiment rectangulaire de 26 m. de long sur 11 m de large avec contrefort à l'arrière. De cet état ne subsiste en limite nord de la parcelle qu'un mur en gros appareil percé d'une porte en ogive avec une croix sculptée sur la clef de voûte.

L'ordre des pénitents blancs disparut pendant la révolution et avec eux l'utilisation de la petite nécropole.

LE REMPART :

C'est la partie nord du rempart où le tracé est le moins évident, notamment au niveau de la zone fouillée, contrairement à l'hypothèse émise en 1988 il semble que la fortification passe à l'aplomb du bâtiment bordant à l'Est la parcelle 114 avant de rejoindre la porte du Marcadieu élément principal de l'accès au bourg, l'hypothèse que nous proposons ci-dessous ne se base actuellement que sur quelques observations de terrain et le tracé du cadastre actuel, elle sera confirmée ou infirmée ultérieurement par une étude des anciens cadastres et un recensement précis des vestiges encore visibles.

La tour du Marcadieu :

Au nord de notre intervention le mur de séparation avec la parcelle 273 laisse apparaître un appareillage de même nature que celui de l'enceinte, un deuxième mur perpendiculaire au précédent est également visible (en surélévation par rapport aux autres bâtiments). La parcelle 108 08 de très petite taille (à peine 3 m x 5 m) ne semble devoir son existence qu'à une structure très difficile à démolir. Si nous prolongeons les quatre directions formées par ces deux angles nous obtenons une structure de forme quadrangulaire d'environ 20 m sur 14 m qui pourrait bien s'apparenter à une tour. A l'Ouest le rempart vient se raccorder à l'aplomb de la façade de la tour alors qu'à l'Est celui-ci forme une avancée par rapport à cette dernière, peut-être pour permettre une meilleure défense de la principale porte d'accès de la ville.

CONCLUSION GENERALE :

Malgré le peu d'éléments recueillis au cours de ce sauvetage il nous a été possible de dresser une brève évolution du site, le deuxième point sur lequel nous pouvons émettre des hypothèses c'est sur la position de la basse-cour si nous prenons comme départ que le creusement des silos est contemporain de ce premier état nous pouvons dire que cette zone se situe à l'intérieur de la basse-cour à proximité de la limite nord de celle-ci (la densité des silos n'est pas très importante), il semble que sa fonction initiale ait été uniquement de

LOT-ET-GARONNE

servir d'aire d'ensilage, en effet aucune trace d'habitation antérieure à l'implantation du village n'a pu être décelée, les seules structures contemporaines de cet état sont les silos à grains. Les limites de cette première enceinte sont pour la plupart naturelles sauf au nord où un aménagement artificiel a sûrement dû être créé (fossé + levée) la position de cette dernière structure est assez difficile à donner, mais il est possible que l'enceinte villageoise en pierre se soit substituée aux anciennes défenses de terre et de bois.

L'étude des mottes féodales est primordiale pour la compréhension de l'évolution politique et économique de la moyenne Garonne, après la fouille du site de GRATELOUP⁴ qui a apporté de nombreuses informa-

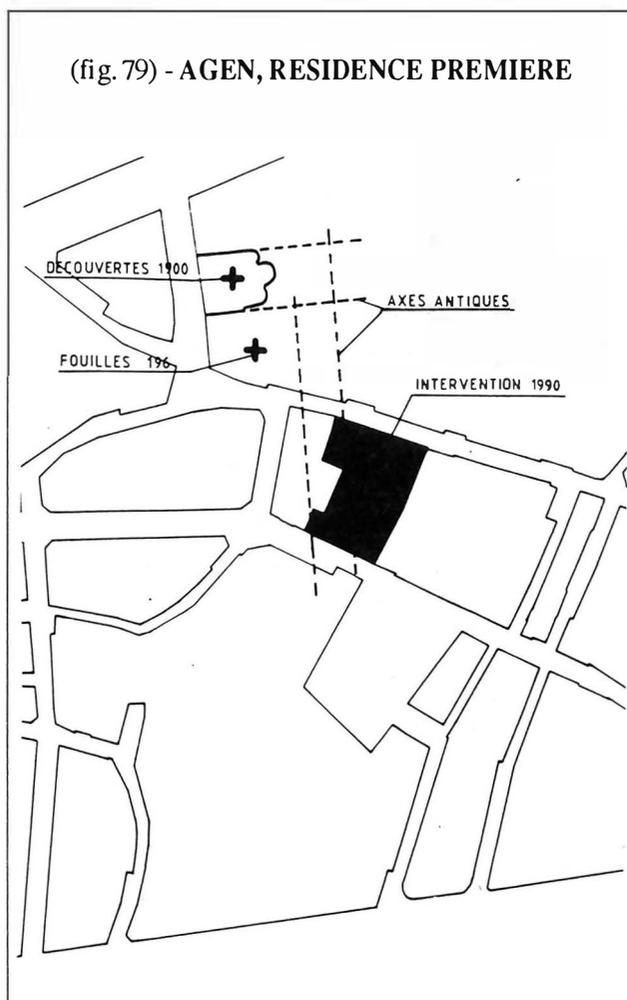
tions tant au niveau des structures d'ensilage que du mobilier, l'intérêt qu'offre LAPLUME en plus de posséder un ensemble castral couvrant une superficie d'environ 16 000 mètres carrés c'est d'avoir pu localiser et sonder en 1988 un kilomètre en contrebas l'habitat et le lieu de culte contemporain du premier état de ce site défensif.

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - Ph. JACQUES dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 91-98.
- 2 - «LAPLUME capitale de Bruilhois» par Jean MOUSQUEY 1988.
- 3 - *Etude des sols de fondation* par la société FONDATEST 7 novembre 1988.
- 4 - J.-P. Zanatta dans *Archéologie en Aquitaine*, 4, 1985, p. 78-81.

Commune :	AGEN
Lieux-dit :	Résidence première et Griffon, rue Griffon
Type de gisement :	Habitat urbain antique et médiéval
Nature de l'intervention :	Sauvetage urgent
Responsable :	Philippe Jacques

(fig. 79) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE



SITUATION GEOGRAPHIQUE :

Situé au nord-ouest de la commune d'Agen 11

donne accès sur deux rues parallèles, rue Gabriel GRIFFON et rue Grande HORLOGE (Ax 462.420 Ay 213.200), il couvre cinq parcelles (cadastre année 1981, section BK parcelles 594-807-809-810-812-813) ayant une superficie totale d'environ 1 000 m².

OUVERTES ANCIENNES :

A 50 m du lieu de notre intervention il existe une tour médiévale appelée tour des pénitents, il s'agit en fait du clocher de l'ancienne église St-HILAIRE, c'est dans ce périmètre que les découvertes ont été réalisées.

- 1772 Beaumesnil signale une pierre mortuaire dans la muraille du cloître des pénitents blancs, celle-ci est actuellement conservée dans les caves du musée d'Agen.
- Vase mérovingien (?) découvert à l'intérieur de l'église St HILAIRE sous un sarcophage en 1900.
- Lors de l'incendie de cette église en 1913 mise au jour des restes d'un édifice gallo-romain, peut-être un temple dédié à Vénus ?
- Printemps 1963, garage Lalaurie, découverte de sarcophages mérovingiens ainsi que d'un habitat du début du I^{er} siècle de notre ère.

HISTORIQUE DE L'INTERVENTION :

L'opération d'urbanisation s'est déroulée sur deux ans, la première phase couvrant 540 m² a été effectuée sans surveillance archéologique, nous n'avons pu faire que des observations stratigraphiques fragmentaires (front AB et CD). Pour la deuxième tranche (parc souterrain) nous avons pu démarrer les opérations de

fouilles avant la mise en route du projet, malheureusement les excavations de 1989 avaient largement entamé le site nous n'avons donc pu explorer que 65 m² soit à peu près 10 % des informations que recélait le site avant sa restructuration ce qui altère sérieusement notre compréhension sur l'évolution de l'occupation de ce quartier.

PREMIER ETAT D'OCCUPATION :

Il a été observé en de multiples points du site mais fortement perturbé par les phases d'occupations ultérieures, ce niveau est généralement caractérisé par de nombreux tessons d'amphores des fragments de tuiles et de céramiques, les traces les plus significatives ont été observées sur les fronts de taille AB et A'E' (couche 1 000a, 1 000b, 1 000c, 1 000d, 1 000e), ce niveau n'a pas révélé de structure.

A cette phase anarchique va succéder très rapidement une organisation rationnelle de l'espace, cette structuration a été motivée par l'implantation d'un encaissement de grave d'environ 5 m de large, cet élément a été reconnu sur le front de taille EF, nous n'avons pas pu reconnaître spécialement cette structure mais sa constitution très tassée et son orientation supposée laisse penser que nous sommes en présence d'un axe de circulation sans doute l'amorce d'un des cardo de la ville antique et peut-être celui qui débouchait sur la voie qui relie Agen à Bordeaux. L'habitat reprend la même orientation (couches 1020, 1022, 1024, 1025, 1030, 1060, 1070, 2000, 2050) le sol extérieur de celui-ci est constitué par un rideau de grave (1060) sépare de l'habitation par un petit fossé (2050), cette dernière est délimitée par une structure maçonnée (mortier + brique), l'intérieur est caractérisé par trois niveaux :

- Niveau 1 : sol de terre battue avec fosse (1 020) et foyer (1022).
- Niveau 2 : remblaiement du sol (10244).
- Niveau 3 : sol de terre battue 1030 avec plaque foyer

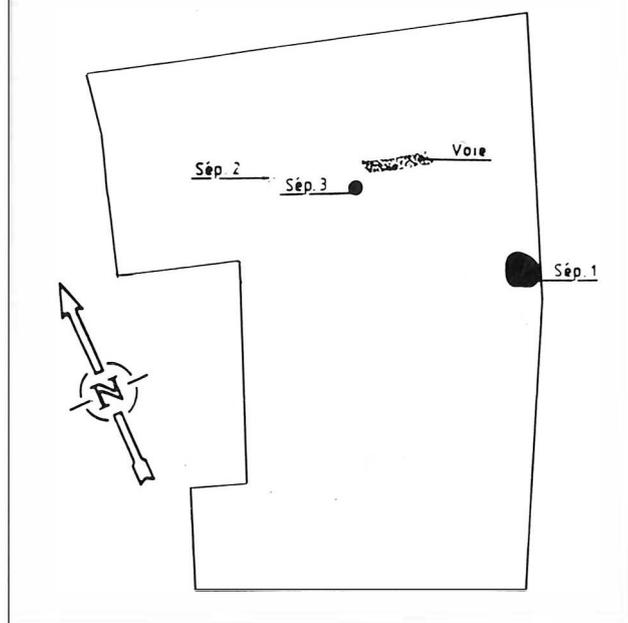
DEUXIEME ETAT D'OCCUPATION :

Après cette première phase il semble que l'habitat ait diminué d'intensité et soit même inexistant en certains points (cette occupation s'échelonne entre 20 de notre ère et le dernier quart du I^{er} siècle).

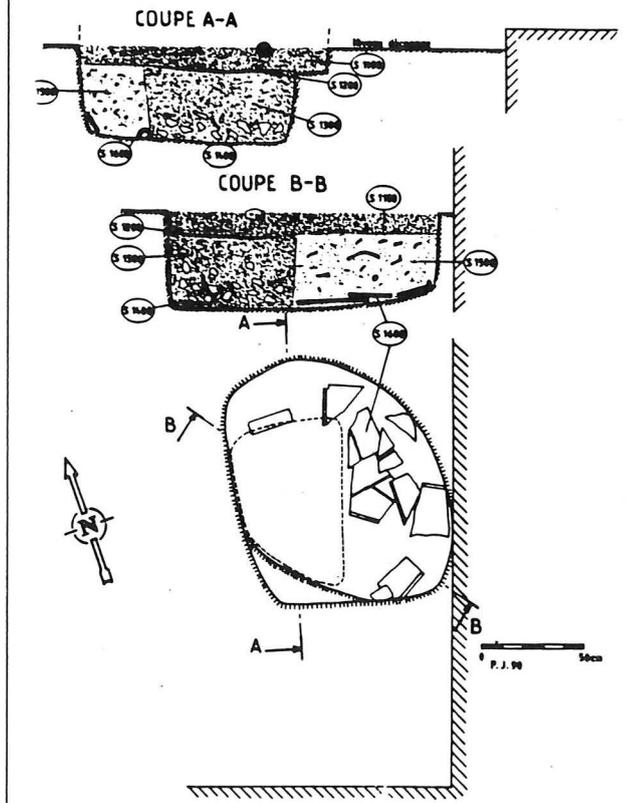
Lors du décapage final trois fosses, implantées dans l'argile du site, ont été mises au jour, deux d'entre elles ont été fouillées, leur comblement laisse entrevoir une utilisation autre que celle de dépotoir.

Sépulture 1: Découverte sur le bas côté Est du décumanus, elle a été écretée par la pelle mécanique qui a fragmenté un vase intact se trouvant dans la couche S 1100. De forme grossièrement ovale elle a une profondeur maximale de 47 cm, le premier niveau S 1100 homogène dans toute la fosse contenait un

(fig. 80) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE
ETAT DEUXIEME MOITIE DU I^{er} SIECLE

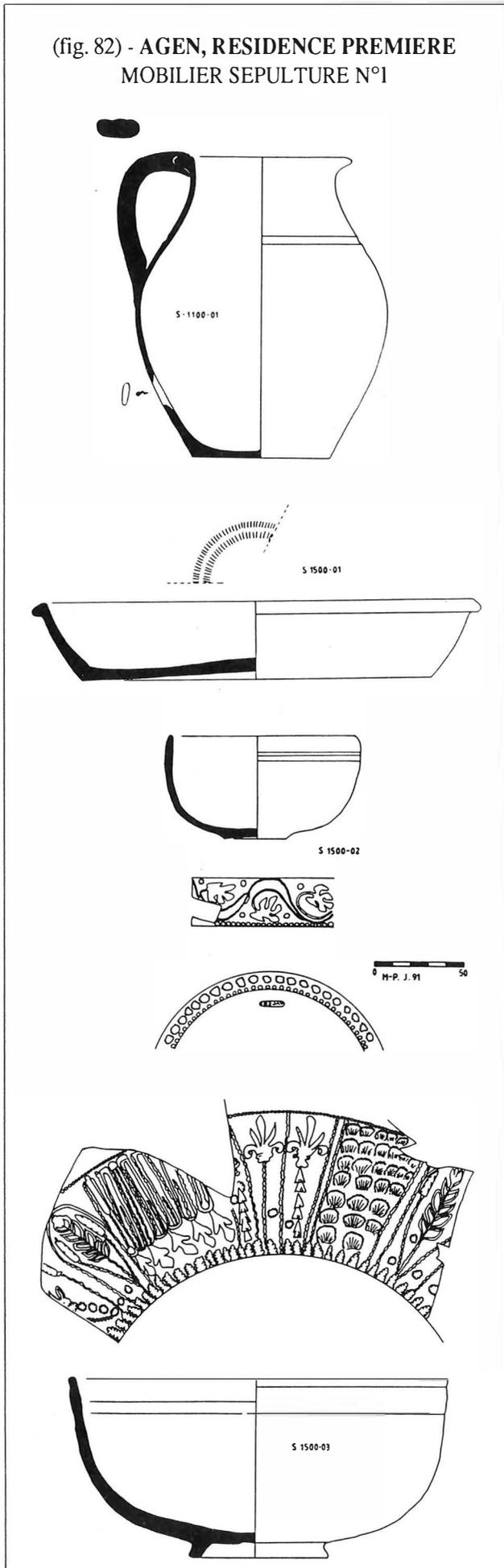


(fig. 81) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE
SEPULTURE N°1



abondant mobilier céramologique ainsi qu'un pichet intact couché sur le flanc à l'intérieur duquel nous avons pu récolter un œuf brisé, sous l'anse de ce vase une perforation intentionnelle de forme rectangulaire (3 x 14) rappelle le rite de destruction des objets avant leur enfouissement. Le deuxième niveau S 1200 est

(fig. 82) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE
MOBILIER SEPULTURE N°1



constitué par une couche de charbon de bois d'une épaisseur maximale de 2 cm scellant une petite excavation de forme grossièrement trapézoïdale (S 1300 S 1400) contenant beaucoup de charbons de bois, des petits blocs calcaires des éléments de tuiles ainsi que quelques éléments céramologiques. Le reste de la fosse est comblé par une terre assez compacte (S 1500) contenant des éléments céramologiques en assez grand nombre. Une partie du fond de la fosse est tapissée d'une couche de tegulae et d'imbres.

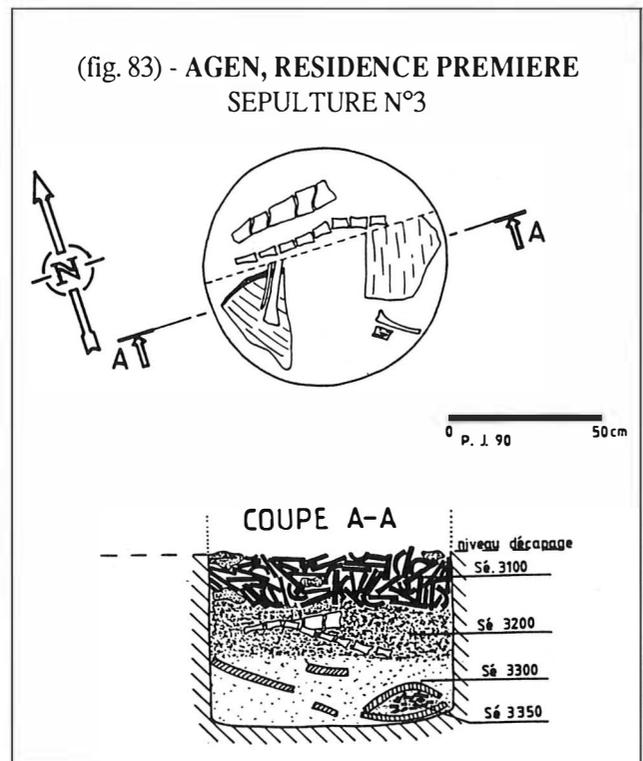
Le tamisage de la terre de comblement a entraîné la découverte d'une grande quantité d'ossements calcinés provenant aussi bien de S 1300 que de S 1500, ces éléments osseux ont des stades divers de calcinations.

Le contenu de cette fosse, que nous pouvons dater des années 60-70 de notre ère, associé à la présence du vase à offrande laissent supposer qu'il s'agit d'une sépulture à incinération implantée dans le courant du troisième quart du I^{er} siècle après J.C. en bordure de la voie (cette hypothèse ne sera confirmée qu'après l'étude ostéologique).

Sépulture 2 : Mise au jour le long du front de taille EF, celle-ci n'a fait l'objet que d'observations sommaires. La fosse était fermée par deux niveaux de tessons d'amphores et de céramiques, le reste du remplissage était constitué de terre argileuse avec au centre une zone très cendreuse autour de laquelle nous avons recolté des fragments osseux carbonisés ainsi qu'une petite pince en bronze. L'ensevelissement semble avoir été effectué au cours des premières années de notre ère.

Sépulture 3 : Située en bordure ouest de la voie elle est

(fig. 83) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE
SEPULTURE N°3



LOT-ET-GARONNE

de forme cylindrique (diamètre 80 cm, profondeur conservée 80 cm). Le premier niveau de comblement est constitué d'un bouchon très compact, sans terre, de tuiles et de briques avec quelques éléments céramologiques et calcaires (Sé 3100).

Le deuxième niveau. (Sé 3200) est constitué d'une terre noire charbonneuse contenant deux éléments de colonne vertébrale de bovidé en connexion anatomique (dépôt alimentaire). Le troisième niveau (Sé 3300) contenait des fragments d'amphore type Dressel 20 de grande dimension, sur l'un d'eux était disposé un tibia péroné sans doute de bovidé et entre deux autres reposait le squelette d'un petit animal ?

Cet enfouissement date du milieu du premier siècle de notre ère. L'aspect général du comblement, malgré que nous n'ayons pas pu étudier la stratigraphie supérieure au décapage, nous laisse penser que nous sommes plus en présence d'une fosse à offrande que d'une sépulture sans toutefois écarter cette dernière hypothèse.

Ces fosses peuvent être rattachées à deux découvertes anciennes effectuées dans le voisinage de notre intervention, la première relatée par Beaumesnil date de 1772 il s'agit d'une pierre trouvée dans le mur du cloître des pénitents blancs portant l'inscription *DIS MANIBVS IVNES. A. FANO IOVIS SIBI. ET. SVIS*, la deuxième date de l'année 1900 où un vase interprété comme mérovingien a été mis au jour sous un sarcophage mais à partir de la forme de ce dernier (de son remplissage ossements calcinés) et de sa disposition en terre (brique obturant l'orifice du vase) nous pouvons l'attribuer à la période gallo-romaine (sans doute 1^{er} siècle) et l'interpréter comme étant une urne funéraire. Ces cinq éléments laissent envisager la présence d'une nécropole dans cette zone nord-ouest de la ville antique, comme la nécropole sud (C.F. Philippe JACQUES dans *Archéologie en Aquitaine n° 7 p. 81*) il se pourrait bien que nous soyons en présence de tombes égrainées le long de la voie d'accès à la ville antique.

TROISIEME ETAT D'OCCUPATION :

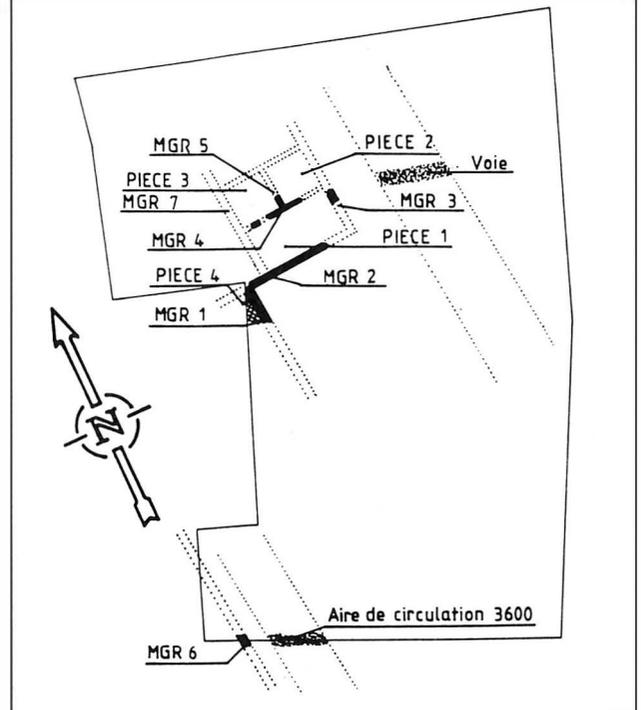
Lors de l'importante phase d'expansion qu'a connue la ville antique à la fin du premier siècle une habitation s'est implantée à l'ouest de la voie. Très dégradée par l'occupation médiévale elle a livré un mur (MGR6) sur le front de taille CD de module de largeur 0,60 m lié à une aire de circulation extérieure constituée par une couche de galets disposés verticalement (3500) rechargée par une couche de calcaire pilé (3600) celle-ci d'une largeur de 4 m possède un léger pendage en direction du mur. Le reste du bâtiment est orienté suivant l'axe nord sud parallèlement à la voie, il est constitué d'une série de murs perpendiculaires qui sont de deux types :

- soit des structures porteuses (MGR1 MGR2 MGR3

MGR6 et MGR7) implantées de 1,30 m par rapport au niveau du sol et ayant une largeur de 0,60 m.

- soit des structures de cloisonnement (MGR4 MGR5) implantées seulement d'une assise et de module de largeur de 0,40 m pour MGR4 et 0,30 m pour MGR5.

(fig. 84) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE
ETAT DEBUT II^{ème} SIECLE



Cet ensemble délimite des pièces de forme quadrangulaire :

- *Pièce 1* : Elle mesure 3,50 m x 6,70 m, le sol de circulation est constitué par un cailloutis très irrégulier et très léger.
- *Pièce 2 et 3* : Sans doute de forme carrée (3,20 m de module) elles possèdent également un sol de même nature que la pièce 1.
- *Pièce 4* : Pour cette dernière nous n'avons qu'une seule limite (MGR1) et un lambeau de sol de tuileau.

Nous n'avons retrouvé en place aucun élément de décoration, seul des fragments de marbre (placage ?) ont été mis au jour dans les niveaux médiévaux.

Un seul accès a pu être mis en évidence, localisé sur la coupe EF, il est caractérisé par la prolongation du sol de la pièce 2 sans interruption au niveau de MGR3, vers la voie avec un niveau allant en s'épaississant.

La stratigraphie interne du bâtiment ne nous apporte pas beaucoup d'éléments sur sa durée de vie, seul le front de taille CD nous a permis d'observer un niveau recélant du mobilier datable de la fin du premier ou du début du second siècle, ce fait est corroboré par le mobilier antique découvert dans les premiers niveaux médiévaux et qui ne peut pas faire aller l'occupation au delà de la première moitié du second siècle.

Tous ces éléments permettent d'attester

l'implantation d'une grande domus vers la fin du premier siècle dans une zone peu ou pas urbanisée de la ville antique. La partie que nous avons fouillée ne peut-être assimilée à des pièces d'habitation, sauf la 4, il pourrait s'agir d'une partie du bâtiment affecté à une fonction de stockage, cette hypothèse est motivée d'une part par la faible dimension des pièces 2 et 4 (10 m²) ensuite par la situation privilégiée de cet ensemble en bordure de la voie et enfin par l'accès direct sur cette dernière décrit plus haut.

QUATRIEME ETAT :

Après cette phase d'abandon définitive (pour l'occupation) cette zone se transforme en un champ de ruines et en chantier de récupération, en effet avant la réoccupation médiévale tous les murs du bâtiment antique sont épierrés au moins jusqu'à une assise au dessus des sols de circulation. Cette démolition a dû se faire lentement au cours des neuf siècles d'abandon du site, car nous n'avons trouvé aucune trace d'un possible chantier en continu.

CINQUIEME ETAT :

Vers la fin du XI^{ème} siècle le site commence à connaître une certaine activité, mais rien de bien structuré, seul quelques tessons et deux petites fosses d'argile de forme quadrangulaire (7200) et de faible profondeur attestent cette période.

SIXIEME ETAT :

Au XII^{ème} siècle des habitations à élévation en structure légère (bois + terre) commencent à apparaître, mais elles semblent très sporadiques et

d'implantation complètement anarchique séparées par de grandes surfaces non bâties. Nous avons pu fouiller partiellement une d'entre elle (niv. 7500), constituée par un sol de terre battue très tassé séparé du sol de circulation extérieur par un alignement grossier de petits blocs calcaires et de fragments de brique ou carreau avec une interruption de 0,80 m matérialisant un accès (porte). A l'intérieur nous avons dégagé trois fosses de formes et de capacités différentes :

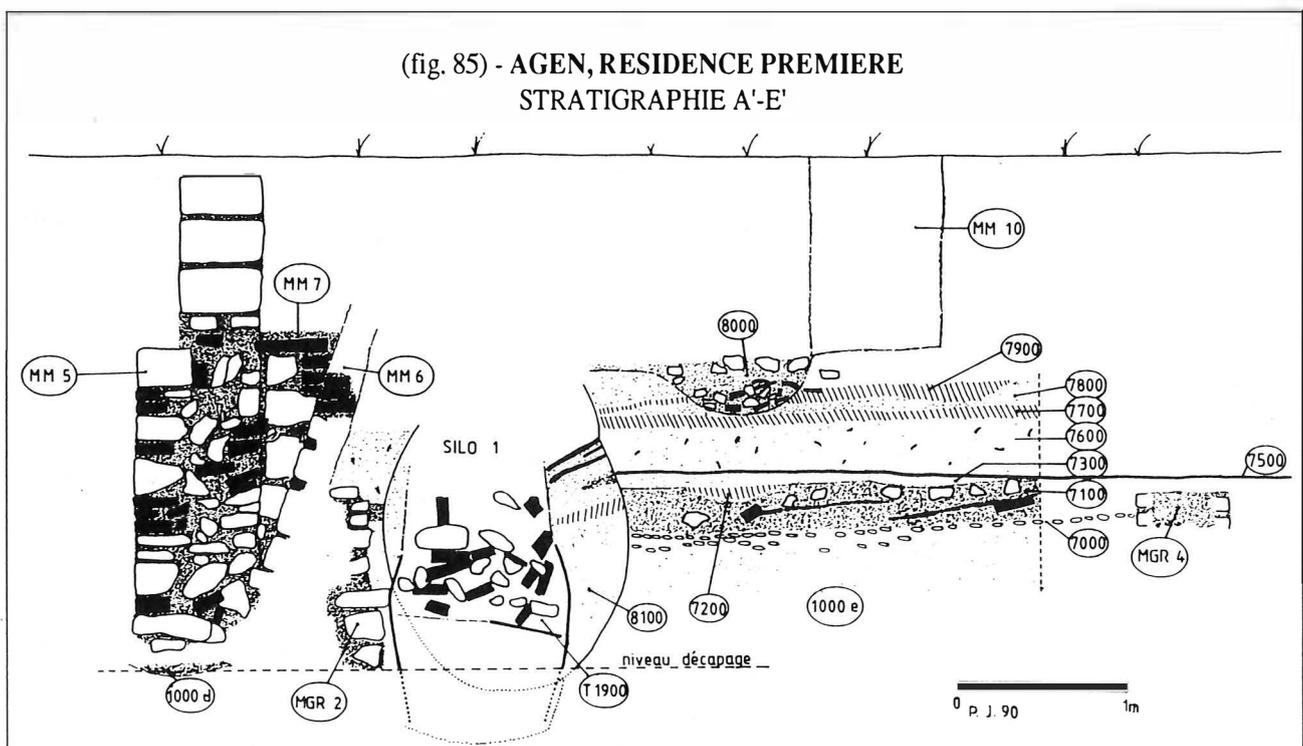
- Silo 2 : ouverture : 104 cm, panse : 106 cm, fond : 92 cm, hauteur : 60 cm, volume 0,51 m³
- Silo 3 : ouverture : 60 cm, panse : 76 cm, profondeur : 68 cm, volume: 0,2 m³
- Silo 4 : ouverture : 80 cm, panse : 85 cm, profondeur : 1 cm, volume : 0,4 m³

Ces fosses s'apparentent à des réserves à grains (silos) de capacités et de formes différentes donc peut-être de fonction ou servant à contenir des céréales de nature différente. Comme nous n'avons trouvé qu'une seule limite à cet habitat donc impossible de conclure sur sa véritable destination, trois hypothèses sont envisageables :

- petit bâtiment à stockage domestique
- grand bâtiment à stockage commercial
- habitation avec aire de stockage intérieure

SEPTIEME ETAT :

Après cette urbanisation assez anarchique va succéder une organisation beaucoup plus structurée, une rue est implantée ~ elle est orientée nord-est sud-ouest avec une emprise d'environ 4 m. De part et d'autre de celle-ci les structures antérieures sont arasées. C'est dans cette phase qu'a été creusé le silo 4800 :



LOT-ET-GARONNE

Silo 4800: ouverture : 140 m, fond : 1,50 m, panse: 1,54 m, profondeur: 1,10 m, volume : 1,94 m³

Cette première restructuration date du début du XIII^{ème} siècle

Ensuite pendant tout le XIII^{ème} siècle vont se succéder des habitats à structure légère, une de ces habitations a été recoupée sur la stratigraphie CD caractérisé par un sol de terre battue et un foyer (5800), à la fin de cette période (fin XIII^{ème}) que l'on finit de combler le silo 4800 qui semble être désaffecté depuis longtemps.

C'est vers le milieu de ce même siècle qu'est creusé le silo 1, le niveau d'épandage des déblais de creusement est visible sur la stratigraphie A'E' (couche 8000), c'est un niveau contenant de nombreux éléments calcaire et antique :

Silo 1 : ouverture: 108 cm, panse : 150 cm, hauteur restituée : 192 cm, volume : 2,17 m³

Cette fosse n'a pas du servir longtemps dans sa destination première (en effet dans le courant de la deuxième moitié du XIII^{ème} siècle le fond du silo est surcreusé et une barrique y est implantée celle-ci sans fond repose sur deux madriers avec callage de pierres et de brique. Celle-ci est de forme bi-tronconique, les douelles de largeur irrégulière sont maintenues en position grâce à huit cerclages extérieurs (branches de bois blanc refendues) liés entre eux par une ligature très serrée :

Barrique: fond = ouverture 85 cm, panse : 110 cm, hauteur : 140 cm, volume : 1,4 m³

Le remplissage interne est très particulier il est constitué d'une succession de strates d'épaisseur variable constituées presque exclusivement de débris organiques:

- T 1670 : noyaux de cerises
- T 1550 : graines dans terre brune
- T 1500 : graines dans terre noire
- T 1350 : strate de graine
- T 1370 : petites graines dans terre verte
- T 1360 : couche de débris végétaux
- T 1250: importante couche de noyaux de cerise

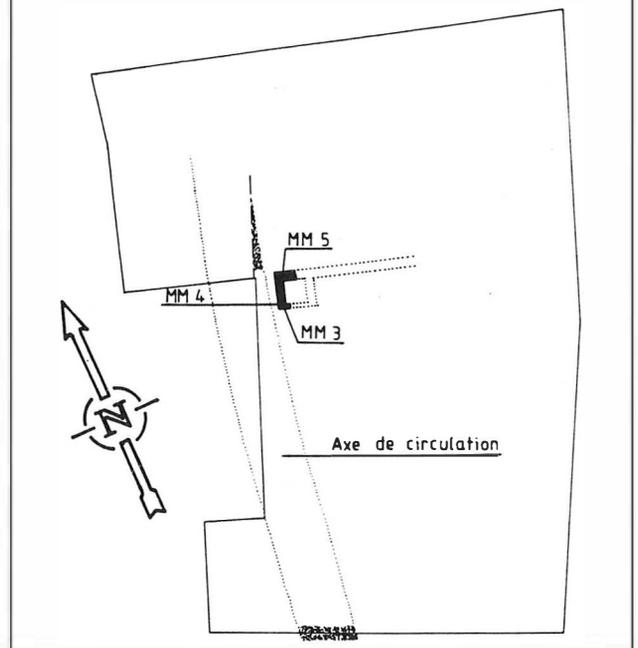
La destination de cette structure reste énigmatique, peut-être s'agit-il d'une fosse à latrine.

Les strates T 1700 - T 1800 ont livré deux fragments de vaisselle de bois, un élément de bord de plat et une écuelle archéologiquement complète. Entre les deux madriers support nous avons découvert un petit maillet en bois.

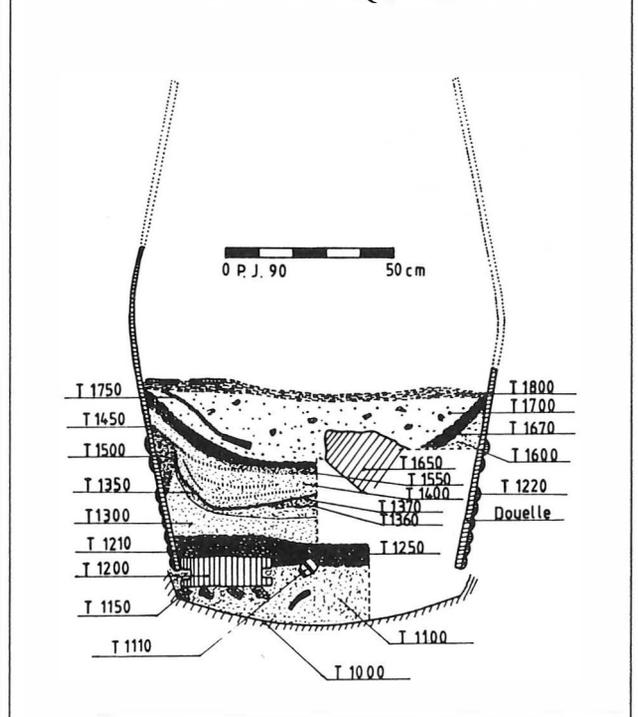
HUITIEME ETAT :

Là encore nous assistons à une refonte générale de l'espace urbain à partir de l'axe de circulation, c'est sûrement au cours de cette phase que ce quartier qui se trouvait à l'extérieur de la première enceinte va être englobé par le dernier tracé défensif de la ville d'Agen.

(fig. 86) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE
ETAT DEBUT XIV^{ème} SIECLE



(fig. 86) - AGEN, RESIDENCE PREMIERE
STRATIGRAPHIE BARRIQUE MEDIEVALE



Sur la stratigraphie A'E' nous avons dégagé une structure maçonnée (la première depuis l'époque antique) possédant une fondation très importante implantée à 1,80 m de profondeur avec un module de largeur de 0,80 m (MM5) surmonté d'un mur de 0,60 m de large conservé sur 1 m de hauteur, la fondation est construite en alternance de blocs calcaire et d'arase de briques alors que l'élévation est constituée de maellons de gros appareil, à cet ensemble est accolée

une petite pièce carrée (?) de 0,70 m de module possédant des murs de nature et d'épaisseur nettement inférieure à MM5 que nous n'avons pu reconnaître que sur sa partie souterraine. La structure MM5 orientée nord-ouest sud-est d'après les dires du conducteur de la pelle mécanique traversait tout le site, pour ne s'interrompre qu'au niveau de l'axe de circulation.

Cet ensemble constitué par MM3, MM4, MM5, MM6, MM7, ne possède aucun retour, son implantation, le soin de son élaboration et de son appareillage nous porte à croire que nous sommes en présence d'un élément d'enceinte avec petite tour de garde afin de contrôler le passage pour pénétrer dans un lieu qu'il est difficile de définir à l'heure actuelle peut-être un mur entourant un bâtiment privé ou un ensemble religieux comme la nécropole et l'église St Hilaire ou le Couvent des jésuites, mais sûrement édifié avant que le rempart n'existe donc vers le début du XIV^{ème} siècle.

A proximité de cette structure nous avons découvert un fragment de bord de mortier avec un décor de coquille St JACQUES.

Le niveau le plus caractéristique de cette période a été mis au jour sur le front de taille CD (couche 6000) s'apparente à une couche dépotoir contenant un mobilier très diversifié et abondant, débris osseux, tuiles, briques, céramiques, verre, boucle en bronze. D'après le mobilier étudié cette phase d'occupation ne semble pas dépasser le milieu du XIV^{ème} siècle. Pour le mur d'enceinte il nous est difficile de déterminer sa phase d'abandon les seuls éléments en notre possession sont le complément de l'espace entre MM5 et le pan incliné MM6 dans la deuxième moitié du XIV^{ème} siècle et l'installation de latrine dans la tour au XIX^{ème} siècle ce qui nous montre que cet édifice est resté visible assez longtemps.

NEUVIEME ETAT :

A l'époque moderne sans doute à partir du XVI^{ème} siècle le quartier prend la cadastration qui existe encore de nos jours, un bâtiment est implanté avec cave au nord du site, cette habitation paraît avoir été occupée jusqu'au XIX^{ème} siècle avec aménagements successifs notamment sol de petits galets, dernière phase d'aménagement avec les latrines vers la fin du XIX^{ème} siècle.

CONCLUSION GENERALE :

L'intérêt de ce site est tout d'abord géographique, car d'après les données historiques et archéologiques portées à notre connaissance nous nous trouvons sur une zone se situant en périphérie de l'agglomération antique et très nettement à l'extérieur de la première enceinte médiévale (environ 80 à 100m).

Cette fouille quoique très restreinte nous apporte

des confirmations sur la première occupation du site à l'époque Augustéenne. Elle nous a fourni également des éléments supplémentaires pour étayer l'hypothèse de l'existence dans cette zone d'une nécropole à incinération au haut empire.

Sur le site comme sur la plupart des autres fouilles pratiquées sur l'emplacement de la ville antique nous constatons un abandon dans le courant de la première moitié du second siècle.

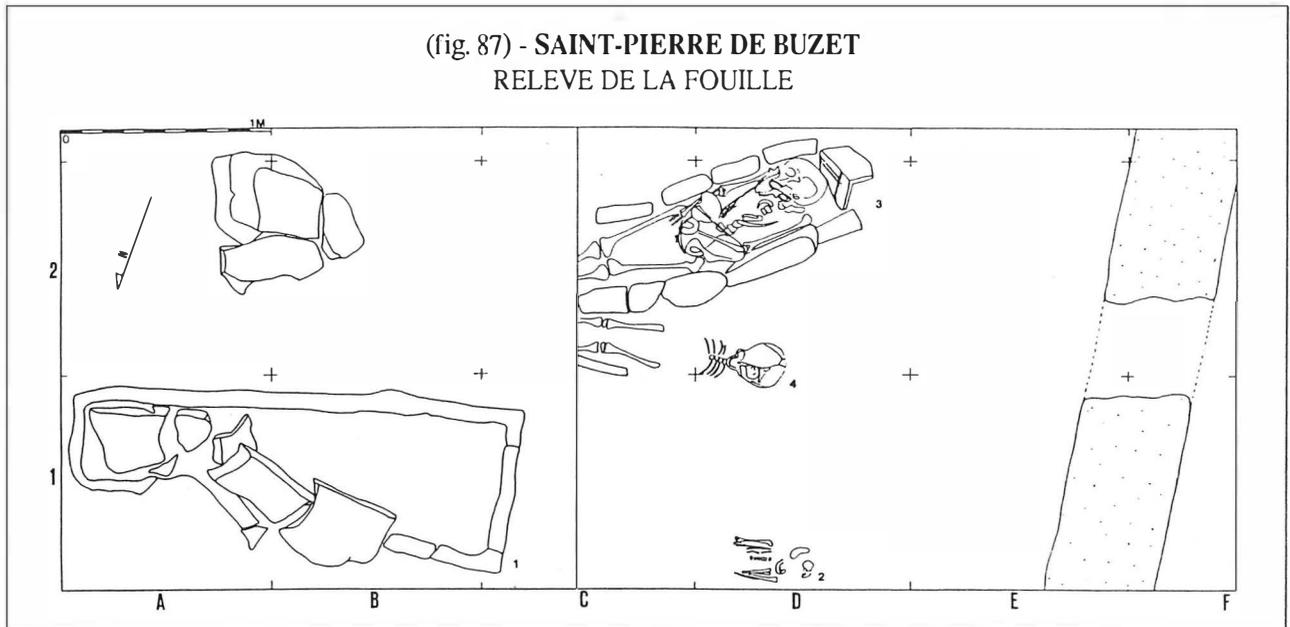
Le cadastre actuel ne conserve aucune trace de la cadastration antique, un seul bâtiment présente une orientation différente des autres il s'agit de l'ancienne église St Hilaire sous laquelle en 1913 il aurait été trouvés les restes d'un édifice gallo-romain (temple?), si nous prolongeons l'axe des murs de l'église et ceux mis au jour lors de la fouille nous nous apercevons qu'ils forment un angle droit à l'endroit de leur croisement, confirmant ainsi les découvertes antérieures et l'ancienneté antique de l'édifice religieux.

C'est le quatrième chantier où des fouilles récentes ont pu mettre en évidence une occupation moyenâgeuse (Ilot n° 5 1980 - tanneries 1988 - St Caprais 1989) extérieure à la première l'enceinte médiévale, actuellement nous commençons à posséder assez d'éléments pour commencer une synthèse sur l'occupation extra-muros et faire un parallèle avec l'urbanisation intra-muros où là aussi des sites (la bourse 1985 - place du marché au blé 1987 - îlot voltaire 1988 - les jardins de St Caprais 1990) permettent de faire une première approche en différents points de la cité.

Au niveau mobilier les éléments les plus intéressants livrés par la fouille sont bien sûr la barrique et les deux fragments de vaisselle de bois mis au jour dans son remplissage. Cette découverte exceptionnelle et unique pour la région surtout par l'état de conservation de la moitié inférieure du fût (ce qui a permis un démontage en vue d'une restauration ultérieure), cet élément nous apporte de nombreux renseignements tant au niveau de la contenance que des méthodes d'élaboration utilisées par les tonneliers au XIII^{ème} siècle.

La mise au jour de deux éléments de pièce de vaisselle de bois nous apporte enfin la preuve que les formes ouvertes étaient réalisées en matériau périssable (bois) alors que les formes fermées sont en terre cuite cette existence est donc attestée pour la deuxième moitié du XIII^{ème} siècle par contre il nous est impossible de connaître la diversité des formes existantes (actuellement deux éléments connus une écuelle et un plat de moyenne capacité), ainsi que le pourcentage que peuvent représenter ces récipients par rapport à l'ensemble de la vaisselle de toute nature en usage à cette période.

Commune : SAINT-PIERRE DE BUZET
Lieux-dit : Lamoulère
Type de gisement : Nécropole
Nature de l'intervention : Sauvetage
Responsable : Alain REGINATO



Au mois de juin 1989, des travaux de nivellement au lieu-dit «Lamoulère» à Saint-Pierre de Buzet, mettent au jour un gros fragment de couvercle monolithe de sarcophage.

Situé en bordure de la moyenne terrasse de la Garonne, ce site bénéficie d'une situation géographique remarquable, dominant toute la plaine. Il est déjà connu des archéologues; les vestiges découverts en surface par l'ancien propriétaire du terrain, témoignent d'une occupation au bas empire (découverte de monnaies du IV^{ème} siècle), et au moyen-âge (fragments de sarcophages, céramiques médiévales).

Ce contexte géographique particulier, a donc été apprécié dans l'antiquité, tout comme les nombreux sites gallo-romains connus en bordure de la moyenne terrasse. Cette époque nous a d'ailleurs laissé un très beau vestige architectural, la tour de Peyrelongue (monument funéraire romain?), situé à 200 mètres de Lamoulère

L'intérêt de la fouille de sauvetage est donc très important dans ce contexte, d'autant plus que le village de Saint-Pierre de Buzet a bénéficié d'un sauvetage archéologique urgent en 1983 (A. Jerebsoff), portant sur plusieurs tombes de type anthropomorphe (6 au total), et vraisemblablement du bas moyen-âge. L'une d'entre-elles était recouverte d'un couvercle de sarcophage en marbre, récupéré certainement dans une nécropole

mérovingienne. A Lamoulère, il pourrait bien s'agir de celle-ci.

Sur les lieux, à l'emplacement du décapage, une zone noirâtre se dégageait, grossièrement rectangulaire (20 m x 5 m). Il s'agit en fait de la zone raclée par le tracteur-pelle, qui a fait apparaître les couches archéologiques. En surface, aucune structure n'est visible. Le matériel archéologique est très perturbé (fragment de matériaux gallo-romain, céramiques et briques médiévales, fragments de sarcophages).

LE SARCOPHAGE

Un premier décapage à l'emplacement de la découverte du couvercle, nous permet de positionner un sarcophage d'orientation Ouest/Est et dont la partie supérieure semble arasée par la pelle mécanique (longueur: 2,14 m; largeur à la tête: 0,76 m; largeur aux pieds: 0,50; profondeur: 0,50 m). Celui-ci est fracturé sur la partie nord, et les fragments sont affaissés. Les couches archéologiques à la périphérie de la cuve sont en place, la destruction du sarcophage est donc ancienne. Ce point est confirmé par le dégagement du squelette, qui ne met pas en évidence de connexion anatomique entre les ossements. Bien au contraire, la sépulture est totalement perturbée. Elle a donc subi un pillage à une époque ultérieure; les ossements ont été rejetés en vrac et certains d'entre eux, brisés lors de cette intervention.

A l'intérieur de la cuve, le matériel archéologique est pauvre et hétérogène. La découverte d'une monnaie de Constance II au revers type FELTEMP REPARATION en est la preuve. Le reste du matériel est constitué de céramiques caractérisant 4 formes de coupes montées au tour. Ce matériel céramologique, du fait de sa pauvreté et de la petite taille des fragments, est difficilement datable. Toutefois, il semble attribuable à l'antiquité tardive, ceci étant confirmé par la présence d'une monnaie du IV^{ème} siècle.

Il s'agit pour le sarcophage de matériel rapporté, soit au cours du pillage soit après l'effondrement de la paroi. La roche dans laquelle a été taillée la cuve est un calcaire gris qu'on retrouve en Agenais. Le fragment de couvercle découvert par le propriétaire est par contre taillé dans du calcaire blanc coquillé, extérieur à notre région. Il est donc vraisemblable que le sarcophage fouillé ne corresponde pas au couvercle découvert. L'ensemble fait sans doute partie d'une nécropole mérovingienne.

Partant de ce fait, nous avons réalisé un décapage de 6 m² à proximité du sarcophage, afin d'établir le contexte archéologique de la découverte. Les couches archéologiques étaient complètement perturbées. Aucune stratigraphie n'est mise en évidence. A une profondeur d'un mètre, sont apparues des sépultures qui sont la cause de ce bouleversement. Au nombre de trois, elles sont orientées ouest/est.

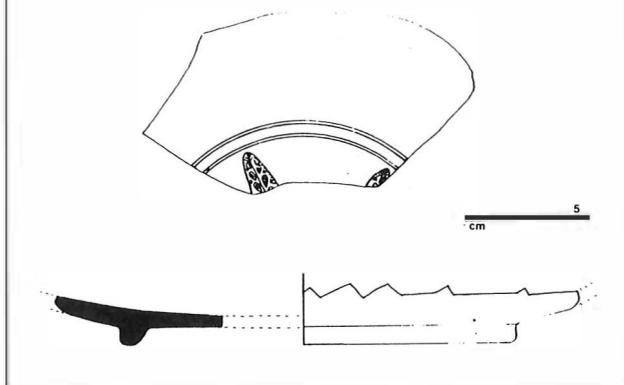
- Sépulture 2: squelette d'enfant dont la partie inférieure est tronquée au niveau du bassin,
- Sépulture 4: squelette d'enfant,
- Sépulture 3: sépulture d'adulte bordée par deux alignements de pierres.

Taillées dans du calcaire blanc, elles sont constituées en fait de fragments de sarcophages. Ces sépultures sont donc postérieures. La tête du défunt est calée par un fragment de tubulus gallo-romain. Les ossements sont en disposition anatomique normale, mais la connexion n'est pas parfaite. Ceci est visible au niveau du bassin où les os iliaques sont disjoints, au niveau de l'avant-bras gauche, des côtes, mais surtout au niveau de la mandibule. Le pourrissement du corps a donc eu lieu dans le vide, et les pierres bordant la sépulture étaient destinées à soutenir des planches au dessus du corps.

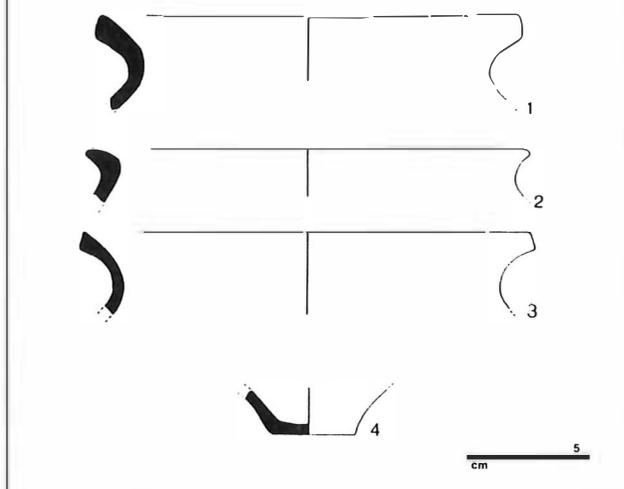
Cette nécropole semble relativement homogène et présente de ce fait un réel intérêt sur le plan anthropologique.

A l'extrémité du sondage, une portion de mur a été mise au jour. Tronquée par une sépulture postérieure, il s'agit d'une structure non appareillée, faite de pierres sèches liées au mortier à la chaux. De ce fait, elle rappelle les constructions de l'antiquité tardive dans la région, et ce mur appartient sûrement à un bâtiment gallo-romain. Le matériel découvert

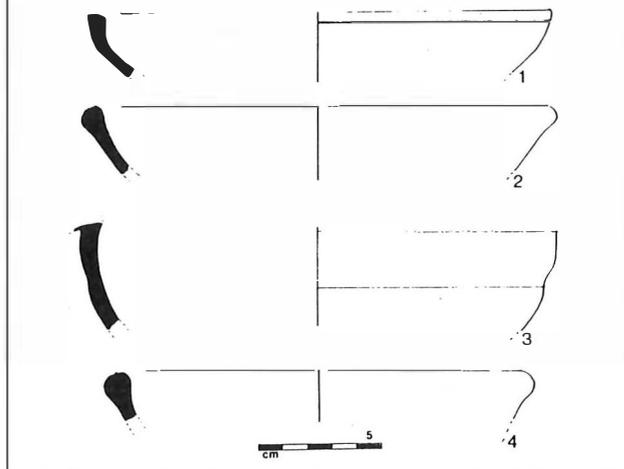
(fig. 88) - SAINT-PIERRE DE BUZET
CERAMIQUE DSP



(fig. 89) - SAINT-PIERRE DE BUZET
CERAMIQUE ROMAINE, LES VASES OVOIDES



(fig. 90) - SAINT-PIERRE DE BUZET
CERAMIQUE ROMAINE, LES COUPES



dans le sondage confirme cela, en particulier les éléments de construction romaine (petit appareil, tegulae, mortier rose, fragments de tubuli, frag-

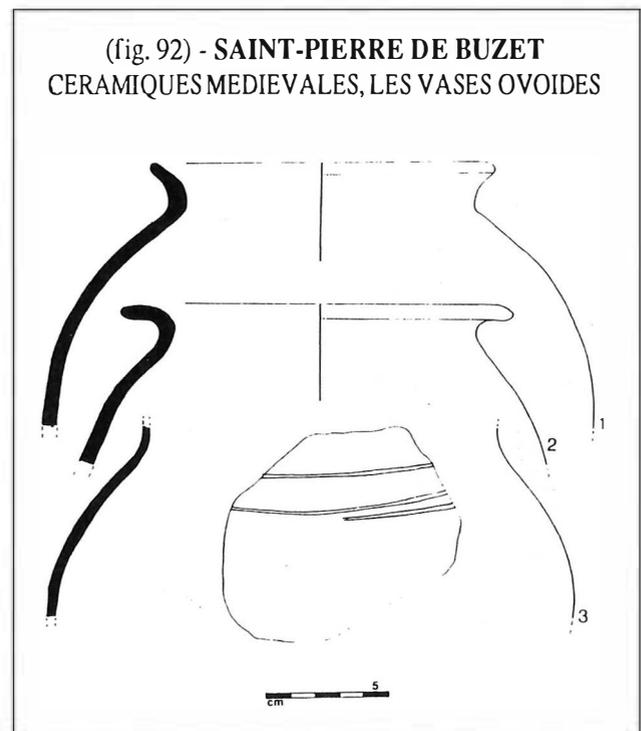
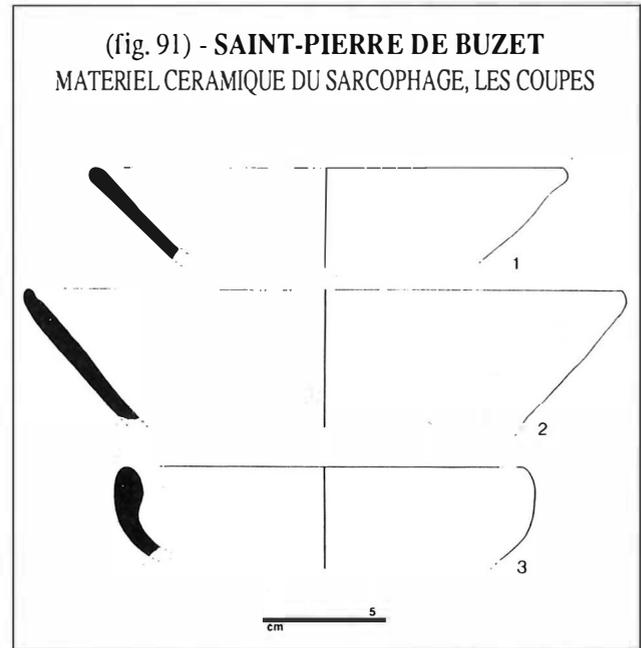
ments de marbre taillé, imbrices, peinture murale, tesselles de mosaïque). Malheureusement la stratigraphie est complètement perturbée, et aucun élément de datation ne peut être pris en compte. Quoiqu'il en soit, la présence de tubuli en rapport avec un type de chauffage par hypocauste, de marbre, de peintures murales et de mosaïque prouve l'existence d'une construction romaine importante qui peut être une villa.

Le matériel céramologique est totalement perturbé. Malgré tout, l'ensemble relativement pauvre peut être dissocié en 2 lots: céramique médiévale et céramique gallo-romaine.

La céramique gallo-romaine est représentée par des fragments de coupes, de vases ovoïdes, et un fragment d'œnochoé. Il intéresse un fond de coupelle à pied annulaire, présentant 2 poinçons sous forme de palmettes à disposition radiale. Cette céramique à pâte grise semble caractéristique du groupe languedocien et datable du début du V^{ème} siècle. Il s'agit donc d'un argument supplémentaire en faveur d'une origine tardive du bâtiment gallo-romain.

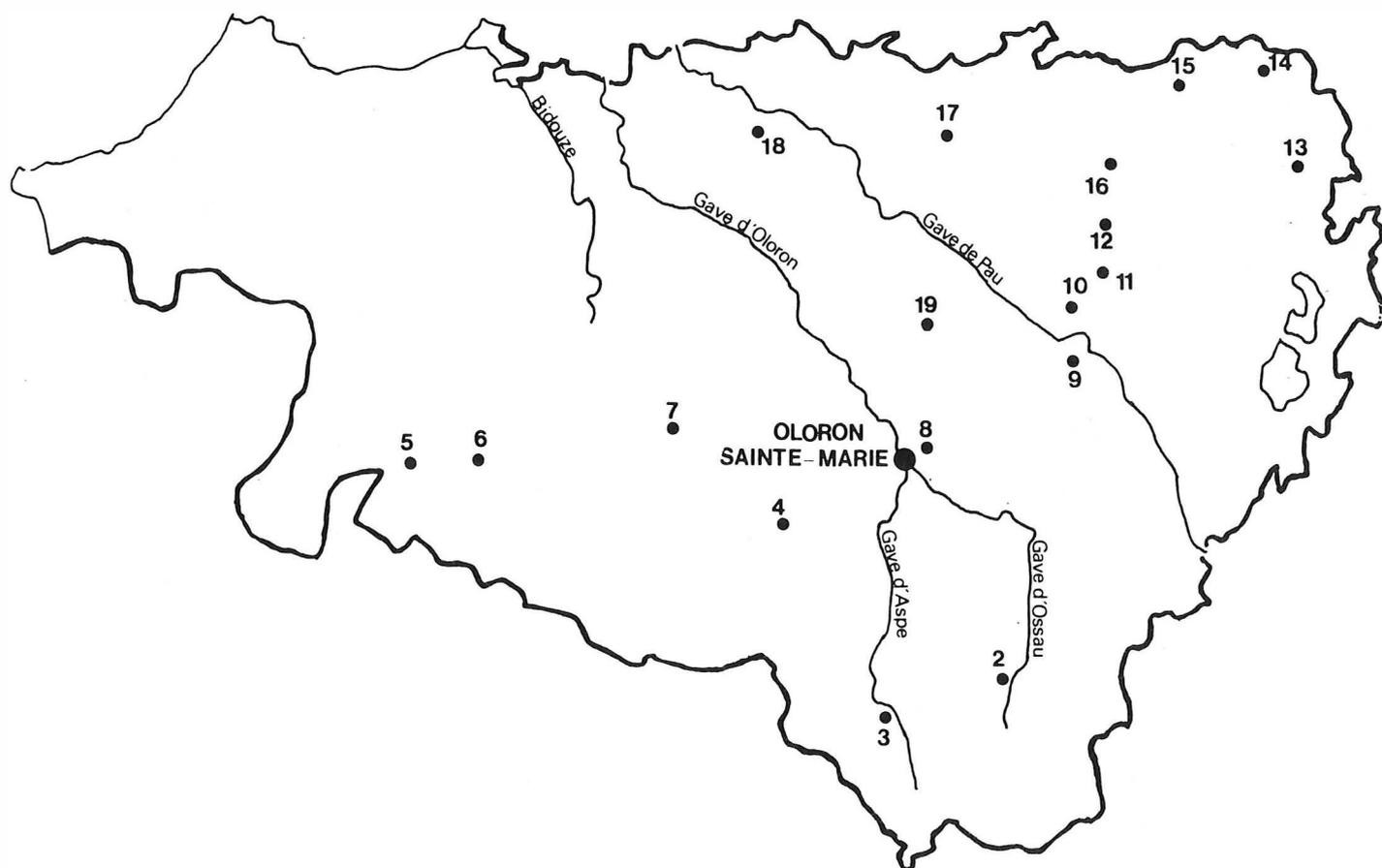
La céramique médiévale est représentée par des fragments de vases ovoïdes. Différents éléments permettent une datation relativement précise. L'absence de couvercles, de gorge interne sur les cols, de décor ondé, la présence de spirales excisées, de tétons, et de cordons digités, sont caractéristiques des X^{ème} et XI^{ème} siècles. Cette céramique permet ainsi de positionner chronologiquement la nécropole médiévale dans cette période.

Le sauvetage archéologique de Lamoulère à Saint-Pierre de Buzet, bien que restreint en surface, aura permis de cadrer ce site déjà connu. La construction dans le courant du IV^{ème} siècle d'un bâtiment romain relativement conséquent (chauffage par hypocauste, peintures murales et mosaïques), a été mise en évidence. Le site est ensuite occupé par une nécropole mérovingienne, puis réutilisé dans le courant des X^{ème} et XI^{ème} siècles comme nécropole médiévale.



PYRENEES-ATLANTIQUES

OPERATIONS ARCHEOLOGIQUES EN 1989-1990



- 1 - OLORON-SAINTE-MARIE ◻
- 2 - LARUNS △
- 3 - BORCE
- 4 - ARETTE ◻
- 5 - SAINT-MICHEL △
- 6 - LECUMBERRY ▲
- 7 - GOTEIN-LIBARRENX

- 8 - GOES ■
- 9 - JURANÇON ▲
- 10 - LESCAR ■ ◻
- 11 - SERRES-CASTET ■
- 12 - NAVAILLES-ANGOS ■
- 13 - LEMBEYE ■
- 14 - DIUSSE ◻

- 15 - GARLIN ■
- 16 - THEZE ■
- 17 - CASTILLON-D'ARTHEZ ▲
- 18 - SALIES-DE-BEARN ▲
- 19 - MONEIN ◻

	FOUILLE PROGRAMMEE	SAUVETAGE	SONDAGE PROSPECTION
AGE DU FER GALLO-ROMAIN HAUT-MOYEN-AGE	●	▲	■
MOYEN-AGE MODERNE	○	△	◻

PYRENEES-ATLANTIQUES

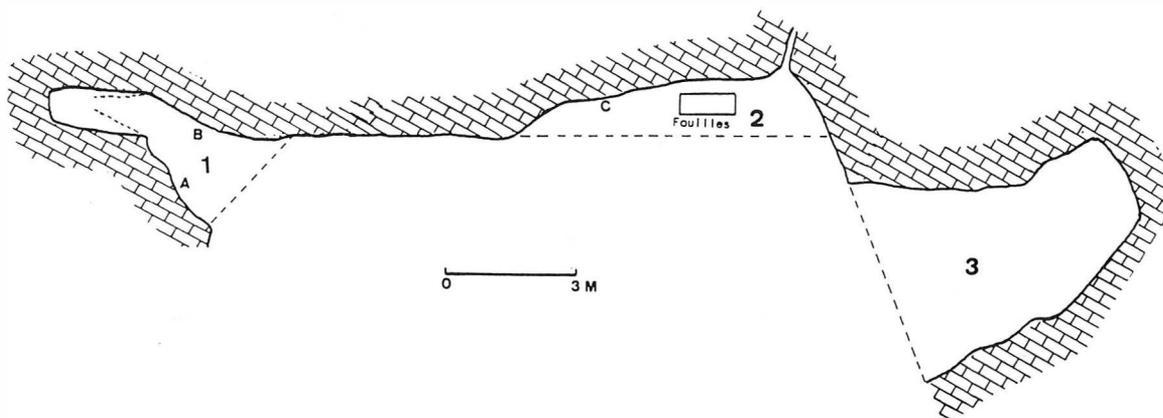
Commune : **ARETTE, ISSOR**
Type de gisement : Grottes sépulcrales, monuments mégalithiques, camps de type protohistorique, tumulus
Nature de l'intervention : Prospection - inventaire
Responsable : Anne BERDOY

Le but à moyen terme est d'établir une carte archéologique complète de la vallée de Barétous, une des quatre vallées du Béarn, qui n'a jamais fait l'objet d'une prospection systématique. Toutes les époques ont donc été prises en compte: préhistoire, protohistoire, gallo-romaine et époques historiques plus récentes. Dans une première étape, la prospection a été limitée à la commune d'Arette dont l'altitude s'échelonne entre 300 et 2500 mètres et dont la superficie est particulièrement importante (environ 25 km du nord au sud sur

environ 10 km de large d'est en ouest). En 1990, la prospection s'est poursuivie sur cette commune et a débuté sur celle d'Issor (cartes IGN 1/25 000, Oloron-Ste-Marie 1546 ouest; Tardets-Sorholus 1446 est; Larrau 1447 nord; Accous 1547 ouest).

Quatre types de prospection ont été mis en œuvre : recherches bibliographiques, enquêtes orales, prospections au sol et aérienne. Chaque fois que cela a été possible, des plans, relevés, coupes ou plans de masse ont été établis avec précision.

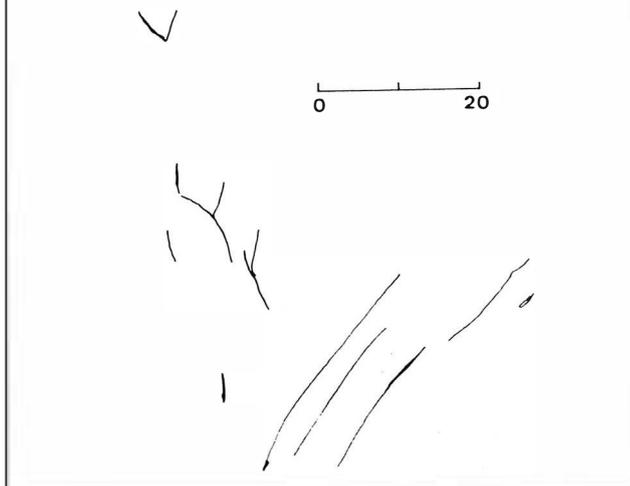
(fig. 93) - PLAN DE L'ABRI SOUS ROCHE DE SCRAPES



(fig. 94) - ENSEMBLE DES GRAVURES DE LA PAROI A DU DIVERTICULE 1 DE L'ABRI SOUS ROCHE DE SCRAPES



(fig. 95) - GRAVURES B DE LA PAROI B
DU DIVERTICULE 1
DE L'ABRI SOUS ROCHE DE SCRAPES



RESULTATS

Les témoignages ou gisements archéologiques découverts - ou redécouverts - ont été groupés en six catégories. Pour ne pas alourdir ce texte, les coordonnées Lambert ne sont pas données ici. Elles ont été publiées en revanche dans les deux articles cités en bibliographie.

- **la faune du quaternaire**, présente dans certains gouffres ou grottes.

- **les grottes** présentant des traces d'occupation humaine. Deux d'entre elles ont un intérêt particulier. Celle du Pont du Fort (Arette; alt.: 440 m) fouillée par P. BOUCHER dans les années 1968-1971 et qui a procuré des tessons de céramique et des ossements humains dont certains brûlés. Son utilisation s'échelonne de l'Age du Bronze au Bas-Empire.

La grotte de Scrapès (Arette ; carte Oloron-St-Marie, x : 352,95; y : 3092,1; alt. : 470 m) a la particularité de présenter de nombreuses griffades d'ours auxquelles se mêlent des «gravures» - traits verticaux, curvilignes, «V», fourches - de la main de l'homme (cf fig.).

- **les monuments mégalithiques**; nous avons regroupé sous cette étiquette diverses constructions, présentes dans le secteur de la Pierre-St-Martin (entre 1500 et 1800 m d'alt.), qui s'apparentent aux dolmens mais sans en présenter les caractéristiques habituelles.

Situés le plus souvent à proximité des cabanes de berger, ils ont été réemployés jusqu'à nos jours et parfois remaniés. Ont été relevés, dessinés et photographiés les monuments suivants: Caque I, II, In (Arette; alt. : 1700 m). Monument dit *de la borne frontière* (Arette; carte Accous, x : 347,45; y : 3079,25;

alt.: 1810 m). Monument de la cabane du Coup (Arette; alt.: 1530 m). Monument de la cabane d'Ance (Arette; alt. : 1670 m).

- **les camps de type protohistorique** ; nous en avons recensé et relevé quatre sur la seule commune d'Arette: Espérabens (alt. : 492 m), Casteigts (alt.: 597 m), Lagrave (alt. : 371 m) et Règle (alt. : 437 m). Situés sur des points élevés, dominant fort bien toute la plaine, ils présentent des caractéristiques voisines: butte centrale, remparts de terre, chemin d'accès... Aucune datation ne peut être avancée pour l'instant en l'absence de toute découverte de matériel archéologique sur ces sites.

- **les tumulus**; contrairement à d'autres vallées béarnaises (Aspe, Ossau), ils ne sont pas situés sur des buttes mais plutôt dans des dépressions herbeuses; la partie haute de la vallée de Barétous étant particulièrement ventée, on peut penser qu'ils ont été édifiés dans ces zones en raison de leur situation relativement abritée. Les groupes (8 à 10 tertres) suivants ont été relevés: tumulus de la cabane d'Ance (Arette; alt.: 1670 m); du plateau de Soudet (2 groupes, Arette; alt.: 1480m); du plateau de Chousse (Arette; alt. : 850 m). Trois tumulus isolés ont été reconnus: au col de Lie (Arette; alt. : 560 m), à «la petite clairière de Guilhers» (Arette; alt.: 1230 m) et à Pourredoun (Issor; alt.: 320 m).

- **témoignages d'époques médiévale, moderne et contemporaine**; peu de vestiges de l'époque médiévale mis à part les «restes» d'une tour (?) pouvant remonter au XIII^{ème} siècle ainsi qu'une motte probable située à proximité immédiate du camp de Lagrave. En ce qui concerne les époques moderne et contemporaine, nous avons retrouvé diverses croix gravées. Trois d'entre elles témoignent de décès dus à la peste (1652), deux d'accidents survenus en montagne (l'un en 1753, l'autre en 1890), d'autres enfin marquent des limites entre pâturages ou entre communes.

De nombreux cayolars (cabanes de berger), ruinés, illustrent l'occupation de la montagne. Ce sont des constructions en pierres sèches, de faibles dimensions (de 10 à 30 m² environ). Il est fort probable que certaines d'entre elles remontent à une époque relativement ancienne.

BIBLIOGRAPHIE

A. BERDOY, C. BLANC. La vallée de Barétous depuis la Préhistoire, *Archéologie des Pyrénées Occidentales*, 1^{ère} partie T.10, 1990; 2^{ème} partie T. 11, 1991.

Commune : DIUSSE
Lieux-dit : Eglise
Type de gisement : Eglise et cimetière
Nature de l'intervention : Sondage
Responsable : Bruno BIZOT

Afin de déterminer les risques archéologiques inhérents à la reprise en sous-œuvre de l'église paroissiale, cinq sondages ont été exécutés à l'aide d'une micro pelle. Ces sondages n'ont pas révélé de niveaux archéologiques. On notera simplement que la base des élévations romanes présente un appareil très grossier contrastant nettement avec la partie supérieure de l'élévation en grand appareil. Les fondations, en général cinq assises de pierres de même module que la base de l'élévation, sont construites en tranchée étroite. Les fondations sont prises dans une argile ocre recouverte d'une faible couche d'humus.

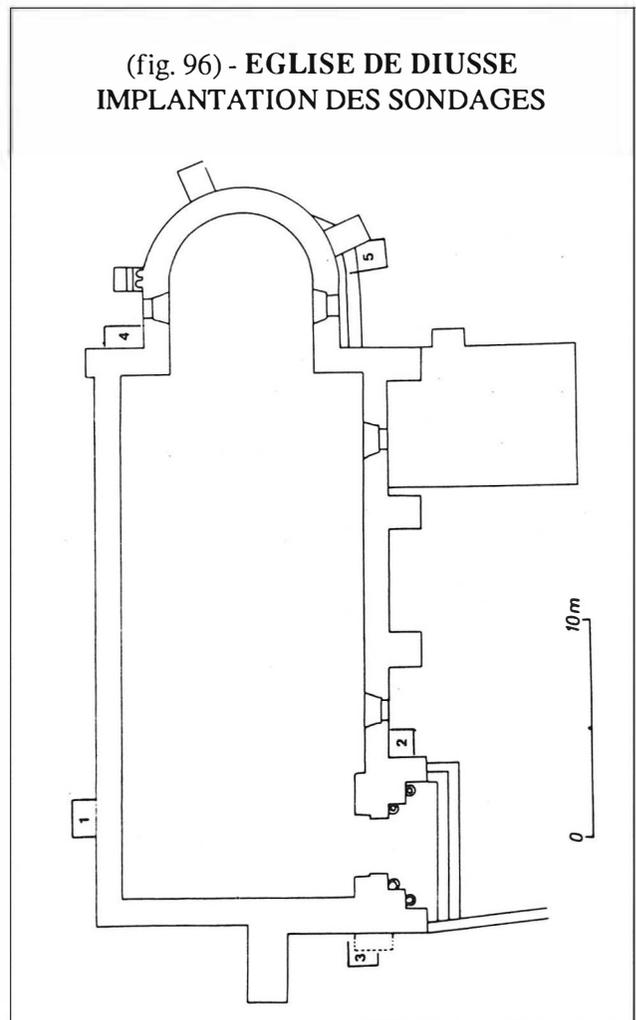
Quelques points particuliers sont à signaler :

Le sondage n°3, implanté contre le parement occidental de l'église a permis de dégager un arrachement de maçonnerie apparaissant à peu près dans l'alignement du mur méridional de l'édifice. Cette maçonnerie est liée au parement et aux fondations romanes du portail et ses fondations ne se prolongent pas au delà de 0,55 m par rapport au parement de la façade. En élévation, l'arrachement n'est plus lisible au dessus des premières assises de grand appareil. L'interprétation de cette construction ne peut être formelle dans l'état actuel de nos connaissances ; il s'agit peut-être d'un contrefort roman.

Le sondage n°4 a été exécuté à la jonction septentrionale de l'abside et de la nef. Les maçonneries de ces deux parties d'époque romane se sont révélées étroitement liées, y compris dans leurs fondations.

Enfin, pour le sondage n°5, le contrefort est apparu parementé jusqu'au fond du sondage, la cote de la base de sa fondation n'a pu être déterminée. Une recharge de maçonnerie de l'abside présente un fruit important et est parementée jusqu'à sa base d'une façon très gros-

(fig. 96) - EGLISE DE DIUSSE
IMPLANTATION DES SONDAGES



sière. Une semelle débordante, un bourrage très compact de mortier de chaux et de pierres, supporte l'ensemble. Il est très difficile de dater cette construction, elle paraît engagée sous le contrefort.

Commune : LESCAR
Lieux-dit : Cathédrale
Type de gisement : Cathédrale et cimetière
Nature de l'intervention : Sondage
Responsable : Bruno BIZOT

Un sondage archéologique implanté au pied du contrefort nord de l'abside était destiné à définir le risque archéologique lié à une reprise du réseau d'as-

sainissement.

La base de l'élévation en grand appareil est occultée par une semelle de béton enserrant la totalité du chevet.

PYRENEES-ATLANTIQUES

L'élévation repose sur une fondation débordant d'une quarantaine de centimètres par rapport au parement. Cet ouvrage, apparemment construit en tranchée étroite, est constitué de lits de pierres de différentes tailles noyées dans du mortier de chaux. Le niveau supérieur de la fondation est à - 0,50 m par rapport au pavement de mosaïque visible à l'intérieur de l'abside.

La stratigraphie de ce sondage est extrêmement pauvre. Les niveaux supérieurs, correspondant au cimetière médiéval ou moderne, semblent avoir été

détruits par la construction du système d'écoulement d'eau actuel parcourant le pourtour du chevet. Aucun niveau archéologique franc n'a été observé entre la base de la semelle de béton et le sommet des fondations de l'abside. Les fondations pénètrent dans un remblai de terre, d'une épaisseur supérieure à 0,50 m, contenant des fragments de briques et des pierres rubéfiées appartenant à des structures antérieures à la cathédrale.

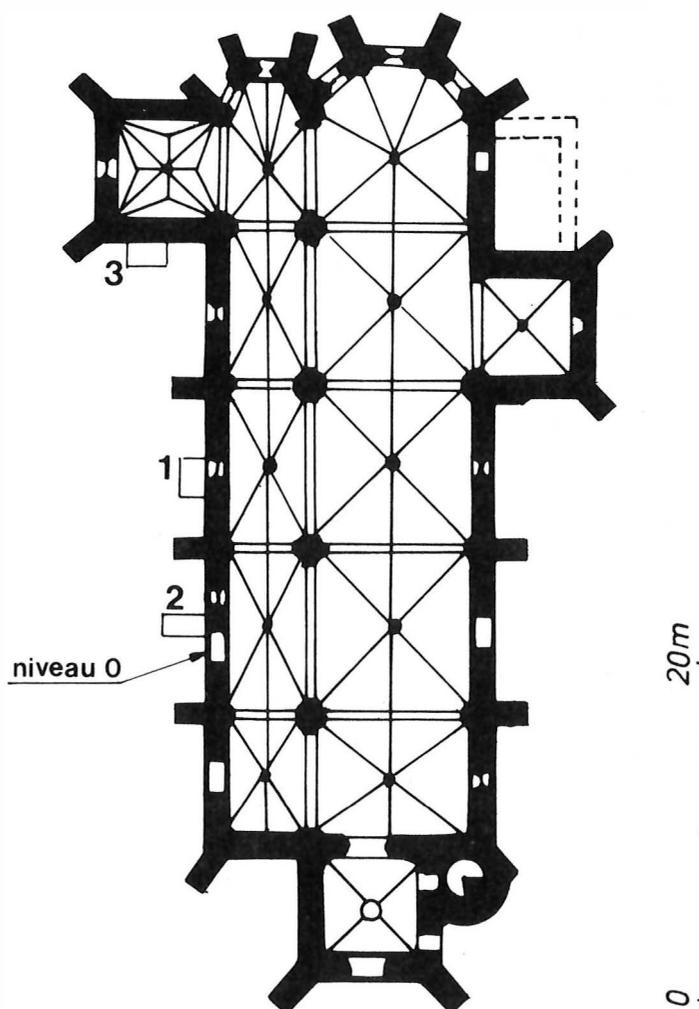
<i>Commune :</i>	MONEIN
<i>Lieux-dit :</i>	Eglise
<i>Type de gisement :</i>	Eglise et cimetière
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sondage
<i>Responsable :</i>	Bruno BIZOT

Afin de déterminer le risque archéologique lié à une reprise en sous oeuvre des maçonneries de l'église paroissiale, cinq sondages ont été exécutés au pied des maçonneries du mur gouttereau septentrional.

Le cimetière se développant au nord de l'église est totalement désaffecté et les terres ont été profondément remaniées. La stratigraphie n'est plus étudiable que dans quelques rares parties épargnées par les terrassements modernes. Les inhumations ont pris place dans un niveau d'humus et de remblai très hétérogène. Les rares tombes rencontrées étaient en pleine terre ou en cercueil et implantées contre les structures quelle que soit leur orientation. Aucun mobilier permettant de dater ces tombes n'a été retrouvé.

Les murs de l'église sont fondés très profondément dans une argile compacte. Les fondations et l'élévation sont construites de galets disposés par lit et liés au mortier de chaux.

(fig. 97) - EGLISE DE MONEIN
IMPLANTATION DES SONDAGES



<i>Commune :</i>	OLORON SAINTE-MARIE
<i>Lieux-dit :</i>	Cathédrale Sainte-Marie
<i>Type de gisement :</i>	Cathédrale, cloître, cimetière
<i>Nature de l'intervention :</i>	Sondages
<i>Responsable :</i>	Bruno BIZOT

En prévision du drainage du pourtour de l'ancienne cathédrale Sainte Marie, quatre sondages ont été exécutés afin de renseigner sur les fondations et la stratigraphie des abords de l'édifice. Ces sondages ont été exécutés à la main et à la pelle hydraulique ; leur profondeur a été limitée à celle de la base des fondations rencontrées.

Du point de vue des structures, les sondages n'ont pas révélé d'éléments remarquables. Seul le sondage n°1 a livré une stratification complexe de maçonneries dont certaines peuvent être antérieures à l'œuvre romane. Malheureusement, une reprise en sous-œuvre récente occulte les jonctions entre le bâti actuel et ces structures.

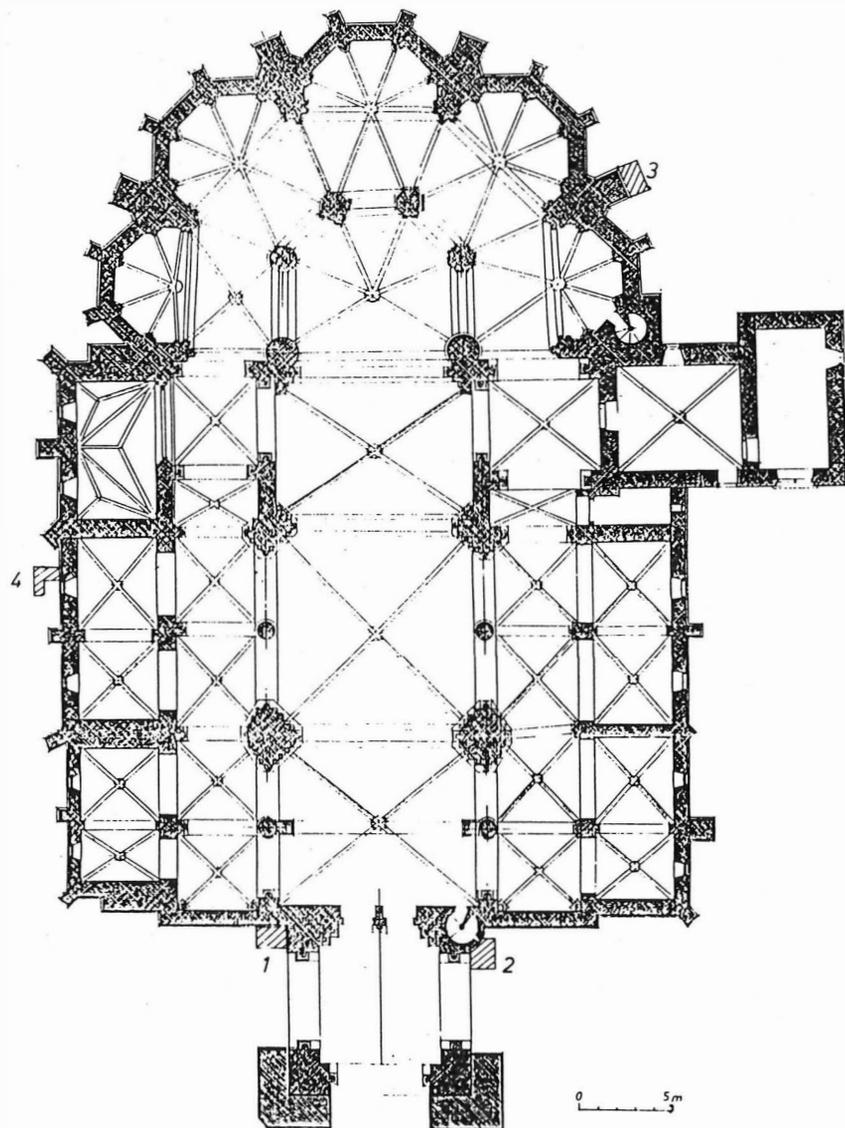
Les stratigraphies sont de faible puissance. Les abords du porche ont révélé une succession de sols recouvrant deux niveaux d'inhumations suc-

cessifs. Le premier niveau de tombes est caractérisé par des coffres de dalles et le plus récent par des sépultures en pleine terre ou en cercueil.

Aux vues des cotes de niveau des fondations et de la base des élévations, il est à peu près certain que les abords de la cathédrale n'ont pas connu d'exhaussement remarquable depuis l'époque romane. Les sédiments archéologiques sont de faible puissance et surtout

cantonés dans la partie occidentale du site qui semble notamment occupée par le cimetière. Contrairement à ce qu'il était possible d'attendre dans ce secteur les traces d'occupation antiques sont rares (quelques fragments de tegulae) et non structurées. Ceci est peut-être dû à une érosion importante des couches archéologiques qu'illustre bien l'absence d'exhaussement du sol depuis le XII^{ème} siècle.

(fig. 98) - CATHEDRALE SAINTE-MARIE D'OLORON-SAINTE-MARIE
IMPLANTATION DES SONDAGES



PYRENEES-ATLANTIQUES

Commune : SAINT MICHEL
Type de gisement : Cercle de pierres
Nature de l'intervention : Fouille de sauvetage
Responsable : J. BLOT

La fouille effectuée en juillet 1989 a porté sur un cercle de pierres, érigé en bordure de la "voie romaine" des Portes de Cize.

Nous avons tout d'abord dégagé le pérystalithe jusqu'au paléosol, par une tranchée circulaire de 2 m de large, puis la région centrale a ensuite été progressivement décapée jusqu'au paléosol.

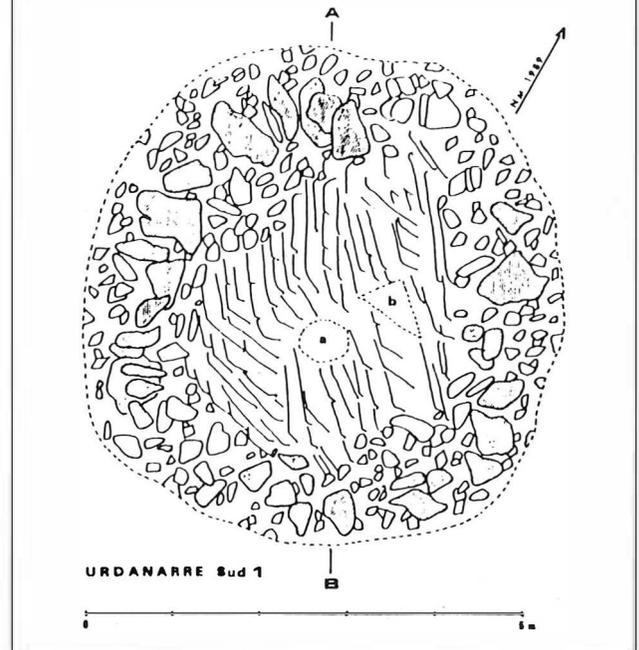
Le pérystalithe affectait une forme grossièrement circulaire, d'un diamètre d'environ 5 m. Il était constitué de 38 blocs de quartzite, prélevés dans le voisinage immédiat, et enfoncés dans la terre végétale. Celle-ci revêtait une épaisseur variable suivant les endroits, de sorte que certains blocs étaient encore verticaux, d'autres couchés sur le paléosol rocheux (flysch) proche de la surface. Quelques témoins manquaient dans le secteur N-NE.

La région centrale s'est révélée décevante, mais très originale: sous une fine épaisseur de terre végétale apparaissent les filons rocheux de flysch dur, homogène, orientés SE-NO, comblant toute cette surface. Il n'y avait aucune structure volontairement élaborée semble-t-il. Tout au plus doit-on signaler, près du centre, deux petites dépressions à la surface du flysch, l'une circulaire, l'autre triangulaire, paraissant d'origine naturelle; elles ont toutefois livré quelques très rares particules carbonées qui ont été recueillies pour datation au C14. Il n'y avait aucun mobilier.

Ce cercle de pierres, construit sur un soubassement rocheux, incliné, sans structures intérieures, reste unique en son genre, à notre connaissance.

En l'absence de toute autre donnée, sa signification reste parfaitement énigmatique, d'autant que nous venons de recevoir l'information comme quoi la datation

(fig. 99) - CERCLE DE PIERRE
SUR LA COMMUNE DE SAINT-MICHEL



au C14 s'était révélée impossible à faire, vue l'infime quantité de charbon de bois recueillie.

BIBLIOGRAPHIE

- J. BLOT, "Nouveaux vestiges mégalithiques en Pays Basque", IV, Cromlechs et tumuli de Basse Navarre", *Bulletin du Musée Basque* n° 58, 1972.
J. BLOT, "Les vestiges protohistoriques de la voie romaine des Portes de Cize", *Bulletin du Musée Basque* n° 80, 1978

Canton: CANTON DE GARLIN, LEMBEYE ET THEZE
Lieux-dit : Vic-Bilh
Type de gisement : Occupation du sol antique dans le Vic-Bilh
Nature de l'intervention : Prospection-Inventaire
Responsable : Laure LAÜT

LES PROSPECTIONS MENEES EN 1989

Les prospections aériennes et au sol se sont poursuivies en 1989 dans la région du Vic-Bilh, principalement au cours des mois d'avril et de juin. Les

recherches, entamées depuis un an et demi, ont fait l'objet d'un mémoire de Maîtrise, soutenu en octobre 1989, à l'Université de Paris I, sous la direction de Mr. J.M. Dentzer.

PYRENEES-ATLANTIQUES

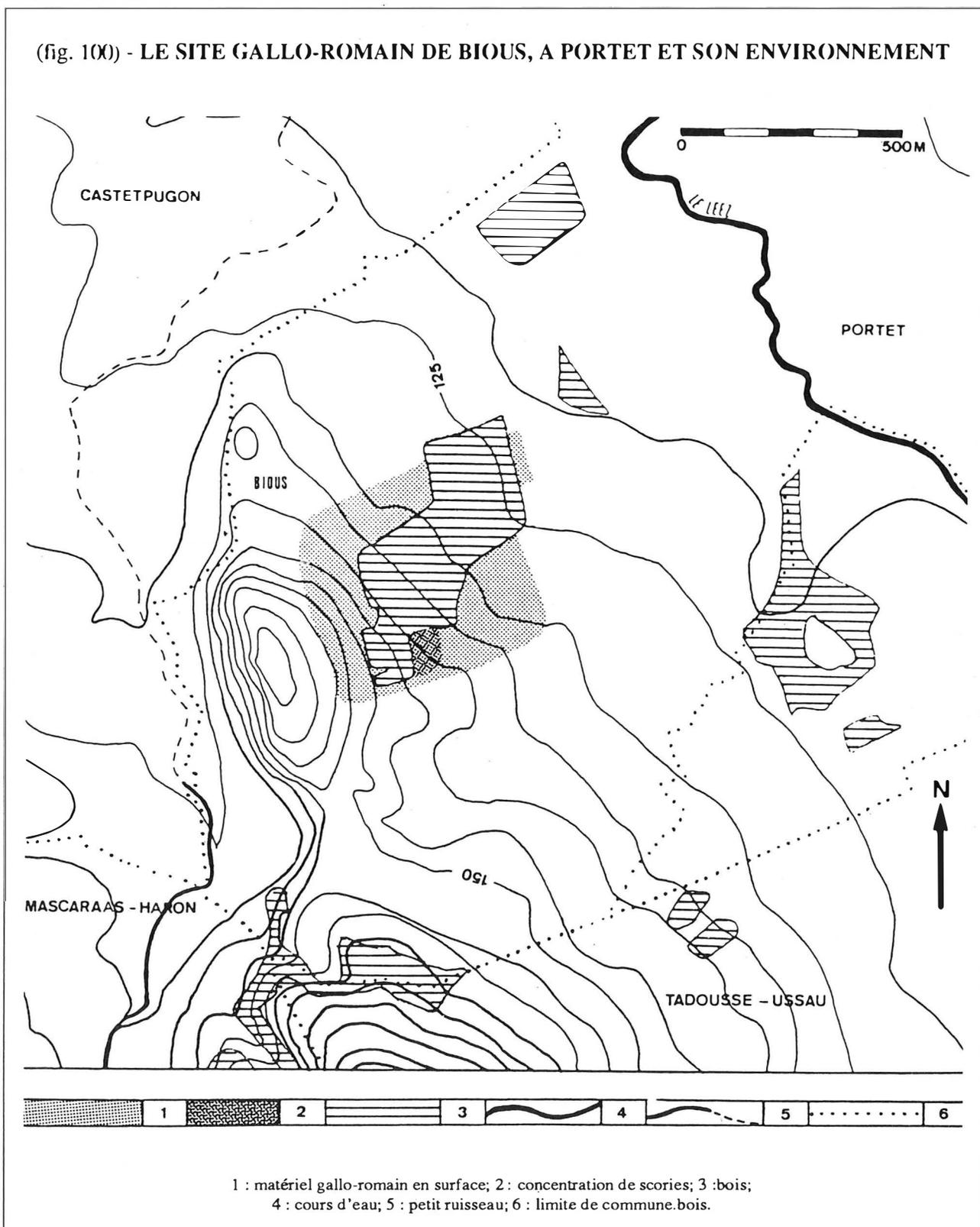
Prospections aériennes

Deux survols ont été effectués en avion, avec Mr F. Didierjean, (28 mai et 11 juin), sur les champs de maïs labourés et les céréales en début de pousse. Ces prospections ont permis de couvrir tout d'abord le secteur oriental des vallées du Grand Lézé, du Lézé et du Larcis; ensuite le secteur occidental des terrasses alluviales, entre Gabas et Luy de France.

Des éléments nouveaux sont venus enrichir l'in-

ventaire archéologique, parmi lesquels de nombreux *tumuli* (16 inédits), notamment de petites nécropoles repérées à Simacourbe (n°30) et à Séméacq-Blachon (n°28); ainsi que des structures en terre d'époque médiévale ou moderne : mottes, enceintes, petits bâtiments. Il faut noter cependant qu'aucun vestige gallo-romain n'a pu être observé, à l'exception des sites en partie fouillés de Lalouquette et de Taron, et de la voie Aire-Lescar, à présent bien connue...

(fig. 100) - LE SITE GALLO-ROMAIN DE BIOUS, A PORTET ET SON ENVIRONNEMENT



Prospections ponctuelles au sol

Un nouveau site d'habitat gallo-romain a été découvert à Castillon (n°10), sur le versant oriental de la vallée du Léez, à peu près à mi-distance entre les *villae* de Juillacq et de St Jean Poudge. Mais devant la relative pauvreté des informations fournies par l'enquête orale, la toponymie ou les indices pédologiques, l'accent a été mis davantage sur les prospections systématiques au sol, garantissant des résultats mieux exploitables.

Prospections systématiques au sol

Toutes les parcelles labourées ont été arpentées, autour des points d'occupation gallo-romaine connus, dans un rayon de 500 m en moyenne. Ces prospections nous ont livré de nombreuses précisions, permettant de mieux caractériser chaque site, en fonction de son implantation dans le relief, de sa superficie et du type de matériel recueilli en surface.

NOUVELLES DONNEES SUR L'OCCUPATION DU SOL ANTIQUE.

Densité / répartition

Il est encore prématuré de proposer une évaluation précise de la densité de l'occupation. La carte archéologique actuelle donne un écart moyen entre chaque *villa* importante de 4 à 5 km, notamment dans la vallée du Léez, la mieux étudiée à ce jour. Plus qu'une réalité historique, ce chiffre nous paraît refléter l'insuffisante considération accordées à des sites d'habitat modestes, éventuellement situés sur des terrains plus ingrats, qu'il faudra désormais s'attacher à localiser. Les choix d'implantation s'avèrent en effet très diversifiés, des sommets de coteaux aux bords de rivière, en passant par les versants occidentaux et orientaux de vallée. Seul le facteur de la qualité des terres semble jouer un rôle décisif, puisqu'une majorité de sites se trouvent sur les alluvions anciennes des versants en pente douce, alors que les sols lessivés des terrasses alluviales paraissent relativement désertés par l'habitat rural antique.

Caractérisation des sites

Différents paramètres ont été enregistrés lors des prospections au sol, qui ont conduit à déterminer plusieurs catégories d'habitat (les superficies données correspondent toujours à l'extension maximale de la concentration de matériel de surface) :

- Sites implantés sur des pentes douces exposées à l'est, s'étendant sur 2 à 4 ha., au matériel de surface riche et abondant, avec parfois de petits bâtiments annexes (moins de 100 m²), installés dans un rayon de 400 m environ autour de l'habitat principal.
- Sites de 1 ha en moyenne, aux situations très diverses, pouvant correspondre soit à des fermes plus modestes, lorsque le matériel de surface est relativement grossier, avec des éléments domestiques (meules,

mortiers, pesons, etc.); soit à de possibles sanctuaires, lorsque le matériel comprend en majorité de la céramique fine et des éléments de décors (marbre, mosaïque)

- Une troisième catégorie d'habitat est représentée, avec le seul site de Bious à Portet, d'une envergure exceptionnelle. Les vestiges repérés sur le flanc est de la colline (voir carte), couvrent une aire de 20 ha., dont le centre est occulté par un bois. De telles dimensions dépassent largement la taille des grandes *villae* connues dans la région et l'on peut envisager ici l'existence d'un hameau rural, aux confins de la cité des *Bernarnenses*, à 18 km du *Vicus Julii* (Aire), peut-être en relation avec la voie Aire/Lourdes dont le tracé exact n'est cependant pas encore établi. Une concentration de scories, a pu être localisée sur ce site, témoignant d'une activité de forge. Des échantillons, analysés au laboratoire de métallurgie de Compègne ont révélé la présence d'acier résiduel dans certaines d'entre elles.

PERSPECTIVES DE RECHERCHE

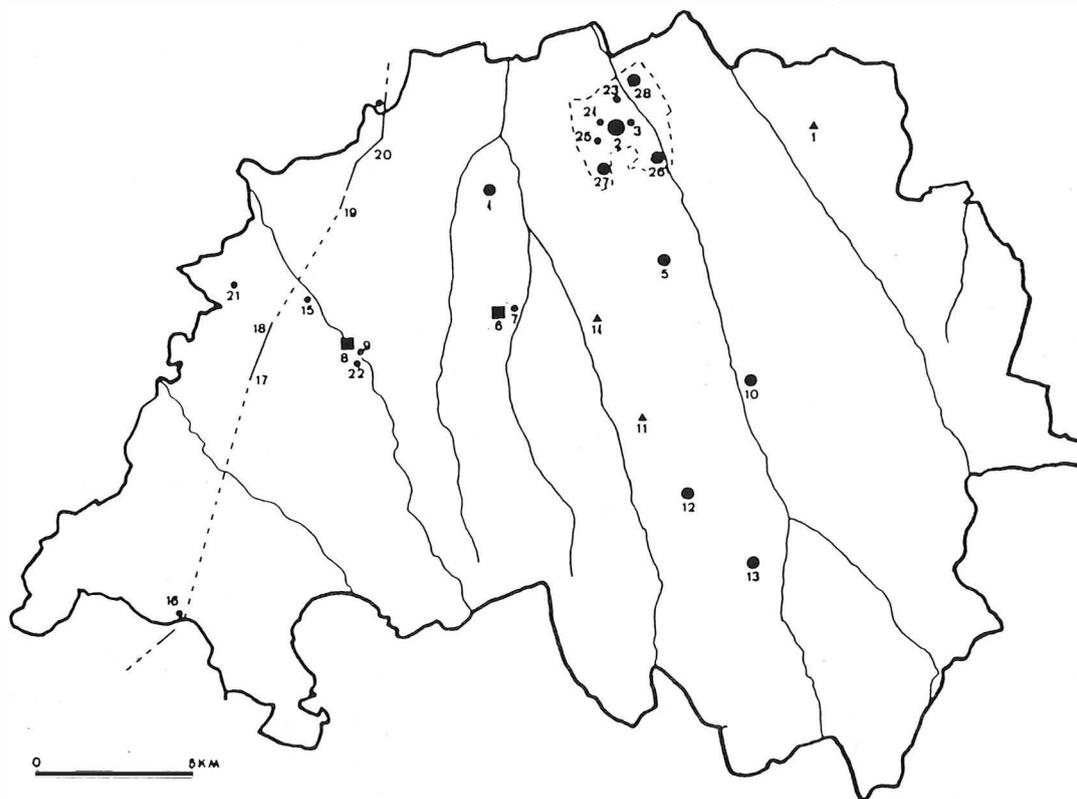
Après avoir privilégié dans un premier temps l'aspect synchronique de l'occupation du sol, il est à présent indispensable de s'attacher à l'aspect diachronique de l'évolution du paysage et de l'habitat. La quasi totalité des sites et voies que nous connaissons ont été implantés dès le Ier siècle. Parfois l'occupation se prolonge jusqu'aux IV^{ème} et V^{ème} s., et dans 50% des cas, la fréquentation des sites se poursuit au delà de l'Antiquité, sous des formes diverses (nécropoles, église isolée, villages,...). Une enquête va donc être entreprise, sur le thème de la survivance des sites gallo-romains du Vic-Bilh, pour tenter de comprendre les ruptures et les continuités de l'occupation du sol et de trouver dans le paysage actuel les traces éventuelles des cadres mis en place à l'époque gallo-romaine.

ORGANISATION DES RECHERCHES

L'année 1990 a marqué la fin du programme de Prospection-Inventaire mis en oeuvre dans le secteur du Vic-Bilh, depuis 1987. Deux axes de recherche ont été privilégiés pour cette dernière campagne: Le thème de «la survivance des sites gallo-romains du Vic-Bilh» a été abordé dans le cadre d'un mémoire de D.E.A. L'objet de cette étude était d'examiner l'évolution diachronique de chacun des sites gallo-romains connus en Vic-Bilh, afin de proposer une synthèse concernant ces phénomènes, à l'échelle de l'ensemble d'une micro-région. En outre, pour étayer cette enquête avec des données précises recueillies sur le terrain, une campagne de prospections systématiques a été organisée sur une zone-test, où, les modalités successives de l'occupation du sol ont pu être observées, de la protohistoire à nos jours.

PYRENEES-ATLANTIQUES

(fig. 101) - CARTE ARCHEOLOGIQUE DU VIC-BILH EN 1990
EPOQUE GALLO-ROMAINE



▲ : Découverte isolée.

●● : Indice d'occupation (vestiges en surface)

■ : site ayant fait l'objet de fouilles.

— — — : Voie romaine Aire/Lescar.

⋯⋯⋯ : Limites de la prospection
systématique de 1990.

1 : AYDIE, versant de Lacouère; 2-3 : PORTET, Bious; 4 : BALIRACQ, le Gleysia; 5 : SAINT JEANPOUDGE, village; 6-7 : TARON, Village; 8 : LALONQUETTE, l'Arrière deus Glisia; 9 : CLARACQ, le Gleysia; 10 : CASTILLON, Then; 11 : LALONGUE, ?; 12 : SIMACOURBE, Mocaubet; 13 : JUILLACQ, Glisia; 14 : BUROSSE, Mendousse; 15 : GARLEDE, Glisia de Coutet; 16 : DOUMY, Ste Quitterie; 17 : LEME/THEZE, La Lane; 18 : GARLEDE, Romain; 19 : BOUEILH, Lande du bas, Dalès; 20 : GARLIN, La Brioulette; 21 : POUILLACQ, Glizia; 22 : LALONQUETTE, Le Gleysia; 23 : CASTETPUGON, Baluhet; 24 : CASTETPUGON, Jacot; 25 : CASTETPUGON, Boulise; 26 : TADOUSSE, Le Moulin; 27 : MASCARAAS, Gassiot; 28 : PORTET, Lamarrigue;

La survivance des sites gallo-romains du Vic-Bilh.

La carte archéologique des trois cantons de Garlin, Lembeye et Théze comporte à l'heure actuelle 28 indices d'occupation gallo-romaine. Quatre d'entre eux correspondent à des tronçons de voie et six, à des sites présumés. L'étude a donc porté sur les 18 sites restants, dont on possède des preuves archéologiques indubitables, afin d'éviter les fausses pistes.

Il ressort de cette enquête que l'on peut schématiser le mode de survivance des sites gallo-romains du Vic-Bilh en une série de «scénarios-type», qui peuvent

d'ailleurs se combiner entre eux, et dont voici les principaux traits:

SUPERPOSITION VILLA/VILLAGE (4 cas)

Juillacq (n° 13), Saint Jean Poudge (n° 5), Portet (n° 2), Taron (n° 6).

Ce phénomène reste assez peu fréquent dans le Vic-Bilh. Il touche notamment les sites gallo-romains importants et occupés au Bas-Empire et dont le cadre particulièrement bien choisi a suscité une fixation sur place de la population.

PYRENEES-ATLANTIQUES

PERCHEMENT» DEL' HABITAT MEDIEVAL (4 cas)
Baliracq (n° 4), Castillon (n° 10), Lalouquette (n° 8), Portet (n° 28).

Certains sites, plus modestes et moins bien exposés, sont parfois abandonnés au Moyen-Âge, au profit d'un habitat de hauteur, mieux protégé naturellement. Il s'agit souvent de créations *ex nihilo*, sur les terres vicomtales.

SCISSION DU DOMAINE ANTIQUE (7 cas)
Castetpugon (n° 23-24-25), Castillon (n° 10), Lalouquette (n° 8-9), Simacourbe (n° 12).

La position des sites gallo-romains en limite de deux ou trois communes est trop fréquemment observée en Vic-Bilh pour être attribuée au seul hasard. En effet, il s'agit peut-être là d'un indice de partage de domaines, à la fin de l'Antiquité. Les bâtiments gallo-romains abandonnés ont pu servir de repère pour délimiter ces nouveaux territoires, dont le découpage sera repris par les paroisses et, à peu de détails près, par les communes.

SIGNAL TOPONYMIQUE (4 cas)
Baliracq (n° 4), Mascaraas (n° 27), Claracq (n° 9), Juillacq (n° 13).

Les désinences en -acq semblent être à mettre en relation avec l'occupation du Haut Moyen-Age, plutôt qu'avec les domaines antiques. Lorsqu'il y a «perchement» de l'habitat, elles sont en effet toujours associées au site de hauteur, plus tardif, et non au site gallo-romain abandonné, que l'on signale parfois par le toponyme «Glisia». Il s'agit là d'une dénomination inexacte («glisia» signifie «église»), attribuée aux ruines antiques, dont on retrouve la trace sur les cadastres anciens.

Prospections systématiques autour de la colline de Bious, à Portet.

Les opérations de terrain en 1990 ont porté essentiellement sur l'environnement du site gallo-romain de Bious, à Portet, dans un rayon de 1,5 km

environ. 900 ha ont ainsi été prospectés systématiquement au cours des mois de mai et de juin. Le matériel et les structures observés ont permis d'enregistrer 27 nouveaux sites, toutes périodes confondues.

Le fond indigène a pu être mis en évidence, de manière diffuse (matériel lithique ou céramique isolé), ou plus concrète, sous la forme de sépultures (tumulus) ou d'un probable habitat de plaine du second âge du fer, le premier du genre recensé dans la région, à Tadousse-Ussau.

Pour la période gallo-romaine, 6 nouveaux sites sont apparus, dont l'implantation, la superficie et le matériel de surface permettent de mieux saisir l'organisation du terroir, autour du hameau rural (?) de Bious, révélé l'an passé. 3 petits sites satellites, dont une possible nécropole, se trouvent dans un rayon de 500m autour de ce centre. Plus loin, à 1,5km en moyenne, l'on rencontre les premières exploitations voisines, en fond de vallée, ou sur les pentes des versants orientaux.

Peu de vestiges ont pu être attribués à l'époque médiévale. L'habitat se resserre à l'intérieur des hameaux ou des bourgs, soit sur les lieux mêmes de l'occupation gallo-romaine (cf. le hameau d'Aubions, mentionné sur la carte de Cassini à l'emplacement du site n° 2), soit sur la hauteur la plus proche par rapport à celle-ci. (cf. la motte féodale et le village de Portet dominant le site n° 28, installé au pied du coteau).

Enfin, la période moderne se caractérise par la densité et la dispersion de l'habitat, qui définissent assez bien également l'occupation du sol actuelle. Les 13 sites recensés sont en outre un signal du déclin progressif des fermes du Vic-Bilh, dont un nombre important est aujourd'hui en phase d'abandon.

BIBLIOGRAPHIE

- Revue «Archéologie en Aquitaine» N° 7, 1988, p. 110-112, 1 fig.
Revue «Archéologie des Pyrénées Occidentales», N° 10, 1990, p. 70-81, 5 fig.
Revue «Archéologie des Pyrénées occidentales» N° 11, 1991
Revue «Archéologie en Aquitaine», N° 8, 1989 (éd. 1992).

Commune :	Castillon d'Arthez
Lieu-dit :	Castelbielh
Type de gisement :	Site gallo-romain
Nature de l'intervention :	Sauvetage urgent
Responsable :	F. RECHIN, S. RIUNE-LACABE

LE SITE:

A 25 km au Nord-Ouest de Pau, il prend place au contact de deux zones bien distinctes:

- *Au Nord*: le glaciais alluvial du Gave occupé par des sols marécageux en certains endroits et assez pauvres d'un point de vue agricole.

• *Au Sud*: des collines généralement assez boisées et constituées pour l'essentiel de poudingues. Le noyau des villages actuels se situe sur cette zone où l'on retrouve aussi des maisons nobles et quelques *oppida*.

LES DONNEES DE FOUILLES

Un petit bâtiment ouvert (fig. 96)

La fouille pratiquée en 1989 a mis au jour un petit bâtiment rectangulaire. Cet édifice était protégé au Nord et à l'Ouest par des murs dont nous avons retrouvé la base de moellons bruts. Le toit devait reposer sur l'élévation de ces murs et probablement sur un poteau d'angle placé au Sud-Est.

Le matériel céramique qui a été recueilli semble placer l'occupation de cette installation au II^e ou au III^e s.

Des installations de plein-air

Les travaux de 1990 ont livré plusieurs installations originales dont nous pouvons donner un exemple.

A 50 m à l'Ouest du bâtiment décrit plus haut est apparu un aménagement grossièrement circulaire de près d'un mètre de diamètre constitué de petits galets entassés (u.s. n° 3) à l'intérieur d'une sorte de cuvette creusée dans le limon argileux naturel (u.s. n° 5). Tout autour, le sol de circulation (u.s. n° 4), qui n'est en fait que la surface du substrat, est marqué par la présence de quelques tessons de céramique, de deux éclats de silex, et de quelques charbons.

Les dimensions de cet aménagement, sa structure, nous pousseraient à l'interpréter comme un foyer de plein air sommairement construit. Un tesson de sigillée pourrait placer son utilisation à l'intérieur du II^e s.

BILAN PROVISOIRE

Un établissement rural original

La légèreté de ces installations, la rareté du matériel qui les accompagne évoquent plutôt une occupation courte, peut-être saisonnière.

L'environnement humide, les aptitudes agricoles médiocres des sols à l'époque incitent à envisager l'utilisation de ce secteur dans un cadre pastoral (ou agropastoral?). On pourrait en trouver confirmation dans le

fait que ce "gert" constitue bien le prolongement géographique de la plaine du Pont-Long traditionnellement occupée, en hiver, par les bergers de la vallée d'Ossau.

De nouvelles perspectives archéologiques

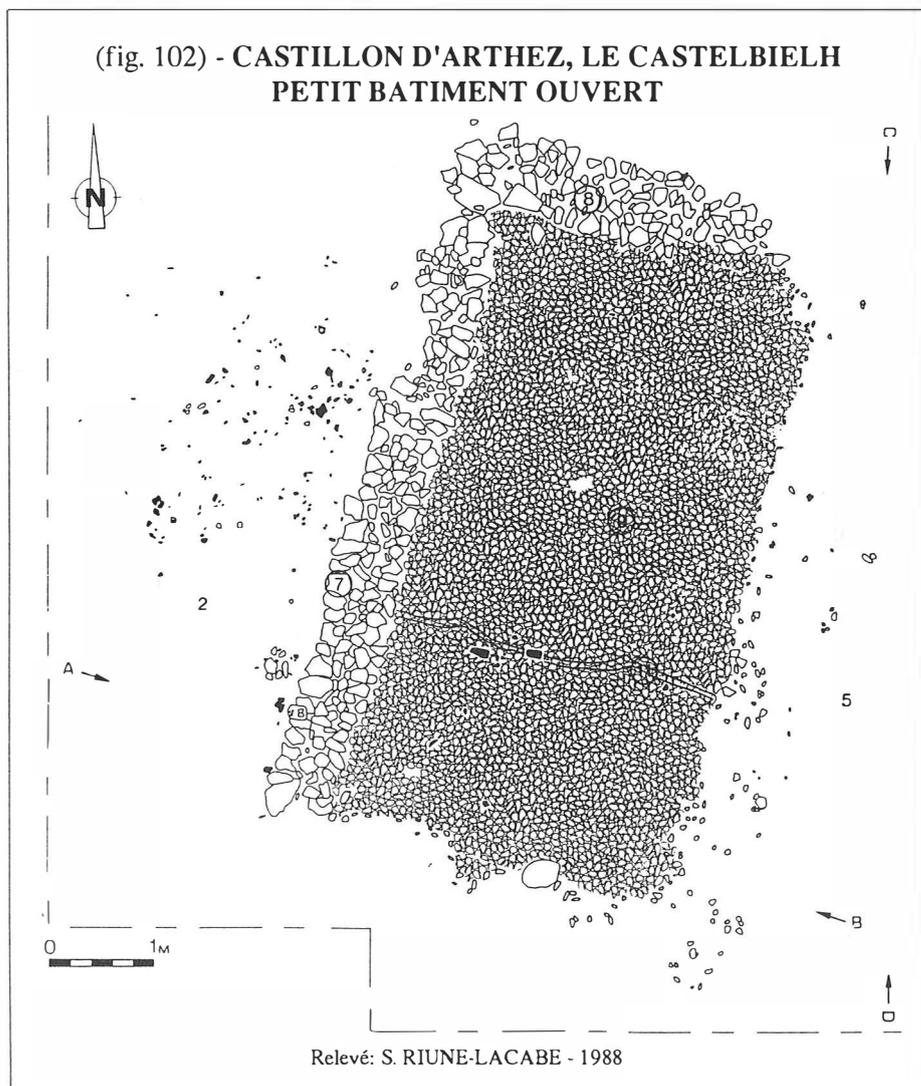
D'ores et déjà, ce site pourra servir de référence, il ouvre de nouvelles perspectives aux travaux de prospection dans la région, et en enrichit la problématique.

Il démontre ensuite la continuité qui sans doute existait dans l'exploitation agro-pastorale de ce secteur des Pyrénées. Ainsi, nombre de ses caractères le rapproche du site d'Hastingues (Landes) occupé pour l'essentiel à la fin du Second Age du Fer¹.

Dans ce cadre, les données du paléoenvironnement sont déterminantes. Aussi nous avons pu obtenir la collaboration de P. Pailhé (géographe, Université de Pau) et de Bui-Thi-Mai (palynologue, C.R.A. de Valbonne) pour une publication très prochaine.

1 - Riuné-Lacabe (S.), Tison (S.): *De l'Age du Fer au I^{er} s. après J.-C.: vestiges d'habitats à Hastingues (Landes)*, *Aquitania*, 8, 1990, p.187-228.

(fig. 102) - CASTILLON D'ARTHEZ, LE CASTELBIELH
PETIT BATIMENT OUVERT



Commune :	LESCAR
Lieu-dit :	Le Carrerot (lotissement "la Ferté I et II"), le Mouret (lotissement du parc Saint-James) Lasdevèzes (lotissement "Les Charmilles")
Type de gisement :	Site protohistorique et gallo-romain
Nature de l'intervention :	Prospection - sondage
Responsable :	F. RECHIN

La ville de Lescar (antique Bencharnum) est englobée dans la banlieue de Pau, actuellement en pleine croissance, ce qui impose une vigilance archéologique accrue. Aussi, les lotissements pavillonnaires dont il est question ont fait l'objet de prospections-sondages sous forme de tranchées exploratoires disposées tous les 20 ou 30 m et couvrant chaque fois l'étendue du site.

Le site du Carrerot (fig. 103, n° 1) n'a livré aucun vestige alors qu'il n'est placé, au plus près, qu'à 400 m de la partie orientale du rempart médiéval (et antique?) de la Haute-Ville.

Le site du Mouret (fig. 103, n° 2), plus éloigné de la ville antique et médiévale, n'en était pas moins sensible au point de vue archéologique car il est proche de la route de Lescar à Pau (toponyme Lacaussade) qui pourrait reprendre approximativement le tracé d'une voie antique. De plus, des découvertes archéologiques récentes effectuées à proximité (tumulus protohistoriques fouillés par le Groupe Archéologique des Pyrénées Occidentales, bâtiment rural gallo-romain fouillé par M. Bats - C.N.R.S. - près du lac des carolins) justifiaient une surveillance archéologique. Les travaux n'ont livré aucun vestige antique.

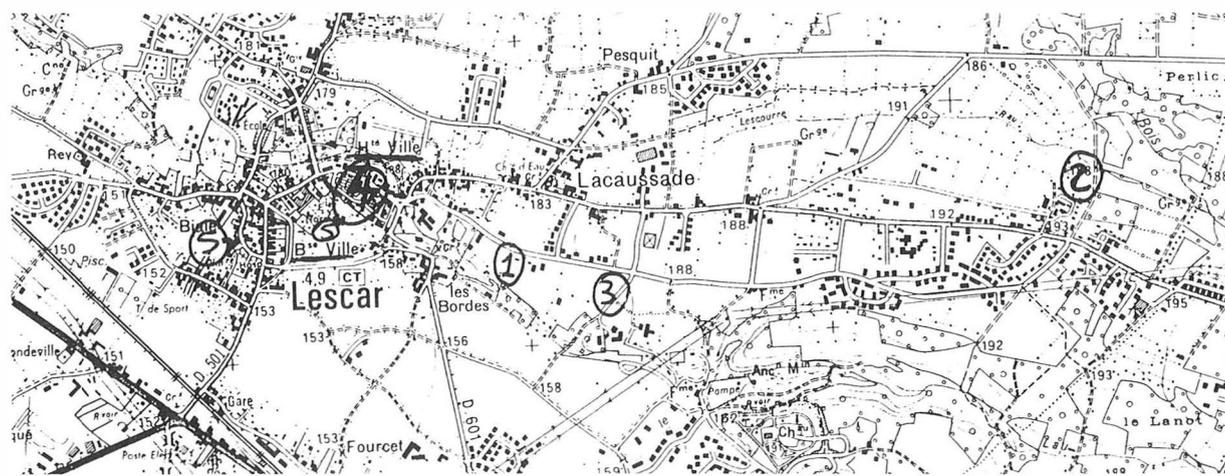
Le site du quartier Lasdevèzes était l'endroit le plus sensible puisqu'en 1968 et 1970 M. Bats et J. Seigne ont fouillé, dans une parcelle voisine, la *villa* Saint Michel¹.

A 1300 m à l'ouest de cette *villa* les travaux d'aménagement ont fait disparaître, avant notre intervention, une petite structure de galets (fond de cabane, foyer?) aperçue quelques jours plus tôt dans une tranchée pratiquée afin d'établir l'assise d'une rue. Sur place nous avons pu ramasser dans les gravats un col d'amphore Dressel I qui date peut-être cette installation?. Dans la parcelle la plus proche du chantier archéologique de 1968-1970 nous avons pu repérer, à 30 cm de profondeur (niveau équivalent à celui des vestiges de la *villa* Saint Michel), une surface sommairement aménagée avec des tuiles, de la vaisselle commune posées à plat, et sans doute deux ou trois callages de poteaux. Il est possible que nous soyons en présence d'un aménagement périphérique de la *villa* (dépendances, espaces de circulation?). La parcelle n'étant pas aménagée dans l'immédiat, nous n'avons pas procédé pour l'instant à une fouille de sauvetage.

Au total cette surveillance archéologique systématique a contribué à délimiter la petite agglomération antique de Lescar dans sa partie orientale, et nous avons pu repérer des installations inédites de la *villa* Saint Michel. Cette surveillance s'est poursuivie avec succès en 1991.

¹ - Bats (M.), Seigne (J.): *La villa gallo-romaine de saint Michel à Lescar*, B.S.S.L.A. de Pau, 6, 1971, p. 29-71 et 7, 1972, p. 19-79.

(fig. 103) - PROSPECTION AUTOUR DE LÉSCAR



1: Site du Carrerot, 2: site du Mouret, 3: site du quartier Lasdevèzes, 4: ville haute, 5: ville basse

Commune : **OLORON ET GOES**
 Lieu-dit : L'Enfant (quartier Borderouge)
 Type de gisement : Site gallo-romain
 Nature de l'intervention : Sondage
 Responsable : F. RECHIN

LA FOUILLE DE 1990

Entre 1986 et 1989 des sondages pratiqués par M. Fabre (Université de Pau) ont confirmé la présence d'une villa gallo-romaine à la limite des communes d'Oloron et de Goès. Ces travaux ont mis en évidence une fosse de dimension assez importante sans doute comblée lors de la construction de cette partie de la villa.

L'abondant matériel qui remplissait cette cavité a justifié l'ouverture d'une fouille limitée, ayant pour objectif de prendre en compte l'ensemble de l'échantillonnage disponible.

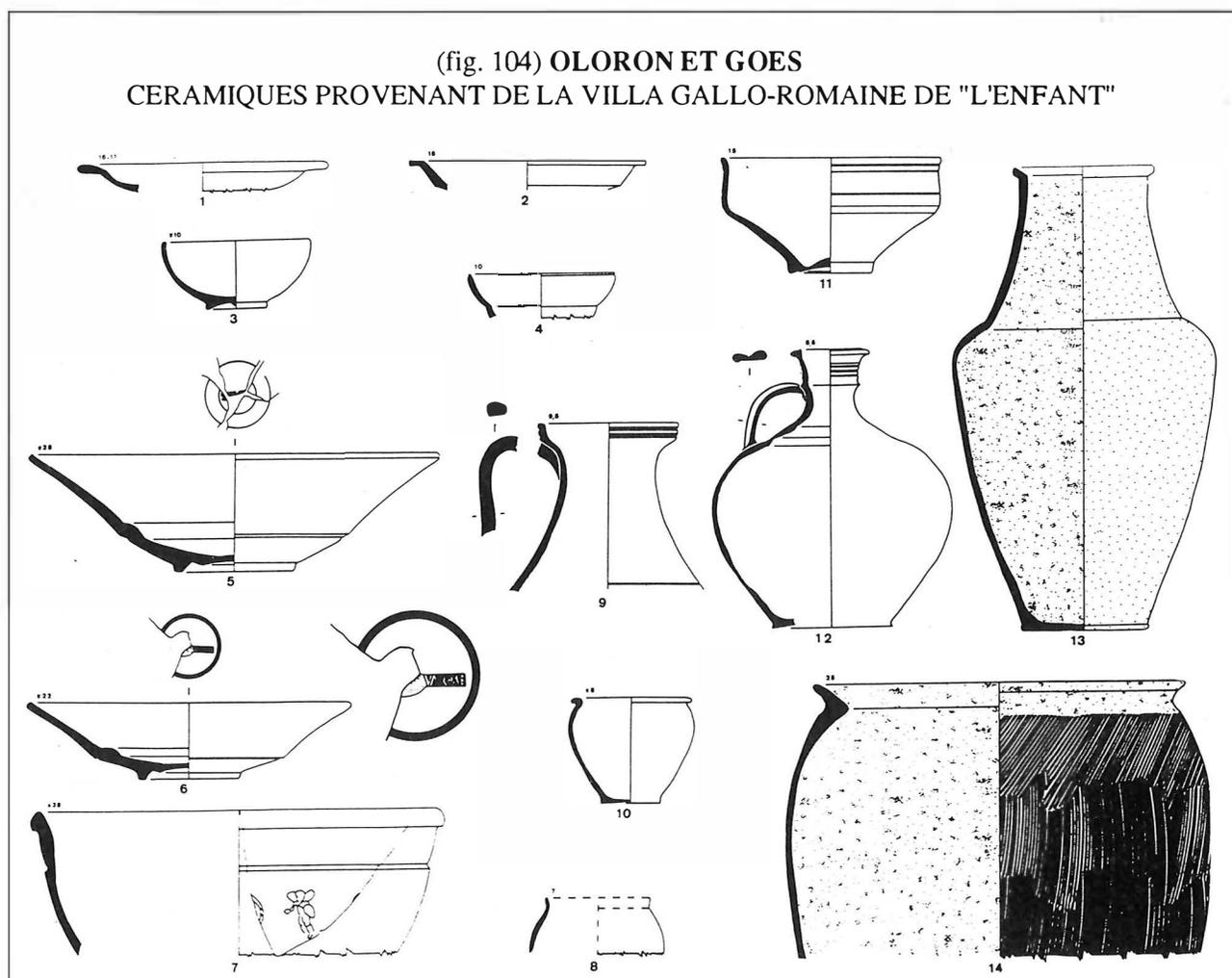
Les résultats de l'étude de ce mobilier encore mal connu dans cette partie des Pyrénées seront intégrés dans un travail de thèse consacré à la vaisselle céramique d'Aquitaine méridionale et feront l'objet d'une publication.

BILAN PROVISOIRE

Les principaux acquis du sondage peuvent se résumer ainsi:

- La construction de cette partie de la villa a pu être mieux cernée techniquement et surtout chronologiquement. Ainsi le matériel est à placer majoritairement vers la fin III^{ème} siècle ou début du IV^{ème} siècle de notre ère, hormis quelques formes plus anciennes probablement mêlées à ce lot lorsqu'on a creusé la fosse en entamant les niveaux d'occupation précédents (fig. 104, n° 1, 2 et 4).
- La spécificité du faciès céramique réside, selon un premier inventaire¹, dans la prédominance parmi les sigillées des produits d'origine hispaniques (fig. 104, n° 2 à 9) et au sein des céramiques communes des vases non-tournés (fig. 104, n° 13 et 14).

1 - Le dépotoir a livré au total près de 18.000 tessons et plus de 600 individus.



Commune :	SALIES-DE-BEARN
Lieu-dit :	Coupe-gorge
Type de gisement :	Four de potier gallo-romain
Nature de l'intervention :	Sauvetage urgent
Responsable :	Marcel SAULE

La terrasse alluviale de la rive droite du ruisseau «le Saleys» en amont de la ville de SALIES-DE-BEARN, a révélé par le passé une occupation gallo-romaine étendue, marquée par des épandages de céramique dominés par les débris de vases à sel (1). L'aménagement d'un carrefour à l'est de la ville en 1990 (rond-point de Coupe-Gorge) a partiellement détruit lors du modelage des talus, une construction en dalles de grès liées par de l'argile cuite, contenant une forte charge de charbon de bois, non loin d'un vaste dépotoir de céramique.

LES TRAVAUX DE FOUILLE

Ils ont été conduits à partir de la coupe oblique laissée par la pelle mécanique. Au-dessous de l'accumulation désordonnée de dalles déplacées se dessinait une structure de grandes dalles sub-horizontales en forme de pentagone étiré dont la pointe médiane correspondait à une ouverture en direction d'une aire en creux en contrebas, avec charbon de bois, débris de terre cuite et fragments de vases.

L'extérieur de l'enceinte était enveloppé par une ceinture quasi-continue de débris de vase à sel de calibre centimétrique.

L'intérieur était occupé par un remplissage de glaise couleur gris brun assez homogène, extrêmement plastique après humidification. Sous l'épaisse couche de glaise (35 cm environ) un amas de dalles et de plaquettes de grès en désordre, de terre cuite, quelques rares tessons et du charbon de bois en quantité de plus en plus importante au fur et à mesure que l'on s'approchait du fond, matérialisé par une couche de terre cuite, 55 cm environ au-dessous du niveau des dalles en place de l'enceinte.

La fouille de l'aire concave située face à l'ouverture (obstruée par une grande dalle déversée) a livré en plus de la céramique et des charbons de bois quelques débris osseux calcinés.

LES DÉCOUVERTES ET LEUR INTERPRÉTATION.

L'enceinte bâtie :

- dimensions extérieures : longueur 4 m ; largeur 2,10 m dans la partie médiane ; 1,30 m aux deux extrémités.
- dimensions intérieures : longueur 3,10 m ; largeur 1,10 m dans la partie médiane ; 0,60 m aux deux extrémités ; hauteur de la cavité évaluée à partir des dalles en place

à 0,55 m, peut être estimée à 0,70 m si l'on replace sur le muret les dalles qui ont basculé dans la cavité.

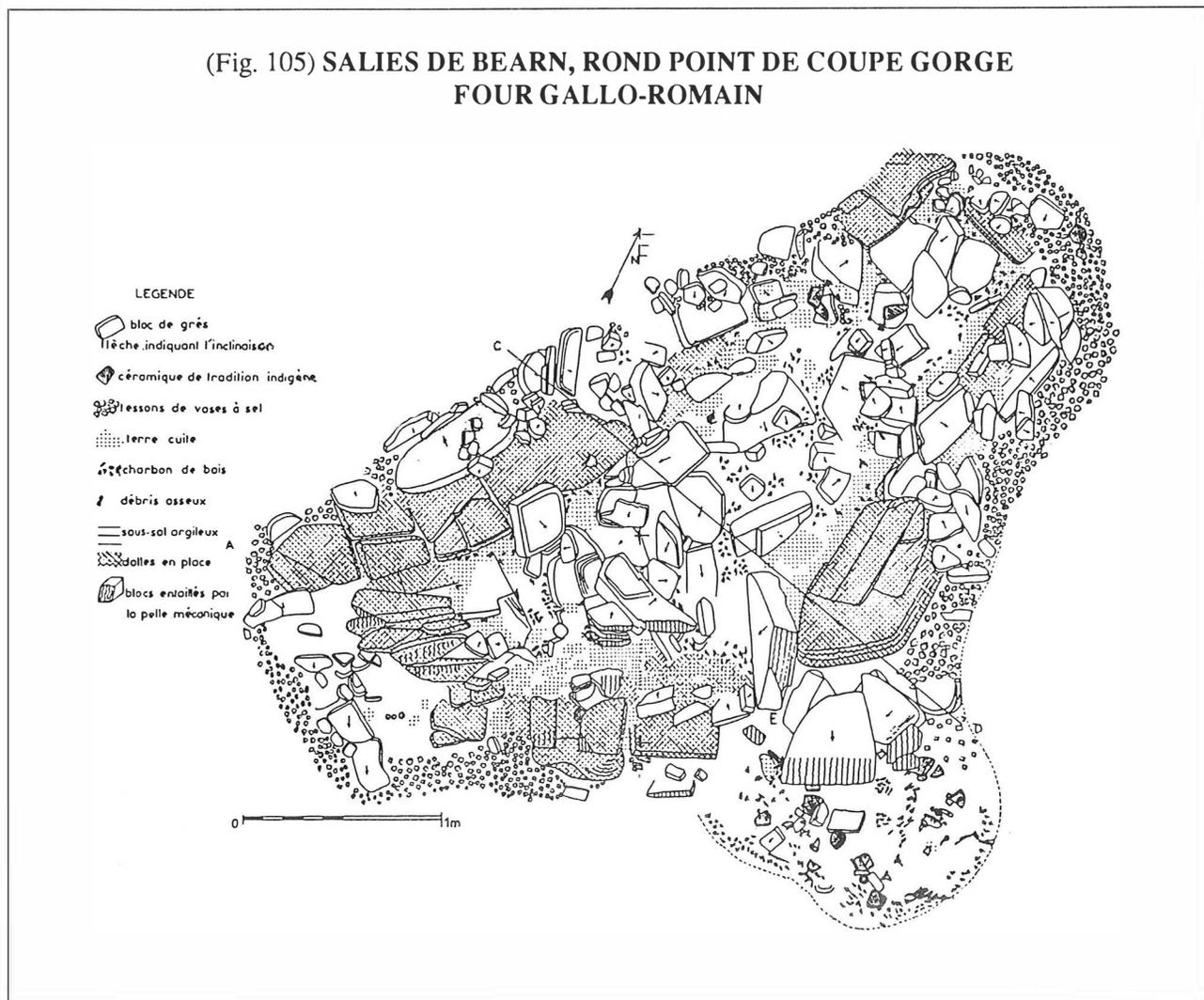
- dimensions de l'ouverture : largeur 27 cm, hauteur pouvant être estimée à 35 cm.

Si l'épaisseur des dalles employées oscille entre 10 et 14 cm pour les éléments en place, les autres dimensions et la forme sont très variables (voir plan) ; les mensurations des plus grandes sont assez remarquables : 62 x 45 x 13 cm 64 x 45 x 14 cm ; 82 x 53 x 12 cm. Tous ces éléments rubéfiés et rendus friables par l'action de la chaleur sont liés par des joints d'argile cuite couleur rouge brique de 2 à 4 cm d'épaisseur, et placés en encorbellement vers l'intérieur par rapport à la rangée sous-jacente, encorbellement modéré de 1 à 3 cm qui n'est pas toujours apparent. En effet les chocs thermiques provoqués par la chauffe ont provoqué sur la face intérieure des dalles une fracture entraînant un débitage en plaquettes que l'on retrouve amalgamées à la terre cuite et au charbon de bois au pied de la paroi. Cette construction érigée au-dessus d'une aire de cuisson en excavation peut être considérée comme une voûte à encorbellement qui pouvait être complétée à la partie supérieure par une série de longues dalles transversales liées par des joints d'argile plastique. D'autre part, la répartition du charbon de bois en quantité importante sur la totalité de la surface intérieure, indique un four à chambre unique où se juxtaposaient les vases à cuire et le combustible, avec un réglage possible de l'admission de l'air au cours de la cuisson et même le rechargement en combustible par l'orifice médian, ce dernier exhaussé de plus de 30 cm par rapport à l'aire d'accès pour faciliter le tirage.

La ceinture de tessons : d'une largeur de 20 à 30 cm dans les parties où elle est bien conservée, il semble qu'elle ait servi à augmenter la capacité d'accumulation de la chaleur, éviter les déperditions caloriques comme l'épaisse couche de sable que l'on disposait autrefois sur la voûte en briques des fours à pain familiaux. En outre la porosité du matériau pouvait jouer le rôle de drain et éviter, par temps de pluie, les venues d'eau malencontreuses à l'intérieur de l'enceinte de cuisson.

Le remplissage de glaise : après l'abandon du four et un début de destruction attesté par le désordre des dalles qui couvrent le fond, il semble que l'enceinte ait

(Fig. 105) SALIES DE BEARN, ROND POINT DE COUPE GORGE
FOUR GALLO-ROMAIN



pu servir de réservoir à une argile assez homogène destinée à la confection des vases, qui tranche par sa coloration gris brun sur les argiles claires ou ocrés du sous-sol contigu et du sol sous-jacent.

L'aire concave d'accès à l'ouverture du four

Les amas importants de charbon de bois dont c'est la seule localisation extérieure au four et les fragments de terre cuite, correspondent sans doute à l'évacuation par ramonage des restes de combustion ou de fixation des dalles de fermeture, après la cuisson des vases. La céramique recueillie très représentative des productions assez grossières déjà répertoriées sur d'autres sites salisiens, pourrait bien être une production du four étudié, de caractère assez primitif (voir étude du mobilier). Un clou de fer, quelques débris osseux calcinés d'une fragilité extrême (os d'oiseau épiphyse et omoplate de bovidé fragmentée en esquilles) sont associés au contenu carbonneux de ce dépotoir.

LE MOBILIER

Il provient du dépotoir évoqué ci-dessus à l'exception d'un outil en silex recueilli sur la ceinture de tessons.

Mobilier lithique et métallique :

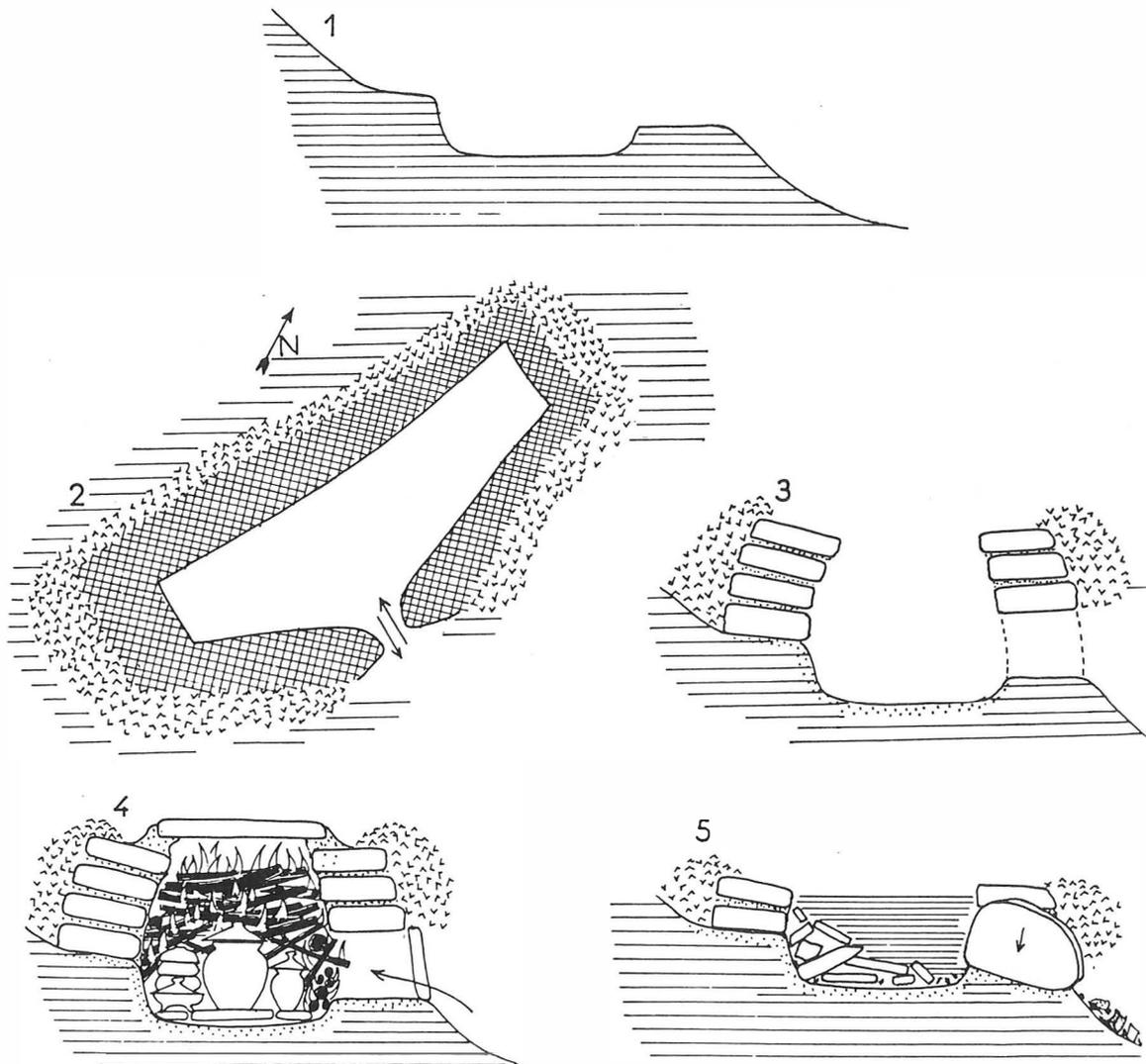
- raclette en silex gris type silex de BIDACHE, dont un bord convexe de 2 cm de long et une coche de 1 cm portent des traces fines d'utilisation.
- clou en fer incomplet de 24 mm de long à tête élargie de 15 mm sur 13 mm.

La céramique

Si une argile de même type paraît avoir été utilisée pour la confection des différents récipients il n'en va pas de même pour le dégraissant qui varie selon les types de vase depuis les petits graviers de quartz émoussés de 2 à 3 mm, en saillie marquée, jusqu'aux grains de sable anguleux de quelques dixièmes de mm, en proportion plus ou moins forte au sein de la pâte. L'irrégularité des épaisseurs et du lissage, les formes circulaires imparfaites semblent découler d'un façonnage à la main terminé au tour lent. La cuisson est de type réductrice puis oxydante (pâte rouge à noyau gris) pour les couvercles et vases fermés, ou réductrice pendant toute la durée (pâte grise ou noirâtre) pour les autres. Le contact direct avec les flammes est sans doute à l'origine des différences de coloration de la surface : brun clair, brun rouge, gris rose ou brun foncé.

PYRENEES-ATLANTIQUES

(Fig. 106) **ESSAI DE RESTITUTION DU FOUR DE POTIER DE COUPE-GORGE**
CONSTRUCTION, FONCTIONNEMENT ET ABANDON



- 1 - Aménagement d'une excavation sur le talus argileux de la terrasse antique.
- 2 - Plan schématique de l'enceinte de dalles de grès avec son enveloppe de tessons.
entrée marquée par des flèches indiquant l'admission de l'air et l'évacuation des restes de combustion vers le dépotoir.
- 3 - Vue en coupe au niveau de l'entrée, construction des parois avec des dalles de grès liées par de l'argile, mise en place d'une ceinture de tessons concassés.
- 4 - Combustion du bois et cuisson de la céramique dans la chambre unique du four recouvert par de longues dalles de grès scellées à l'argile, réglage de l'admission de l'air par une dalle posée ou scellée à l'entrée.
- 5 - Ruine partielle de l'enceinte du four utilisée comme réservoir d'argile, dalle déversée bouchant l'entrée.

a) les couvercles de forme conique à bouton de préhension modelé bien dégagé par un amincissement (n° 1) ou au contraire en saillie peu prononcée (n° 2), dégraissant moyen ≤ 2 mm.

b) les vases fermés sans anse :

- vases à panse ovoïde, à col évasé, à lèvre courte et épaisse marquée ou non par une gorge peu prononcée (n° 3-4-5) ; tessons de 11 vases différents dont le diamètre du col varie de 13 à 25 cm ; régularisation de la surface interne au peigne soit au cours du tournage (n° 5) soit après tournage avec des mou-

vements obliques de la main (n° 4) ;

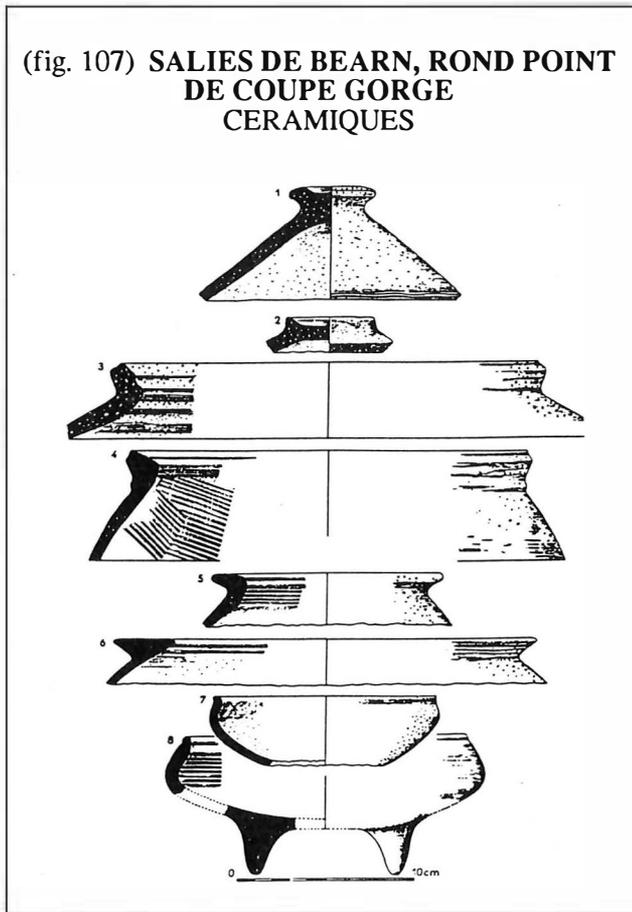
- vase à panse ovoïde-globulaire à col horizontal à lèvre mince (n° 6) à dégraissant sableux assez fin, tessons de 2 vases différents, diamètre du col 24 cm et 17 cm.

c) anse robuste de section circulaire de 22 mm de diamètre, à attache renforcée.

d) bol (ou coupe) à panse oblique, à carène adoucie, à lèvre soulignée par une gorge peu prononcée, de 13 cm de diamètre (n° 7).

e) marmite tripode (ou tétrapode) à carène adoucie,

(fig. 107) SALIES DE BEARN, ROND POINT DE COUPE GORGE CERAMIQUES



pieds de 3cm de haut, lèvre soulignée par une rainure extérieure (n° 8); pâte à dégraissant très fin, surface soigneusement lissée avec des traces de peignage à l'intérieur; coloration noire en surface comme à l'intérieur de la pâte.

f) les débris de vases à sel : ils appartiennent à des vases identiques à ceux qui ont été décrits dans les précédents rapports ou publications, ils sont composés d'une pâte blanchâtre à base de kaolinite, additionnée d'un dégraissant grossier, modelés sans intervention du tour et sans souci de lissage.

Notons enfin l'absence totale de céramique commune à pâte fine, à parois minces, élaborée au tour rapide.

UN ENVIRONNEMENT FAVORABLE À LA PRODUCTION DE CÉRAMIQUE

Le sous-sol argileux directement exploitable sans creusement de puits est accessible sur le talus de la terrasse alluviale antique, et délivre des argiles qui se différencient par leur couleur grise, beige, ocre ou marbrée, blanche au bas de la pente, et par l'absence ou la présence de sable fin ou très fin en proportions variables.

Les cours de deux ruisseaux, celui du Screspouy actuellement à 150 m à l'est, le Saleys à 150 m au sud, apportent, outre l'eau indispensable, des sables plus grossiers ou des graviers de quartz provenant des épandages de la fin du tertiaire et du quaternaire ancien

qui coiffent les coteaux voisins (haut-cailloutis et sables fauves sous-jacents).

Les grès tendres finement lités du crétacé supérieur affleurent dans le lit des deux ruisseaux et un certain nombre de dalles porte les traces d'une érosion provoquée par la circulation de l'eau et des particules qu'elle charrie. Ils affleurent également sous la forme de bancs redressés alternant avec des marnes grises, à l'est du lieu-dit Lahillebère à 200 m environ, où ils ont été exploités pendant la période historique.

L'extraction du sel enfin, entraîne une énorme consommation de céramique pour l'évaporation de la saumure, ou pour le conditionnement et la conservation de la denrée, et une demande en rapport avec les besoins.

BILAN ET PERSPECTIVES

Le sauvetage de Coupe-Gorge apporte une contribution intéressante à la connaissance des activités qui se développent sur le site de SALIES à l'époque gallo-romaine parallèlement à l'exploitation du sel. Le type de four à chambre unique livré par la fouille s'accorde parfaitement avec les caractères révélés par la cuisson des vases qui se rapportent aux formes dites «de tradition indigène» déjà répertoriées avec quelques variantes en de nombreux points du site salisien. L'origine strictement locale de cette production est donc probable sinon certaine. Des travaux antérieurs ont permis de la dater des 1^o et 2^o siècles après J.C., période à laquelle nous plaçons également le fonctionnement du four en l'absence de tout autre élément permettant d'affiner cette estimation.

Un travail d'étude et de synthèse sur l'ensemble de cette production, pour en définir les caractères et l'originalité, permettrait peut-être la mise en évidence d'une diffusion de ces vases au sud de l'Aquitaine, déjà signalée par Mesdemoiselles WATIER et RIUNELACABE et par Monsieur RÉCHIN à partir des seuls vases à sel, diffusion liée bien sûr au commerce du sel. Les prélèvements importants de charbon de bois opérés aussi bien à l'intérieur du four qu'à l'extérieur, disponibles pour un travail d'identification des essences utilisées, et l'étude de l'impact de deux activités très exigeantes en combustible (fabrication de la céramique et production du sel) sur le paléo-environnement, ont été confiés au Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de RENNES I.

BIBLIOGRAPHIE

- SAULE Marcel, CAMGRAN Yves, LATRUBESSE Jérôme, Docteur CAILLAT : Le fond de cabane de Lahitte à SALIES-DE-BEARN - Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de PAU 1978, 207-216.
Aspects des activités humaines et occupation du sol à Salies à l'époque gallo-romaine, Bulletin de la Société Lettres et Arts de PPAU, 1974, p. 2 à 22.
Bulletin de liaison et d'information de l'A.A.A. - D.R.A.H. n° 2 année 1983 pages 111 à 113.

PROSPECTION AERIENNE

PROSPECTION AERIENNE

Commune :	Ensemble de la GIRONDE
Type de gisement :	Divers
Nature de l'intervention :	Prospection aérienne
Responsable :	François DIDIERJEAN

L'activité 1989 s'est placée pour l'essentiel dans le cadre de prospections-inventaires dont on trouve le compte-rendu dans ce bulletin (Vic-Bilh, Brasseux, delta de la Leyre, commune de Parlebosq), vallée de Baretons, Chalosse et Tursan). Néanmoins les conditions météorologiques particulières du printemps ont entraîné l'organisation de quelques vols «sécheresse» au cours de l'été. Les quelques douze heures de vol réalisées ont effectivement amené des découvertes, mais les terribles coups de chaleur de juin avaient déjà «grillé» la végétation, oblitérant très rapidement de nombreuses traces. Les survols, concentrés sur le Médoc central, les vallées de l'Isle et de la Dronne, et la vallée du Dropt, ont abouti principalement aux résultats suivants:

- De nouveaux enclos présumés protohistoriques sont apparus dans la basse vallée de l'Isle, à Saint-Denis-de-Pile, Coutras, Saint-Médard-de-Guizières, Menesplet et Montpon; ils sont de formes diverses: circulaires, ovalaires, en U. D'autres enclos, circulaires, ont été repérés aux alentours de Ribérac (Saint Pardoux de Drôme, Allemans).

- Deux villas gallo-romaines ont livré des traces: esquisse du plan à Langoiran (lieu-dit Faubernet), plan partiel à Monségur (Neujons, fig. 108).

- Les vestiges médiévaux ont été assez nombreux: grand enclos carré à Vertheuil (Peybat), et site castral à Cussac-Fort-Médoc (Les Martins), mottes féodales de la Tour Blanche et de Comberanche-et-Epeluche en Dordogne, grande basse-cour carrée à fossé dédoublé de Cabanac) et-Villagrains (les Castérasses), et Castelnau de Pardailan (Le Vieux Bourg) en Lot-et-Garonne (fig. 109).

- S'y ajoutent quelques traces d'âge indéterminé: bâtiment en L autour d'une cour à Casseuil (Les Arbouliers) et deux tronçons de voies fossiles à Chassaignes près de Ribérac, et à Douzillac sur la rive droite de l'Isle.

- Signalons enfin deux belles traces, malheureusement situées juste en dehors des limites de l'Aquitaine administrative : le camp néolithique à triple fossé du Boisselier à Bonnes (Charente) et le tracé des rues, avec un grand monument rectangulaire, sur le site de l'antique Elusa (Eauze, Gers).



(fig. 108) - PHOTO AERIENNE - PLAN PARTIEL DE LA VILLA GALLO-ROMAINE DE "NEUJONS"
(MONSEGUR - GIRONDE)

PROSPECTION AERIENNE



(fig. 109) BASSE-COUR CARREE AU "VIEUX BOURG"
(CASTELNAU DE PARDAILLAN - LOT-ET-GARONNE)



(fig. 110) CINQ ENCLOS PRESUMES PROTOHISTORIQUES APPARAISSENT INSCRITS DANS UN FOSSE COUDE A "MILLET"
(COUTRAS - GIRONDE)

OPERATIONS ARCHEOLOGIQUES MENEES EN 1989 ET 1990 EN AQUITAINE

NATURE ET NOMBRE D'INTERVENTION	DEPARTEMENT	1989	1990
FOUILLES PROGRAMMEE	Dordogne	1	-
	Gironde	1	-
	Landes	1	1
	Lot-et-Garonne	-	-
	Pyrénées-Atlantiques	-	-
SAUVETAGES URGENTS ET PROGRAMMES	Dordogne	3	4
	Gironde	12	11
	Landes	2	1
	Lot-et-Garonne	7	6
	Pyrénées-Atlantiques	4	5
SONDAGES, PROSPECTIONS ETUDES ET RELEVES	Dordogne	12	11
	Gironde	21	18
	Landes	6	4
	Lot-et-Garonne	8	9
	Pyrénées-Atlantiques	5	7
PROSPECTIONS AERIENNES	Dordogne	-	-
	Gironde	-	-
	Landes	1	-
	Lot-et-Garonne	-	-
	Pyrénées-Atlantiques	-	-
NOMBRE D'OPERATIONS PAR DEPARTEMENT	Dordogne	16	15
	Gironde	34	29
	Landes	9	6
	Lot-et-Garonne	15	15
	Pyrénées-Atlantiques	9	12

DEUXIEME PARTIE

BIBLIOGRAPHIE

PROTOHISTOIRE

GÉNÉRALITÉS

A. COFFYN

Le Temps de la Préhistoire, Société Préhistorique Française, *Ed. Archéologia*, 1989. Dans cette mise au point, surtout du point de vue chronologique de la "Préhistoire Française", publiée en 1976, des articles de J. Roussot-Larroque sur le néolithique du Sud-Ouest (p. 388-395), de A. Coffyn sur l'âge du bronze du sud-ouest (p. 434-435), de D. Roux sur l'âge du fer (p. 448-451) et R. Boudet sur le second âge du fer (p. 470-473).

MC: Chronologie, Néolithique, âges des Métaux/Aquitaine

BRIARD (J.), Poterie et civilisations, tome 2, Chalcolithique et âge du bronze en France, *Ed. Errance*, Col. des Hespérides, 1989.

Les cultures de l'âge du bronze d'Aquitaine et leurs poteries figurent en bonne place dans cet ouvrage concis, précis et fort utile.

MC: Céramique, campaniforme, âge du bronze/Aquitaine.

Soulac et les pays médocains, *Actes du XLI^{ème} Congrès Etudes Régionales*, Soulac-Pauillac- Saint-Germain-d'Esteuil, 1988, Bordeaux 1989.

Dans ces actes quelques études sur les âges des métaux: Coffyn (A.), En Médoc avant le vin, le bronze (p. 45-57), Sion (H.), F. Daleau et le bronze médocain (p.59-78), Vemhet (E.), Trois fosses d'extraction d'argile du 1^{er} âge du fer (p. 85-91)

MC: Bronze médocain.

Archéologie de la France, Trente ans de découvertes. *Catalogue de l'exposition du Grand-Palais*, Paris, 1989, 495p.

En dehors du paléolithique, aucune découverte n'est signalée en Aquitaine du néolithique au second âge du fer !!!

LES AGES DES METAUX

A. COFFYN

EBRARD (D.), **BOUCHER (P.)**, Les boutons découverts dans les dolmens d'Ithé à Aussurucq (Soule). Leur contexte basque et européen, *M Basque*, n° 131, 1991, p. 31-60, 12 fig.

Publication détaillée du matériel campaniforme des dolmens d'Ithé, avec V-boutons, (25 ex. de types divers), gobelets et objets métalliques.

MC: Campaniforme, objets en os, objets métalliques, analyses/ Pays basque.

GARDES (P.), Le Bronze ancien landais dans son contexte pré-pyrénéen occidental, *BSMPS Préh.*, XXIX, 1989, p. 53-63, 3 fig.

Ce travail met en relief l'originalité du groupe pyrénéo-landais tout en montrant qu'il ne reste pas à l'écart du courant culturel européen.

MC: Bronze ancien, céramique / sud Aquitaine.

BLANC (C.), **CHRISTINE (G.)**, **BOURHIS (J.R.)**, Hache en bronze découverte à Lay Lamidou (P.A.), *CGAPO*, 9, 1989, p. 1-10

MAGNEZ (J.J.), **BOURHIS (J.R.)**, Découverte d'une hache à rebords à Momas, (P.A.), *CGAPO*, 9, 1989, p. 57-61.

Ces études, outre le fait qu'elles présentent des bronzes inédits, donnent des analyses d'objets.

MC: Bronze moyen, haches, analyses / Pyrénées Occidentales.

ROUSSOT-LARROQUE (J.), Le dépôt du bronze moyen de la Clare ou l'Aygue à Bégadan (Gironde). La collection Vésigné, *L'Anthropologie*, 93, 1989, p. 261-278, 15 fig.

MC: Dépôt, bronze moyen, haches / Médoc.

BIBLIOGRAPHIE

CHEVILLOT (C.), BOURHIS(J.R.), Le dépôt de haches de Serres à Thonac (Dordogne), *DAP*, 5, 1990, p. 27-54, 17 fig.

Un dépôt du bronze moyen, connu depuis plus de 50 ans, enfin publié de façon exhaustive. Avec celui de Vanxains, cet ensemble révèle l'existence d'un atelier périgourdin du bronze moyen.

MC: Bronze moyen, hache, analyses / Périgord.

AUJOUHAT (N.), CHEVILLOT (C.), Une découverte exceptionnelle: la grotte des Fraux à Saint-Martin-de-Fressengeas (Dordogne), *DAP*, 4, 1989, p. 39-44.

Grotte associant matériel céramique, métallique et art pariétal, le tout allant du bronze moyen au bronze final. Son étude sera primordiale.

MC: Grotte ornée, céramique, âge du bronze / Périgord.

COFFYN (A.), et coll., Aux origines de l'archéologie en Gironde. F. Daleau (1845-1927), *Mémoires SAB*, 2, 1990.

Dans ce livre de souvenirs sur Daleau, des notes sur des bronzes inédits de Gironde.

MC: Age du bronze, épée, haches / Gironde.

ROUSSEAU-LARROQUE (J.), L'épée de bronze à pommeau ajouré draguée dans la Garonne à Cambes (Gironde) et les épées occidentales à manche métallique, *SAB*, LXXX, 1989, p. 53-63, 4 fig.

Belle épée se reliant à toute une série d'armes régionales analogues.

MC: Bronze final, épées / Sud-Ouest.

BEYNEIX (A.), Le tumulus du bronze final IIIa de Saint-Léon (Lot-et-Garonne), *RA*, CXVII, 1990, p. 345-350.
MC: Bronze final, céramique / Lot-et-Garonne.

CHEVILLOT (C.), MOISSAT (H. ET J.C.), Fosses du début du Premier âge du fer au lieu-dit Pourtem à Montanceix, commune de Montrem (Dordogne), *DAP*, 4, 1989, p. 45-66, 13 fig.

Le matériel de ces fosses du début du premier âge du fer (725-650 B.C) montre que le bronze final évolue sur place sans hiatus vers le fer.

MC: Transition bronze-fer / Dordogne.

RICALENS (H.), LE BRUN-RICALENS (F.), Les épées du

premier âge du fer de Lasnauzes, commune de Beauville (Lot-et-Garonne), *BSPF*, 87, 1990, p. 93-96, 4 fig.

Découverte fortuite de deux épées à antennes et à soie.

MC: Premier fer, épée en fer / Lot-et-Garonne.

COFFYN (A.), Une singulière opinion du Dr. B. Peyneau, *SAB*, 80, 1989, p. 115, 120, 8 fig.

Quelques photos inédites de Peyneau sur la nécropole du Pujaut à Mios.

MC: Premier fer, épée, céramique / Pays de Buch.

BLANC (C.), BUI THIMAY, DUMONTIER (P.), Le tumulus T. 3 de Lons et son paléo-environnement, *CGAPO*, 10, 1990, p. 42-69.

Tumulus érigé au néolithique et au début de l'âge du bronze (3680 ± 100 B.P.) et réutilisé au premier âge du fer dans une région marécageuse déjà anthropisée.

MC: Tumulus, âges des métaux / Pyrénées occidentales.

HERBERT (J.C.), Les deux phiales à inscriptions ibériques du tumulus III de la lande Mesplède à Vielle-Aubagnan (Landes), *Bs Borda*, CXV, 1990, p. 1-40, XI pl.

Description; lecture et datation (fin III^{ème} siècle B.C.) des inscriptions de ces phiales qui portent le nom Bin Baïkar du chef aquitain inhumé.

MC: Phiales, inscriptions ibériques / Vielle, Landes.

SIREIX (C.), Le site protohistorique des Grands Vignes II à Sainte-Florence (Gironde), *Aquitania*, 7, 1990, p. 5-20.

Site d'habitat gaulois avec maison, fours de potiers, trous de poteaux et plaques de foyers.

MC: Second âge du fer, habitat, fours, plaque de foyer / Gironde.

BOUDET (R.), FRUGIER (G.), MOREAU (J.), Les sauneries de l'âge du fer du littoral médocain, *CM*, 14, 1990, p. 1-14, 3 fig.

MC: Fabrication du sel / Littoral médocain.

ABBREVIATIONS NOUVELLES UTILISEES

DAP: Documents d'Archéologie périgourdine

BSMSP: Bulletin Société Méridionale de Spéléologie et de Préhistoire

RA: Revue de L'Agenais

Mémoires SAB: Mémoires Société Archéologique de Bordeaux.

ANTIQUITE

GÉNÉRALITÉS

L. MAURIN

Archéologie de la France. 30 ans de découvertes, Paris, 1989.

Catalogue d'une exposition au Grand Palais (commissaire: J.-P. Mohen), consacrée aux découvertes archéologiques en France, de la Préhistoire à la fin du Moyen Age. Textes introductifs généraux, notices et illustrations graphiques et photographiques généralement de haute qualité, assurés par une liste impressionnante de collaborateurs; index et bibliographie. Un grand ouvrage. Noter cependant que, pour l'Aquitaine actuelle, seules les fouilles d'un *mithraeum*, à Bordeaux (n° 202, p. 341) et celles d'une villa de l'Antiquité tardive, à Castelculier (Lot-et-Garonne, n° 215, p. 358), ont retenu l'attention des organisateurs.

BERTHAULT (F.), Les classes de patrimoine en Aquitaine, *Archéologia*, n° 258, juin 1990, p. 52-57.

Initiation à la découverte du patrimoine archéologique, aux techniques de la conservation et à la défense de celui-ci. Itinéraire d'une classe de collège pendant une semaine.

GOUDINEAU (C.), GUILAINE (J.), *De Lascaux au Grand Louvre*, Paris, 1989.

Courtes synthèses par thèmes, données chacune par un ou des spécialistes, richement illustrées, destinées à accompagner le catalogue ci-dessus (*Archéologie de la*

France). Pour l'Antiquité, large dominance de la Narbonnaise et faible place de l'Aquitaine (voir l'index des sites, p. 574-585).

GOUDINEAU (C.), *César et la Gaule*, Paris, s.d. [1989].

Récit alerte, qui suit la narration de *La Guerre des Gaules*, si bien que l'Aquitaine (d'aujourd'hui) est peu concernée et les événements de 56 à peine évoqués (p. 179). Nombreux textes traduits et commentés. P. 316-350, réflexions sur la domination romaine en Gaule (elle n'a pas été préméditée ou prévue, mais résulte de l'enchaînement des faits, et notamment de la révolte de 52) et conclusions.

TARDY (D.), *Le décor architectonique de Saintes. Les chapiteaux et bases*, Bordeaux, 1989 (4^{ème} suppl. à *Aquitania*).

Première étude d'ensemble pour l'Aquitaine romaine d'une des plus belles collections nationales de blocs à décor d'architecture. L'auteur démontre l'existence d'une école de sculpteurs santons dont elle définit l'originalité. Elle enrichit de manière significative l'histoire de Saintes et l'histoire régionale, indiquant ainsi le bénéfice que l'on pourra tirer de telles études à Périgueux ou à Bordeaux qui possèdent aussi de belles séries de décor architectonique.

SOURCES ÉCRITES

L. MAURIN

BOST (J.-P.), FABRE (G.), L'inscription d'Hasparren, *Aquitania*, 6, 1988, p. 167-178.

Nouvelle étude de ce texte célèbre émanant des neuf peuples «aquitains», que les auteurs proposent de dater des années 274-282 ; il est, selon eux, sans rapport direct avec la grande réforme provinciale de Dioclétien qui créa, vers la fin du III^{ème} siècle, la Novempopulanie.

BARRIÈRE (C.), Vesunna Civitas Petrucoriorum, nouvelles recherches 1957-1960 (suite), *Documents d'Archéologie Périgourdine, ADRAP*, 5, 1990, p.83-106.

Avenue Bertrand-de-Born, dans les ruines d'une pièce d'une maison gallo-romaine, nombreux fragments d'enduits peints, notamment une belle «fresque au cerf»; les parties hautes des panneaux sont couverts

BIBLIOGRAPHIE

de graffiti composant des textes de diverses mains. Figures 31-39: une photographie (fig. 32) et dessins.

ETIENNE (R.), Les lettres d'Ausone à Théon, *Soulac et les pays médocains*, Bordeaux, 1989 (Actes du XLI^{ème} congrès d'études régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest), p. 185-205.

Quatre lettres d'Ausone à son ami Théon qui habite dans le Nord du Médoc.

Texte de l'édition de S. Prete dans la collection Teubner (1978), traduction (amendée) de Corpet (1843), assortis de notes nourries et pertinentes qui éclairent certains aspects de la vie médocaine dans la seconde moitié du IV^{ème} siècle. Conclusion générale.

SARRADET (M.), Découvertes de vestiges antiques dans la propriété de la Congrégation Sainte-Marthe à Périgueux, de décembre 1960 à janvier 1962, *Documents d'Archéologie Périgourdine*, ADRAP, 5, 1990,

p.57-82.

Bloc retiré du rempart du Bas-Empire et portant la fin d'un mot : trois lettres CVS (avec accent sur V) en capitales monumentales de 43 cm (!) de hauteur. Dessin, fig. 8.

TOBIE (J.-L.), **CHANSAC (M.)**, Découverte d'une épitaphe du début de l'empire romain sur le site d'une usine de salaisons à Guéthary (Pyrénées-Atlantiques), *Bulletin du Musée Basque*, 1989, p. 89-102.

Etude d'une inscription funéraire gravée en belles capitales sur une plaque fixée à l'origine dans l'architecture d'un tombeau ; elle mentionne trois affranchis d'un Caius Julius Niger. Elle avait été jetée dans un bassin à salaisons abandonné au cours du I^{er} siècle de notre ère, selon les auteurs qui se risquent à suggérer que des troubles locaux ont pu mettre fin à l'entreprise dont ces bassins sont les vestiges.

ARCHITECTURE, SCULPTURE, PEINTURE, MOSAÏQUE

L. MAURIN

BALMELLE (C.), L'Aquitaine, école de mosaïque, *De Lascaux au Grand Louvre*, Paris, 1989, p. 466-469, cf. *Archéologie de la France. 30 ans de découvertes*, Paris, 1989, n° 202, p. 341.

Evocation de l'épanouissement de l'art de la mosaïque dans l'Aquitaine de l'antiquité tardive, et du rôle des pavements.

BARRIÈRE (C.), Vesunna Civitas Petrucoriorum, nouvelles recherches 1957-1960 (suite), *Documents d'Archéologie Périgourdine*, ADRAP, 5, 1990, p.83-106.

Petit autel domestique en calcaire (p. 102 et fig. 44) avec un décor en méplat (indistinct sur les photographies publiées) trouvé dans un puits avec «un gros chapiteau composite, paraît-il, volé par un officier supérieur dont je n'ai pu savoir le nom».

CLYTI-BAYLE (C.), Peintures murales romaines inédites de Gironde, *Aquitania*, 7, 1990 (1989), p. 81-94.

Publication, par une élève d'Alix Barbet, de découvertes anciennes qui signalent utilement des sites un peu oubliés et révèlent d'intéressants détails décoratifs (trois décors géométriques de plafonds), entre les I^{er} et IV^{ème} siècles.

COSTEDOAT (C.), Les marbres aquitains de l'Antiquité; éléments d'enquête pour de nouvelles recherches,

Aquitania, 6, 1988, p. 197-204.

GAIDON (M.-A.), Sanctuaires de Mithra en Gaule, *De Lascaux au Grand Louvre*, Paris, 1989, p. 516-520, cf. *Archéologie de la France. 30 ans de découvertes*, Paris, 1989, n° 202, p. 341.

Présentation de la statuaire du *mithraeum* découvert en 1986 à Bordeaux.

GIRARDY-CAILLAT (C.), **LACOMBE (C.)**, La Dame au catogan, *ADRAP*, 5, 1990, p. 145-150, fig. 1 et 2.

«La Dame au Catogan» se résume à une tête en calcaire trouvée en 1937 dans une des grottes du château de Condat-sur-Trincou (Dordogne). Les auteurs rapprochent justement sa coiffure de celles de déesses-mères saintaises; il s'agit toujours, à Saintes, de grandes statuettes, alors que la statue de Condat était très proche de la grandeur naturelle. Cependant, l'attitude hiératique, le traitement du visage et le modelé font penser que l'on est en présence d'une tête de déesse (et vraisemblablement de déesse-mère gallo-romaine) plutôt que d'une «élégante matrone pétrucore».

RÉGINATO (A.), avec la collab. de BALMELLE (C.), La mosaïque romaine de Lunac, à Aiguillon et son contexte archéologique, *Aquitania*, 7, 1990 (1989), p. 81-94.

Pavement au décor géométrique en *tessellatum* noir et blanc remontant sans doute au I^{er} siècle de notre ère.

BIBLIOGRAPHIE

SARRADET (M.), Découvertes de vestiges antiques dans la propriété de la Congrégation Sainte-Marthe à Périgueux, de décembre 1960 à janvier 1962, *Documents d'Archéologie Périgourdine, ADRAP*, 5, 1990, p.57-82.

Blocs d'architecture retirés du rempart: divers fragments de fûts et de bases de colonnes, de piliers, bloc

d'une corniche à modillons (ces morceaux ont pu appartenir à des monuments funéraires ou publics); une partie du couronnement en forme de tronc de cône d'un monument funéraire décoré de feuilles imbriquées. Sol dallé et fragments d'architecture provenant d'un péristyle construit sous le Haut-Empire; débris de bases et de colonnes. Photos, nombreux dessins.

LA CERAMIQUE SIGILLEE ET LES PAROIS FINES

J.-L. TILHARD

BARRAUD (D., dir.), Le site de «La France», origines et évolutions de Bordeaux antique, *Aquitania*, 6, 1988, p.29-36.

Sigillée: 13 estampilles (1 d'Ateius, les autres de potiers de Montans d'époque Tibère-Claude), et 17 fragments de sigillée moulée.

Parois fines: tessons correspondant à une dizaine d'individus, tasses sablées, tasses moulées, gobelet guilloché, gobelet à écailles de barbotine.

BARRIÈRE (C.), Vesunna Civitas Petrucoriorum, nouvelles recherches 1957-1960, *Documents d'Archéologie Périgourdine, ADRAP*, 4, 1989, p. 67-88.

Céramique sigillée signalée en divers points de Périgueux: formes lisses, estampilles (10) et formes moulées (19 fragments dessinés ou photographiés) de Gaule méridionale.

Quelques fragments de céramique à parois fines (à rattacher plutôt ici aux céramiques communes).

BARRIÈRE (C.), Vesunna Civitas Petrucoriorum, nouvelles recherches 1957-1960 (suite), *Documents d'Archéologie Périgourdine, ADRAP*, 5, 1990, p.83-106.

Céramique sigillée: formes lisses, estampilles italique (1) et de Gaule méridionale (3), des fragments de vases moulés (11, en majorité de Gaule méridionale, dont un ou deux de l'atelier d'Espalion, deux du Centre); un fragment de coupe carénée précoce à frise de feuilles d'eau.

Parois fines: un gobelet à dépressions sablé; une tasse à glaçure plombifère.

JACQUES (P.), Chronique archéologique: Agen, chantier de la résidence Jayan, *R.Ag.*, p. 357-364.

Quelques tessons de sigillée lisse (Ritt. 5, Drag. 35/36).

LACAILLE (A.), La collection céramique gallo-romaine de la Société Historique et Archéologique du Périgord, *BSHAP*, 115, 1988, p.51-63.

Quelques fragments de sigillée lisse et moulée

provenant de Périgueux; parmi eux, fragment de Déch. 67 attribué au Centre.

LACAILLE (A.), **MOISSAT (J.-C.)**, **ROCHETEAU (R.)**, La fosse gallo-romaine des Bureloux, Commune de Saint-Léon-sur-l'Isle, *Documents d'Archéologie Périgourdine, ADRAP*, 3, 1988, p.79-86.

Sigillée: tasse Drag.22, bord d'assiette Drag.15/17.

LOPES (C.), Les marques sur sigillée sud-gallice de Plassac (Gironde), *SAB*, 78, 1987, p.43-47.

Etude détaillée de 25 estampilles en grande majorité de Montans (I^{er} et II^{ème} siècles).

REBELLO-CONDE (T.), La sigillée décorée de Plassac (Gironde), *SAB*, 78, 1987, p.37-41 (2 fig. en addendum).

Etude détaillée de 41 tessons de vases moulés, en grande majorité de Montans (I^{er}-II^{ème} siècles); à noter un tesson d'Argonne décoré à la roulette.

REGINATO (A.), La mosaïque romaine de Lunac à Aiguillon et son contexte archéologique, *Aquitania*, 7, 1989, p.81-94.

Sigillée lisse trouvée dans la fouille: formes de la fin I^{er} et II^{ème} siècles; formes lisses du I^{er} siècle (estampille *FRONTV* de Montans).

RENAUD (N.), **VALENTIN (F.)**, *Petit-Bersac: étude topographique et étude de la céramique*, Mémoire de Maîtrise, Université de Bordeaux III, 1989.

Etude des sigillées et parois fines du site: prédominance des produits de Montans (d'après estampilles et décors), La Graufesenque progresse à la fin du I^{er} siècle, puis les produits du Centre au II^{ème} siècle.

SARRADET (M.), **LANTONNAT (M.)**, découvertes archéologiques autour du temple de Vésone de 1952 à 1972, *Documents d'Archéologie Périgourdine, ADRAP*, 3, 1988, p.89-110.

BIBLIOGRAPHIE

Importante série de sigillées lisses (avec estampilles) et moulées de Gaule méridionale (Montans, la Graufesenque) et du Centre (I^{er} et II^{ème} siècles)

Parois fines: tasse à décor moulé, gobelet à languettes de barbotine.

SARRADET (M.), Découvertes archéologiques autour du temple de Vésone, de 1955 à 1982, *Documents d'Archéologie Périgourdine*, ADRAP, 4, 1989, p.89-108.

Sigillées lisses avec estampilles et sigillées moulées nombreuses; liste des estampilles italiques, de Gaule méridionale et du centre, vases moulés de Gaule méridionale et du Centre (marque de Paternus dans le décor); présentation d'un objet de bronze avec une frise d'oves interprété comme un poinçon matrice de potier (ce qui est très douteux vu la forme de l'objet).

SARRADET (M.), Découvertes de vestiges antiques dans

la propriété de la Congrégation Sainte-Marthe à Périgueux, de décembre 1960 à janvier 1962, *Documents d'Archéologie Périgourdine*, ADRAP, 5, 1990, p.57-82.

Sigillées lisses (avec 4 estampilles) et moulées (6 tessons dessinés, marque de Cinnamus dans le décor) de Gaule méridionale et centrale.

SARRADET (M.), La céramique gallo-romaine, dans: LAUFFRAY (J.) (et coll.), *La tour de Vésone à Périgueux*, 49^{ème} supplément à *Gallia*, 1990, p.137-153.

Importante série de sigillées lisses, certaines avec estampilles (une vingtaine) et de vases moulés de Gaule méridionale et centrale (on notera une marque intradécorative SABINI M); majorité des estampilles et des décors de Gaule méridionale, pré-flaviens; liste des estampilles (18) des fouilles anciennes.

LES CERAMIQUES COMMUNES

F. RECHIN

Ceux qui cherchent dans l'étude des céramiques communes une meilleure connaissance des pulsations profondes de la société gallo-romaine seront déçus par le volume des travaux qui leur ont été consacrés en Aquitaine en 1989 et en 1990. Heureusement, quelques publications de fouilles (on notera qu'il s'agit de chantiers de sauvetage) proposent des données complètes. Pour le reste nous devons glaner quelques renseignements au fil des publications.

BARRAUD (D.), la céramique commune, in Barraud (D.) et alii: Le site de la France, origines et évolution de Bordeaux antique, *Aquitania*, 6, 1988, p. 5-59.

Présentation stratigraphique des objets les plus complets, principalement pour deux phases du site (un niveau augustéen et un autre de la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C.). On peut retenir quelques formes significatives: Des vases tournés gris de tradition celtique à décor peigné ondé ou lissé en zig-zag bien connus dans toute la Gaule à la fin du Second Age du Fer et au début du Haut-Empire (niveau augustéen). Des écuelles tripodes dont il était intéressant de signaler des exemplaires précoces (première moitié du I^{er} siècle).

BARRIÈRE (CL.), Vesunna civitas petrucorium, nou-

velles recherches 1957-1960, *A.D.R.A.P.*, 4, p. 67-88.

BARRIÈRE (CL.), Vesunna civitas petrucorium, nouvelles recherches 1957-1960 (suite), *A.D.R.A.P.*, 5, p.83-106.

L'auteur publie le résultat d'observations effectuées à l'occasion de chantiers urbains. Quelques dessins de céramiques communes, parmi ces vases un mortier porte une estampille RUBEL (LLIUS) (*A.D.R.A.P.*, 5, 1990, p. 91). Quelques décors au brunissoir sur céramiques communes tournées à pâte grise (*A.D.R.A.P.*, 4, 1989, p. 74-75).

JACQUES (P.), Sauvetage urgent sur le site du centre administratif Saint-Jacques à Agen, *Bull. de l'A.A.A.*, 7, 1988, p. 81-86.

Découverte d'une sépulture à incinération datée du troisième quart du I^{er} siècle ap. J.-C. dans un pot à pâte rouge fermé par une base de vase (fig. 44, p. 83).

LACAILLE (A.), **MOISSAT (J.-C.)**, **ROCHETEAU (R.)**, La fosse gallo-romaine des Bureloux. Commune de Saint-Léon-sur-l'Isle. *A.D.R.A.P.*, 3, 1989, p. 79-86.

Présentation du matériel d'une fosse-dépotier comblée dans la seconde moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. et attachée à un établissement rural dont les fouilleurs

BIBLIOGRAPHIE

n'ont reconnu que quelques murs . Eventail complet d'une batterie de cuisine rurale à l'intérieur de laquelle on remarque la permanence de l'utilisation d'une vaisselle tournée à pâte grise de tradition celtique, de pots à cuire non tournés (pl. 3), comme la présence d'une cruche Santrot 429 à pâte claire. Pas de données quantitatives.

MAURIN (B.), Fouilles lacustres de Sanguinet, *Bull. de l'A.A.A.*, 7, 1988, p. 65-79 .

L'auteur présente les résultats des comptages de céramiques (tournée non-tournée) et en tire des conclusions sur la fonction des différentes aires où elles ont été recueillies. Intéressante hypothèse à vérifier par une étude typologique et chronologique des lots.

RIUNÉ-LACABE (S.), TISON (S.), De l'Age du Fer au I^{er} s. ap. J.-C.: Vestiges d'habitats à Hastings (Landes), fouille de sauvetage sur le tracé de l'autoroute A 64, *Aquitania*, 8, 1990, p. 187-228.

Les installations d' Hastings, ont livré un matériel céramique du Second Age du Fer et du I^{er} siècle ap. J.-C. très typé dont l'originalité consiste en la rareté de vases d'importation et en l'abondance de céramiques communes non tournées, majoritairement des formes fermées. Les auteurs fournissent une documentation graphique et quantitative complète susceptible d'être réellement utilisée par d'autres chercheurs, ce qui est encore trop rare.

RÉGINATO (A.), BALMELLE (C.), La mosaïque romaine de Lunac à Aiguillon et son contexte archéologique, *Aquitania*, 7, 1989, p.81-74.

Mention de quelques formes de céramiques communes situées avec opportunité dans leur stratigraphie, notamment une coupe Santrot 117 (contexte: première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C.) et un mortier Santrot 182 (contexte: deuxième moitié du I^{er} siècle ap. J.-C.).

SARRADET (M.), La céramique gallo-romaine, in Lauffray (J.) et alii: La tour de Vésone à Périgueux, *49^{ème} Suppl. à Gallia*, Paris, 1990, p. 135-153.

A l'intérieur d'une présentation surtout consacrée aux sigillées on remarque quelques vases tournés à pâte grise de tradition celtique (fig. 58, série 13 b, c, d) et des cruches et pichets à pâte claire. Ces vases ne sont malheureusement pas présentés dans leur contexte stratigraphique et les dessins ne sont pas clairement présentés.

SARRADET (M.), LANTONNAT (M.), Découvertes archéologiques autour du temple de Vésone de 1955 à 1972, *A.D.R.A.P.*, 3, 1988, p. 89-110.

SARRADET (M.), LANTONNAT (M.), Découvertes archéologiques autour du temple de Vésone de 1955 à

1982, *A.D.R.A.P.*, 4, 1989, p. 89-108.

SARRADET (M.), Découvertes de vestiges antiques dans la propriété de la congrégation Sainte-Marthe à Périgueux de décembre 1960 à janvier 1962, *A.D.R.A.P.*, 5, 1990, p. 57-82.

Les auteurs de ces articles mettent à la disposition du public le résultat des observations qu'ils ont pu effectuer des vestiges antiques de Périgueux lors des travaux d'aménagement urbains. Plusieurs planches de céramiques communes à l'intérieur desquelles figurent de nombreux bols tripodes qu'ils accompagnent de couvercles, une belle série de mortiers et une estampille DEMONCEIIM sur une «grande terrine en poterie commune rouge, engobe blanchâtre». Matériel malheureusement non situé en stratigraphie.

Les archéologues d'Aquitaine pourront trouver des points de références proches de leur domaine d'étude dans les travaux suivants:

LAURENCEAU (N.), SANTROT (M.-H. ET J.), Nouveautés dans la céramique commune in Maurin (L.) et alii: Les fouilles de Ma Maison. Etudes sur Saintes antique, *Aquitania*, suppl. 3, 1988, p. 199-261.

N. Laurenceau traite des céramiques communes «Des origines aurègne de Claude» (p. 199-227), M.-H. et J. Santrot «Du milieu du I^{er} siècle après J.-C. au III^{ème} siècle» Ce travail permet de disposer de références solides, en général bien datées, qui seront utiles à tous. On appréciera en particulier la présentation de comptages systématiques, même s'ils reposent, dans la première partie, sur la base du nombre de tessons et non pas sur celle des bords et des bases après recollage, comme cela est de plus en plus l'usage (cf. p. 199: «Etude quantitative de la céramique commune»). Un essai de synthèse bien venu en fin de chapitre.

MARTINEZ SALCEDO (A.-M.), UNZUETA PORTILLA (M.), Estudio del material romano de la cueva de Penaforua (Forua, Viscaya), *Cuadernos de Archeologia de Deusto*, 11, Bilbao, 1988.

Les archéologues aquitains tireront profit de ce petit ouvrage rendant compte de trouvailles malheureusement hors stratigraphie dans une grotte du Pays Basque espagnol occupée durant l'Antiquité Tardive. L'ensemble (sigillée hispanique tardive, D.S.P., céramiques communes pour l'essentiel) paraît toutefois cohérent d'un point de vue chronologique et typologique. De nombreuses planches montrent par exemple une série de pots à cuire identiques à ceux qui figurent dans les niveaux romains de plusieurs sites du département des Landes.

VERNOU (CHR.), Un lot de céramiques du dernier quart du III^{ème} siècle découvert à Cognac-Crouin (Charente),

S.F.E.C.A.G., *Actes du congrès de Lezoux*, 4-7 Mai 1989, Marseille, 1989, p. 133-141.

Un ensemble de céramiques qui constitue un point de référence pour les chercheurs du nord de l'Aquitaine... et les autres. Des illustrations de qualité, une étude assez fine, mais pas de comptages précis des différentes formes et groupes de fabrication.

Enfin, nous pourrions trouver de quoi améliorer nos méthodes dans un domaine essentiel de l'étude des céramiques communes, la quantification.

RIVET (L.), ed.: Chapitre IV: Méthodologie: comptages et quantification en céramologie, S.F.E.C.A.G., *Actes du congrès de mandeure-Mathay*, 24-25 Mai, 1990, p. 131-168.

A. Desbat, «Les bons comptes font les bons amis ou la quantification des céramiques», s'interroge sur la validité des différentes méthodes de comptage utilisées. R. P. Symonds, «La quantification des céramiques de l'époque romaines à Colchester et à Londres», fait part de son expérience pratique. Les membres de la C.A.T.H.M.A., «Quantification et chronologie: quelques applications sur des contextes de l'Antiquité tardive et du Haut-Moyen-Age dans le Midi de la Gaule; méthodes, intérêts et limites», donnent quelques exemples concrets et les abordent ensuite de façon critique. M. Tuffreau-Libre, «Les comptages appliqués à l'étude de la céramique gallo-romaine: la chronologie», met en valeur l'apport chronologique de comptages systématiques.

LES CAMPAGNES

F. TASSAUX

AGGLOMERATIONS SECONDAIRES

Brion

GARMY (P.), FAVAREL (S.), Saint-Germain-d'Esteuil, Brion. Agglomération antique. Maison forte médiévale, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 48-54, 4 fig.

FAVAREL S., GARMY P., Le site de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde). Problématiques de recherches, état des questions en 1987, dans *Soulac et les pays médocains: Actes du 41^{ème} congrès d'études régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest (Soulac, Pauillac, Saint-Germain-d'Esteuil, 1988)*, Bordeaux, 1989, p. 169-183, 9 fig.

La connaissance de ce vicus, dont l'identification avec *Noviomagus* de Ptolémée est hautement probable (cf. Maurin ci-dessous), a progressé avec les campagnes de 1987 et 1988. Outre l'achèvement du nettoyage du théâtre (construit après la première moitié du 1^{er} siècle ap. J.-C.) pour la levée d'un plan et, sous la cour de la maison de la zone 3 construite sous Claude, l'étude de niveaux d'occupation s'étalant de 40/30 av. J.-C. à 40 ap. J.-C., la fouille a révélé l'existence d'un grand *fanum* sur le sommet du site: c'est un bâtiment de plan carré de 13,20 m de côté, entouré d'une galerie de 3,90 m de largeur. Le site, abandonné dans la deuxième moitié du II^{ème} siècle (avec occupation sporadique au III^{ème}), n'a pas été réoccupé avant le dernier tiers du XIV^{ème} siècle, date à laquelle une maison forte s'est installée sur le théâtre. La relative modestie de l'habitat contraste à la fois avec

le soin apporté dans la construction du théâtre et avec les dimensions peu ordinaires du temple.

Vallée de la Garonne

TAQUET (T.), Aiguillon, Maison Vigneron. Habitat urbain, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 90-91.

Le sauvetage d'un mur romain portant un décor peint du "Troisième Style pompéien de 2^{ème} génération" (identifié par A. Barbet) est une nouvelle pièce au dossier des habitats de Lunac.

ABAZ (B.), Sainte-Bazeille, Maison Couturier, rue de l'Eglise. Pavement du Bas-Empire, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 98-101, 2 fig.,

L'existence d'un vicus est probable à Saint-Bazeille; parmi les nouveaux vestiges d'habitat découverts au cœur de l'agglomération actuelle, il faut noter une belle mosaïque polychrome datée du Bas-Empire.

Losa

MAURIN (B.), Sanguinet. Habitats, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 65-79, 9 fig.

Les dernières recherches continuent à témoigner de la modestie de cette station routière située sur la voie de Bordeaux à Dax, puisque les seuls vestiges d'habitat, repérés à proximité du *fanum*, sont des alignements de piquets et quelques blocs de garluche, avec une certaine densité de céramiques domestiques; à noter, dans

BIBLIOGRAPHIE

le sondage stratigraphique de l'espace F, des jarres et des cuiviers liés à la fabrication de brais et de goudrons (voir *infra*).

Portet (Pyrénées Atlantiques)? voir *infra* Laüt L.

TERRITOIRE

Soulac et les pays médocains. Actes du 41^{ème} congrès d'études régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest (Soulac, Pauillac, Saint-Germain-d'Esteuil, 1988), Bordeaux, 1989.

MAURIN (L.), Le Médoc antique. Note préliminaire, dans *Soulac et les pays médocains. Actes du 41^{ème} congrès d'études régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest (Soulac, Pauillac, Saint-Germain-d'Esteuil, 1988)*, Bordeaux, 1989, p. 103-106, 1 carte.

Dans cette note, après avoir rappelé la présence des Medulli dès le 1^{er} siècle av. J.-C., l'a. repose la question des limites des Bituriges Vivisques, et en particulier, de leur extension au nord de la Dordogne.

ETIENNE (R.), Les lettres d'Ausone à Théon, dans *Soulac et les pays médocains. Actes du 41^{ème} congrès d'études régionales de la Fédération Historique du Sud-Ouest (Soulac, Pauillac, Saint-Germain-d'Esteuil, 1988)*, Bordeaux, 1989, p. 185-205

Edition, traduction et commentaire des lettres. L'a. définit deux Médocs: l'un, espace de chasse et de pêche, habité par des populations frustres, où règnent l'insécurité et les trafics médiocres, et l'autre, un Médoc vu par un homme de la ville, terre marquée par un retard culturel et "en proie à la barbarie".

EXPLOITATION DES RESSOURCES NATURELLES

C'est là l'aspect le plus novateur et le plus riche des travaux de ces deux années:

CAUET (C.), Jumilhac-le Grand, les Fouilloux. Mine de l'âge du fer et de l'époque gallo-romaine, dans *Archeologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 8-10, 2 fig; Id, la mine antique des Fouilloux (Jumilhac, Dordogne): premiers résultats de la fouille, dans *Aquitania*, 6, 1988, p. 181-190, 10 fig.; Id, Techniques d'exploitation de l'or filonien en Limousin aux époques préromaines et romaines, dans *Actes du colloque international sur les techniques minières de l'Antiquité au XVIII^{ème} siècle en Europe et dans le Bassin Méditerranéen, Strasbourg, 5-9 avril 1988*.

La mine a peut-être de nouveau fonctionné à la fin du 1^{er} siècle ap. J.-C. et au début du II^{ème}, d'après des traces d'occupation situées à proximité.

COSTEDOAT (Ch.), Les marbres pyrénéens de l'Antiquité: éléments d'enquête pour de nouvelles recherches, dans *Aquitania*, 6, 1988, p. 197-204, 8 fig.

Cette note a pour premier intérêt de clarifier le problème de l'identification des marbres que les archéologues rencontrent dans les fouilles et d'attirer leur attention sur l'intérêt de leur conservation, surtout lorsqu'ils sont trouvés en stratigraphie. A partir des premières observations faites par F. Braemer (dans une thèse restée malheureusement inédite: *Le marbre des Pyrénées dans la sculpture antique, Thèse de doctorat ès lettres*, Sorbonne, Paris, 1969), l'a. examine 21 carrières pyrénéennes et définit leur production. Ce sont là les premiers résultats d'une étude qui se révèle pleine de promesses (on regrettera seulement une réduction excessive de la carte p. 199, fig. 1, qui oblige le lecteur à utiliser une loupe).

AUFAN (R.), **THIERRY (F.)**, Histoire des produits résineux landais, Goudrons, poix et brays gras depuis l'Antiquité en Buch, Born et Marensin, Arcachon, 1990, 190 p.

Cet ouvrage vient combler un vide à propos d'une activité artisanale attestée dans les Landes dès l'époque gallo-romaine. Après une définition des produits dérivés de la résine des pins et une présentation des différentes techniques traditionnelles de fabrication de ceux-ci, les a. comparent les procédés antiques (distillation en vase clos et combustion incomplète) mis en lumière dans les Vosges et en Languedoc, puis analysent des vestiges des ateliers du "groupe aquitain" trouvés à Depée, Losa, Parentis, La Teste (Braouet, La Seuve) et Maignan: jarres, *dolia* et cuiviers contenant des dépôts goudronneux avec traces de calcination, et proposent de reconnaître un autre procédé (système d'évacuation des distillats par les trous centraux ménagés au fond des jarres) en faisant appel à une technique attestée encore au XVIII^{ème} siècle, en dehors de l'Aquitaine. Deux cartes d'inventaire et une notice sur les 9 principaux sites complètent cet ouvrage, par ailleurs abondamment illustré et original dans sa démarche diachronique.

TOBIE (J.-L.), **CHANSAC (M.)**, Découverte d'une épitaphe du début de l'empire sur le site d'une usine à salaisons à Guéthary - Pyrénées Atlantiques, dans *Hommage au musée Basque, n° except. du Bull. Mus. Basque*, 1989, p. 89-102.

Outre la découverte d'une inscription funéraire (cf. ci-dessus), cette fouille de sauvetage de 1982 a dégagé deux bassins maçonnés, appartenant à une batterie de huit bassins; il s'agit là, selon toute vraisemblance,

BIBLIOGRAPHIE

d'une "usine" à salaisons comparable à celles de la Péninsule ibérique, du Maroc et d'Armorique, où l'on fabriquait du *garum* et diverses conserves de poissons. La découverte, qui est la première de ce genre en Aquitaine, relance en même temps tout l'intérêt d'autres témoignages archéologiques sur la production du sel dans notre région, sous deux formes dans l'Antiquité: exploitation de la Fontaine Salée de Salies-de-Béarn (cf *Archéologie en Aquitaine*, 2, 1983, p. 111-113) et une récente découverte d'exploitation du sel marin sur côte médocaine selon la technique des briquetages (*Rev. Arch. de Bordeaux*, 79, 1988, p. 19-60; *Cha. Med*, 14, 1990, p. 1-14) attestée uniquement à l'Age du Fer. Les a. rappellent par ailleurs qu'à Villefranche (Dubuscoa 5), sur la rive droite de la Nive, des tessons gallo-romains avaient été en effet retrouvés à 300 m de la saline de Mendigaïna (*Gallia*, 33, 1975, p. 490.)

Les bassins ont livré un abondant mobilier archéologique, formant un ensemble homogène qui va de 15/20 à 50/60 ap. J.-C. (monnaies, céramique sigillée et commune, amphores, fibules). Les a. expliquent l'abandon de l'"usine" par des troubles à la fin du 1^{er} s. de notre ère, ce qui apparaît bien hasardeux.

Autre intérêt de l'article: Cette découverte est replacée dans l'ensemble du contexte du fond du golfe de Gascogne.

VILLAS

Les villas ont presque disparu de la recherche programmée dans notre région. Il s'agit d'un phénomène général, mais qui s'est accentué en Aquitaine. Les récentes publications ne concernent d'ailleurs que le domaine de l'architecture ou du décor.

JACQUES (PH.), STEPHANUS (F.), Castelculier (Lot-et-Garonne), dans *Archéologie de la France. 30 ans de découvertes*, Paris, 1989, p. 358.

La villa de Castelculier est le seul site rural de l'Aquitaine romaine retenu pour l'exposition de l'Année de l'Archéologie à Paris. C'est, dans ce domaine, la découverte la plus importante de ces dernières années. La notice du catalogue en résume les principaux caractères: Cette villa, dans son état du IV^{ème} siècle, couvre 1,5 ha environ et se compose d'une *pars rustica* et d'une *pars urbana* disposées chacune autour d'une cour. L'aspect le plus remarquable est l'architecture du secteur thermal adossé, qui comporte en particulier une salle circulaire à coupole mosaïquée. Pour une présentation plus détaillée, on se reportera aux notices d'*Archéologie en Aquitaine*, 5, 1986, p. 72 et 6, 1987, p. 84-88.

BALMELLE (C.), Saint-Emilion, Moulin du Palat. Villa

gallo-romaine, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 44-46, 2 fig.

Après la dépose de trois pavements de mosaïque dans le secteur méridional de la villa, des sondages ont fait apparaître des structures antérieures: mur nord-sud et important foyer de chauffe; au total, on aurait ainsi quatre phases de construction.

BALMELLE (C.), l'Aquitaine, école de mosaïque, dans *De Lascaux au grand Louvre. Archéologie et histoire en France*, C. Goudineau et J. Guilaine (éd), Paris, 1989, p. 466-469, 7 fig.

Dans cette notice destinée à un large public, l'a. rappelle que le sud de la Gaule a été aux IV^{ème}-VI^{ème} siècles une région de production à la fois abondante et originale de pavements mosaïqués, marqués par une riche polychromie et l'emploi de motifs végétaux, pavements essentiellement destinés aux villas de l'aristocratie, mais qui commencent à apparaître aussi dans des édifices religieux.

FABRE (G.), Notes sur les sondages menés sur le site, dans *La villa gallo-romaine d'Oloron-Goes*, p. 4-7.

La fouille a permis de retrouver deux salles à hypocauste, l'une à pilettes, l'autre à gaines rayonnantes, appartenant selon toute vraisemblance à une villa, située à une faible distance d'Oloron; on note dans la technique de construction des murs l'utilisation de galets (très fréquente dans la région) et aussi de moellons appareillés. L'occupation s'étend du I^{er} au IV^{ème} siècle et comporte au moins deux états.

FAURE (M.), Les fouilles du "Bois Carré" à Saint-Yzans-de-Médoc, dans *Soulac et les pays médocains: Actes du 41^{ème} congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest (Soulac, Pauillac, Saint-Germain-d'Esteuil, 1988)*, Bordeaux, 1989, p. 157-168, 4 fig.

Seule une partie de la *pars urbana* a pu être explorée, soit 11 pièces partiellement ou totalement fouillées, dont deux salles à hypocauste (l'une étant mosaïquée) et une pièce à pavement de *signinum* avec tesselles incrustées. Après une période d'abandon, un nouvel édifice est bâti dans le dernier tiers du 1^{er} siècle ap. J.-C. Il est détruit par le feu et le site est alors définitivement abandonné (aucun mobilier ne dépasse le milieu du II^{ème} siècle). L'établissement apparaît somme tout bien modeste, comparé aux somptueuses villas de la rive droite de la Gironde, comme celle de Plassac.

BERTHAULT (F.), Montcarret. Villa gallo-romaine, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 15-17, 1 fig.

Deux tranchées montrent qu'il n'y aurait pas d'extension de la villa vers l'ouest, ni vraisemblablement vers le sud.

BIBLIOGRAPHIE

PICHONNEAU (J.-F.), Léogeats, Cameillac. Villa gallo-romaine, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 37-40.

A propos de la redécouverte d'une mosaïque signalée au XIX^{ème} siècle, l'a. rappelle que des fouilles menées par J.-B. Marquette en 1961-1962 avaient exhumé un ensemble de salles chauffées. Un relevé de la mosaïque, datée par l'a. du II^{ème} siècle, a été effectué.

OCCUPATION DU SOL.

Prospections systématiques

LAÛT (L.), L'occupation du sol dans le Vic-Bilh à l'époque gallo-romaine. Prospections dans les cantons de Garlin, Lembeye et Thèze (64), dans *Archéologie des Pyrénées Occidentales*, 10, 1990, p. 5-27, 7 fig; voir aussi: Id., Vic-Bihl. Prospection thématique, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 110-112, 1 fig. Une prospection-inventaire, commencée en juin 1988 et mettant en œuvre des moyens variés (ULM, avion, prospection ponctuelle sur indices ou zones-tests ou prospection systématique sur des points connus, a nourri un mémoire de maîtrise- *L'occupation du sol dans le Vic-Bihl à l'époque romaine, Prospection dans les cantons de Garlin, Lembeye et Thèze (Pyrénées Atlantiques)*, TER, sous la direction de Dentzer (J.-M.), Université de Paris I, 1989, 245 p.- Dont l'essentiel a été résumé dans cet article.

Les résultats portent sur trois aspects: d'abord, le tracé de la voie d'Ayres-sur-Adour à Lescar a pu être précisé; ensuite, un site inédit est signalé à Castillon ainsi que 7 petites concentrations de matériel gallo-romain à proximité de sites plus importants et déjà repérés (dont des ateliers de forge à Simacourbe et à Portet); surtout, une concentration de matériel sur plus de 20 ha laisse soupçonner l'existence d'une agglomération secondaire à Portet tandis que l'hypothèse d'un *vicus* routier à Lalouquette est écartée.

Grâce à cette recherche, la carte archéologique du Vic-Bihl, qui compte au total 13 sites est donc sensiblement enrichie; il suffit de la comparer au maigre bilan établi précédemment par Gauthier (M.) (*La romanisation*, p. 14-16) dans un récent volume de l'inventaire: Araguas (Ph.) et alii, sous la dir. de Lasserre (J.-C.), *Vic-Bilh, Morlaas, Montanère, Pyrénées-Atlantiques, inventaire topographique*, Paris, 1989 (brèves notices sur les villas de Lalouquette, p. 392-393 et de Taron, p. 599).

Traces sporadiques d'habitat ou de fréquentation en Médoc

BOUDET (R.), MOREAU (J.), Numismatique antique du Nord-Médoc (Gironde), dans *Soulac et les pays*

médocains. Actes du 41^{ème} congrès d'études régionales de la fédération historique du Sud-Ouest (Soulac, Pauillac, Saint-Germain-d'Esteuil, 1988), Bordeaux, 1989, p. 107-133, 11 pl.

Outre son intérêt numismatique, cette communication offre également celui de donner au total une liste de 16 sites fréquentés ou occupés à l'époque gallo-romaine en Médoc.

MOREAU (J.), L'ancienneté du peuplement humain en Nord-Médoc à travers les vestiges archéologiques, *ibid.*, p. 31-34.

Dans cette brève note, l'a. rappelle, p. 34, l'existence des villas de Queyrac, l'Amélie et la Négade. Il note par ailleurs la quasi-absence de traces archéologiques au Haut-Moyen-Age.

VERNHET (E.), Essai de prospection sous-marine sur le littoral nord-médocain, *ibid.*, p. 151-156, 2 fig.

4 sites côtiers dont un gallo-romain (quelques substructions), ont été repérés au large de l'Amélie.

CHAUSSAT (L.), *Peuplement et occupation du sol dans le Bas-Médoc de la Préhistoire à la fin du Moyen-Age*, TER sous la dir. de Marquette (J.-B.), Bordeaux III, 1989.

Ce mémoire de maîtrise, qui concerne les cantons de Lesparre et de Saint-Vivien-du-Médoc, confirme la faiblesse de l'occupation gallo-romaine dans cette région; les principaux sites gallo-romains repérés (Brion, Gaillon-Terrefort, Bois-Carré et de la Négade) ne connaissent pas d'occupation au-delà du III^{ème} siècle. Par ailleurs, les seuls indices de voie romaine se trouvent à Arsac (et peut-être à Lesparre).

MOREAU (J.), La pointe de la Négade, *N° hors-série des Cahiers Méd.*, 1988, 60 p.

Les vestiges de la Négade - reste de poteau et quelques tombes, l'essentiel ayant été détruit par la mer - ne permettent pas de déterminer la nature de l'habitat. Cependant, le mobilier, qui va de la deuxième moitié du 1^{er} siècle av. J.-C. à la première moitié du II^{ème} siècle ap. J.-C., montre la variété des échanges qu'a connu ce site pourtant isolé; les liens avec la rive santone de la Gironde sont particulièrement nets. A part l'abondance des objets manufacturés, il est également intéressant de noter la faune (en tête: bœuf, mouton et chèvre) et la flore (pin maritime, sylvestre, Laricio, chêne, orme, hêtre, ajonc, bruyère).

en Agenais

BERTRAND-DESBRUNAIS (J.-B.), Agen, ZAC des Tanneries. Villa gallo-romaine, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 81-86, 2 fig.

BIBLIOGRAPHIE

Des sondages ont fait apparaître des murs en petit appareil en cinq endroits. Il est peut-être un peu prématuré de parler de villa.

JACQUES (P.), Laplume, Augé et Cazeau. Site protohistorique et gallo-romain, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 91-98, 4 fig.

Des "éléments disparates" d'occupation sont signalés. Les a. rappellent qu'à 1500 m de là, dans le château de Bière, un autel de marbre avait été repéré en 1830.

En Périgord

CARRÈRE (J.-C.), Les colonnes de Coulounieix, dans *Documents d'archéologie périgourdine*, 4, 1989, p. 135-138.

Description de tambours de colonnes cannelées et de chapiteaux à décor foliacé, réemployés dans une grange de Paricaud, et qui pourraient provenir, selon l'a., du site de Beaufort.

LACAILLE (A.), MOISSAT (J.-C.), ROCHETEAU (R.), Une fosse gallo-romaine aux Bureloux. Commune de Saint-Léon/l'Isle (Dordogne), dans *Documents d'archéologie périgourdine*, 3, 1988, p. 79-86.

Installé sur la terrasse alluviale de la rive droite de l'Isle, près d'un ancien gué, l'habitat aurait été occupé à partir du début de notre ère. Le mobilier de la fosse est daté des années 40-80.

MANGNEZ (J.-J.), Coursac-Montanceix, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 7.

Une prospection sur l'ensemble du territoire de la commune a avant tout permis de retrouver le site du Cerf de Mémie, signalé au XIX^{ème} siècle.

Dans les Landes

RIUNÉ-LACABE (S.), TISON (S.), MANGNEZ (J.-J.), BULLE (T.), Hastings, plateaude Lannepla. Habitats protohistoriques et gallo-romains, dans *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 63-65, 3 fig.

Ce site d'"habitat précaire" (cabanes et foyers) a connu une dernière occupation à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. ou au début du I^{er} siècle ap. J.-C.

En Pays basque

GAUDEUL (F.), TOBIE (J.-L.), Arteketa-Campaita. Un site de la fin de l'Antiquité sur la voie des "Ports de Cize", dans *Bull. Soc. Sc. L. et Arts de Bayonne*, 144, 1988, p. 19-51.

Sur l'enselement de Campaita (commune d'Uhart-Cize), à quelques dizaines de mètres de la voie transpyrénéenne de Bordeaux à Astorga, et non loin de la *mansio d'Imus Pyrenaeus*, la fouille a révélé la présence d'un petit sanctuaire, base carrée de pierres

juxtaposées de 3 m de côté, près de laquelle on a retrouvé un dépôt-offrande de monnaies allant d'Auguste au IV^{ème} siècle. Parmi le mobilier figurent deux hipposandales et un anneau de timon d'attelage.

D'autre part, à proximité de ce lieu, on a récolté une hache, un fer de lance et trois pièces de parure de type germanique, datable de la deuxième moitié du IV^{ème} siècle ou du début du V^{ème}.

Les auteurs pensent à une halte (proche d'une source) près de laquelle on aurait installé un poste militaire à la fin de l'empire; les indices en sont bien maigre pour l'instant!

En Béarn

GIANNERINI (P.-L.), *Iluronenses* sortent de la terre, dans *la villa gallo-romaine d'Oloron-Goes*, p. 3.

Rappelle, outre la villa de Goès et les rares traces d'occupation à Oloron, l'existence de deux autres sites à proximité d'Oloron: à Legugnon, un hypocauste, et à Soeix, de la céramique en abondance et un chapiteau en albâtre. A noter par ailleurs, dans la même plaquette, p. 15, une carte de l'occupation du sol en Béarn, réalisée par Bordenave-Escout (J.).

ROUTES

BOURRIER (CH.), *DIALINDUM*, dans *BSHAP*, 116, 2, 1989, 135-137.

Cette étude toponymique s'accorde avec l'identification traditionnelle de Lalinde à la mansio de dialindum.

BROCHERIOU (D.), BARON (M.), La Levade, ancien grand chemin public de Bordeaux à Soulac, p. 135-149, 2 fig, dans *Soulac et les pays médocains: acte du 41ème congrès d'études régionales de la fédération historique du Sud-Ouest (Soulac, Pauillac, Saint-Germain-d'Esteuil, 1988)*, Bordeaux, 1989.

Jusqu'à présent, on n'a signalé aucun vestige archéologique attestant de l'existence de cette route à l'époque romaine.

FOURNIOUX (B.), LACAILLE (A.), MICHEL (F.), Note sur un bronze de Nîmes trouvé dans la commune de Bassillac (Dordogne), dans *Documents d'archéologie périgourdine*, 3, 1988, p. 141-142.

Les trois auteurs voient dans la découverte de cette monnaie un nouvel argument pour défendre le passage de la voie Périgueux-Brive sur la ligne d'interfluve, par Solignac et Thenon. Cet indice peut paraître un peu maigre. A noter une carte p. 142.

Voie Dax-Astorga: voir ci-dessus Gaudeul-Tobie

Voie Ayres-sur-Adour-Lescar, voir ci-dessus Laüt (L.)

MOYEN-AGE

SCIENCES AUXILIAIRES ET FONDAMENTALES

J. CLEMENS

HISTORIOGRAPHIE

Hommage à Henri Polge (1921-1978), *BSAHL S Gers*, 1989, p.253-271.

POUSSOU (J.-P.), In memoriam: Charles Higounet (1911-1988), cadre de vie et société dans le Midi médiéval. Hommage Charles Higounet, *Annales du Midi*, CII,1990, p.9-15.

BROCA (A.), l'abbé Victor Donis, *BSAH M EZINAIS*, N°9,1987, p.33-39.

SUAU (J.-B.), Un grand seigneur de l'histoire de l'art médiéval: le comte Paul Durrieu (1855-1925), *BS Bordas*, n°416,1989, p. 673-684.

HISTOIRE DE L'ART

Société Française d'Archéologie. Congrès archéologique de France. 145^{ème} session, 1987, Bordelais et Bazadais, Paris,1990, 375 p.

Bazas, Blaye, Saint-Pierre de la Lande-de-Fronsac, Saint-Pierre de la Reole, Saint-Pierre de Loupiac, Saint-Pierre de Petit-Palais, Château de Rauzan, Roquetaillade, églises de Saint-Emilion, Saint-Georges de Montagne, La Sauve-Majeure, Uzest, Château de Vayres, Saint-Pierre de Vertheuil, château de Villandraut.

SUAU (J.-B.), peintures murales landaises de la fin du Moyen-Age disparues au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècles. Etude iconographique, *BS Bordas*, n°418,1990, p.197-232

GILBERT (Ph.), Notre-Dame de Moirax. Recherches sur la sculpture romane dans le sud de l'Agenais, Bordeaux, *F.H. du Sud-Ouest*, 1989. Voir notre C.-R. dans *R. Agenais* n°1,1989, p.53-55

HISTOIRE DU COSTUME

CASSE (J.-P.), Que sont les fellos ?, *Mémoire de Guyenne*, Bordeaux, n°1, 1991, p. 41-43

Etude d'un hapax utilisé dans deux documents concernant l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux (1539-1540) et signifiant manipule.

CERAMOLOGIE

BEYNEIX (A.), A propos d'un lot de céramiques médiévales provenant d'ASTAFFORT (Lot-et-Garonne), *R Agenais*, n°2, 1990, p.225-232.
" Lot" du XIII^{ème} siècle (?), étude des formes.

CAUSSE (F.), DARNEY (G.), LAFARGUE (F.), SUAU (J.-P.), Découverte d'une tessonnrière de poteries grises médiévales à Beylongue (Landes), *BS Borda*, n°414, 1989, p.113-135.

Etude de poteries grises à usage domestique présentant une faible diversité typologique (sept types) avec prédominance des formes fermées sur les formes ouvertes.

HANUSSE (CL.), céramique du bas Moyen-Age provenant de la fouille des Halles à Dax, *BS Borda*, n°422,1991, p. 159-172.

LACOMBE (C.), une tessonnrière des XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles à Planèze, commune de Beaumont (Dordogne), *DA périgourdine*, n° 1, 1986, p. 55-56.

EPIGRAPHIE

MORA (B.), Les inscriptions médiévales: études des formules: l'exemple du Gers, *BS Gers*, 1991, p. 24-32.
A partir des publications de Poitier : Favreau (R.).

ICONOLOGIE

AUDRERIE (D.), Saint-Geniès, son château et son église, *BSHAP*, CXVIII, 1991, p. 129-130.
Utilisation de cartes postales anciennes pour reconstituer l'état ancien du monument.

CLÉMENS (J.), un dessin de vache béarnaise à la fin du XIII^{ème} siècle à Sérignac-sur-Garonne, *revue Pau et*

BIBLIOGRAPHIE

Béarn, n° 18, 1991, p. 25-34.

METROLOGIE

BARBE (L.), Poids monétiformes inédits de Carcassonne et de Toulouse, *BS Gers*, 1989, p. 34-39.

Emission de Carcassonne de 1580 connue que par deux exemplaires (émission suivante en 1668). Poids nouveau de Toulouse (émission de 1495).

PALYNOLOGIE

DIOT (M.-F.) ET LABORIE (Y.), Palynologie et histoire,

essai sur la dynamique du paysage du I^{er} au XV^{ème} siècle autour du site de Bergerac (Dordogne), *Aquitania*, n°7, 1990, p.143-176.

Etude pionnière pour la région aquitaine.

PHOTOGRAPHIE AERIENNE

DIDIERJEAN (FR.), Prospections aériennes, 1985-1986, *Gallia Information*, 1987-1988, 1, p. 154-155.

Les traces du premier château dans la commune de Langoiran (Gironde) détruit vers 1295 ont été remarquablement photographiées.

OCCUPATION DU SOL ET PEUPLEMENT

J. CLEMENS

BILAN DE LA RECHERCHE ARCHEOLOGIQUE

GARMY (P.), Etat de la recherche archéologique de terrain en Aquitaine pour les périodes historiques, *Actes du XIII^{ème} congrès, Bordeaux 17-21 août 1988*, Association Guillaume Budé, p. 195-199.

ARCHEOLOGIE ARTISANALE

JACQUES (PH.) ET OLIVE (M.M.), *Gallia Informations*, p. 130-131.

La bourse à Agen, près de l'hôpital Saint-Jacques, sur la terrasse médiévale, ont été fouillés des vestiges de fours de potiers médiévaux et des fosses-dépotoirs.

LACOMBE (C.) ET LANTONAT (M.), Structures de combustion des XV^{ème}-XVI^{ème} siècles (four à poterie et four à chaux) de la place de l'église à Neuvic, *DA Périgourdine*, n°2, 1987, p. 67-74.

RÉGALDO-BLANCARD (P.), *Gallia Informations*, p. 114-115.

Sableyre (Gironde), Fours et fosses d'extraction du limon argilo-sableux. Les fours sont de type médiéval courant (laboratoire au-dessus du foyer et séparé de lui par une sole à carreaux soutenue par un mur de refend; l'alandier voûté est précédé d'une fosse d'accès;

l'alandier, le foyer et une partie du laboratoire sont enterrés.

ARCHEOLOGIE CASTRALE

Sites défensifs et sites fortifiés au moyen-âge entre Loire et Pyrénées, *Aquitania*, 1990, supplément 4. Méthodologie, bilan et inventaire: Lot-et Garonne: Clémens (J.) et Dautant (A.); Périgord, Laborie (Y.); Bordelais et Bazadais, Marquette (J.-B.); une monographie d'habitat castrale à Saint-Germain-d'Esteuil, Faravel (S.).

CAIROU (R.), Tours-portes et ponts-levis du Gers, *BS Gers*, 1989, p. 302-319.

Croquis: pont-mobile du XIII^{ème} siècle (p. 311), pont-levis à chaînes des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècle, pont-levis à flèches du XIV^{ème} siècle.

CUBELIER DE BEYNAC (J.), Brèves notes historiques sur la seigneurie de Lécussan, *R. Agenais*, n° 3-4, 1991, p. 169-185.

p. 182: plan différentes périodes de la construction du château de Lécussan (XIV^{ème} siècle)

FOURNIOUX (B.), La demeure et le décor intérieur d'un simple chevalier périgourdin à la fin du Moyen-Age, *BSHAP*, CXVI, 1989, p. 293-299.

BIBLIOGRAPHIE

Source: inventaire après décès d'un *domicellus* d'Agonac (29 octobre et 5 novembre 1416), un remarquable essai de restitution du lieu d'Agonac à la fin du Moyen-Age (*Castrum* épiscopal), carte des axes de circulation convergents sur Agonac à la fin du Moyen-Age.

LABORIE (Y.), Change (Le), Auberoche, *Gallia Informations*, p. 89.

Une forteresse (*rocca castris*) édifée entre 976 et 991 selon une chronique du XII^{ème} siècle.

Garmy (P.), Saint-Germain-d'Esteuil, Brion, *Gallia Informations*, p. 115-121.

Implantation d'un habitat castral dans le théâtre antique (une tour, un corps de logis, une basse-cour et une enceinte) entre la seconde moitié du XIV^{ème} siècle et la première moitié du XV^{ème} siècle.

GROSJEAN (P.), Blanquefort, Une forteresse de la seconde moitié du XV^{ème} siècle, 2^{ème} éd., *Blanquefort*, 1989, 65 p.

Planche XII: localisation des 38 embrasures d'artillerie (XV^{ème}-XVI^{ème} siècles) encore en place.

Planche XXIX: plan de feu général.

Planches XXX à XXXIII: différents types de canonniers.

ROUX (D.), Biscarosse, La Merleyre, *Gallia Information*, p. 125.

Fouille d'une motte castrale avec son système de fossés en appui sur un bras de rivière et de sa basse-cour. Au sommet ont été repérées des structures de voies (plan rectangulaire) du XIII^{ème} siècle.

ARCHEOLOGIE FUNERAIRE ET CIMETIERES

Mémoires. Archéologie des églises et des cimetières en Gironde, *SAB*, Bordeaux

Ouvrage fondamental. Bassens, Bonnetan, Bouliac (Saint-Simeon), Cartelègue, Daubèse, Lignan-de-Bordeaux (Sainte-Eulalie), Rions, Sainte-Colombe, Saint-Génis-du-Bois, Saint-Vincent de Pertignas.

Les cimetières qui entourent les églises girondines se sont peu à peu exhaussés, contribuant à entretenir une humidité. Des travaux de drainage ont été indispensables et ont nécessité des interventions archéologiques. C'est une approche pluridisciplinaire exemplaire.

La plupart des églises de l'Entre-deux-Mers ont été construites sur les vestiges d'un établissement antique (Rions, Sainte-Colombe). L'origine de certaines paroisses a été reculée de plusieurs siècles (Bassens, Bouliac, Saint-Vincent de Pertignas). Une église antérieure à celle du XII^{ème} siècle a été découverte à Lignan-de-Bordeaux.

L'évolution chronologique de l'église de Bassens a pu être suivie.

Ces actions ont enrichi les connaissances sur les types de sépultures, l'organisation des cimetières, des modes d'inhumation. Elles ont permis la constitution d'un corpus anthropologique.

BEYNEIX (A.), Astaffort: nécropole médiévale, *R. Agenais*, n°3, 1989, p. 273-276.

Inhumation en pleine terre des XVI^{ème}-XVII^{ème} siècles (?)

FOURNIOUX (B.), La grange cistercienne de Tailepetit dans la commune de Chourgnac d'Ans, *BSHAP*, CXVIII, 1991, p. 241-245.

Relevés d'un cellier voûté.

GAIDON (M.-A.), Parunis, Bordeaux, *Gallia Informations*, p. 105-107.

Fouille des vestiges du couvent des Carmes fondé entre 1244 et 1264.

Il devient un lieu de pèlerinage avec les reliques de Saint Simon Stock. Sa construction est achevée durant la seconde moitié du XIV^{ème} siècle alors que l'on édifie la troisième enceinte de la ville (découverte de la rosace). Sa nécropole a livré des sépultures en pleine terre et des vestiges d'inhumations en cercueils cloués.

GAIDON (M.-A.), Hôtel-prieuré de Cayac (XIII^{ème}-XIV^{ème} siècles), Gradignan, *Gallia Informations*, p. 109.

La nécropole (XIII^{ème}-XIV^{ème} siècle) était conçue en fonction d'un simple passage: le chemin de Saint-Jacques.

HARDY (Ch.), Le couvent des Cordeliers de Périgueux: archéologie et architecture, *Aquitania*, n° 7, 1990, p. 119-142.

JACQUES (Ph.), La Bourse, Agen, *Gallia Informations*, p. 130-131.

Ont été mis au jour les vestiges d'un édifice public du Bas-Empire qui a été réaménagé et occupé jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle. A cette époque, commence l'extension du cimetière autour de la cathédrale. Trois niveaux d'inhumation médiévaux ont été repérés (XIII^{ème} siècle, XIV^{ème} siècle et XV^{ème}-XVI^{ème} siècles).

LASSURE (J.-M.), Sépultures anthropomorphes découvertes à Bivès (canton de Saint-Clar, Gers).

Elles dateraient entre le XI^{ème} et le XIII^{ème} s. (?)

PINAUD (Gh.), La Sauve (Gironde), *Gallia Informations*, p. 123.

Le but était de repérer les vestiges d'un second cloître des novices à l'époque médiévale. Le résultat principal a été de révéler l'importance des travaux de

BIBLIOGRAPHIE

remblai après 1429.

STEPHANUS (FR.), Castelculier, Grandfonds, Carrères de Lamarque (Lot-et-Garonne), *Gallia Informations*, p. 139.

Sur les vestiges d'une villa gallo-romaine, on a creusé une fosse dans le sol du caldarium au VII^{ème} siècle et une sépulture qui contenait une monnaie de Guillaume X.

PINAUD (GH.) ET NACFER (M.-N.), Marmande. Place Clémenceau (Lot-et-Garonne) *Gallia Informations*, p. 143-145.

Préalablement à la construction d'un parking souterrain sur la place Clémenceau, l'intervention archéologique, sur convention, s'est déroulée sur le site du couvent des Cordeliers, à Marmande. Les découvertes architecturales et le grand nombre de sépultures doivent faire l'objet de publications.

A noter la découverte d'un four de tuilier de grandes dimensions (3 m x 3,75 m). Il présentait la particularité d'être enterré.

ARCHEOLOGIE TROGLODYTIQUE

Le Patrimoine troglodytique. De l'habitat spontané à l'habitat aménagé. *Coll. Les Cahiers de Commarque*, Le Bugue, 1990.

Bonne introduction au troglodytisme. Des références au Périgord médiéval.

GENESTE (J.-M.), Sarliac-sur-l'Isle. Grotte de Combe Saunière (Dordogne), *Gallia Informations*, p.99.

LACOMBE (C.), Le cluzeau de Picandine, commune de Lisle (Dordogne), *DA Périgourdine*, n°3, 1988, p.III-128.

Monographie exemplaire d'une de ces cavités artificielles souterraines. Belle étude céramologique. (XI^{ème}-XIII^{ème} siècles).

LAGRANGE (J.), Salles souterraines à Périgueux, rue du Plantier, BSHAP, CXVI, 1989, p.193-195.

RIGAUD (J.-PH.) ET SIMEK (J.) Cénac-et-Saint-Julien, Dordogne, *Gallia Informations*, p.88-89.

Grotte XVI, sépulture médiévale sous le porche d'entrée, contre la paroi sud.

ARCHEOLOGIE VILLAGEOISE

FARAVEL (S.), La seigneurie, le château et la "ville" de Pommiers (commune de Saint-Félix de Foncaude, Gironde), *Cahier du Bazadais*, n°93, 1991, p. 19-53.

Etude minutieuse de la désertion d'un bourg castral du XIV^{ème} siècle.

FOURNIOUX (B.), Jaure, le Bourg sud, Dordogne, *Gallia Informations*, p. 93.

Petit bourg rural quasi déserté.

ARCHEOLOGIE URBAINE

HIGOUNER-NADAL (A.) ET LACOMBE (C.), La Maison du Consulat à Périgueux, *DA Périgourdine*, n°5, 1990, p. 109-126.

Pour découvrir cet ancien Hôtel de Ville, du milieu du XIII^{ème} siècle à 1830, les auteurs ont fait un remarquable recensement de l'iconographie, plans et dessins réalisés entre 1575 et 1938.

LABORIE (Y.), Bergerac, rue de l'Ancien Pont, *Gallia Informations*, p. 84-85.

Il faut attendre le XVII^{ème} siècle pour que soit brisé le rythme parcellaire issu du Moyen-Age. A cette époque, on chercha à bâtir des demeures privées sur des plans plus cernés et à gagner en largeur de façade sur la rue principale.

LABORIE (Y.) et PICHONNEAU (J.-F.), Une tour-ostal à Agen et une ostal à tour à Bergerac, sites défensifs et sites fortifiés ... , p. 63-92.

Architecture de l'habitat privé des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles.

LACOMBE (C.), Eléments pour une histoire de la tour de Vésone et du Moyen-Age à nos jours, *DA Périgourdine*, n°2, 1987, p. 59-66.

PICHONNEAU (J.-FR.), Agen, rue Garonne, *Gallia Informations*, p. 130-132.

Cette fouille de sauvetage a permis de suivre l'évolution médiévale et moderne d'un quartier d'Agen.

ROUX (D.), Mont-de-Marsan, rue Victor-Hugo, *Gallia Informations*, p. 127.

Fouille d'une zone de constructions en terre crue et bois et d'une zone de constructions en moellons de calcaire, aux pièces carrelées et pavées (XIV^{ème}-XV^{ème} siècles).

STÉPHANUS (FR.), Rue Pontarique, Agen, *Gallia Informations*, p. 132.

Fouille du fossé lié à la présence du premier rempart médiéval qui a été comblé à partir du XII^{ème} siècle.



40452 - Dépôt légal : mai 1993

